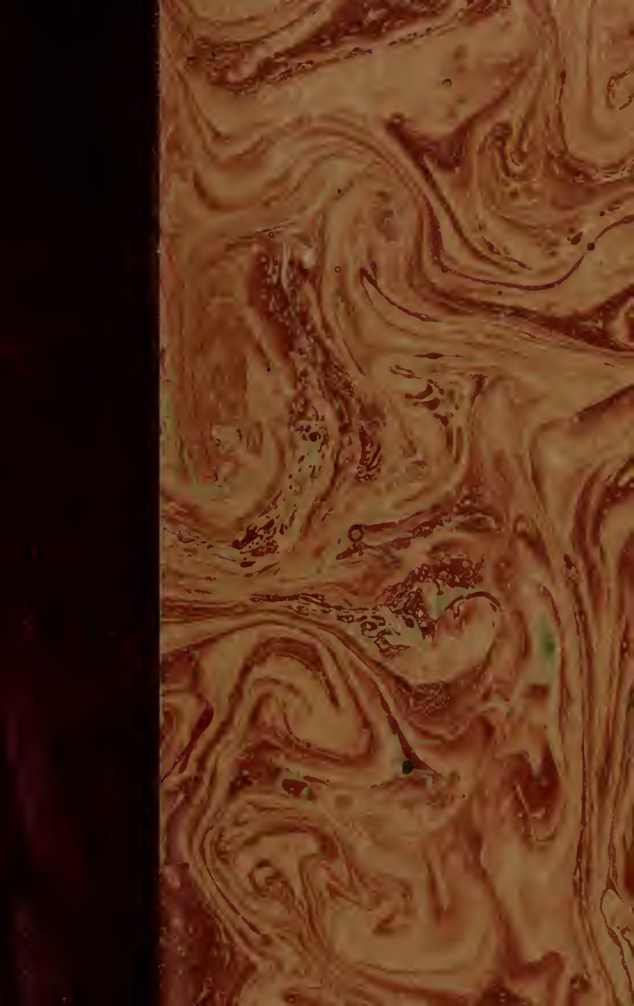
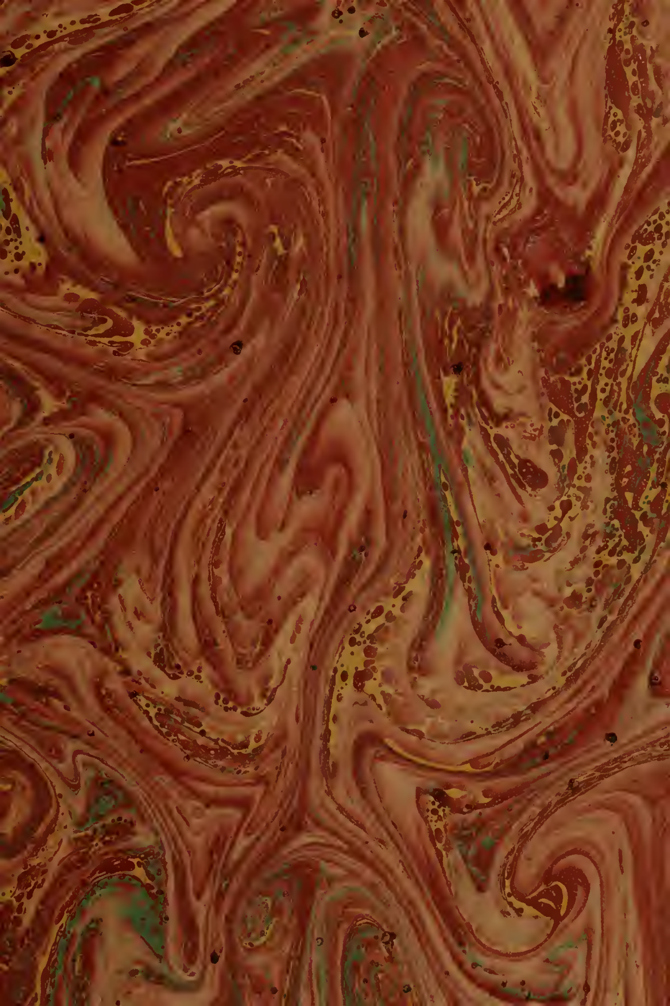






VICTOR HUGO

THÉÂTRE EN LIBERTÉ



PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXI

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

THÉÂTRE – V

THÉÂTRE EN LIBERTÉ

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5

5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10

40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50

300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

VICTOR HUGO

THÉÂTRE EN LIBERTÉ



PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXI

le Théâtre en liberté

Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo
en tête du manuscrit original du *Théâtre en Liberté.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

PROLOGUE

JUPITER.

Vous, Tragédie, et toi, Comédie, approchez.
J'ai là le bien, le mal, les exploits, les péchés.
Demandez. Je prétends vous doter l'une et l'autre.
Parlez. Que voulez-vous toutes deux?

LA TRAGÉDIE.

Moi, l'apôtre.

LA COMÉDIE.

Moi, l'abbé.

LA TRAGÉDIE.

Le cothurne étoilé.

LA COMÉDIE.

Le sabot.

LA TRAGÉDIE.

Le laurier.

LA COMÉDIE.

Le jambon.

LA TRAGÉDIE.

Le sénat.

LA COMÉDIE.

Le turbot.

LA TRAGÉDIE.

L'aveugle et le muet.

LA COMÉDIE.

Le myope et le bègue.

LA TRAGÉDIE.

Catherine.

LA COMÉDIE.

Catau.

JUPITER.

Puis?

LA COMÉDIE.

Géronte.

LA TRAGÉDIE.

Don Diègue.

JUPITER.

Est-ce tout?

LA TRAGÉDIE.

Non.

LA COMÉDIE.

Nenni.

LA TRAGÉDIE.

Je veux celui qui ment.

LA COMÉDIE.

Celui qui croit.

LA TRAGÉDIE.

Le juge.

LA COMÉDIE.

Et moi, le jugement.

LA TRAGÉDIE.

L'infini, l'absolu, l'immensité.

LA COMÉDIE.

Les bornes.

LA TRAGÉDIE.

Ton aigle, ô Jupiter! ta foudre, Ammon!

LA COMÉDIE.

Tes cornes.

LA TRAGÉDIE.

Aller du Styx au ciel!

LA COMÉDIE.

De Paris à Saint-Cloud.

LA TRAGÉDIE.

L'âpre forêt.

LA COMÉDIE.

Le bal.

LA TRAGÉDIE.

Le grand lion.

LA COMÉDIE.

Le loup.

LA TRAGÉDIE.

L'amour sur le sommet de l'Ida.

LA COMÉDIE.

Dans un fiacre.

LA TRAGÉDIE.

Ève.

LA COMÉDIE.

Adam.

LA TRAGÉDIE.

Le berger Pâris.

LA COMÉDIE.

Et moi, le diacre.

LA TRAGÉDIE.

Le conquérant rebelle à Dieu.

LA COMÉDIE.

L'âne rétif.

LA TRAGÉDIE.

L'imparfait de la vie.

LA COMÉDIE.

Et moi, du subjonctif.

LA TRAGÉDIE.

Le héros.

LA COMÉDIE.

Le coquin de neveu.

LA TRAGÉDIE.

Les quadriges.

LA COMÉDIE.

Les omnibus.

LA TRAGÉDIE.

Moïse et Bouddha.

LA COMÉDIE.

Leurs prodiges.

LA TRAGÉDIE.

Les mots sublimes dits par les grands.

LA COMÉDIE.

Les anas.

LA TRAGÉDIE.

Les monstres marins noirs et terribles.

LA COMÉDIE.

Jonas.

LA TRAGÉDIE.

La cloche.

LA COMÉDIE.

Le grelot.

LA TRAGÉDIE.

Le pontife.

LA COMÉDIE.

Le pitre.

LA TRAGÉDIE.

Les premiers temps des rois.

LA COMÉDIE

Moi, le dernier chapitre.

LA TRAGÉDIE.

Poppée, Agnès Sorel, Montespan.

LA COMÉDIE.

Le bazar.

LA TRAGÉDIE.

Babylone.

LA COMÉDIE

Pantin.

LA TRAGÉDIE.

Napoléon.

LA COMÉDIE.

César.

H.-H 26 juillet 1869.

LA GRAND'MÈRE

PERSONNAGES.

LA MARGRAVE.
LE DUC CHARLES.
EMMA GEMMA.
HERR GROOT.
CHARLES, six ans.
CÉCILE, sept ans.
ADÈLE, un an.
UN SERGENT.

BOURGEOIS ET PAYSANS.

Un bois, l'été, en Allemagne.

Une forêt. Une maison dans une clairière. Un petit étang. Un saule. De grands arbres. Au fond, sur une colline à travers les branches, les vieux toits et les hautes fenêtres d'un château. La maison, presque enfouie dans le lierre, n'a qu'un étage, les fenêtres sont ouvertes, on voit dedans. Intérieur humble et propre. Rideaux blancs. Un oiseau dans une cage. Devant la maison, un petit jardin, un banc d'herbe, une table avec tiroirs. Sur la table, quelques livres, une carafe pleine d'eau et un verre. Une haie basse entoure le jardin. Au lever du rideau, il n'y a personne dans la maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN GROUPE, PAYSANS, BOURGEOIS.

QUELQU'UN DU GROUPE, UN BOURGEOIS.

L'homme qui loge ici, le connaissez-vous?

UN PAYSAN.

Non.

DEUXIÈME PAYSAN.

Il ne parle à personne.

UN AUTRE PAYSAN.

On ne sait pas son nom.

LE BOURGEOIS.

La maison est d'aspect pauvre.

UN DEUXIÈME BOURGEOIS.

Je le suppose
Sans le sou.

LE PREMIER.

Quel métier fait-il?

LE DEUXIÈME PAYSAN.

La seule chose
Qu'on sache, c'est qu'il est tout seul, et qu'il vit là.

LE BOURGEOIS.

Seul?

LE PAYSAN.

Avec une femme et trois petits qu'il a.

LE BOURGEOIS.

Diable!

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Il me fait l'effet d'un fou.

LE PREMIER.

L'affaire est sûre!
Venir dans ce désert louer cette masure!

LE DEUXIÈME.

Je soupçonne qu'il doit peu payer son loyer.

LE PREMIER.

C'est quelque mauvais gueux sans gîte et sans foyer.

UN PAYSAN.

Des fois, la nuit, de loin, je le vois qui regarde
Les étoiles qui sont dans le ciel.

DEUXIÈME PAYSAN.

Prenons garde.
Ça, c'est très dangereux.

TROISIÈME PAYSAN.

Ça peut porter malheur.

QUATRIÈME PAYSAN.

Si nous le dénoncions?

LE PREMIER BOURGEOIS.

Ce doit être un voleur.

SCÈNE II.

LA MARGRAVE, HERR GROOT.

HERR GROOT.

Évanouissez-vous, gens de peu! Quelqu'un passe.

Les bourgeois et les paysans sortent et se dispersent.

A la Margrave

C'est ici.

LA MARGRAVE, la canne à la main, examinant la maison.

La cahute est misérable et basse.

HERR GROOT.

J'attends vos ordres.

LA MARGRAVE.

Moi, bonhomme, vos conseils.

HERR GROOT.

L'histoire d'Angleterre offre deux cas pareils.
Jacques, duc de Grafton, fut l'amant d'une fille
Bourgeoise, et de fort basse et petite famille,
Qui semblait l'adorer, c'est toujours comme ça;
Il en eut des enfants, madame; il la chassa;
Ce fut très bien.

LA MARGRAVE.

Ce duc me plaît.

HERR GROOT.

Page suivante :
Georges, duc de Bedfort, s'éprit d'une servante;
Il en eut des enfants, si bien qu'on jasa d'eux;
Il l'épousa; ce fut très bien.

LA MARGRAVE.

Très bien tous deux?

HERR GROOT.

Oui.

LA MARGRAVE.

Mais, ayant suivi la conduite contraire,
L'un blâme et dément l'autre; on ne peut se soustraire
A ceci que l'un d'eux fut aveugle, caduc,
Inepte, absurde!

HERR GROOT.

Il est difficile qu'un duc
Se trompe.

LA MARGRAVE.

Il faut que l'un ou que l'autre radote.
Jacques chasse Goton, George épouse Phlipote;

Si Jacque a bien fait, George a mal fait, et Bedfort
Ne peut avoir raison sans que Grafton ait tort.

HERR GROOT.

Madame la duchesse a raison.

LA MARGRAVE.

Sur quoi, maître?

HERR GROOT.

Étant duchesse, aux ducs vous devez vous connaître.
Votre Grâce ne peut mal raisonner.

LA MARGRAVE.

Alors
Si je raisonne bien, lequel de ces deux lords
A bien agi? Parlez.

HERR GROOT.

Celui que votre Grâce
Approuve.

LA MARGRAVE.

Les anglais ne sont pas de ma race.
Ils sont anglais, et nous allemands; laissons-les.

HERR GROOT.

Votre oncle l'électeur de Hanovre est anglais.

LA MARGRAVE.

Je suis margrave en Prusse et duchesse en Hanovre;
Mais je n'ai rien d'anglais. Passons. — Donc il est pauvre!

HERR GROOT.

Très pauvre.

LA MARGRAVE.

En vérité, c'est monstrueux.

HERR GROOT.

Je crois
Qu'étant savant, il fait des herbiers dans les bois.
Il doit avoir un peu d'argent caché, qu'il mange.

LA MARGRAVE.

Voyons, comprenez-moi, c'est une histoire étrange.
Mon fils Charle est proscrit. Le chef de ma maison,
L'empereur, a banni mon fils, avec raison.
Je le cherche. Voilà dix ans qu'il se dérobe.
Cet enfant, qui jadis ne quittait pas ma robe,
Et que j'avais toujours près de moi, maintenant
De fils s'est fait rebelle, et de prince manant.
J'enrageais. Je le hais de braver ma puissance.
L'autre jour tout à coup j'eus vent de sa présence
Dans un pays à moi que je ne connais point;
Ce duché-ci. J'accours.

HERR GROOT.

Le fuyard est rejoint.
Votre duché, madame, étant un lieu d'asile,
Naturellement s'offre à tous ceux qu'on exile.
Du reste, il n'est ici que depuis peu. Vraiment,
On demeure interdit qu'un margrave allemand
Soit venu s'établir dans cet endroit sylvestre.

LA MARGRAVE.

Vous êtes sénéchal, bailli, shériff, bourgmestre.
J'arrive. Informez-moi.

HERR GROOT, lui montrant le château au haut de la colline.

Voici votre palais.

LA MARGRAVE.

A peine ai-je eu le temps d'en ouvrir les volets.
— Et vous dites qu'il est marié, c'est horrible!

HERR GROOT, saluant.

Marié.

LA MARGRAVE.

Devant qui? devant quoi?

HERR GROOT, resaluant.

Sur la Bible.

LA MARGRAVE.

Et qu'il a trois enfants!

HERR GROOT, saluant encore.

Pas plus.

LA MARGRAVE.

Rien que cela.
C'est la Bible qui fait de ces sottises-là!

HERR GROOT.

Quand il a réussi quelque herbier magnifique...

Il hésite.

LA MARGRAVE.

Eh bien?

HERR GROOT.

Il va le vendre à la ville.

LA MARGRAVE.

Il trafique!
Un fils de Charlemagne et de Josomirgot!

HERR GROOT.

La volonté du ciel soit faite!

LA MARGRAVE.

Vieux cagot!
Oh! j'écume. Un garçon qui pourrait être, en somme,

Bel esprit à Potsdam, à Versailles bel homme!
Je n'aurais jamais cru que mon fils émigrât.

Elle regarde la maison.

Taudis abject! trop bon encor pour cet ingrat!
Au fait, puisqu'on le chasse, il faut bien qu'il s'exile.
Mais pourquoi se fait-il chasser, cet imbécile?
Monsieur est philosophe. Il fronde les abus.
Il éclate de rire au nez des rois fourbus.
Il veut penser, lui prince! il veut jouer un rôle.
On le jette à la porte. On fait bien. Va-t'en, drôle!
Mais est-ce une raison pour se mésallier!
Je comprends qu'il se fasse, ainsi qu'un écolier,
Bannir pour un fatras d'opinions diverses,
Bonnes aux gens de rien, et chez les rois perverses;
Progrès, raison, devoirs, droits, est-ce que je sais!
Mais que, flanqué dehors, il n'en ait point assez!
Mais que des algonquins il se fasse copiste,
Qu'il vive en de tels trous qu'on perd dix ans sa piste,
Qu'il vienne se cacher au désert comme un loup,
Qu'il ose, ensorcelé par une rien du tout,
L'épouser, comme si l'on épousait! qu'il aille
Faire des tas d'enfants dans les bois! qu'il travaille
Pour vivre! qu'il fréquente un endroit où l'on vend!
Qu'il se connaisse en herbe, en foin! qu'il soit savant!
C'est lâche! c'est affreux! je voudrais être morte.
Alcade, comprends-tu? que le diable t'emporte!

HERR GROOT.

Je...

LA MARGRAVE.

Je suis hors des gonds. Je suis en vif-argent.
A force de marcher dans sa chambre en songeant,
Avec votre vieux sang qui vous bout dans les veines,
On finit par s'emplir l'esprit de choses vaines,
Et par savoir par cœur les fleurs de son tapis.
Qu'est-ce que je disais?

Examinant la maison.

— Des murs tout décrépits.
— Quant à la femme, elle est ce qu'elle est. Je devine
Que la vilaine est jeune, adorable, divine,
Qu'elle a charmé mon fils sans penser au profit,

Qu'elle a mille vertus, et cela me suffit,
Je n'en veux pas. Beauté, soit. Vénus dans sa conque
Viendrait, ayant pour père un échevin quelconque,
Que je dirais : Allez être belle plus loin.
Vous n'êtes point ma bru.

Regardant la maison.

Lui, vivre dans ce coin!
— Qu'on n'imagine pas que, si je le rencontre,
Je faiblirai. Nenni. Le cœur, c'est une montre.
Vous ne le montez pas, il s'arrête. Ah! dauphin,
Nous allons voir! je suis exaspérée enfin!
C'est laid, ce bois. Des pins, quelques méchants cytises.
Aimer, cela fait faire aux hommes des bêtises,
Je le sais. On roucoule, eh oui, mais un beau jour
On dit : je suis stupide, et l'on rentre à la cour,
Et l'on se débarbouille, et que Dieu vous bénisse,
Et, guéri de Javotte, on épouse Arthénice.

Regardant par les fenêtres ouvertes l'intérieur de la maison.

Et pas même un sofa! Quelle chute! — Un buffet,
Quatre chaises de paille! Oh! comme c'est bien fait!
Qui les a mariés? quelque béat sinistre?
Un morave?

HERR GROOT.

Un pasteur selon Augsbourg.

LA MARGRAVE.

Un cuistre!
Un fanatique! un rustre! On déteste les grands.
On leur fait ce bon tour de mêler tous les rangs!

HERR GROOT.

Altesse...

LA MARGRAVE.

Oh! cela fait du bien d'être en colère.
Qu'une bourgeoise ait eu l'audace de lui plaire!
Trois enfants! c'est à mettre un homme au cabanon
Ce n'est pas que je sois une momie. Eh non,
J'ai l'esprit de mon siècle, et n'en fais pas mystère,
J'écris de temps en temps à d'Alembert; Voltaire

IMPRIMERIE NATIONALE.

M'adresse des quatrains; ça ne m'empêche pas
De faire aller mon peuple à la baguette.

HERR GROOT.

Au pas!
Taisez-vous! — C'est ainsi qu'on rend heureux les hommes.
— Je dépense pour vous, donc soyez économes. —
Voilà comme un bon roi parle en père aux manants.

LA MARGRAVE.

Ce sont ces trois enfants qui sont impertinents.
On peut se tirer d'un. Mais de trois! quelle faute!
Un guêpier de marmots!

Regardant la maison.

La baraque est peu haute.

Elle aperçoit les livres et se met à les feuilleter.

Des livres. — Montesquieu, Jean-Jacques, Diderot. —
S'y plaire, c'est fort bien, mais y croire, c'est trop.
— Je croirais au bon Dieu, s'il fallait que je crusse
A quelque chose. Il veut singer le roi de Prusse.
Au fait, ce Frédéric fut jadis à mon gré;
C'est un roi d'athéisme et de gloire tigré;
Il a des gens d'esprit à sa cour; c'est un sage.
Au surplus, je ferai casser ce mariage.
— Nous le remarierons avec d'autres appas
Ayant couronne au front, comme il sied. Ce n'est pas
Que je le blâme fort de ce libertinage
D'opinions qu'on a d'ordinaire à son âge.
Il a de qui tenir. L'empereur ni le roi
Ne me font peur, je suis chez eux comme chez moi,
Mon humeur à Schœnbrunn prend ses aises, ricane,
Gronde, et je fais sonner le plancher sous ma canne.
— Je hais les préjugés, ça sent le renfermé.
Mais un duc est un duc. — Oh! j'aurais tant aimé
Avoir des petits-fils, j'entends des petits princes!
On leur donne des noms d'états et de provinces.
Bavière, embrasse-moi. Saxe, viens te coiffer.
Tyrol, laissez le chat, vous vous ferez griffer.
C'est charmant. Je suis bien à plaindre. Vieillir seule!
Être grand'mère est doux, je ne suis qu'une aïeule.

Regardant le château.

Tout à l'heure j'étais seule en ce grand palais;

Plus ils sont beaux, étant vides, plus ils sont laids
Mon pas était lugubre en ces salles profondes.
Je disais : Il faudrait ici des têtes blondes.

Rêvant.

La femme c'est l'énigme, et l'enfant c'est le mot.
Pour avoir pris à temps dans ses bras un marmot,
La feue impératrice a gardé la Hongrie.
— C'est puissant, les enfants! — Oh! je suis bien aigrie! —
Gertrude de Lusace était ce qu'il fallait.
Elle eût, certe, épousé mon fils, beau comme il est,
Et cette noce aurait enchanté l'Allemagne,
Car de cette façon le sang de Charlemagne
Se serait rajeuni dans le sang d'Attila.
Quand je songe qu'avec cette Gertrude-là
Mon fils m'eût pu donner des enfants! — C'est infâme,
Au lieu d'une princesse, il épouse une femme!
J'ai tant aimé ce fils. Oh! je le hais. Frappons.
Cadi, que puis-je ici? quels sont mes droits? réponds.

HERR GROOT.

Votre altesse est ici souveraine, et chez elle.
Ce peuple est bon. Il est votre peuple avec zèle.

LA MARGRAVE.

Amen.

HERR GROOT.

Bourgs et châteaux, jusqu'au dernier canton,
Ce pays est à vous.

LA MARGRAVE.

Comment l'appelle-t-on?

HERR GROOT.

Golgau.

LA MARGRAVE.

Soit.

HERR GROOT.

Votre altesse est margrave régnante,
Tante de l'empereur, reine.

LA MARGRAVE.

De plus plaignante.
Quels droits est-ce que j'ai ?

HERR GROOT.

Ceux qu'il vous plaît d'avoir.
Faire vos volontés c'est tout votre devoir.

LA MARGRAVE.

Bonnes lois. — Vous tiendrez ma présence secrète.

HERR GROOT.

Qu'est-ce que votre altesse en ce moment décrète ?

LA MARGRAVE.

Que vous êtes un sot d'abord.

HERR GROOT.

Et puis ?

LA MARGRAVE.

Et puis,
Que je vais être heureuse à la fin, si je puis.

Elle réfléchit un moment.

— Si je veux en prison fourrer mon fils ?

HERR GROOT.

Madame,
Vous fourrez son altesse en prison.

LA MARGRAVE.

Et la femme ?

HERR GROOT.

Au couvent.

LA MARGRAVE.

Au couvent. C'est bien.

HERR GROOT.

Sous les verrous.

LA MARGRAVE.

Quel est le juge?

HERR GROOT.

Moi.

LA MARGRAVE.

Quel est le code?

HERR GROOT.

Vous.

LA MARGRAVE.

Et si l'on résistait?

HERR GROOT.

Vous avez une armée.

LA MARGRAVE.

Ah!

HERR GROOT.

De dix hommes.

LA MARGRAVE.

Bon.

HERR GROOT.

Des pas sous la ramée.

C'est...

LA MARGRAVE.

Qui?

HERR GROOT.

Monseigneur.

LA MARGRAVE.

Lui! Je ne veux point le voir!
Je veux frapper, les yeux fermés. C'est mon devoir.

HERR GROOT.

Il est avec sa femme et ses enfants.

LA MARGRAVE.

Il l'ose!

A Herr Groot.

Surtout, tais-toi!

HERR GROOT, *à part.*

Donner des ordres bouche close,
C'est malaisé.

LA MARGRAVE.

Que tout soit prêt. Pas de retards.

Frappant du pied.

Je ferai déclarer ces enfants-là bâtards.

Regardant la maison.

Oh! l'affreux petit nid qu'a fait là ce rebelle!

HERR GROOT.

La cabane est difforme.

LA MARGRAVE.

Elle est beaucoup trop belle,
Et je le voudrais voir encor plus mal logé
Avec ses sauvageons, dans la rage que j'ai.

Ils sortent. Paraissent le duc Charles et Emma Gemma.

SCÈNE III.

CHARLES, EMMA GEMMA.

Au fond, dans le jardin, les trois enfants, jouant.

EMMA GEMMA.

J'appelle ça l'été. C'est superbe. Les branches
Sont joyeuses, — je t'aime, — et que de choses blanches!
Les lys, les papillons, les colombes! Le ciel
N'endosse pas son bleu de Prusse officiel,
Il s'humanise, il a de très jolis nuages.
On devine dans l'ombre un tas de mariages,
De l'abeille et du thym, de l'herbe et du rayon.
Dessine donc ce lierre, as-tu là ton crayon?
Charles, tu ne sais pas, je suis toute contente.

CHARLES.

Emma!

EMMA GEMMA.

Toi, nos enfants, j'ai tout, rien ne me tente.
Je ne crains rien. Qui donc pourrait trahir ici?
Nous sommes innocents, et la nature aussi.
La forêt est pour nous; je serais curieuse
De savoir si j'ai fait quelque chose à l'yeuse;
Les fleurs n'ont nul motif de nous vouloir du mal.
Ce bailli m'a bien l'air un peu d'un animal,
J'en suis quitte pour fuir s'il vient dans la clairière,
Et je lui fais la moue en riant par derrière.
Le bonheur fait l'effet, ne l'éprouves-tu pas?
Qu'on est chaque matin remariés tout bas;
On sent quelqu'un, très loin et tout près, qui dans l'ombre
Met sur vous en silence une grande main sombre;
On chante, on rit; on sent que l'âme est à genoux;
Et l'on a sur le front je ne sais quoi de doux,
L'air, le printemps, le ciel, l'amour profond des choses,
Des bénédictions faites avec les roses.

CHARLES, lui prenant les mains.

Oh!

EMMA GEMMA.

Comment nommes-tu ce gentil jasmin-là ?

CHARLES.

Un troëne.

EMMA GEMMA.

Ils ont mis leur habit de gala,
Tous ces buissons. Partout des fleurs. Vois le beau saule!
La petite fait bien ses dents, elle est très drôle,
Elle égratigne avec son petit doigt vermeil.
Il me semble que Dieu m'a donné le soleil!
Charles, j'ai le soleil.

CHARLES.

Et moi, j'ai ton sourire.
Oh! je t'aime. Les mots ne peuvent pas le dire.
Voilà neuf ans, et c'est toujours le premier jour.

EMMA GEMMA, *avec une grande révérence.*

Et monseigneur le prince est payé de retour!

CHARLES.

Prince! est-ce qu'on est prince ? on est homme, on est libre.
Le peuple veut que, roi, je lui fasse équilibre ?
Voyons sa signature au bas de ce contrat.
Personne n'est à moi, que moi.

EMMA GEMMA.

Que toi! l'ingrat!
Et moi ? tu ne veux pas, dis, que je t'appartienne ?

CHARLES.

Ange! oh oui, prends mon âme et je prendrai la tienne.

EMMA GEMMA.

Tu n'es pas prince. Soit. Ni Habsbourg, ni Bourbon.
Et moi, je ne suis pas un ange. C'est très bon

D'être une femme. On a des enfants. Trop de gloire
Ça gêne. Un ange vit sans manger et sans boire.
Moi, je dîne, j'ai faim, tu sais comme je bois,
Et j'aime bien manger des fraises dans les bois.
Un ange est impalpable, il fuit, rien ne le touche.
Un baiser, c'est bien doux. Si l'on n'a pas de bouche,
Comment faire? Et la nuit, si l'on ne dort jamais,
On s'en va donc planer seule sur des sommets.
C'est trop beau. Non. J'ai peur de l'azur, je me sauve.
J'aime mieux nos repas sur l'herbe, notre alcôve,
Nos fleurs, notre sommeil ensemble, nos rideaux,
Et des mioches au sein que des ailes au dos.
Oh! qu'il vienne jamais une heure où je préfère
Le paradis à Charle et le ciel à la terre,
Il faut rayer cela de vos papiers, bon Dieu.

CHARLES.

Reste femme, et sois ange.

EMMA GEMMA.

Ah! ça me trouble un peu.

CHARLES, pensif.

La naissance implacable est attachée à l'homme.
Oui, si je n'étais point par malheur ce qu'on nomme
Un prince, je dirais : un éden m'est échu.

EMMA GEMMA.

Tant pis, il fait si chaud que j'ôte mon fichu.
On est chez soi. Cette ombre est très peu fréquentée.
C'est égal, je serais bien trop décolletée,
Si nous n'étions pas seuls.

CHARLES.

Ève, vous me tentez.

Il veut l'embrasser. Elle s'enfuit en riant derrière le saule.

Ce saule est dans Virgile. — Oh! viens à mes côtés.

Il s'assied sur le banc de gazon.

EMMA GEMMA.

A la condition que vous serez très sage.

CHARLES.

Je t'obéirai. Viens. L'aube est sur ton visage.

EMMA GEMMA, se rapprochant.

Quel rendez-vous d'oiseaux que ce vert carrefour!

CHARLES.

Viens!

EMMA GEMMA.

Charle, autour de nous toute l'ombre est amour.

Elle se rapproche.

CHARLES.

Viens!

Elle s'assied près de lui sur le banc. — Moment de plénitude et de silence.

CHARLES.

Dieu veut que, parfois, l'ombre ait une âme gaie;
Et cette âme, c'est toi. Ma tête fatiguée
Se pose sur ton sein, point d'appui du proscrit.
L'ombre, te voyant rire, a confiance, et rit.
Les roses pour s'ouvrir attendent que tu passes.
Nous sommes acceptés là-haut par les espaces,
Et, tu dis vrai, les champs, les halliers noirs, les monts
Sont de notre parti, puisque nous nous aimons.
Ici rien n'est méchant, rien, pas même l'ortie.
Que c'est charmant, l'étang, l'aurore, la sortie
Des nids au point du jour, chacun risquant son vol,
L'herbe en fleur, Dieu partout, la nuit, le rossignol;
Toute cette harmonie est une sombre joute,
Exquise en son mystère, et ta beauté s'ajoute
A la forêt, au lac, à l'étoile des cieux.
Le chêne, en te voyant, frémit, ce pauvre vieux;
La source offre son eau, la ronce offre ses mûres,
Et les ruisseaux, les prés, les parfums, les murmures,
Semblent n'avoir pour but que d'être autour de toi.

Emma, tu vas et viens, tu me parles, sans quoi
Je mourrais. Avec nous l'ombre est de connivence;
Peut-être quelque bras pour nous saisir s'avance,
Mais cet âpre désert nous cache, et, doucement,
Nous adopte, gagné par ton enchantement.
On te sent dans ces bois une espèce de fée.
Tu dois, à ton insu d'un nimbe d'or coiffée,
Être une sainte ailleurs, dont c'est la fête ici.
Tu m'aimais à seize ans! Oui, tout te dit: merci!
L'épanouissement universel t'encense.
Être une grâce, Emma, c'est être une puissance.
O solitude! on aime, et vivre semble aisé.
C'est l'été, c'est midi, tout pardonne apaisé.
L'eau court sous les cressons, l'oiseau dans l'azur plonge,
Et les arbres profonds ont l'air de faire un songe.
Dieu tient l'homme, et l'emplit d'amour, en se servant
Des bois, du mois de mai, du nuage et du vent.
La vie auprès de toi, que sais-je? c'est le charme.
Nos enfants sur le seuil, dans les fleurs une larme,
Tout jusqu'à ces gazons qui languissent le soir,
Prétextes à te mettre aux mains un arrosoir,
Et quelque pâtre au loin dont on entend la flûte!
Vois-tu, je n'admets pas, mon ange, une minute,
Que je puisse être au monde et ne point t'adorer.

EMMA GEMMA, l'œil humide.

Oh! rire prouve moins le bonheur que pleurer.
Ces larmes, c'est la joie.

CHARLES.

O ma femme!

Ils s'embrassent. Les enfants interrompent leur jeu.

CÉCILE, tirant Charles par l'habit.

Et nous, père!

Charles et Emma se retournent.

EMMA GEMMA, souriant.

Ils sont jaloux.

Charles et Emma Gemma embrassent les enfants.

CHARLES, les yeux au ciel.

Grand Dieu, sois bon dans ta lumière,
Sois clément! Je les mets sous ta garde.

EMMA GEMMA.

Pourquoi
Ce cri d'inquiétude? as-tu des craintes?

CHARLES.

Moi?
Non.

EMMA GEMMA.

Nous sommes ici bien cachés.

CHARLES, la reprenant dans ses bras.

Je te serre
Contre mon cœur, devant cette forêt sincère.
Non, rien ne peut tromper ici, tout est bonté.
Les bois, les fleurs, les champs disent la vérité.
La nature est l'azur qui n'a pas de mensonge.
Dans ce rayon qu'on voit, c'est Dieu qui se prolonge.
Ayons foi.

EMMA GEMMA.

Menons-nous les enfants dans le bois?

CHARLES.

Je vous suis.

EMMA GEMMA, aux enfants.

Tenez-vous par la main tous les trois.

A Charles.

Je vais mettre un chapeau.

A l'aînée.

Veille aux enfants, Cécile.

Elle entre dans la maison. — Les enfants entrent dans le bois.

SCÈNE IV.

CHARLES, seul.

L'empereur aurait-il découvert mon asile?
J'ai vu des gens armés rôder dans le taillis.
On ne me prendrait pas vivant! — Tous ces baillis
Sont autant d'espions.

LA VOIX D'EMMA GEMMA, dans la maison.

Charle!

CHARLES, haut.

Oui!

A lui-même.

Je suis mon maître.
La vie est un cachot dont j'ouvre la fenêtre,
Et je m'évade. — Chose étrange qu'au milieu
De l'amour, des baisers, des parfums, du ciel bleu,
Une sinistre idée obscurément vous ronge,
Et que la mort, serpent, rampe au fond de ce songe!

Il tire de sa poche un pistolet et le pose sur le banc de gazon.

Non! cela ne se peut, je me serai trompé.
J'ai l'esprit d'alguazils et de sbires frappé.
— Pourtant, précaution.

Il prend dans le tiroir de la table une poire à poudre.

— J'ai l'âme à la torture.
S'ils étaient sur ma trace! Oh! la sombre aventure!
Femme! enfants!

Les enfants rient dehors.

LA VOIX D'EMMA GEMMA.

Entends-tu tout ça rire aux éclats?

CHARLES, haut.

Oui! — Ma mère que j'aime est contre nous, hélas!

LA VOIX D'EMMA GEMMA.

Les enfants sont déjà bien loin dans le bocage.

CHARLES.

J'y vais.

Son regard rencontre la cage.

Ce pauvre oiseau n'a pas d'eau dans sa cage.

Il verse de l'eau à l'oiseau, puis il charge le pistolet.

Deux balles. Un peu plus de poudre. Liberté,
Te voilà.

Il remet le pistolet dans sa poche.

EMMA GEMMA, paraissant.

Je t'attends. Ils sont de ce côté.
Que fais-tu donc?

CHARLES, versant de l'eau à l'oiseau.

Tu vois, j'arrange la volière.

Ils sortent. Pendant la scène qui précède, on a vu au fond de la forêt des fusils briller dans les arbres. Paraît Herr Groot, en manteau, une baguette noire à la main. Il épie la sortie de Charles et d'Emma Gemma, puis fait signe derrière lui. Une dizaine de soldats paraissent. Entre la Margrave.

SCÈNE V.

LA MARGRAVE, HERR GROOT, Soldats.

HERR GROOT, aux soldats.

Œil au guet, sabre au poing, mousquet en bandoulière ;
Cernez bien tout le bois, et faites de façon
Qu'aucun de vous ne soit vu de cette maison.
Venir quand je crierai : venez! c'est la consigne.

LE SERGENT.

Bien.

LA MARGRAVE, à Herr Groot.

Quand j'agiterai mon mouchoir, sur ce signe,
Vous leur crierez : venez.

Herr Groot s'incline. — Les soldats, sur un geste de Herr Groot, se dispersent dans le bois. Quelques-uns prennent position derrière les arbres, où on les aperçoit.

LA MARGRAVE.

Non, je n'ai plus d'enfant!

A Herr Groot.

Qu'on ait soin de ne pas tirer, s'il se défend.

Se frottant les mains.

C'est dit. Menons à fin toutes ces aventures.

Regardant dans la maison.

Ils sont dehors?

HERR GROOT.

Ils vont rentrer.

LA MARGRAVE.

Les deux voitures?...

HERR GROOT.

Sont là.

LA MARGRAVE.

De bons chevaux?

HERR GROOT.

Qui vont comme le vent.
Donc le prince?

LA MARGRAVE.

En prison.

HERR GROOT.

Et la dame?...

LA MARGRAVE.

Au couvent.
Je ne sens pas du tout que ma colère baisse.
— L'abbesse consent-elle, Herr Groot?

HERR GROOT.

C'est vous l'abbesse.

LA MARGRAVE.

Ah!

HERR GROOT.

La prieure est là qui pour vous fait très bien
La chose, et le bon Dieu ne s'aperçoit de rien.
Le chapitre, étant noble, a de droit votre altesse
Pour abbesse.

LA MARGRAVE.

Il faudra mettre avec politesse
Cette dame en cellule.

HERR GROOT.

Au pain, à l'eau?

LA MARGRAVE.

Pantin,
Pas de zèle. Enfermer suffit.

Elle le congédie du geste. Il se retire sous les arbres sans disparaître. Entrent les trois enfants. Cécile a dans son tablier des fleurs mêlées à du foin. Charles la regarde avec admiration. Adèle suit.

SCÈNE VI.

LA MARGRAVE, LES ENFANTS.

Au fond, LES SOLDATS.

CÉCILE, détaillant ce qu'elle apporte et prenant les herbes brin à brin.

Ça, c'est du thym,
Ça c'est pour les lapins, et ça c'est pour les poules.

LA MARGRAVE.

Oh! les barreaux de fer, les cloîtres, les cagoules,
J'abhorre tout cela, mais j'ai tant de courroux
Que j'irais leur tirer moi-même les verrous!

CÉCILE, jetant les fleurs et vidant son tablier à terre.

Écoute, amusons-nous.

Empressement du petit Charles.

Nous jouons à la dame
Qui reçoit un monsieur.

LA MARGRAVE, cachée derrière la haie.

J'ai la rage dans l'âme.

Elle regarde les enfants, et peu à peu les écoute. — Pendant qu'ils parlent sans la voir, elle se rapproche d'eux pas à pas.

CÉCILE.

Vois-tu bien, tu seras la dame.

CHARLES.

Je ne puis
Être la dame, moi.

CÉCILE.

Pourquoi?

CHARLES.

Puisque je suis
Un garçon.

CÉCILE.

C'est égal. — Je te dirai Madame.

CHARLES.

Mais, pour être une dame, il faut être une femme.
Je suis un homme, moi.

CÉCILE.

Mais, qu'on te dit, cela
Ne fait rien. Tu seras la dame. Tiens-toi là.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Je descends de cheval auprès de ta fenêtre;
Moi, je suis le monsieur.

CHARLES.

Toi, tu ne peux pas être
Le monsieur.

CÉCILE, *avec dignité.*

Je voudrais savoir votre raison.

CHARLES.

Quand on est une fille on n'est pas un garçon.

CÉCILE.

Est-il brute!

CHARLES.

Un monsieur qui s'appelle Cécile!

CÉCILE.

Je mettrai ton chapeau, ce n'est pas difficile.
J'entre dans la cour. Toi, tu dis : Il est fort bien,
Ce jeune homme! On aboie...

CHARLES.

Et qui fera le chien?

CÉCILE.

Adèle.

CHARLES.

Adèle! Oh! non!

CÉCILE.

Pourquoi donc, monsieur Charle?

CHARLES.

Elle ne parle pas.

CÉCILE.

Bête! est-ce qu'un chien parle?
Elle aboiera.

Elle se tourne vers Adèle et se penche.

Houab!

ADÈLE.

Houab!

CÉCILE, se redressant, à Charles.

C'est aisé!

CHARLES.

Non.

CÉCILE.

Pourquoi?

CHARLES.

Parce qu'il me déplaît d'être la dame, à moi!

CÉCILE.

Je te dirais : Ce chien, madame, est-il à vendre?

CHARLES.

Non.

CÉCILE.

Le vilain enfant qui ne veut rien comprendre!

CHARLES.

Je ne vends pas ma sœur.

CÉCILE.

Mais c'est le chien!

CHARLES.

Non.

CÉCILE.

Si.

La Margrave lève les yeux et aperçoit Emma Gemma et Charles qui viennent d'entrer.

SCÈNE VII.

LA MARGRAVE, LES ENFANTS, CHARLES, EMMA GEMMA.

Au fond dans les arbres, les soldats, Herr Groot qui observe aux aguets.

LA MARGRAVE, à Charles et à Emma.

Mais, mes pauvres enfants, vous êtes mal ici.
Vous n'avez même pas de meubles, votre chambre
Est en plein nord, il doit y geler en décembre.
Quelle idée avez-vous de vous cacher ainsi?
Venez chez moi, chez toi, Charle.

Elle montre le château.

En ce château-ci.
Vous serez mieux. Venez. Nous serons tous ensemble.
L'aînée est ton portrait, et celui-ci ressemble,
Mon Charle, à son grand-père, à croire qu'on le voit.
C'est toi le maître. Ici l'empereur est sans droit.
Je te déclare duc, je me mets en tutelle.
Oh! la toute petite, houab! houab! quel âge a-t-elle?
Ayez pitié de moi, je ne vous ai rien fait.
Comme c'est long, dix ans! Cet exil m'étouffait.
Je ne suis pas méchante. Ah! vous voyez, je pleure.
Dieu! je vais donc avoir deux Charles à cette heure.
Vous ne l'avez pas vue, elle faisait le chien.
Venez, il ne faut pas qu'elle manque de rien.
Je rêvais d'en avoir une toute pareille.
Pourquoi me laissez-vous seule, moi qui suis vieille!
Ton fils a déjà, Charle, un esprit étonnant.
Je n'ai pas bien longtemps à vivre maintenant.

Venez. Hein, voulez-vous? Ma vie est bien amère
Depuis dix ans.

EMMA GEMMA.

Madame!...

LA MARGRAVE, ouvrant ses bras.

Appelle-moi ta mère!

H. H. 1865. 18 juin–24 juin.

L'ÉPÉE

DRAME EN CINQ SCÈNES.

PERSONNAGES.

SLAGISTRI.
ALBOS.
PRÊTRE-PIERRE, âge de patriarche.
LE CHANTERRE.

HOMMES DE LA MONTAGNE. Vêtus de peaux de loup.

HOMMES DE LA PLAINE. Vêtus de peaux de mouton.

FEMMES, JEUNES FILLES. — VIEILLARDS, ENFANTS.

Entrée d'un village dalmate. Petite place.
Une gorge de montagne.
Une seule maison à gauche, cabane basse, à toit d'ardoises larges, marque l'entrée du village.
Du même côté, plus près, une falaise avec un sentier en zigzag escarpé. Ce sentier a, par endroits, des marches comme un escalier; ces marches sont de vieilles pierres usées et branlantes.
A droite, un précipice. L'autre côté du précipice est une haute muraille de roche à pic, dans laquelle on voit une ouverture laissant distinguer une grotte profonde. Un pont, fait d'un tronc d'arbre jeté en travers sur le précipice, mène à cette ouverture.
Sur le devant, un banc de pierre.
Vaste paysage au loin. Un lac. Sapins et chênes. Chaîne de glaciers et de sommets, couverts de neige.
Au fond, la mer Adriatique.
Beau soleil d'automne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARC DE TRIOMPHE ET CAVERNE.

HOMMES DE LA MONTAGNE, HOMMES DE LA PLAINE, VIEILLARDS, ENFANTS, FEMMES, JEUNES FILLES.

Jeunes filles dansant et chantant. Pendant qu'elles dansent, le paysan ménétrier, dit le Chanterre, assis sur une pierre, joue de la muse de blé. Les filles ont toutes de gros bouquets. Quelques-unes ont déposé à terre leurs paniers pleins de raisins.

KIELBO.

Ho ha ha ho! pensive,
On vogue, ho, ha, ha, ho!
A la dérive,
Au fil de l'eau.

TOUTES.

A la dérive,
Au fil de l'eau.

KIELBO.

Veux-tu que je te suive?
Dit-elle à Paolo,
A la dérive,
Au fil de l'eau.

TOUTES.

A la dérive,
Au fil de l'eau.

KIELBO.

La barque va, furtive,
Gagner Zante ou Milo,
A la dérive,
Au fil de l'eau.

TOUTES.

A la dérive,
Au fil de l'eau.

KIELBO.

Fugitif, fugitive,
On s'aime, doux tableau!
A la dérive,
Au fil de l'eau.

TOUTES.

A la dérive,
Au fil de l'eau.

KIELBO.

J'entends chanter la grive
Et frémir le bouleau.
A la dérive,
Au fil de l'eau.

TOUTES.

A la dérive,
Au fil de l'eau.

TOUT LE PEUPLE.

Vive Albos!

UN MONTAGNARD.

Le chasseur qui garde nos villages,
Et qu'on entend la nuit marcher sous les feuillages!

UN HOMME DE LA PLAINE, *survenant.*

Il est absent?

LE MONTAGNARD.

Oui, mais il va dans un instant
Revenir.

LE PEUPLE.

Vive Albos!

LE MONTAGNARD, *au paysan.*

Tout ce peuple l'attend.

UN AUTRE MONTAGNARD.

Il nous revient avec le père de son père,
Prêtre-Pierre, l'ancien du pays.

LE PAYSAN.

Prêtre-Pierre!
Pourquoi l'appelle-t-on prêtre?

UN AUTRE PAYSAN.

Sans qu'il le soit?

UN VIEILLARD.

Étant l'ancien du peuple, il est prêtre de droit.
C'est l'usage en nos monts. Nul front qui ne se baisse
Devant ce sacerdoce auguste, la vieillesse.
Prêtre-Pierre est l'aïeul, l'ancien, l'homme sacré,
Obéi comme un pape, humble comme un curé.

Il sait les simples, lit les livres, voit les âmes;
On dirait que Jésus, que toujours nous priâmes,
A fait nos cœurs exprès pour qu'il y pénétrât.
Il est le médecin, il est le magistrat.
Albos, son petit-fils, vient et nous le ramène
Après qu'ils ont été passer une semaine,
Albos en chasse, et Pierre en prière, là-haut.

LE CHANTERRE.

En même temps qu'Albos, nous allons voir bientôt
Quelqu'un de grand.

LE MONTAGNARD.

Qui donc?

LE CHANTERRE.

Le duc, sur qui Dieu veille!
Tout à l'heure, en collant à terre mon oreille,
J'ai très distinctement entendu des clairons,
Des chevaux, de la foule, un bruit sourd d'escadrons,
Et j'ai dit : Gloire à Dieu! gloire à saint Charlemagne!
C'est le bon duc qui vient voir sa bonne montagne.

LE PAYSAN.

C'est la première fois qu'on aura le bonheur
De voir un duc!

AUTRE PAYSAN.

Son duc à soi! son vrai seigneur!

LE CHANTERRE, ôtant son bonnet.

Car ces monts n'avaient pas encore eu sa visite.

LE VIEILLARD.

Le visage d'un roi réchauffe et ressuscite.
Qu'il soit le bienvenu!

LE CHANTERRE.

Moi, j'ai vu très souvent,
A la ville, passer son cortège. En avant,

Des trompettes, un tas de tambours, des vacarmes,
Puis des prêtres, et puis des files de gendarmes.
C'est beau. La foule admire, et l'on ne bouge point.
Il suffit d'un soldat, casque au front, lance au poing,
Pour tenir en respect tout un peuple.

LE MONTAGNARD.

Sans armes.
Comme nous.

LE CHANTERRE.

On secoue, ainsi qu'un jour d'alarmes,
La grosse cloche en branle, et l'on pavoise. On met
A la tour un drapeau comme au reître un plumet.
Dès que le duc s'installe au château, sa bannière
Est plantée au plus haut du donjon, de manière
Que tout passant la voie, attendu que la voir,
Et puis la saluer, c'est le premier devoir.

Il salue.

Quiconque passerait, fût-ce avec ignorance,
Sans faire à l'étendard ducal la révérence,
S'en repentirait.

Il salue de nouveau.

LE VIEILLARD.

Dieu sur les grands met son doigt.
Nul n'a droit d'ignorer le respect qu'on leur doit.

LE CHANTERRE.

C'est un très grand bonheur qu'en revenant de Vienne
Et de Rome, le duc notre roi se souvienne
Que nous sommes son peuple et daigne enfin nous voir.

LE VIEILLARD.

La puissance, c'est Dieu; le roi, c'est le pouvoir.
Gloire aux rois!

LE CHANTERRE, prêtant l'oreille.

Écoutez. Des cris, une volée
De cloches. Monseigneur entre dans la vallée.

On entend un bruit de cloches au loin et une rumeur.

LE PEUPLE.

Vive le duc Othon!

UN JEUNE PAYSAN.

Allons vite chercher
Dans les palmiers, depuis le lac jusqu'au rocher,
De quoi lui faire un arc de triomphe.

LE CHANTERRE.

Ici même.

UN VIEILLARD.

Mais il n'y viendra pas. Les rois ont pour système
De se laisser voir peu.

LE CHANTERRE.

C'est égal, si ce soir
Il passait par ici, tenons prêt l'encensoir.

LE JEUNE PAYSAN.

Et dressons-lui son arc de triomphe!

AUTRE PAYSAN.

Des branches!
Des rubans!

AUTRE PAYSAN.

Et mettons nos habits des dimanches.

UN GROUPE D'HOMMES DE LA PLAINE sort en agitant les chapeaux et en criant.

Vive le duc!

LE MONTAGNARD.

A nous, notre homme, c'est Albos.

LE CHANTERRE.

Mais...

LE MONTAGNARD.

Prêtre-Pierre et lui, ce sont nos deux flambeaux.
Pierre est notre sagesse, Albos est notre force.

LE CHANTERRE.

La majesté du duc...

LE MONTAGNARD.

Majesté, c'est l'écorce,
Vertu, c'est le fond.

LE CHANTERRE.

Soit. Au bruit de son canon,
Ce mont tremblerait.

LE MONTAGNARD.

Oui, la montagne. Albos, non.

LE CHANTERRE.

Le duc, c'est le grand prince.

LE MONTAGNARD.

Albos, c'est le grand pâtre.

LE CHANTERRE.

Mais...

LE MONTAGNARD.

Notre Albos le soir vient rire au coin de l'âtre.

LE CHANTERRE.

Le duc est très fameux dans les guerres.

LE MONTAGNARD.

Albos,
Lui, n'a jamais offert d'hommes morts aux corbeaux;
Mais des lynx et des ours. Je préfère Albos.

LE CHANTERRE.

Frère,
Othon, c'est une altesse.

LE VIEILLARD, s'inclinant.

On ne peut se soustraire
A cela.

LE CHANTERRE.

Duc! Roi, presque. On le sert à genoux.

LE MONTAGNARD.

Albos est montagnard et pauvre comme nous.

LE CHANTERRE.

Le duc...

LE MONTAGNARD.

Urosch-Beli fut empereur des serbes.
Sa statue est là-bas parmi les hautes herbes.
C'est un bloc de pierre âpre et qui semble en fureur.
Albos me plaît à moi plus que cet empereur.

LE CHANTERRE.

Monseigneur notre prince est tellement illustre
Qu'il peut faire, s'il veut, un noble avec un rustre.
C'est agréable. Moi, seigneur! quels bons repas!
On a des habits d'or. Vous ne connaissez pas
La douce pesanteur d'une manche brodée.

LE MONTAGNARD.

Nous vêtir d'une peau de loup, c'est notre idée.

AUTRE MONTAGNARD.

Duc, prince, empereur, roi, c'est bien. Mais, dans ces monts,
Le premier, c'est Albos.

LE CHANTERRE.

Mais...

UNE JEUNE FILLE.

Puisque nous l'aimons.

LE VIEILLARD.

Et monseigneur aussi, sans quoi ce serait grave.

LE MONTAGNARD.

Nous sommes tous hardis, mais Albos, c'est le brave.
C'est le fort. Il roula l'autre jour un rocher
Que deux buffles tiraient sans le faire broncher.
L'ombre le craint. Son chant, qui se mêle aux tempêtes,
Fait reculer au fond des bois toutes les bêtes.
Il saute par-dessus l'abîme, et les chamois
Sont stupéfaits. Je l'ai vu saisir à la fois
Deux guépards, qu'il tua, sans qu'ils aient pu le mordre.
Comme il est défendu dans nos monts, par un ordre
Qu'un huissier tous les ans crie au son du tambour,
De se servir du fer autrement qu'au labour,
Il n'a que son bâton et sa fronde; il attaque
Le vautour dans son trou, l'hyène en son cloaque;
Il se laisse embrasser par l'ours, et l'un des deux
S'en repent, mais pas lui; le lycaon hideux,
Le chatpard, dont il ouvre et disloque en silence
La gueule entre ses mains, craignent plus qu'une lance,
Qu'un glaive et qu'un épieu, l'écart de ses deux poings.
Ses bras durs et puissants valent mieux que des coins
Pour rompre un chêne, et l'arbre étreint par lui s'écroule;
S'il voit une cabane où la pluie entre et coule,
Il apporte une échelle et refait un toit neuf;
Si des pauvres n'ont pas de cheval ni de bœuf,
Albos vient, et s'attelle à leur charrue; un prêtre
N'est pas plus secourable; il mériterait d'être
Géant comme Samson et dieu comme Jésus.
Il est grand et terrible.

L'AUTRE MONTAGNARD.

Hier je l'aperçus.
Il m'a crié d'en haut : Demain, avec mon père,
Je redescendrai.

TOUS.

Vive Albos!

Un groupe d'enfants s'est approché du ravin et regarde curieusement l'ouverture de la caverne. Deux ou trois se sont hasardés à mettre le pied sur l'arbre mort qui sert de pont, et qui aboutit par une extrémité à l'entrée de la grotte.

UNE MÈRE, courant à eux.

C'est le repaire
Du brigand! N'allez pas de ce côté-là, vous!

Les enfants reculent.

LE CHANTERRE.

C'est une cave, enfants, dont nous avons peur tous.
C'était l'ancien abri du vieux peuple bulgare.
Où jadis on fuyait, maintenant on s'égare.
Un dédale en ce lieu farouche a fait son nœud.
On entre si l'on veut et l'on sort si l'on peut.
C'est un abîme avec toutes sortes de routes,
Un précipice obscur de porches et de voûtes,
Qui s'enfonce, se tord, se croise, se confond,
Et communique avec l'épouvante sans fond.
La montagne est dessus. Ce trou profond la perce
De part en part, et l'ombre horrible s'y disperse,
Et dans ce souterrain que tous nous redoutons,
Les spectres de la nuit sont eux-même à tâtons.
Nul ne va là. Pourtant l'antre affreux, dont personne
N'approche, attire ceux devant qui tout frissonne.
L'homme excommunié cherche le lieu maudit.
Jadis plus d'un brigand dans ce puits se perdit,
Et l'on dit qu'à cette heure un bandit cénobite
S'y cache, et qu'en ce gouffre un homme fauve habite.

LA MÈRE, avec un geste affirmatif.

Il sort de temps en temps.

LE MONTAGNARD.

Parfois on peut le voir
Debout au haut des monts dans la clarté du soir.

L'AUTRE MONTAGNARD.

Qu'est cet homme?

LE CHANTERRE.

On ne sait; mais ce doit être, certe,
Une âme en peine. Il sort quand la lande est déserte,
Il parle seul, il va rôder dans les brouillards.

LE VIEILLARD, s'approchant.

Cet homme, nous savons qui c'est, nous les vieillards.

AUTRE VIEILLARD.

C'est un ancien banni qui s'est enfui sous terre.

LE PREMIER VIEILLARD.

C'est le père d'Albos.

LE MONTAGNARD.

Le fils de Prêtre-Pierre!

LA MÈRE.

Est-ce vrai?

Signe affirmatif du vieillard.

LE MONTAGNARD.

Quoi! le cygne a produit le hibou,
Et l'orfraie a produit l'aigle!

Nouveau signe de tête affirmatif du vieillard.

L'AUTRE MONTAGNARD.

Mais quand? mais où?
Mais comment?

LA MÈRE, au vieillard.

Parle!

LE VIEILLARD, rêveur.

Oui, c'est le fils de Prêtre-Pierre.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE CHANTERRE.

Mais depuis quelque temps il ne se montre guère.

LE MONTAGNARD.

Il est peut-être mort, gisant sur le pavé,

Montrant la cave.

Dans ce gouffre.

LA MÈRE.

On y meurt de faim. C'est arrivé.

LE VIEILLARD.

Non, je le crois vivant. Mais il vieillit, et l'âge
Pour les plus indomptés est un dur vasselage.
Il n'a plus sa vigueur d'autrefois. Ah! l'exil
Brise l'homme.

LE MONTAGNARD.

Mais, dis, comment s'appelle-t-il?

LE VIEILLARD.

Slagistri.

UN JEUNE HOMME.

Qu'est-ce donc qu'il a fait?

LE CHANTERRE.

Moi, j'espère
Qu'il se repent.

LE VIEILLARD.

C'est vrai qu'il sort de son repaire
Quelquefois, et de loin il regarde son fils.

UN AUTRE VIEILLARD.

Notre Albos est aussi le sien.

LA MÈRE.

Un jour je fis
Sa rencontre. Il suivait Albos.

LE MONTAGNARD, au vieillard.

Parle. On t'écoute.
Albos le connaît-il pour son père ?

LE VIEILLARD.

Sans doute.
Mais il l'évite.

LA MÈRE.

Hélas! quel farouche abandon!

LE VIEILLARD.

L'aïeul pensif attend qu'il demande pardon.

LE MONTAGNARD.

Mais dis-nous cette histoire.

LE VIEILLARD.

Ah! nos cœurs s'en émurent,
Et les chênes la nuit entre eux se la murmurent.

LE MONTAGNARD.

Qu'a fait ce Slagistri ?

LE VIEILLARD.

Voici. Nous le blâmons.
Quand monseigneur le duc vint régner sur ces monts
Au nom de l'ancien droit de l'empereur des serbes,
Tout fléchit, tout plia, même les plus superbes.
Seul Slagistri leva la tête et protesta.
Ces bois furent jadis consacrés à Vesta;
Il cria que Vesta c'était la République.
On avait sur un mât devant la basilique

Mis le drapeau ducal, il abattit le mât.
Le prince avait donné l'ordre qu'on désarmât;
Il garda son épée et dit : Qu'on me la prenne!
Il criait sur les monts pendant la nuit sereine,
Seul, sinistre, et ses cris étaient si furieux,
Si grands, qu'ils faisaient fuir les aigles dans les cieux!
Il réclamait, malgré le soldat et le prêtre,
Toujours les droits du peuple, oubliant ceux du maître.
Cela nous fatiguait, nous avions désarmé.
Tenez, il fut haï comme Albos est aimé.
Ah! voilà ce que c'est que d'être ainsi tenace
A la lutte, aux courroux amers, à la menace!
On aboutit à quelque existence sans nom!
Cet homme entravait tout. Sans cesse il disait non.
Ce n'est pas qu'il prêchât le meurtre. Non, l'émeute,
Lancer le peuple ainsi qu'à la chasse une meute,
C'était son but. Un jour il dit : — Pas de poignard.
C'est une arme de sbire et non de montagnard.
Mais le glaive! et luttons. Pour le prince le prêtre;
Pour nous Dieu. Par derrière, et sous une arme traître,
Je ne voudrais pas, moi, que l'ennemi tombât.
Le poignard assassine et le glaive combat.
Je veux le glaive. — Ainsi criant, il dut déplaire.
Pour trop aimer le peuple on est impopulaire.
Avoir toujours quelqu'un qui dit : Ouvrez les yeux!
Levez-vous! quand on veut dormir, c'est ennuyeux.
Tout le monde voulait la paix dans la province.
L'évêque le chassa de l'église, le prince
Du pays, et son père, hélas, de sa maison.

LE MONTAGNARD.

Ce rebelle avait tort.

TOUS.

Certes!

UNE VOIX, dans la caverne.

J'avais raison.

LE MONTAGNARD, levant la tête.

Hein?

LA MÈRE.

On a parlé?

LE CHANTERRE.

Non. C'est le vent dans les arbres.

LE VIEILLARD.

Les hommes n'ont pas droit à l'âpreté des marbres.
L'exil donne le temps de germer au remord.
Slagistri fut banni. C'est bien. On l'a cru mort;
Mais voici qu'il revient après vingt ans d'absence.
De son petit Albos il veut voir la croissance.
Mais, sans demander grâce et funèbre toujours,
Il prend ce lieu maudit pour gîte; il a recours
A l'hospitalité de l'enfer dans cette ombre.

Il fait un signe de croix.

LA MÈRE.

Qu'il y reste!

LE CHANTERRE.

A jamais!

LE MONTAGNARD.

Oublions l'homme sombre,
Amis, et tournons-nous vers l'homme radieux.
Albos vient.

AUTRE MONTAGNARD.

Le fier pâtre égal aux anciens dieux,
Le dompteur devant qui toute la forêt tremble,
Le voilà!

SCÈNE DEUXIÈME.

TOUS D'ACCORD.

Albos et Prêtre-Pierre paraissent au haut de la descente. Prêtre-Pierre est vêtu d'une robe blanche avec dalmatique. Barbe et cheveux blancs. Albos, haute taille, yeux bleus. Il a un rosaire à sa ceinture, sa fronde en bandoulière, son bâton à la main, des fleurs à son chapeau, et un loup mort sur l'épaule. Il aide Prêtre-Pierre à descendre.

LES MÊMES, ALBOS, PRÊTRE-PIERRE.

ALBOS, soutenant Prêtre-Pierre.

Père! Ah Dieu! vous avez, ce me semble,
Failli faire un faux pas. Ah! vous m'avez fait peur.

Il se baisse.

Donnez-moi votre pied.

Il pose le pied de Prêtre-Pierre à un endroit qu'il choisit.

C'est quelquefois trompeur,
Ces marches de granit, et, pour peu qu'on s'appuie,
C'est vermoulu, ça tombe.

Il relève la tête et regarde le temps qu'il fait.

Ah! je craignais la pluie
Pour vous, père. Mais non, le nuage est dissous.

Il se courbe, et prend un morceau de rocher avec lequel il consolide une marche.

Attendez que je mette un pavé là-dessous.

Il examine un côté de l'escalier.

Ici la pierre croule.

Il examine l'autre côté.

Ici l'herbe est glissante.

Il fait descendre Prêtre-Pierre en lui tenant le pied.

Votre pied bien à plat. — Bien. — L'horrible descente!

Il se redresse et dérange les broussailles.

Arrêtez. — Que j'écarte un rameau très pointu!

Il lui reprend le pied.

Prenez garde au tournant. — Ce sentier est tortu,
Dur, à pic. — Venez là. — Par ici cela penche.

Il lui donne le bras.

Appuyez-vous sur moi.

Tous deux descendent.

Bien.

Prêtre-Pierre cherche en même temps un point d'appui sur un arbre.

Pas sur cette branche.
C'est de ce mauvais bois de sapin qui se fend.

Ils arrivent au bas de la descente et Albos fait prendre pied à Prêtre-Pierre sur le pavé de la place.

Vous pouvez marcher seul! Enfin!

PRÊTRE-PIERRE.

Mon doux enfant!

Pendant la descente tous ont contemplé Albos avec admiration et tendresse. Quand il est en bas, les acclamations éclatent.

TOUS.

Hurrah!

ALBOS, au peuple.

J'arrive avant que le soir ne nous gagne.
En passant, j'ai tué ce loup dans la montagne.

Il jette le loup à terre.

Bonjour vous!

LA MÈRE, regardant le loup.

L'ennemi qui nous faisait tant peur.

TOUS.

Hurrah!

ALBOS.

Je viens de voir, à travers la vapeur,
Le prince entrer au burg. Suivons les vieux préceptes.
Aimons nos rois!

LE MONTAGNARD.

Il est le roi, si tu l'acceptes.
Compte sur nous, ainsi que sur de bons garçons.
Commande. Fais un signe, et nous t'obéissons.

Autour de ton grand cœur, Albos, notre âme abonde.
Tous nous te suivrions.

UN AUTRE MONTAGNARD.

Moi, jusqu'au bout du monde.

UN AUTRE MONTAGNARD.

Moi, jusqu'en enfer.

UNE JEUNE FILLE.

Moi, jusqu'au ciel.

LE PEUPLE.

Tous, oui, tous!

LE PREMIER MONTAGNARD.

N'es-tu pas le plus fort?

LA JEUNE FILLE.

N'es-tu pas le plus doux?

Les jeunes filles ôtent toutes leurs bouquets et les jettent aux pieds d'Albos.

KIELBO.

Pour toi toutes ces fleurs prises dans le bocage.

Albos aperçoit dans la foule un jeune garçon qui porte sur son dos une grande cage pleine d'oiseaux.

ALBOS.

Qu'es-tu?

LE GARÇON.

Je suis marchand d'oiseaux.

ALBOS.

Combien ta cage?

LE GARÇON.

Un florin.

Albos fouille dans sa poche, et lui présente une pièce d'argent.

ALBOS.

Prends et donne.

Le marchand d'oiseaux pose la cage sur une pierre devant Albos et empoche le florin. Albos ouvre la cage.

ALBOS.

Oiseaux, envolez-vous!

Les oiseaux prennent leur volée.

Sortez de l'ombre. Allez dans la lumière tous!
Oiseaux du ciel, soyez libres!

LA MÊME VOIX dans la caverne.

A quand les hommes?

LA MÈRE.

On parle encor!

LE CHANTERRE.

Non. C'est le torrent dont nous sommes
Tout près, et qui parfois semble parler.

Les jeunes filles font cercle autour de Prêtre-Pierre et d'Albos.

KIELBO.

Albos,
Nous nous parons pour plaire à tes regards si beaux,
O frère, et nous chantons pour que tu nous écoutes.
Toutes, nous t'aimons. Toi, laquelle aimes-tu?

ALBOS.

Toutes.

KIELBO.

Choisis.

ALBOS.

L'aube, c'est vous, belles; nous la voyons
Sans pouvoir faire un choix entre tant de rayons.

PRÊTRE-PIERRE, souriant.

Il faut aimer. Voyons, qui choisis-tu ?

ALBOS.

Vous, père.
Soyez mon seul amour, ô vous que je révère!
Toujours, en toute chose, ô père austère et doux,
Je commence par vous.

KIELBO, aux autres jeunes filles.

Il finira par nous.

ALBOS.

Laissez-moi devant vous verser mon cœur, ô père!
C'est par vous que je crois, c'est pour vous que j'espère.
Vous êtes pour moi vie, amour et vérité.
Vous m'avez élevé, vous m'avez abrité,
Mon père étant absent, et ma mère étant morte.
C'est pourquoi maintenant que ma jeunesse est forte,
Devant vous, qui pensiez quand je n'étais pas né,
J'ai pour gloire d'être humble et d'être prosterné.
Sous la charge des ans votre marche est moins sûre;
Votre prunelle voit moins la terre à mesure
Qu'elle voit mieux le ciel et le grand Dieu clément
Dont l'approche déjà vous blanchit vaguement.
L'arbre vous sait évêque, et l'ombre en vous devine
Une émanation de majesté divine,
Et par tous ces grands monts vous êtes admiré,
Car telle est la beauté de votre âge sacré!
Oh! j'atteste le blé que coupe ma faucille,
Les vagues, quand ma barque entre leurs chocs vacille,
Les nids, les fleurs, les champs, les bœufs liés aux bâts,
L'épervier que d'un coup de ma fronde j'abats,
Ces pics que des blancheurs éternelles recouvrent,
Les profonds yeux du ciel qui sur nous la nuit s'ouvrent,
Que nul n'offensera mon aïeul, moi vivant!
Votre front semble un feu qui nous mène en avant.
La sagesse au dedans, dehors est la lumière.
Hélas! vos pieds n'ont plus leur fermeté première,
L'âge me fortifie et vous appesantit;

Vous me teniez la main lorsque j'étais petit,
O monseigneur, souffrez qu'ainsi mon cœur vous nomme,
Celui qui chancelait jadis, gardé par l'homme
Qui maintenant chancelle, à son tour le défend;
Parfois je me sens père et je vous vois enfant.
C'est mon âge à présent qui veille sur votre âge;
La bise, qui sur vous souffle trop fort, m'outrage;
Mon ambition, c'est vous servir. Je n'ai pas
D'autre rêve que d'être un bâton pour vos pas.
Oh! le cœur filial que rien ne peut corrompre,
Je l'ai. Quand vous parlez, s'il osait interrompre,
O père, je dirais au tonnerre : Plus bas!

PRÊTRE-PIERRE, montrant les jeunes filles.

Une d'elles, mon fils, chaste épouse, en ses bras
Un jour te recevra, quand je serai sous l'herbe.
Qu'elle te rende heureux, ô mon enfant superbe,
Et je lui sourirai dans le tombeau profond.

KIELBO.

Nous partons. C'est midi. Les vendanges se font.
Noble Albos, donne-nous quelque chose à chacune
En souvenir de toi; l'heure, cette importune,
Nous rappelle au travail, et nous nous en allons.

ALBOS, souriant.

Soit.

Toutes les jeunes filles se groupent devant Albos. Quelques-unes ont repris leurs paniers de raisins et les ont posés sur leurs têtes. Au premier rang est Kielbo, près d'elle Tivaro, vêtue en fille vouée à la Panagia. Puis Elettra, gaie, et en arrière de toutes, Mariamm.

ALBOS fait signe à Kielbo d'approcher.

Viens, toi.

Il détache les fleurs de son chapeau.

Je te donne, ô fleur de nos vallons,
Ce bouquet de jasmin, de verveine et de menthe.

TIVARO.

Et moi?

Albos dénoue le chapelet de sa ceinture et le tend à Tivaro.

ALBOS.

Prends ce rosaire.

ELETTRA.

Et moi?

ALBOS.

Fille charmante,
A ta bouche, qu'embaume un souffle aérien,
A ta beauté je donne un baiser.

Il l'embrasse.

MARIAMM.

Et moi, rien?

ALBOS.

Ah! c'est toi, brave enfant, bonne comme une aïeule,
Qui, lorsqu'on va danser, restes au logis seule,
Sourde à l'appel joyeux des valseurs triomphants,
Pour garder les agneaux et soigner les enfants,
Viens, je te donne à toi qui veilles et qui chantes,

Montrant le loup tué.

Ce loup fauve dont j'ai brisé les dents méchantes.

LA VOIX dans la caverne.

A qui donneras-tu le maître détrôné?

Mouvement dans la foule.

LA MÈRE.

On parle!

ALBOS.

J'ai d'abord cru qu'il avait tonné.
Mais non. C'est une voix humaine.

Tous regardent de tous côtés.

LE MONTAGNARD.

Elle résonne
Dans les lointains échos, mais on ne voit personne.

Sortent les jeunes filles. Deux des hommes les suivent emportant le loup.

PRÊTRE-PIERRE, levant la tête.

N'écoutez pas les bruits inutiles. Des voix
Qu'on croit humaines sont l'illusion des bois.
O pasteurs, on n'a pas à trembler sous vos chaumes
Si des mots inconnus sont dits par des fantômes.
Dieu règne. Ce n'est pas l'affaire des vivants
D'écouter le sanglot désespéré des vents
Et des flots, car l'air triste et les sombres eaux creuses
Roulent dans leurs plis noirs les âmes malheureuses,
Et tout un groupe informe et vague de proscrits
Souvent dans l'ouragan passe en poussant des cris.
Les morts ont des tourments ainsi qu'ils ont des palmes.
Laissons l'obscurité tranquille, et soyons calmes.
J'arrive des grands monts couverts d'âpres forêts
Où l'on voit de plus loin l'aube et Dieu de plus près.
Je descends, et je suis une face éblouie.
Je me suis enivré l'esprit, les yeux, l'ouïe,
De ce vaste horizon visionnaire; et, seul,
Étant le mage, étant l'apôtre, étant l'aïeul,
J'ai songé, peuple, ému par Dieu presque visible;
Et, de ces profondeurs s'ouvrant comme une Bible,
De ces sommets sacrés, de ce ciel pur et chaud,
Je rapporte l'immense apaisement d'en haut.
Nos pères adoraient Vesta, mais, fils des cimes,
Habitaient comme nous les montagnes sublimes,
Et ces païens pensifs étaient chrétiens, pour peu
Qu'ils sentissent le souffle auguste du haut lieu,
Quand la clémente nuit, sainte autant qu'elle est sombre,
Courbait leurs fronts devant les étoiles sans nombre.
Peuple, acceptons le monde azuré de Rhéa,
D'Astrée et de Jésus comme Dieu le créa.
Dieu n'a point fait le choc, le refus, la querelle.
Il tira du chaos la paix surnaturelle;
Il a fait les soleils se levant lentement
Sans haine et sans colère au fond du firmament,
Les constellations formidables et douces,
Mai plein de fleurs, l'agneau mordant les vertes pousses,
La glèbe offrant le grain au moulin qui le moud;
Car la sérénité suprême régit tout,
Et l'enfer souffre moins, et l'ombre est apaisée
Quand les petits oiseaux sont ivres de rosée.
Devant nos aïeux fiers et forts, nous nous courbons;

Mais, ils n'étaient que grands, et vous, vous êtes bons
Peuple des champs, le jour le dur labeur vous ploie;
Mais après le travail le soir donne la joie
A ceux à qui la nuit va donner le sommeil;
L'indigence s'oublie au coin du feu vermeil;
Le sarment qui pétille aide le pauvre à rire.
Sachez lire, sachez compter, sachez écrire.
Dieu donne à votre soif le vin, à votre faim
L'épi; le soleil vient après l'ondée, afin
De mûrir le raisin pourpré; la pluie alterne
Avec l'azur, afin de remplir la citerne;
Si vous travaillez bien, fils, vous êtes comblés
D'oliviers, de cédrats, de vignes et de blés.

Levant les mains au ciel.

Dieu! prodigue à nos champs les fruits, les aromates,
Les moissons, et bénis Othon, duc des dalmates!
L'homme a besoin de chefs et l'âme d'éclaireurs.
Othon est l'héritier des anciens empereurs;
Sois loué d'établir l'ordre ainsi sur la terre;
Car il est vraiment juste et digne et salutaire
Que nous te rendions grâce à toute heure, en tout lieu,
Père saint, tout-puissant Seigneur, éternel Dieu!

Il étend les bras sur le peuple.

Oh! protège, bénis ces hommes et ces femmes.
Je suis accablé d'ans et je suis chargé d'âmes,
Car étant le vieillard, je suis le portefaix,
Dieu qui mets sur nos monts ces neiges, et qui fais
Glisser la mer le long de nos îles étroites,
Ce sont d'humbles esprits et des volontés droites,
Ils sont vêtus de laine épaisse, et la brebis,
Seigneur, est dans leur cœur autant qu'en leurs habits;
Ils sont fils des titans du vieux Péloponèse,
Qui peignaient leur armure au feu de la fournaise
En versant des couleurs sur le bronze rougi;
Mais le fils chante après que le père a rugi;
Né d'un peuple guerrier, ce peuple est doux; les hommes
Sont bons, les enfants gais, les femmes économes;
Ils travaillent; ils vont à la pêche très loin;
En remettant du chaume à leurs toits, ils ont soin
D'y ménager des trous pour les nids d'hirondelles.
Hommes, prenez les champs tranquilles pour modèles,
Imitez la candeur du cygne, et la gaîté
Des nids, et la douceur auguste de l'été;

Croissez comme les pins, les frênes, les érables,
Et soyez innocents, et soyez vénérables.
Que tout est beau, voyez! ce bois vert, ce lac bleu,
Le soleil, et le soir tous les astres! car Dieu
Montre le jour sa face et la nuit sa tiare.
Vivez, aimez.

Un homme vêtu de deuil, barbe et cheveux hérissés, paraît au delà du pont de tronc d'arbre, à l'ouverture de la caverne. C'est Slagistri.

SLAGISTRI.

Et moi, j'affirme et je déclare
Que ce lac n'est pas bleu, que ce bois n'est pas vert,
Que la fleur sent mauvais, que tout d'ombre est couvert,
Que les vierges n'ont pas de beauté sous leurs voiles,
Que l'aurore est lugubre, et qu'il n'est pas d'étoiles
Dans les cieux, tant qu'on a sur la tête un tyran!

CRI DE TOUS.

Slagistri!

SCÈNE TROISIÈME.

SEUL CONTRE TOUS.

Les Mêmes, SLAGISTRI.

SLAGISTRI.

L'homme a le droit de toucher au cadran
Et de mettre le doigt, quand la justice pleure,
Sur l'aiguille de Dieu trop lente à marquer l'heure.
Me voici.

PRÊTRE-PIERRE.

C'est toi!

SLAGISTRI.

Moi.

PRÊTRE-PIERRE.

Pourquoi viens-tu?

SLAGISTRI.

Je viens
Faire voir à ce peuple un homme.

PRÊTRE-PIERRE.

Ils sont chrétiens,
Et fidèles. Mais toi, d'où sors-tu ? Des ténèbres.
Et la colère immense est dans tes yeux funèbres.
La colère est aveugle et te cache le droit,
Le dogme, la raison, tout.

SLAGISTRI.

La colère voit.

PRÊTRE-PIERRE.

Ton cœur, c'est le volcan.

SLAGISTRI.

L'éruption éclaire.

PRÊTRE-PIERRE.

Je t'avais de chez moi banni, je te tolère
Près d'ici, mais pourquoi troubles-tu mon troupeau ?

SLAGISTRI.

Montrer ses haillons, c'est le devoir du drapeau.

PRÊTRE-PIERRE.

Tu sembles l'ours captif qui tire sur sa chaîne.

SLAGISTRI.

C'est l'air que m'ont donné vingt ans de juste haine

PRÊTRE-PIERRE.

Tu nous troubles. La haine est un monstre.

SLAGISTRI.

Le roi
Aussi. Guerre de monstre à monstre alors. Mais moi
Je dis que l'équité n'est pas monstre. Je sème
La justice, et je veux le bien, et ma haine aime.

PRÊTRE-PIERRE, montrant le souterrain.

Que fais-tu là ?

SLAGISTRI.

Je rêve. Innocent et puni.
Content d'être maudit puisqu'Othon est béni.

PRÊTRE-PIERRE.

Mais que veux-tu ?

SLAGISTRI.

Je veux modérer l'allégresse.

PRÊTRE-PIERRE.

Tu sors de ta nuit comme un spectre qui se dresse.
Pourquoi ?

SLAGISTRI.

Pour abhorrer votre maître tout haut.

PRÊTRE-PIERRE, montrant le souterrain.

Rentres-y !

SLAGISTRI.

Calmez-vous, j'y vais rentrer bientôt,
N'ayant plus de patrie ici que ma tanière,
Et ma vieille âme étant du devoir prisonnière.

PRÊTRE-PIERRE.

Ce qui se passe ici chez nous, c'est notre goût.
Et qu'est-ce que cela peut te faire, après tout,
A toi qui vis à part, seul ?

IMPRIMERIE NATIONALE.

SLAGISTRI.

Et l'éclaboussure!

PRÊTRE-PIERRE.

Le prince a son duché, le pâtre a sa masure,
Chacun chez soi.

SLAGISTRI.

Chacun chez soi; le droit, dehors!

S'approchant d'Albos.

Voyons, toi! brave et simple, et fort parmi les forts,
Puis-je t'appeler fils? Voyons, en es-tu digne?

PRÊTRE-PIERRE.

Sois-en fier. Il est grand.

SLAGISTRI.

Petit, s'il se résigne
A voir vos fronts courbés.

PRÊTRE-PIERRE.

En lui nous triomphons.
Son coup de pierre fait du haut des cieux profonds
Tomber l'aigle.

SLAGISTRI.

Mieux vaut jeter bas un despote.

A Albos.

Mon fils...

ALBOS, se tournant vers Prêtre-Pierre.

Mon père!

SLAGISTRI, à part.

Hélas! ô mon vieux cœur, sanglote.
Mais tout bas. N'être point aimé, c'est là l'exil.

Haut, à Albos, montrant l'aïeul.

Sois pour lui filial, mais pour moi sois viril.
Entends-moi, tu n'as pas l'oreille encor fermée.
Quoi! le piétinement sauvage d'une armée
Ne te fait pas dresser l'oreille, enfant des bois!
Tu ne sens pas frémir ce vieux mont aux abois!
Quoi! tu ne vois partout que ciel bleu, qu'aube pure!
Quoi! l'éternel soleil dans l'immense nature,
Tu ne vois que cela! Mais l'honneur est détruit!
Quoi donc! tu ne sens pas en toi monter la nuit!
Devant l'oppression, le bourreau, la géhenne,
Toi si tendre et si bon, tu ne sens pas de haine!
Quoi! pour toi tout est l'hymne, et, dans ce grand concert,
Tu n'entends pas le cri sinistre! A quoi te sert,
Jeune homme, d'être aimé, beau, charmant, populaire,
Si tu n'as jamais d'ombre et jamais de colère!
Je te sais grand, pensif, profond comme la mer,
Mais toujours doux, toujours calme, jamais amer!
Que sert d'être océan, si l'on n'a pas d'écume!
Le haut sapin est fait pour sortir de la brume;
Rien n'est superbe comme un héros paysan.
Tu fais ce que tu veux de ce peuple, fais-en
Un peuple!

Albos baisse les yeux.

PRÊTRE-PIERRE, sévère.

Paix! c'est fête aujourd'hui.

SLAGISTRI.

Sombre fête!

PRÊTRE-PIERRE.

Ta parole est d'un fou.

SLAGISTRI.

Qui serait un prophète.

PRÊTRE-PIERRE.

Mais ce peuple est heureux! La joie est sur son front.

SLAGISTRI.

On ne commence point par là.

PRÊTRE-PIERRE.

Mais par où donc
Doit-on commencer? Dis. Réponds.

SLAGISTRI.

Par être libre.
La joie avec le joug est mal en équilibre.
L'esclave a des bonheurs tremblants, vite déçus,
Et honteux, car le fouet du maître est au-dessus.

PRÊTRE-PIERRE.

Bien. Garde tes bonheurs et laisse-nous les nôtres.

SLAGISTRI.

Je n'en ai pas.

PRÊTRE-PIERRE.

Alors tais-toi.

SLAGISTRI.

Non.

Il se tourne vers le peuple.

Ah! vous autres,
Vous êtes contents! Ah! vous êtes heureux, vous!
Gais à la chaîne! Alors ils ont raison, les loups,
D'être maigres, sans feu ni lieu, nus sous la bise,
Mourant de soif sitôt que la rivière est prise,
Las, affamés, errants l'hiver, errants l'été,
Et d'avoir la misère, ayant la liberté!
Ah! le chien est content du bâton, et le lèche!
Donc tout est là! Gratter la terre avec sa bêche,
Récolter, assister à l'office divin,
Aller vendre au marché de la viande et du vin
Pour les seigneurs, des fleurs et des fruits pour les dames,
Puis revenir, danser, et boire, et faire aux femmes
Des enfants qui seront des esclaves! des fils
Qui de la servitude aimeront les profits,
Et qui n'auront, devant les rois que Rome acclame,
Pas de révolte, pas de blasphème — et pas d'âme!

Donc tout est bien, pourvu qu'octobre soit vermeil,
Pourvu que le panier de raisins, au soleil,
Jette une ombre joyeuse au front des jeunes filles,
Pourvu que l'herbe abonde au tranchant des faucilles,
Et que le soir, dans l'âtre empourpré, le sarment
Se mette à rire, et fasse un feu lâche et charmant!
Ah! le duc Othon vient avec son porte-hache;
Le mont vierge se met sous la brume et s'y cache
Indigné; le duc règne, insolent, arrogant;
Quiconque est citoyen, on l'appelle brigand;
Nos pâtres, fiers naguère, ont un rire servile;
Nous sommes devenus presque un pays de ville;
Nous sommes un duché. Vous êtes contents, vous!
Dieu fit à l'homme un pli, c'est le pli des genoux,
Mais le fit pour lui seul. Par le sceptre et l'épée
La génuflexion de l'homme est usurpée.
— Pourtant l'épée est sainte, en s'en servant bien. — Ah!
L'autel jaloux que veut l'immense Jéhovah,
Ce petit duc le prend et l'appelle son trône!
Vous lui payez l'impôt, il vous donne l'aumône!
Nous sommes un duché, plat!

Montrant les vallées et les hauteurs.

Dans nos paradis,
On perce des chemins pour les soldats! — Jadis
Notre âme altière avait la roche pour compagne;
Nous étions république et nous étions montagne.
C'était le temps honnête et fort. Reviendra-t-il?
Ainsi qu'un malheur grand, il est un bonheur vil,
Apprends-le, peuple! Et tout n'est point dans la ripaille.
Là, Séjan dans l'or, là, Spartacus sur la paille,
J'aime mieux Spartacus. Ah! les rois sont vos dieux!
Le vrai Dieu voit sans joie et tient pour odieux
Cet apaisement bas sous lequel gronde et vibre
Le sourd rugissement du dernier homme libre.
Je trouve le temps long. Que d'infâmes oublis!
Mais vos tyrans, comment se sont-ils établis?
N'ont-ils pas fait scier Rigas entre deux planches?
N'ont-ils pas, dans Alep, marché des femmes blanches,
Fait vendre aux turcs les sœurs et les mères de ceux
Qui semblaient à vouloir des chaînes paresseux?
Et tout cela vous est sorti de la mémoire!
Ah! faite avec du deuil, peuple, la joie est noire.
Dans le froid souterrain sur qui pèse un démon,
Oh! qu'il est dur de voir s'infiltrer le limon

Goutte à goutte et suinter d'heure en heure la honte
Votre cri de bonheur jusqu'aux nuages monte!
Ah! vous êtes contents. Soit. C'est bien. Attachés
Et garrottés, riez et chantez! Et sachez
Que le lion attend dans sa caverne, et bâille.

PRÊTRE-PIERRE.

Mais que demandes-tu?

SLAGISTRI.

La dernière bataille.
Et je viens vous parler de la bonté du fer.

PRÊTRE-PIERRE.

Certes, le fer est bon pour labourer, c'est clair.
Mais, le sillon ouvert, sa tâche est accomplie.

SLAGISTRI.

Je ne suis pas d'avis, moi, quand le joug nous plie,
Quand un maître nous fait de son spectre un bâillon,
Que tout l'emploi du fer soit d'ouvrir le sillon.

PRÊTRE-PIERRE.

Travailler et prier, c'est tout. Je ne réclame
Que le soc pour le bras et la bible pour l'âme.

SLAGISTRI.

Soldat contre soldat, arme contre arme, fer
Contre fer, le ciel même ainsi combat l'enfer,
Et c'est ce qu'il nous faut, car le burg aux tours rondes
N'a pas peur des bâtons et ne craint pas les frondes.

PRÊTRE-PIERRE.

Mais quand donc diras-tu : Frères, vivez en paix!
Soyez doux! Bornez-vous au saint travail.

SLAGISTRI.

Après.
On n'entre dans la paix qu'en sortant du despote.

PRÊTRE-PIERRE.

C'est d'en haut que nous vient l'impulsion. Tout flotte.
Tout, la vague et son bruit, l'esquif et son orgueil,
Passe.

SLAGISTRI.

Oui, ce peuple est l'onde, et moi je suis l'écueil.

PRÊTRE-PIERRE.

Écoute. J'ai les yeux pleins de pleurs, quand je pense,
Devant ta vieillesse âpre, à ta charmante enfance.
Hélas! un père est fait pour aimer, et le cœur,
Quand il faut qu'il se ferme, est tristement vainqueur.

SLAGISTRI.

Je le sais.

ALBOS, se tournant vers Prêtre-Pierre.

Père!

SLAGISTRI.

Hélas!

PRÊTRE-PIERRE, toujours tourné vers Slagistri.

Le père, après Dieu, crée.
Je t'ai congédié de la maison sacrée
Où mon père naquit, où ma mère mourut.
Depuis ce jour, en moi d'heure en heure décrut
La sainte joie, appui de l'aïeul qui décline.
Mon fils de moins faisait ma vieillesse orpheline.

ALBOS, à Prêtre-Pierre, joignant les mains.

Mon père!

PRÊTRE-PIERRE, continuant.

Et maintenant, c'est moi le suppliant.
O Slagistri, ton père, en un jour effrayant,
T'a mis hors de son toit, mais non hors de son âme.
De tous les maux du père un fils est le dictame;

Je souffre, et ton retour serait ma guérison.
Écoute. Si tu veux rentrer dans ma maison,
Je serai bien content, il suffit de me dire :
J'avais tort, père! et moi j'irai dire au duc : Sire,
Il avait tort. Le duc alors, l'évêque aussi,
Te feront grâce, et moi je te dirai : Merci!

SLAGISTRI.

Me feront grâce!

PRÊTRE-PIERRE.

Un toit croulant devient prospère,
Quand toute la famille est complète, et le père,
Quand il pardonne, croit recevoir son pardon.
Est-il beau qu'un laurier se transforme en chardon,
Qu'une âme tourne en haine, et qu'un homme ait l'approche
D'un glacier, d'un buisson épineux, d'une roche?
Rentre sous ce bon toit qui tous nous protégea.
Tu n'es plus jeune, et moi je suis si vieux! Déjà
Quand tu naquis j'avais des cheveux gris, et l'âge
Me donnait rang parmi les anciens du village.
Rentre dans ta maison. Reviens. Regarde Albos!
C'est notre enfant. Il doit couvrir nos deux tombeaux
De son ombre, et tous deux il nous a pour racines.
Nos âmes dans son cœur doivent être voisines.
Reviens. Sois son amour comme il est notre orgueil.
Quoi! tu ne veux donc pas, après un si long deuil,
L'épanouissement de tout ce cœur superbe!
Contemple ton fils, père, et, laboureur, ta gerbe.
Entends-moi, rends-toi, laisse amollir ton granit.
Ah! jadis, quand j'avais ma couvée et mon nid,
Hélas! quand tu jouais, enfant, près de ta mère,
Je ne t'aurais pas dit une parole amère
Et tendre, que j'aurais, avant d'avoir fini,
Senti courir vers moi ton pas doux et béni,
Et tes bras se hausser pour que mon front se penche,
Et tes petites mains tirer ma barbe blanche!
C'est donc bien malaisé de dire : J'avais tort!

SLAGISTRI.

Oui, certes, quand on est la justice.

PRÊTRE-PIERRE.

D'abord,
Non. Et puisque tu veux raisonner, je t'explique.
Sois attentif.

ALBOS, à Prêtre-Pierre.

J'écoute, ô père!

PRÊTRE-PIERRE, à Slagistri.

En république,
On est hors de la loi de l'évangile, et Christ
A dit : Payez la drachme à César. C'est écrit.

SLAGISTRI.

Que m'importe! A quoi bon le prince?

PRÊTRE-PIERRE.

Il nous protège.

SLAGISTRI.

Mais nos droits?

PRÊTRE-PIERRE.

Sont les siens.

SLAGISTRI.

Mais sa troupe?

PRÊTRE-PIERRE.

Un cortège!

SLAGISTRI.

Mais l'impôt?

PRÊTRE-PIERRE.

Il faut bien payer qui nous défend.
Juda, qui fut roi, fit Israël triomphant;

Turacar, qui fut roi, sauva le peuple arnaute.
Un guide est nécessaire aux caravanes; ôte
Le pilote aux vaisseaux, l'eau va les submerger;
Est-ce que le troupeau ne suit pas le berger?
L'état vivre sans chef! l'homme vit-il sans tête?
Une boussole est donc de trop dans la tempête?
La famille a le père et le peuple a le roi.
On sent quelqu'un de bon vivre au-dessus de soi.
Ce qui fait grands les rois, c'est que Dieu les complète.
Leur diadème est nimbe, et leur sceptre est houlette;
S'ils retournent le glaive, à genoux! c'est la croix.
Je vois Dieu. J'obéis, de même que je crois.
Moïse monte et Dieu descend. De leur rencontre
Sort l'éclair et jaillit la loi. Que dire contre?
Lis la bible. Comprends le dogme; le salut
Est dans ce livre saint, si profond qu'il fallut
Un Dieu pour le dicter, des spectres pour l'écrire.
Car le prophète était fantôme, et son délire
Était la vision du ciel démesuré.
Les mages semblaient fous dans Ur et dans Mambré,
Mais du Seigneur pour eux telle était la largesse
Que, la raison éteinte, ils gardaient la sagesse.
De là le Livre, écrit par ces grands inspirés.
Le roi, quand des vieux temps on gravit les degrés,
Tient au juge, et le juge adhère au patriarche.
Et, depuis six mille ans qu'Adam s'est mis en marche,
Le genre humain soumis suit les rois. C'est ainsi.
Et qu'as-tu maintenant à répondre?

SLAGISTRI.

Ceci,
Que j'étouffe. Oh! parfois, je m'en vais dans les plaines
Et j'ouvre ma poitrine aux sauvages haleines,
Farouche, à pleins poumons, comme l'aigle et l'eider,
Je voudrais aspirer les ouragans... — Pas d'air!
Tout est prison. Dans l'eau des lacs, dans les vallées,
Sur les pics, dans les fleurs qui me semblent foulées,
Dans l'herbe et le buisson, dans les jours, dans les nuits,
La pesanteur du maître est partout, je m'enfuis,
Je cherche cette cave obscure, et quand j'y rentre,
J'ai sur moi le mont sombre, et je sens dans cet antre
La montagne moins lourde encor que le tyran!
Je dis que, loin des flots, pays du cormoran,

Loin des neiges, refuge altier du gypaëte,
J'ai là, peuple, un cachot rempli d'horreur muette,
Et que, libre dedans, je suis captif dehors!
Peuple, la patience est pleine jusqu'aux bords.
Je dis que j'ai mon père, oui, mais j'ai ma patrie.
Mon père est satisfait, mais ma mère est flétrie;
Ma mère, la voilà, c'est la montagne. Enfant,
Elle m'aima. Je l'aime à mon tour. Triomphant,
Ou vaincu, je la veux fière autant qu'elle est haute.
Celui qui prend aux monts la liberté, leur ôte
La grandeur, et je dis que je souffre! je dis
Que c'est en vain qu'au fond des bois les vents hardis
Font bruire et parler la feuille et la ramure,
Je dis que je me sens muet quand tout murmure,
Je dis que je voudrais prendre en mes bras les os
De nos aïeux, et fuir, peuple! et que les oiseaux,
Quand ils s'envolent, gais et hautains, m'humilient;
Je dis que les joncs vils me raillent lorsqu'ils plient;
Je dis qu'en plein été, quand l'air semble agrandi,
J'ai froid, et que je suis aveugle en plein midi.
Est-ce que par hasard vous entendez encore
Le rossignol la nuit et le coq à l'aurore?
Moi pas. Je dis que j'ai la diminution
D'être un homme portant envie à l'alcyon,
Je dis qu'en ce sépulcre où l'âme est endormie,
J'ai ma part de suaire et ma part d'infamie,
Et que je sens ce ver, l'opprobre, qui me mord,
Et que tout est vivant, et que moi je suis mort!
Oh! porter ce fardeau honteux, un roi! Dépendre
D'une humeur, qu'il n'a pu sur quelque autre répandre,
De ses plans contre ou pour telle ou telle tribu,
D'un plaisir mal fini, d'un vin tristement bu!

Montrant la foule.

Ah! je suis bête fauve, eux sont bêtes de somme!
O transformation hideuse! où donc est l'homme?
Où donc est le peuple? Ombre, où donc est le soleil?
Je fais le rêve affreux dont ils ont le sommeil!
Quand donc entendra-t-on le bruit du jet de lave,
La respiration fauve d'un peuple brave
Aimant mieux dépenser son sang que son honneur,
La rumeur de la ruche en éveil, le seigneur
Criant grâce! l'émeute, et, parmi les mêlées,
Tous les tocsins hurlant dans toutes les vallées!
O peuple, en subissant le maître, tu l'absous.

La conscience humaine est gisante dessous.
Tu ne distingues plus ton droit. Mais quelle espèce
D'éclair te faut-il donc dans cette nuit épaisse?
Moi de moins, tout périt. Car je suis le dernier.
Oh! je dis qu'en cette ombre on finit par nier
Que la vie ait un but, que le monde ait une âme,
Je dis qu'un beau ciel bleu semble un complice infâme,
Que tout cet univers n'est plus qu'un sombre jeu,
Et qu'un homme de trop, c'est l'éclipse de Dieu!

Prêtre-Pierre veut l'interrompre. Il le regarde fixement.

Quand la langue de feu tombe, et parle à la terre,
L'homme ne peut l'éteindre; elle ne peut se taire.

Il se retourne vers le peuple.

Savez-vous seulement quels aïeux vous avez?
Vos pères souriaient devant les rois bravés.
Aux hallebardes d'or, aux riches pertuisanes,
Ces pâtres opposaient les piques paysannes;
Pour garder leur paix sainte ils étaient belliqueux;
Leur lance était leur femme et couchait avec eux;
Ah! ni czar, ni sultan, ni duc sérénissime.
Ils veillaient, ils faisaient des feux de cime en cime,
Si bien qu'à chaque mont, porteur d'une clarté,
Ils mettaient cette étoile au front, la liberté.
Hélas! ce qu'ils étaient flétrit ce que vous êtes.
Les déroutes du turc féroce étaient leurs fêtes.
Ah çà! vous avez donc dans l'esprit que je puis
Oublier nos aïeux qu'un monde eut pour appuis!
Ils guerroyaient au vent, au soleil, sous les pluies.
Ils faisaient frissonner leurs mères éblouies;
Ils pêchaient et chassaient seuls chez eux, expulsant
Venise avec sa croix, Stamboul et son croissant,
Et ce golfe a toujours vu devant leurs colères
Fuir le lourd battement des rames des galères.
Cela n'empêchait pas de labourer; l'été,
On moissonnait gaîment, et leur simplicité
Mêlait l'humble travail aux résistances fières.
Ce peuple, à l'empereur qui, pour mettre aux bannières,
Leur envoyait un aigle, envoyait un crapaud.
Si quelque prince eût dit : J'attends de vous l'impôt,
Ils eussent répondu : Payable à coups de pique.
Ah! c'était un beau bruit dans la montagne épique,
C'était un fier frisson dans les rocs et les bois,
Quand ces chasseurs des loups donnaient la chasse aux rois!

Aujourd'hui l'on me dit : Quoi, bandit, tu persistes!
Oh! que dans vos tombeaux vous devez être tristes,
Géants!

Il s'approche d'Albos.

Si tu voulais!

ALBOS.

Non.

PRÊTRE-PIERRE, à Albos.

Fils, n'écoute rien.

SLAGISTRI, à Albos.

Tu me résistes, toi!

ALBOS, montrant Prêtre-Pierre.

Vous lui résistez bien!

SLAGISTRI.

O nos aïeux; venez m'aider contre mon père!

PRÊTRE-PIERRE.

Silence!

SLAGISTRI.

Non. — Ce peuple inerte m'exaspère.

A Albos.

Toi bon, toi vertueux, quoi! rien en toi n'éclôt!
La bonté, cela doit s'allumer. Fils, il faut
Que toutes les vertus dégagent une flamme,
Et cette flamme, en bas c'est la vie, en haut l'âme.
C'est la liberté. L'homme est un esprit. Ayant
Des ailes, dans la cage il devient effrayant.
C'est pourquoi l'on m'entend pousser des cris farouches.

Regardant le peuple.

Pas de feu dans ces yeux! pas de souffle en ces bouches!
Oh! quelle abjection!

A Prêtre-Pierre.

Vous en répondez!

PRÊTRE-PIERRE.

Quoi!
Des menaces!

SLAGISTRI.

Non pas. Des craintes.

PRÊTRE-PIERRE.

Quelqu'un, toi,
Est de trop.

SLAGISTRI, sombre.

Il n'eût pas alors fallu me faire.

PRÊTRE-PIERRE, étendant le bras.

Je suis ton père. Sors.

Slagistri baisse la tête et se dirige vers le souterrain.

ALBOS.

Va-t'en!

SLAGISTRI, se redressant et regardant fixement Albos.

Je suis ton père.

Albos recule. — Slagistri rentre dans le souterrain.
Moment de stupeur dans la foule. Tous regardent Slagistri disparaître dans la caverne.

PRÊTRE-PIERRE.

Le temps finira-t-il par le calmer? hélas!
Mais j'ai presque oublié dans tous ces noirs éclats
Que je suis attendu partout dans les chaumières
Pour du pain, pour un peu d'argent, pour des prières.
Et les malades! Vite! Ah! mon pas est caduc!

Cris et bruits joyeux. Reviennent les hommes de la plaine qui sont partis à la première scène. Ils apportent des branches d'arbre, de toutes sortes, palmiers, lierres, houx, roses, et un grand écusson de bois doré. Les jeunes filles les accompagnent avec des charges de feuilles et de fleurs.

UN JEUNE PAYSAN, à Prêtre-Pierre.

Père, nous voulons faire à monseigneur le duc
Une porte en laurier, s'il vient par aventure.
Il faut qu'elle soit haute assez pour sa voiture.

PRÊTRE-PIERRE.

Bien, mes enfants.

A Albos.

Mon fils, aide-les. Je reviens.

Il sort par la ruelle derrière la cabane marquant l'entrée du village.

SCÈNE QUATRIÈME.

CE QUI ENTRE PAR L'ARC DE TRIOMPHE.

ALBOS, Hommes de la montagne et de la plaine.
Jeunes Filles.

ALBOS, pensif.

L'aïeul dit vrai. La paix est le premier des biens.
Sans l'ordre pas de paix; sans le prince pas d'ordre.
C'est la sagesse.

Cependant tous, pendant qu'Albos songe, se sont mis à bâtir l'arc de feuillages à l'entrée du village à gauche faisant face à la caverne. La construction prend forme rapidement. Les uns grimpent sur le rocher. Les autres leur passent les branchages qu'ils attachent et mêlent.

UN PAYSAN, à l'autre.

Attends, il faut courber et tordre
Ces deux branches pour faire un cintre, de façon
Qu'on puisse entre elles deux suspendre l'écusson.

Ils continuent de construire l'arc de triomphe. Les filles les aident et chantent. Le chanterre accompagne le chant et le travail en jouant de la muse de blé.

KIELBO.

Fugitif, fugitive,
On s'aime, doux tableau!
A la dérive,
Au fil de l'eau.

TOUS, garçons et filles.

A la dérive,
Au fil de l'eau.

L'arc de triomphe s'élève et grandit au milieu des chansons.

UN PAYSAN, à l'autre.

Tout cela semblera bien plus vert si tu poses
Par endroits, dans le houx et le lierre, des roses.

Il fredonne le refrain.

...Au fil de l'eau.

KIELBO, reprenant le chant.

De Malte elle est native,
Et lui de Céfalo.
A la dérive,
Au fil de l'eau.

TOUS, en chœur.

A la dérive,
Au fil de l'eau.

KIELBO.

Vite, qu'on les proscrive!
Dit le duc Dandolo.
A la dérive,
Au fil de l'eau.

TOUS.

A la dérive,
Au fil de l'eau.

KIELBO.

La lune a l'air craintive,
Au fond de son halo.
A la dérive...

S'interrompant et admirant l'édifice de fleurs.

Cette couronne d'or faite avec des safrans,
C'est beau.

A un paysan qui tient une branche verte à la main.

Donne ton myrte.

LE PAYSAN.

Oui, pour un baiser.

KIELBO.

Prends.

Ils échangent un baiser. Elle attache le myrte au cintre de l'arche, et se remet à chanter.

. . . .
A la dérive,
Au fil de l'eau.

TOUS.

A la dérive,
Au fil de l'eau.

KIELBO.

Le couple heureux s'esquive,
Paola, Paolo.
A la dérive,
Au fil de l'eau.

TOUS.

A la dérive,
Au fil de l'eau.

KIELBO.

Moi, je chante, captive
Au cloître Archangelo.
A la dérive,
Au fil de l'eau.

TOUS.

A la dérive,
Au fil de l'eau.

KIELBO.

L'amour dont on me prive
S'envole... Ho ha ha ho!
A la dérive,
Au fil de l'eau.

IMPRIMERIE NATIONALE.

TOUS.

A la dérive,
Au fil de l'eau.

Tout en chantant, filles et garçons se passent les branches de main en main. Ils accrochent au-dessus du cintre l'écusson.

LE CHANTERRE, contemplant l'arche de feuillage à demi construite.

Porte digne d'un roi!

UN PAYSAN.

Certe!

KIELBO, à Albos.

Albos, te plaît-elle?

ALBOS, avec un regard distrait.

Oui.

KIELBO.

Si c'était pour toi, nous la ferions plus belle.

UN PAYSAN, montrant l'écusson à Albos.

Nous l'avons détaché d'une vieille maison.
C'est doré. C'est en bois.

ALBOS, pensif.

Oui, l'aïeul a raison.

Brusque effarement de la foule. Tous reculent et s'écartent. Une espèce de spectre, sortant du village, paraît sous l'arche de fleurs. C'est Prêtre-Pierre. Livide, cheveux hérissés, barbe arrachée. Il n'a plus sa dalmatique. Sa robe déchirée laisse voir sa poitrine, son dos et ses bras nus. Il avance en chancelant comme un homme ivre, et vient s'affaisser sur le banc de pierre. Derrière lui entrent quelques paysans, l'air épouvanté.

SCÈNE CINQUIÈME.

CE QUI SORT DE LA CAVERNE.

Les Mêmes, PRÊTRE-PIERRE.

PRÊTRE-PIERRE, bégayant.

C'est monseigneur.

ALBOS, courant à lui.

Mon père! en quel état! mon père!
Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?

Il le regarde. Prêtre-Pierre ne semble ni voir, ni entendre.

Il fixe à terre
Des yeux égarés. Père! Ah! que s'est-il passé?
Parlez-moi, père! Est-il tombé dans un fossé?
Père! — Il ne me voit pas! — Sa robe est déchirée.
A-t-il été heurté par des bœufs à l'entrée
De quelque chemin creux? Levez la tête un peu.
Vous n'entendez donc pas que je vous parle? Ah! Dieu!

PRÊTRE-PIERRE.

C'est monseigneur.

ALBOS.

Qu'a-t-il? qu'est-ce donc?

Examinant Prêtre-Pierre de plus près.

De la boue!
Du sang!

PRÊTRE-PIERRE.

C'est monseigneur.

ALBOS.

Est-ce contre une roue
De quelque chariot qu'il s'est blessé? Les ponts

Des ravins sont étroits.

Il s'adresse à un des paysans qui viennent d'entrer avec Prêtre-Pierre.

Tu le suivais. Réponds.
Tu dois avoir vu. Dis, qu'est-il arrivé?

LE PAYSAN.

Maître,
J'ai tout vu. Mais parler, c'est dangereux peut-être.

ALBOS.

Le danger, ce serait de te taire. Je veux
Prendre et traîner ce mont hagard par les cheveux,
Si quelqu'un me résiste ici! Parle!

LE PAYSAN.

O grand frère,
Entre deux peurs qu'on a, la tienne est la première.
Eh bien, voici. Le duc notre seigneur... — Voilà.

Il s'arrête.

ALBOS.

Mais parle donc!

LE PAYSAN.

L'aïeul marchait comme cela.
Il ne regardait pas. Il traversait la place.
L'église est d'un côté, le donjon est en face.
Lui, par oubli, n'a pas salué le drapeau.
Le duc venait derrière. Il a vu le chapeau
De Prêtre-Pierre, et dit : Châtiez-moi cet homme!
Alors les lansquenets qu'il amène de Rome
Et de Vienne ont fait mettre à genoux ton aïeul.
Un homme qui marchait vêtu d'un grand linceul,
Après le duc, on dit que c'est le bourreau, frère,
Cet homme a déchiré la robe à Prêtre-Pierre,
Puis a pris une verge... et le sang a coulé.

ALBOS.

O profondeurs des cieux, vous n'avez pas croulé!

LE PAYSAN.

Les prêtres qui suivaient le duc, portant des cierges,
Riaient. Tous, ils riaient.

ALBOS.

On t'a battu de verges,
Vieillard! ô le plus saint des hommes! Ces démons!
Frapper le mage à qui Dieu parle sur les monts!
Ah! je n'étais pas là! Je suis un misérable.
Un vil sceptre a touché l'apôtre vénérable!
On a dans les ruisseaux traîné ces vieux genoux,
Et tout ce qu'ils ont fait de prières pour nous!
Celui qui réchauffa jadis ma petite âme,
Le voilà sanglant, nu, meurtri du fouet infâme!
Il ne peut plus parler, la stupeur l'étouffant!
O mon bon vieux grand-père adoré! mon enfant!

Il sanglote et embrasse les genoux de Prêtre-Pierre, immobile et comme pétrifié

Ces prêtres qui riaient! race au cœur de vipère!

Baisant les mains de Prêtre-Pierre.

O mains saintes!

LE PAYSAN.

Le peuple a hué.

ALBOS.

Qui?

LE PAYSAN.

Ton père.

ALBOS, sanglotant.

Ah! l'homme est un aveugle imbécile et dormant!
Pour lui montrer l'abîme il faut l'écroulement,
Et pour qu'il voie enfin l'honneur et la justice,
Il faut que le soufflet de l'ombre l'avertisse!

Il se dresse.

Abominable duc! prince abject! affreux roi!
Oh! qui fera sur lui tomber la foudre?

SLAGISTRI, paraissant au seuil de la caverne.

Toi.

Dans l'ombre il tient, non par la poignée, mais par le milieu, une longue lame qui est dans un fourreau de fer.

ALBOS.

Moi! mais je ne puis rien. Oh! l'ours dans sa tanière
Est heureux; le lion, secouant sa crinière,
Est heureux; le grand tigre altier, les loups rôdants
Sont heureux! Tous ils ont des griffes et des dents!
Mais l'homme est misérable et nu. Sa main crispée
Est sans force. Il n'a pas d'ongles.

SLAGISTRI, tirant la lame du fourreau et l'élevant au-dessus de sa tête.

Il a l'épée!

Il jette le fourreau. Pendant que la toile tombe, Albos saisit éperdument l'épée, et Slagistri s'agenouille devant l'aïeul.

24 février 1869.

MANGERONT-ILS?

PERSONNAGES.

AÏROLO.
LE ROI DE MAN.
LORD SLADA.
MESS TITYRUS, flûtiste lauréat.
LE CONNÉTABLE DE L'ÎLE.
LE CAPITAINE ARCHER.

PREMIER VALET.
DEUXIÈME VALET.

ZINEB.
LADY JANET.

COURTISANS. ARCHERS. MUSICIENS. VALETS. UN MOINE.

ACTE PREMIER.

LA SORCIÈRE.

La ruine d'un cloître dans une forêt.

Une masure colossale aussi composée de troncs d'arbres que de pans de mur. Pierres et racines mêlées. Écroulement et broussaille. Ensemble de bâtisse et de végétation, crevassé çà et là de pierres rongées et de fenêtres égueulées, peu distinctes de la vaste et informe claire-voie des branches. A droite, une chapelle ouverte, surmontée d'une croix, et entourée de tombes. Parmi les tombes, droite sur un socle, une statue de saint. En avant de la chapelle, un porche obstrué de branchages faisant une sorte de cellule. Ce porche étant une arche, on peut y entrer de deux côtés, soit par devant, soit par derrière. La végétation le couvre au point d'en cacher à peu près l'intérieur. A gauche, un massif de hauts arbustes, en avant duquel le cintre surbaissé d'une tombe détruite offre un deuxième enfoncement de moindre hauteur, également couvert de ronces. Autour de la ruine, un mur bas, croulant, aisé à enjamber, plutôt parapet que muraille.

Au delà de cette enceinte, au premier plan, la forêt. Au fond, la mer.

A la décroissance des cimes des arbres, et à l'élévation de l'horizon de mer, on sent qu'on est sur une hauteur.

Près de la chapelle, une brèche étroite dans le mur, ne pouvant donner passage qu'à une personne à la fois, s'ouvre sur un escalier de pierres brutes qui semble s'enfoncer dans un précipice et descendre vers la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZINEB, seule.

Une vieille femme marche péniblement en dehors du parapet. On voit le haut de son corps. Elle est vêtue d'un sac et d'un voile en guenilles. Elle a dans ses cheveux gris bizarrement

rattachés des pièces de monnaie qui brillent, et, dans les tresses en désordre, une plume nouée qui semble couleur de feu.

ZINEB.

J'ai cent ans. Le moment est venu de mourir.

Pensive et accoudée au parapet.

Cent ans.

Elle détache de sa coiffure la plume et la considère

Ce talisman ne peut me secourir
Désormais.

Elle replace la plume dans ses cheveux.

J'ai fini ma tâche. Allons au gîte.

Elle se met en marche lentement. Elle s'arrête et lève la tête.

J'entends dans ce branchage une aile qui palpite.
C'est le tressaillement d'angoisse d'un oiseau.
Car l'homme et l'animal sont le même roseau;
L'éternel vent de mort nous courbe tous ensemble.

Elle regarde dans les arbres.

C'est un ramier blessé.

On voit un pigeon voleter au-dessus d'elle.

Viens, oiseau.

Le pigeon descend de rameau en rameau et tombe à terre en dedans du mur d'enceinte. Zineb franchit le parapet. L'oiseau se laisse prendre. Elle le réchauffe dans ses mains.

Comme il tremble!

Elle l'examine.

Oui, c'est un des pigeons messagers du couvent
Par qui les prêtres vont sans cesse s'écrivant,
Afin de tout savoir et de tout se transmettre.

Le pigeon a un papier noué à la patte.

Un papier. Justement. Il apporte une lettre.
Il revient de la ville. Et, quand il a passé,
Quelque chasseur l'aura d'un grain de plomb blessé.
La lettre vient à moi, donc il faut que je lise.

Elle dénoue avec précaution de la patte du pigeon le papier qu'elle déploie, et elle lit :

«De l'évêque à l'abbé. — S'il touche à ton église,
«On touchera son trône.»

Rêvant.

Un avis, un envoi
De prêtre à prêtre avec une menace au roi.

Guérissons l'oiseau.

Elle cueille une feuille dans une fente du parapet.

Feuille, ô dictame de Crète,
J'invoque ta vertu redoutable et secrète,
Poison pour tous, pour lui sois la vie.

Elle frotte avec la feuille l'aile de l'oiseau qui semble inanimé.

Est-ce pas,
Nature, que tu hais les semeurs de trépas
Qui dans l'air frappent l'aigle et sur l'eau la sarcelle,
Et font partout saigner la vie universelle!

Elle continue de frotter la blessure; l'oiseau reprend force et mouvement.

L'aile n'est que meurtrie. Il renaît. A présent
Va porter ton haineux message, être innocent.

Elle lui rattache le papier à la patte.

Ton bec est rose, oiseau cher au devin, au mage,
Au scalde, et l'arc-en-ciel est dans ton doux plumage.
Te voilà guéri. Va.

Elle lâche le pigeon qui s'envole. — Elle écoute.

J'entends marcher.

Elle se hâte en chancelant et sort.

Entrent le roi de Man et Mess Tityrus, chacun une sarbacane à la main. Mess Tityrus a une gibecière au côté.

SCÈNE DEUXIÈME.

LE ROI DE MAN, MESS TITYRUS;

par instants, AÏROLO.

Le roi et Mess Tityrus viennent de la forêt du côté opposé à celui par où est sortie Zineb. Ils s'arrêtent en dehors du mur de clôture. Ils sont suivis à distance par le connétable de l'île et par une troupe d archers qui s'arrêtent au fond du théâtre.

LE ROI, à Mess Tityrus.

Tu l'as
Effrayé, non touché.

MESS TITYRUS.

Je suis myope, hélas!

LE ROI.

Cela fait un chasseur dont le gibier ricane.

MESS TITYRUS.

Si vous l'eussiez visé de votre sarbacane,
Sire, il tombait. Les rois ont les talents innés.
La piste du pigeon nous a d'ailleurs menés
Tout droit, bien que mon tir ait manqué de justesse,
A ce cloître que veut surveiller votre altesse.

Il montre au roi la ruine et désigne successivement du doigt les divers points du paysage.

Voici l'endroit. De loin, sire, on le reconnaît.
On voit là, sur un tertre, au milieu du genêt,
Parmi les fleurs qu'avril dans les prés vient répandre,
Un gibet.

LE ROI.

C'est à moi.

MESS TITYRUS.

L'homme qu'on mène pendre
Passe là, sous ce mur, afin qu'un crucifix
Tendu par quelque abbé qui l'appelle mon fils
Lui puisse être au besoin offert du haut du cloître.

Montrant l'horizon.

Ici la mer qu'au loin on voit croître et décroître.

Montrant la brèche du mur par où s'enfoncent les premières marches de l'escalier dans un rocher.

Un escalier.

Il se penche.

En bas une barque, pouvant,
Si c'est le bon plaisir de monseigneur le vent,
En deux heures porter les gens en Angleterre.
La barque est au couvent. Murs noirs, lieu solitaire;
La fougère pour lit, un logis fort succinct;

Montrant la statue.

Et ce morceau de pierre est ce qu'on nomme un saint.
L'été rayonne et rit dans la forêt voisine.
Vous vouliez épouser, sire, votre cousine,
Lady Janet; lady Janet, secrètement,
Avait votre cousin, lord Slada, pour amant.

Tous deux ont pris la fuite, et depuis cet esclandre
L'aurore a vu trois fois du fond des bois descendre
La biche menant boire au lac ses jeunes faons;
Autrement dit, voilà trois jours que ces enfants,
Entendant derrière eux gronder votre tonnerre,
Sont venus se blottir chez ce saint qu'on vénère.
Je comprends leur terreur; vous êtes en courroux,
Vous êtes amoureux et roi, vous êtes roux.
Diable!

LE ROI, crispant les poings.

Oh!

MESS TITYRUS, montrant le connétable et les archers.

Vous faites peur, avec ce connétable
Et ce tas d'alguazils de mine épouvantable.
Ainsi Phébus, devant Jupiter, se sauva.

LE ROI, au connétable.

Fais le guet dans le bois avec tes hommes. Va.

Sortent le connétable et les archers.

MESS TITYRUS, montrant le cloître.

Sire, là sont cachés les tourtereaux rebelles.
Cette église est un lieu d'asile. Lois fort belles!
Un voleur qui de meurtre et de sang se repaît,
Qui s'évade, et qui veut franchir ce parapet,
Est mort, s'il saute mal, et sauvé, s'il enjambe;
Et l'on est innocent pourvu qu'on soit ingambe.

Paraît au delà du mur Aïrolo. Face maigre et hardie. Beaucoup de cheveux. L'œil brillant. Pieds nus. Des haillons. Un hérissement jovial.

Ce mur garde et défend le fuyard éperdu.

Mess Tityrus montre alternativement au roi les deux côtés de la muraille d'enceinte.

Là, je suis imprenable; ici, je suis pendu.

Mess Tityrus franchit le parapet et entre dans l'enceinte. Le roi y entre après lui.

AÏROLO, désignant Mess Tityrus, à part.

Tu parles bien. J'y vais faire aussi mon entrée.

Désignant derrière lui la partie du taillis où se sont enfoncés les archers et la suite du roi.

Ma personnalité pourrait être empêtrée
Dans ce bois. Trop d'archers. L'asile est un répit.
Je m'y fourre.

Il enjambe le parapet.

C'est fait.

Ôtant son bonnet devant la statue.

Salut, saint décrépit!

Il traverse le cimetière et sort par les arches du cloître sans être aperçu du roi ni de Mess Tityrus.

LE ROI.

Les rois n'existent pas tant qu'on a des asiles!
A quoi bon être lord de la mer et des îles?
Quoi! moi, le maître, à qui tous disent : j'obéis!
Moi, qui descends des dieux et des loups du pays,
Moi, qui de mes créneaux couvre toute la côte,
Moi, roi de Man, ayant justice basse et haute,
Moi, que la guerre emplit de son souffle fougueux,
Parce qu'il a passé par la tête d'un gueux
De marmotter jadis du latin sur ces pierres,
Parce qu'un moine infect, en baissant les paupières,
Un goupillon au poing, a craché son credo
Sur ce mur aspergé de quelques gouttes d'eau,
Parce que le passant, sorte de brute, épèle
L'absurde mot Refuge au front de la chapelle,
Quoique je sois le roi, quoique je sois jaloux,
Quoique j'aie un donjon, des carcans et des clous,

Montrant la forêt derrière lui.

Quoique mes gens soient là tenant leurs armes prêtes,
Me voilà condamné, moi, l'homme que les bêtes
Et les dragons des bois craindraient d'avoir contre eux,
A laisser devant moi s'aimer deux amoureux!
Quoi! mon pas fait trembler jusqu'aux morts sous leurs marbres,
Quoi! j'ai tant accroché de squelettes aux arbres
Que la lune hideuse a peur au fond des bois,
Et mes gibets sont tous vaincus par cette croix!

Il montre la croix sur la chapelle.

Je suis un tout-puissant frémissant d'impuissance!
Ma cousine Janet, avec son innocence,
Et mon cousin Slada, grand garçon pâle et doux,
Allons, becquetez-vous! c'est bien, adorez-vous!

Deux insolents! dont l'un est la femme que j'aime!
Et parce qu'ils ont eu l'odieux stratagème
De se sauver ici, d'échapper à ma dent,
Je reste là, stupide! — Est-ce assez impudent,
A qui brave le roi Dieu vient prêter main-forte!
Maître partout ailleurs, devant ce seuil j'avorte.
J'assiste à cet éden comme un Satan transi.
Je regarde cet homme et cette femme ici
Comme une sphère voit passer une autre sphère!
Quoique près, ils sont loin. Et, furieux, que faire?
Vingt archers sous la main qui ne servent à rien!
Triste, à l'attache, au pied de ce mur, comme un chien,
Je me ronge les poings, et je perds la gageure,

Il arrache une poignée de fleurs.

Et j'écume, et ces fleurs me semblent une injure,
Tandis qu'ainsi qu'Artus et la belle Euriant
Ces amants, à travers les grands chênes, riant
De moi, vile araignée engluée en sa toile,
Contemplent le lever de quelque blanche étoile!

MESS TITYRUS.

Milord...

LE ROI.

Conseille-moi, car je suis enragé.

MESS TITYRUS, s'inclinant.

Milord...

LE ROI.

Parle.

MESS TITYRUS.

Je suis joueur de flûte, et j'ai
Pour fonction de mettre en musique le règne
De votre altesse. Il sied que le peuple vous craigne;
Votre sceptre est un fouet, très habile, vraiment.
Apprivoiser, c'est là tout le gouvernement;
Régner, c'est l'art de faire, énigmes délicates,
Marcher les chiens debout et l'homme à quatre pattes;
Vous y réussissez, vous atteignez le but;
On est fort plat. L'impôt, la dîme, le tribut,
Croissent correctement, et, si quelques-uns grondent,

Nul n'ose résister. Vos potences abondent,
Vos glaives sont coupants, vos estocs sont pointus;
Moi, j'adoucis les cœurs en chantant vos vertus.
Ne me demandez pas autre chose.

LE ROI.

Imbécile!
Conseille-moi!

MESS TITYRUS.

Milord...

LE ROI.

Mais, pardieu! c'est facile.
Je vais faire jeter cette masure à bas.
Des pioches!

MESS TITYRUS.

Roi, plaisirs, tournois, galas, combats,
Vous pouvez vous donner toutes vos fantaisies,
Le peuple paie. Ayez d'augustes frénésies,
Régnez, mettez en croix sur la plus haute tour
Qui vous voudrez; prenez, pour la guerre ou l'amour,
Les femmes aux maris et les maris aux femmes,
Ayez une galère à cent paires de rames
Et faites-y ramer vos sujets tour à tour,
On se courbera. Mais si vous touchez un jour
A l'église, à ses droits, à ce cloître inutile,
Ah bien, c'est pour le coup que, dans toute cette île,
On entendra sonner le tocsin jusqu'au ciel.

LE ROI.

Tu dis vrai.

MESS TITYRUS.

Roi, le peuple est miel, le prêtre est fiel.
Soyez fort, mais prudent. Ne cherchez jamais noise,
Aigle, à l'aspic, et, prince, à l'église sournoise;
Sinon, vous sentirez la piqûre.

Le roi et Mess Tityrus observent le cloître. Derrière eux, entre deux piliers, passe la tête d'Aïrolo. Le roi et Mess Tityrus ne le voient pas.

AÏROLO, à part, jetant les yeux autour de lui.

Un hallier
Bourru, dont, sauf erreur, voici le mobilier :
Une sorcière, moi, deux amants mal à l'aise,
Et la mer variable au bas de la falaise.
Plus un roi pas content.

MESS TITYRUS, regardant le bois.

Lieu de roucoulements.

AÏROLO, regardant le roi.

Comment faire à ce roi lâcher ces deux amants?

Il disparaît.

On voit voleter dans les arbres un oiseau.
C'est le pigeon guéri et lâché par Zineb qui passe à tire d'aile.

MESS TITYRUS, l'apercevant.

Le pigeon!

LE ROI.

Le même?

MESS TITYRUS.

Oui.

LE ROI.

C'est vrai, le même. — Tire.

MESS TITYRUS.

Après mon roi.

Le roi ajuste le pigeon de sa sarbacane et souffle. La balle part.
Le pigeon continue de voler.

LE ROI.

Manqué!

Mess Tityrus vise le pigeon et lâche son coup de sarbacane.
Le pigeon tombe.

Touché. — Par toi.

MESS TITYRUS.

Non, sire,
Par vous. C'est votre coup.

LE ROI.

J'admire qu'un ramier
Ne tombe qu'au deuxième, étant mort du premier.

MESS TITYRUS.

Effet de la grandeur des rois.

LE ROI.

Soit.

Mess Tityrus ramasse le pigeon tué, et aperçoit le papier qu'il a à la patte.

MESS TITYRUS.

Chose à lire!
L'oiseau vient de la ville en droite ligne, sire.
Il portait un message.

LE ROI.

Entre nos mains tombé,
Heureusement. Lisons.

MESS TITYRUS, *dépliant le papier et lisant.*

« De l'évêque à l'abbé. »

LE ROI, *lui arrachant le papier et lisant.*

« S'il touche à ton église, on touchera son trône. »

Froissant le papier avec colère.

Ah! mon évêque ainsi me recommande au prône!

MESS TITYRUS.

Et dire que le roi doit vivre à côté d'eux!

LE ROI.

Coupons l'intrigue net. Personne, hors nous deux,
Ne connaît cette lettre arrêtée au passage.
Supprimons-la.

Il déchire la lettre en mille morceaux qu'il jette au vent par-dessus le parapet.

Jetons à la mer le message,
Et mets dans ton carnier le messager.

Mess Tityrus ouvre sa gibecière et y met le pigeon mort.

MESS TITYRUS.

Milord,
Vous l'avais-je bien dit? altesse, avais-je tort?
Voulez-vous voir votre île en feu, fâchez les prêtres.

LE ROI.

Mess Tityrus, veux-tu mon avis sur ces traîtres
Qu'on nomme le clergé, sur ces tondus maudits,
Sur leur Alleluia, sur leur De Profundis?
Le voici : leur autel, tréteau; leur Dieu, sornette.
J'existe, moi.

MESS TITYRUS.

Milord, jugeant notre planète,
J'estime qu'un seigneur équestre et carnassier,
Flanqué de cent gaillards en chemise d'acier,
Est plus que Jésus-Christ suivi des douze apôtres.

LE ROI.

Douze pleutres. Je hais toutes ces patenôtres.
Ne t'imagine pas que je sois un niais!
Si tu m'as cru pieux, tu me calomniais.
Soyez crédules; moi, je hausse les épaules.
Je suis sans préjugés. Pour vous autres, vils drôles,
La déesse Frigga, femme de l'ours Fenris,
Est mon aïeule. Oui-da! c'est prouvé. Moi, j'en ris.
De vos religions je m'évade, et j'échappe
Au missel, au plain-chant, aux chasubles, au pape;
Je hais leur ciel, leur bible, et leur prétention
De nous débarbouiller par la confession.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Frappant la terre du pied en la regardant avec dédain.

Moi, croire qu'on vous juge en cette catacombe!
Et que la mort écrit sur le seuil de la tombe :
Essuyez en entrant vos pieds au paillasson!
Contes! fables! Je suis sérieux, mon garçon.
Je vis, c'est tout. Je n'ai nulle foi, pas la moindre,
A l'éternel bon Dieu que le mourant voit poindre,
Au Christ dont on nasille à mains jointes le nom,
A l'autre vie, à l'âme, aux fariboles, non
Moi, vois-tu, je ne crois qu'aux sorciers.

MESS TITYRUS.

C'est d'un sage.

LE ROI.

Par exemple, un corbeau le soir, mauvais présage.
Une vieille qui voit votre avenir, cela,
J'y crois.

MESS TITYRUS.

Et vous avez raison. L'énigme est là.
Certes, sous le plafond des frênes et des ormes,
Quand un cercle hurlant de spectres et de formes
Tourne dans la clairière à minuit, sous leurs chants,
Sous leurs appels affreux, sous leurs pas trébuchants,
Une acceptation lugubre sort de l'ombre.
Et l'enfant au loin meurt, et la barque au loin sombre.
Ils sont les noirs tyrans du gouffre et du désert;
On sent que le mystère intimidé les sert;
Au cimetière, champ que la mort sème et fauche,
Une exsudation de fantômes s'ébauche;
Qui serait là verrait rôder parmi les croix
Un pêle-mêle obscur de faces et de voix;
Et l'astre est dans la brume et l'âme est dans le trouble.

LE ROI.

Vois-tu bien, l'homme est simple et le sorcier est double;
Seul il connaît le fond du verre que je bois.
Il sait quel est le spectre intime de son bois.
Il lui parle.

MESS TITYRUS.

A propos, sire, on dit qu'il existe
Dans le vaste inconnu de cette forêt triste
Une femme tragique et puissante; on prétend
Qu'elle fait accourir la tempête en chantant.
Ses regards monstrueux inquiètent l'abîme;
On voit parfois, la nuit, luire sur quelque cime
Ses deux yeux lumineux et fixes, noirs témoins.
On la nomme Zineb. Elle a cent ans au moins.
Le serpent sous ses pieds glisse et n'ose la mordre.

LE ROI.

Je sais, et je la fais chercher. J'ai donné l'ordre
Qu'on me l'amène, et j'ai prescrit à mes baillis
De la tirer un jour du fond de ce taillis,
Tout en y ramassant quelques fagots pour elle.
C'est une créature âpre et surnaturelle;
Je l'ai vue une fois. Je voudrais qu'on la prît.
J'aime ces êtres-là. Leur effrayant esprit
S'ouvre sur l'avenir ainsi qu'une fenêtre.
Vrai, je ne serais point fâché de la connaître,
Mon cher, et j'aimerais la consulter un peu
Avant de la mêler aux braises d'un bon feu.

MESS TITYRUS.

Bien dit. De plus en plus, monseigneur, c'est d'un sage.

LE ROI, regardant du côté de la chapelle.

Les voilà !

MESS TITYRUS.

Qui ?

LE ROI.

Janet ! Slada ! — Surcroît de rage !
Ils se sont mariés, mon cher, en arrivant !

MESS TITYRUS.

C'est la loi qu'aux amants impose le couvent.
L'asile est à ce prix. Autrement sous ces dalles

Les vieux cercueils seraient troublés par des scandales,
Et les têtes de morts n'aiment point les baisers.
Des époux sont, du moins on l'espère, apaisés.

LE ROI.

Janet me brave.

MESS TITYRUS.

Au fait, la question est neuve.
Elle est épouse, enfin!

LE ROI.

Soit. Je la ferai veuve.

MESS TITYRUS.

Cette solution arrange tout.

Aïrolo survient derrière les piliers, s'arrête et écoute sans être vu.

LE ROI, se frottant les mains avec rage.

Je veux
Qu'on parle un jour de moi chez nos derniers neveux
Comme de Foulque Nère ou du roi Polynice!
Quand j'aurai Slada, car il faut qu'on en finisse,
Par violence ou ruse, et de force ou de gré,
Quand je l'aurai repris, car je le reprendrai,
Je le fais condamner à mort par ma justice.
Mais avant de mourir, je veux qu'on s'aplatisse.
Je lui dirai : Slada, je te fais grâce. Alors,
— C'est doux de revenir vivant de chez les morts,
On n'a pas tous les jours pareille réussite, —
Toutes les lâchetés d'un fat qui ressuscite,
Il les fera, baisant mes genoux, rassuré,
Joyeux et vil; et moi, tout à coup, je crierai :
Imbécile! c'était pour rire. Qu'on le pende!

AÏROLO, à part.

Bon roi!

MESS TITYRUS, avec déférence.

Qu'il ait le cou coupé, s'il le demande.

LE ROI, après réflexion.

Parce que nous avons le même grand-père. Oui.

MESS TITYRUS.

C'est un droit dont toujours la noblesse a joui.

LE ROI.

Lâcher, reprendre, ouvrir, puis refermer la pince,
C'est ma manière. Ainsi je me sens maître et prince.
Pour jouer de la sorte avec l'espoir, l'effroi,
La mort, la vie, il faut, vois-tu bien, être roi.

AÏROLO, à part.

Il suffit d'être tigre.

Il continue sa marche et disparaît dans les recoins de la masure.

LE ROI, se tournant vers le cloître.

Ah! je finirai, certe,
Vil cloître, par broyer ton enceinte déserte,
Infâme auberge ouverte au vassal fugitif!

MESS TITYRUS.

Milord, c'est une auberge, avec un correctif.
Si quelque moine apporte aux gens, dans ce refuge,
Un aliment quelconque, on le prend, on le juge;
Un verre d'eau tendu par-dessus le fossé
Est puni. Cette auberge est un doux in-pace.
Aux arbres pas de fruits; dans l'enclos pas de sources.

Aïrolo reparaît au fond, épiant.

Wulfe, un de vos aïeux, fut un prince à ressources.
Il avait de l'esprit. Or, cet homme d'état,
A prix d'argent, obtint des abbés qu'on plantât
Partout dans cette enceinte un tas d'herbes sinistres.
Les poisons que le diable inscrit sur ses registres
Sont ici tous, s'offrant à la soif, à la faim.
C'est très ingénieux, c'est élégant, c'est fin.

Tenez, ces grappes d'or, c'est le napel. Mon hôte,
Goûtez-y, vous mourrez ce soir. Est-ce ma faute?
Nulle brutalité. Cette église est un nid;
Mais n'ayez appétit de rien.

Passant les broussailles en revue.

Cet aconit
Vous tuerait. N'allez pas porter à votre bouche
Ce pépin, c'est l'archis qui brûle ce qu'il touche.

AÏROLO, *à part.*

Botanique à noter. Ces gracieux détails
Me captivent.

MESS TITYRUS, *continuant.*

Au frais, croissent, sous ces portails,
Les girolles; ce sont des plantes fort aiguës;
Socrate aurait céans un bon choix de ciguës;
La scammonée, un lys que hait l'effroi public,
Prospère en ce jardin parmi le basilic;
Voici la mandragore avec la couleuvrée;
Voici le stacte où boit la vipère enivrée;
De sorte qu'on se voit protégé par les nœuds
D'un saint asile, orné d'arbustes vénéneux.

Aïrolo disparaît.

On est fort bien ici; l'air est pur, l'ombre est noire.
Condition : ne point manger, et ne point boire.
A cela près, logis charmant. Pour déjeuner,
La rosée, et, le soir, la lune pour dîner.
Menu maigre. Ah! que l'homme a des passions folles!
Sire, ils doivent crever de faim.

LE ROI.

Tu me consoles.

MESS TITYRUS.

Crever!

LE ROI.

En es-tu sûr? Tu flattes le tableau.

MESS TITYRUS.

Non, crever ! Je maintiens le mot. Veut-on de l'eau ?
Du pain ? Il faut se rendre. On est pris par famine.

Lord Slada et lady Janet, appuyés sur le bras l'un de l'autre, traversent lentement l'enclos des tombes. Ils passent sans voir le roi ni Mess Tityrus. Mess Tityrus et le roi les considèrent.

LE ROI.

Je leur trouve pourtant encor fort bonne mine !

Sortent lady Janet et lord Slada.

MESS TITYRUS, hochant la tête.

Combien de temps peut vivre un couple d'amoureux
Sans boire ni manger, cœur plein et ventre creux ?

LE ROI.

Très longtemps.

MESS TITYRUS.

Un soupir devient une dépense.

LE ROI.

L'amour soutient.

MESS TITYRUS.

Trois jours ! je les plains.

LE ROI.

Mais j'y pense !

Allant à la brèche du parapet.

Mon cousin lord Slada, tu le sais, est marin.
Tous deux peuvent ce soir, si le temps est serein,
Descendre ces degrés, prendre en bas cette barque,
Et s'enfuir.

MESS TITYRUS.

Je vous fais observer, ô monarque,
Que c'est là justement l'appât et l'hameçon.
Le cloître est à deux pas ; asile, mais prison.

Cette barque amarrée à ce rocher vous tente,
Vous descendez un pas, deux pas, sur cette pente,
C'est fait, vous n'êtes plus dans l'asile. On vous prend.

LE ROI.

Le risque de leur fuite est par ici fort grand;
Veillons.

MESS TITYRUS.

Pour deux soldats la place est trop étroite,
On n'en peut mettre qu'un. L'escarpement à droite,
Le précipice à gauche. Il faut se tenir coi.
Quel homme voulez-vous placer là, sire?

LE ROI.

Moi.
Je m'y poste en personne, et je ne m'en rapporte
Qu'à moi, mon cher, du soin de garder cette porte.

MESS TITYRUS.

Parfait.

LE ROI.

Je barre au moins l'escalier, ne pouvant
Supprimer le bateau, puisqu'il est au couvent.

Le roi va à la brèche et examine attentivement l'escalier.

MESS TITYRUS, sur le devant du théâtre, à part.

Est-ce que je le hais, ce roi? non. Donc je l'aime?
Point. Lui veux-je du bien? Mais non. Du mal? pas même.
Quand je le vois pencher d'un côté bête et noir,
Je l'y pousse. Pour nuire au maître? non. Pour voir.
Je suis le chien sournois de ce lion inepte.
Je n'ai pas de désir séditieux; j'accepte
Ce que le hasard fait contre lui; j'aide un peu.
J'aime à le voir gros, gras, bien portant; c'est mon vœu
Qu'il soit riche; j'emplis derrière lui mon coffre;
Seulement, chaque fois qu'une occasion s'offre,
Je travaille à le rendre un peu plus idiot.
Pourquoi? Pour me distraire. Ah! quel chef-d'œuvre, un sot!
Je le contemple avec le regard d'un artiste.

Et, pour être très gai, je tâche qu'il soit triste.
Je lui fais des tours. J'aime à berner mon prochain.
Et puis, je prouve ainsi mon indépendance.

LE ROI, revenant.

Hein ?
Que dis-tu ?

MESS TITYRUS.

Rien, seigneur.

LE ROI.

Ah ! mon cher, je distille
Le fiel.

MESS TITYRUS, à part.

Moi, pas. Je suis un neutre à fond hostile.

Regardant à droite.

Sire, ils viennent.

LE ROI.

Sortons, et suis-moi. J'aime autant
N'être pas vu.

Ils sortent et descendent par l'escalier de rochers. Entrent par l'un des cintres ruinés du cloître, du côté de la chapelle, lord Slada et lady Janet.

SCÈNE TROISIÈME.

LORD SLADA, LADY JANET.

LORD SLADA.

Viens ! vois ! Ce bois semble content.
Il chante, et comme nous l'aube heureuse l'embrase.

LADY JANET.

Qu'éprouves-tu ?

LORD SLADA.

L'ivresse. Et toi, Janet ?

LADY JANET.

L'extase.

LORD SLADA.

Depuis trois jours je puis t'aimer en liberté!
Tu ne manques de rien, Janet?

LADY JANET, lui sautant au cou.

Puisque je t'ai!

LORD SLADA.

Un baiser.

LADY JANET.

Deux!

Ils s'embrassent.

LORD SLADA.

Sachez, madame, que vous êtes
Une beauté suprême, et que de moi vous faites
Plus qu'un dieu, votre esclave. Oh! viens, tout mon bonheur!

LADY JANET.

Quelle petite main vous avez, monseigneur!

Elle l'embrasse et se tourne vers la statue.

Nous sommes mariés.

LORD SLADA.

Ma Janet adorable!

LADY JANET.

C'est que monsieur le saint n'a pas l'air agréable.

Aïrolo vient de reparaître sous les arbres, écoute et regarde sans être remarqué.
Janet embrasse de nouveau lord Slada.

Encore! —

A la statue.

Oui, mariés.

AÏROLO, à part.

Mariage d'oiseaux.

Probablement.

Il disparaît.

LORD SLADA, jetant un coup d'œil sur la mer.

L'été calme ces grandes eaux.
Dieu nous aide. Une barque est en bas. Sois tranquille.
Nous trouverons moyen d'échapper de cette île.
Il suffit de tromper les guetteurs un moment.
Quel beau lieu! Cette mer, c'est un enchantement.
C'est que, vois-tu, je sens une joie inouïe.
Ma vie est dans l'azur, flottante, épanouie,
Lumineuse, et mon cœur s'ouvre, et je te reçois,
Et je t'aspire, esprit, femme, qui que tu sois!
Car il est impossible enfin que tu contestes
Cet éblouissement de tes regards célestes
Qui te fait souveraine et terrible, et qui rend
Insensé le pauvre homme à tes côtés errant.
Oh! vivre ensemble est doux! Ton front au jour ressemble.

LADY JANET, posant sa tête sur l'épaule de lord Slada.

Quelque chose est plus doux encor; mourir ensemble.
Le tombeau vous reprend dans sa pâle vapeur.
Mourir séparément, c'est effrayant. J'ai peur
Que le premier qui meurt et qui part ne rencontre
Là, dehors, dans la tombe où le vrai jour se montre,
Quelque ange qui l'entraîne en son vol, pour toujours,
Dans l'infidélité des célestes amours,
Et lui fasse oublier, dans la haute demeure,
L'autre âme, l'ange à terre et sans ailes qui pleure!
On n'est pas sûr qu'un mort soit fidèle. Jurez
Que vous ne mourrez pas et que vous m'aimerez!

LORD SLADA.

Je le jure.

LADY JANET.

Dieu même, ou toi, je te préfère!
Je n'imagine pas, n'importe en quelle sphère,
De respiration, si tu n'es de moitié.

LORD SLADA.

L'homme est fait de malheur, la femme de pitié.
C'est pour cela, Janet, que vous m'aimez. Mon rêve
Commence dans le ciel et dans vos bras s'achève,
Je monte quand je viens de l'empyrée à vous,
Et je ne suis jamais si haut qu'à vos genoux.

LADY JANET, l'entourant de ses bras.

Se tenir embrassés dans l'azur, quel beau songe!

LORD SLADA.

Janet!

LADY JANET.

Milord!

LORD SLADA.

L'extase en clarté se prolonge.
Au-dessus de nos fronts, là-haut, n'entends-tu pas
Sur nos têtes des voix, des haleines, des pas,
Et n'aperçois-tu pas une lueur sacrée?
Cette forêt ébauche au loin la vague entrée
Du divin paradis plein d'âmes, et de feux
Qui sont des cœurs mêlés aux profonds gouffres bleus!
Viens, aspirons l'oubli sous ces branches dormantes.
Ces nids sont des hymens, ces fleurs sont des amantes.
Notre âme communique avec tous les frissons
Des choses à travers lesquelles nous passons.
Les prodiges charmants du rêve nous caressent.
Viens! aimons-nous. Le rire et les pleurs apparaissent
En perles dans ta bouche, en perles dans tes yeux.
Tu t'es transfigurée en un rayon joyeux.
Je crois te voir fouler de vagues asphodèles.
Où donc prends-tu cela que nous n'avons point d'ailes?
Je sens les miennes, moi. Je suis prêt. Si tu veux
Dénouer dans l'aurore immense tes cheveux,
Si tu veux t'envoler, je suis prêt à te suivre,
Je te verrai planer, je me sentirai vivre,
Pendant que tu feras derrière toi pleuvoir
Des étoiles dans l'ombre auguste du ciel noir!
Si tu savais, je t'aime! O Janet, mes paroles,
Je les prends aux parfums, je les prends aux corolles,

J'en suis ivre; ces flots, ces rochers, ces forêts,
Aident mon bégaiement, et sont là tout exprès
Pour traduire à tes yeux ce que ma voix murmure.
Et sais-tu ce qui sort de toute la nature,
Ce qui sort de la terre et du ciel? c'est mon cœur.
Ce que je dis tout bas, ce bois le chante en chœur.
Dans l'univers, qu'un songe inexprimable dore,
Il n'est rien de réel, hors ceci : je t'adore!
Un mot remplit l'abîme. Un mot suffit. Il faut
Pour que le soleil monte à l'horizon, ce mot.
Et ce mot, c'est Amour! L'éternité le sème.
Dieu, quand il fit le monde, a dit au chaos : J'aime!

Il lui prend la main et la pose sur ses cheveux.

Mets sur mon front ta main. Je suis ton protégé.
Déesse, inonde-moi de ta lumière.

LADY JANET, à part.

J'ai
Une faim!

LORD SLADA, à part.

Oh! la soif!

Entre Aïrolo; son vêtement est un haillon.

SCÈNE QUATRIÈME.

LORD SLADA, LADY JANET, AÏROLO.

AÏROLO.

Voulez-vous me permettre
Une observation?

Saluant lady Janet.

Belle dame,

Saluant lord Slada.

Mon maître,

Se redressant.

Vous avez tous les deux besoin de déjeuner.

LORD SLADA.

Qu'est cet homme?

AÏROLO.

Quelqu'un qui vous voit rayonner.
Oui, c'est le paradis de s'aimer de la sorte,
Mais toutefois un peu de nourriture importe;
Vous êtes, j'en conviens, deux anges, mais aussi
Deux estomacs; daignez me concéder ceci.
Paradis, mais terrestre. Adam voudrait, en somme,
— Pardon! — sa côtelette; Ève voudrait sa pomme.
Aimer est bon, manger est doux. Donc, tolérez,
Pendant que vous rêvez et que vous soupirez,
Que moi, l'habitué de la forêt voisine,
L'homme froid, je m'occupe ici de la cuisine.
A propos,

Montrant les verdures à terre et sur les murailles.

Sur cette herbe, où courent les faucheux,
J'ai des renseignements complètement fâcheux.
Tout poison. Ne goûtez à rien ici. D'emblée,
Je vous dénonce, moi, cette flore endiablée.

Leur désignant les plantes çà et là.

Lycoperdon. Bolet, qui vous glace le sang.
Ce légume, qui semble un navet innocent,
C'est le tussilago, qu'on nomme aussi pied-d'âne;
C'est fort bon pour la toux, mais on en meurt. — Me damne
Jupiter, si bientôt, en dépit du danger,

Regardant la statue.

A ta barbe, vieux saint, nous n'avons à manger!

Montrant la forêt à lord Slada et à lady Janet.

On m'aime ici. Je puis, du moins je le complote,
D'un lapin dévoué faire une gibelotte.
Je vais dire à ce bois : Mon camarade, il faut
Te mettre dans l'esprit que l'homme est un gerfaut.
L'homme est vorace. Il est amoureux, mais il dîne.
Donc permets qu'un pigeon devienne crapaudine.
Donne-nous quelque oiseau de bonne volonté;
Pas trop maigre. Et ce bois intelligent, flatté
D'être utile, indulgent, car lui-même il fut jeune,
Fera ce qu'il pourra pour que l'amour déjeune.
— Ah! qu'un verre de vin serait le bienvenu!
A jeun, moi j'ai l'esprit rêveur et saugrenu;
Je bois un coup, l'erreur s'en va, le faux se brise.
Avez-vous remarqué cela? le vin dégrise.

Laissez faire. Je vais chasser aux environs.
N'eussions-nous que des noix, mordieu! nous mangerons.

LADY JANET.

Cet homme m'a fait peur, mais il rit d'un bon rire.

LORD SLADA.

Qu'es-tu ?

AÏROLO.

Celui qui rôde. Un passant. Pour tout dire,
Je suis pour les humains ce que, pardonnons-leur,
En langage vulgaire ils nomment un voleur.

A lady Janet. A lord Slada.

Ô la plus belle! ô sire aimable entre les sires!
Ayant un peu le temps de causer, vu les sbires
Qui nous guettent, je vais, pour charmer vos ennuis,
Vous dire de mon mieux qui je suis, si je puis.

Il se place entre eux deux et prend sous un de ses bras le bras de lord Slada et sous l'autre le bras de lady Janet.

Mes bons amis, il est deux hommes sur la terre :
Le roi, moi. Moi la tête, et lui le cimeterre.
Je pense, il frappe. Il règne, on le sert à genoux;
Moi, j'erre dans les bois. Tout tremble autour de nous;
Autour de moi c'est l'arbre, autour de lui c'est l'homme.
Le meilleur vin de Chypre emplit son vidrecome;
Moi, je bois au ruisseau dans le creux de ma main.
Le roi fait toujours bien, moi toujours mal. Amen.
Lui couronné, moi pris, nous marchons en cortège;
Chers, il vous persécute et moi je vous protège;
Le prince est la médaille, et je suis le revers;
Et nous sommes tous deux mangés des mêmes vers.
Peut-être en ma caverne on fait un meilleur somme
Que dans la sienne. Il est fort vulnérable, en somme;
Il peut aussi finir par être échec et mat.
Le roi, c'est mon contraire. Ou bien mon grand format.
Je suis un conquérant de liards dans les poches,
Mais j'ai l'honnêteté des bonnes vieilles roches;
Je suis le va-nu-pieds, mais non pas l'aigrefin;
Je livre la bataille immense de la faim
Contre le superflu des autres. Qu'on me dise
Que j'ai tort si la faim devient la gourmandise,

D'accord, mais je suis maigre. Amis, j'habite aux champs,
Et je tiens compagnie aux arbres point méchants;
Mon antre a la gaîté décente d'une cave.
Là je jeûne pendant que le moineau se gave,
La nature ayant tout prévu, l'homme excepté.
L'hiver, de droit je gèle, ayant sué l'été.
Près de moi la perdrix glousse, le mouton bêle;
Car je suis un flâneur bien plutôt qu'un rebelle.
Parfois dans les genêts, comme moi sauvageons,
Je rencontre un passant, je lui dis : Partageons.
Ta bourse? — Je n'ai rien. — Alors prends mon pain.

A lady Janet avec un sourire.

Belle,

Absolvez-moi. Je vis dans la loi naturelle;
Attentif après tout au chant des bois, bien plus
Qu'aux voyageurs passant avec des sacs joufflus.
Avril vient tous les ans me faire mon ménage.
Faut-il vous compléter mon portrait? Braconnage,
C'est mon instinct. Pensif, je dédaigne de loin
Le juge, plus le prêtre; et je n'ai pas besoin
De vos religions, je lis Dieu sans lunettes.
J'aime les rossignols et les bergeronnettes.
J'ignore si j'arrive et ne sais si je pars.
Parfois dans le zéphir je me sens presque épars.
Amants, soyez un feu; je suis une fumée.
Ma silhouette glisse et fond dans la ramée.
Dans les chaleurs, quand juin met à sec le torrent,
Au plus épais du bois je me glisse, espérant
Surprendre le sommeil divin des nymphes lasses.
De vagues nudités au fond des clairs espaces
Que je verrais de loin, ou que je croirais voir,
Me suffiraient, l'amour ne valant pas l'espoir.
Je suis le néant, gai. Supposez une chose
Qui n'est pas, et qui rit; c'est moi. Je me repose,
Et laisse le bon Dieu piocher. Dévotement,
J'écoute l'air, la pluie, et ce fier grondement
Des brutes dans les champs, de l'autan dans la nue,
Que la mer accompagne en basse continue;
Le soir j'accroche un rêve à l'astre qui me luit,
Clou de la panoplie immense de la nuit
Je songe, c'est beaucoup. Les fleurs, voilà mon faste.
Si quelque détail cloche en ce monde si vaste,
Je n'en triomphe point, tout en l'apercevant;
Je subis les accès de colère du vent

Et la mauvaise humeur des saisons inégales
Avec la dignité modeste des cigales.
Des éléments bourrus nous sommes prisonniers.
Bien. Soit. Les quatre vents sont quatre chiffonniers
Portant le chaud, le froid, le beau temps, la tempête;
Chacun vient nous vider sa hotte sur la tête.
Savez-vous que le vent doit beaucoup s'amuser?
Quel coureur! — Jamais pris, — chanter, — ne point s'user!
Ce serait là, je crois, ma vocation. Vivre
Là-haut, assourdissant d'une rumeur de cuivre
Le bon vieux genre humain, ce bipède dormant,
Être un bandit céleste errant au firmament,
Un esprit ouragan changeant cent fois de formes,
Faisant en plein azur des sottises énormes!
Ça m'irait. Mais qu'importe! est-il rien de certain?
Je n'ai jamais le soir mon avis du matin.
L'hésitation molle entre ses bras me porte.
Se contredire est doux. Je suis pour qu'une porte
Ne soit jamais ouverte ou fermée. A peu près
Est ma devise. Un lys me plaît, comme un cyprès.
Je ris avec le flot, et parfois dans la brume
Je pleure avec l'écueil que bat la vaste écume.
Pour l'homme, vivre, c'est désirer. J'ai donné
Ma démission, moi, le jour où je suis né.
Toute la question terrestre, c'est la femme.
Qui l'aura? Vous ou moi? Personne, et tous. Madame
Se rit de nous. Voyez, c'est un enchantement,
Une grâce, et chacun vise ce cœur charmant;
Le bonheur, but réel, mais conquête impossible,
Est un concours d'archers dont la femme est la cible.
J'y renonce. Hélas! l'homme a pour bien le péché.
Comme une sensitive, avant qu'il l'ait touché,
Il voit se dérober le bonheur contractile.
Dire au destin son fait, c'est beau, mais inutile;
Je m'en prive. On s'escrime à deviner pourquoi
Le mal règne pendant que le bien se tient coi,
Et de ce pugilat avec la destinée
Notre logique sort fort contusionnée.
Moi, j'aime mieux grimper dans les arbres. J'aurais
Droit au titre de clown familier des forêts;
Dans tous leurs casse-cous j'exécute une danse.
Parfois aux moineaux francs je parle en confidence.
Je leur conte comment j'aurais fait si j'avais
Fait le monde, et que l'homme eût été moins mauvais.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Je reçois leurs bravos, j'accepte leurs huées,
Et je discute avec ces bavards des nuées.
Je leur dis mon système ; ils jasent en tout lieu ;
Et quelque chose en va peut-être jusqu'à Dieu,
Et c'est une façon de le mettre en demeure.
S'il m'écoute, il fera la vie un peu meilleure.
A présent croyez-vous mon métier lucratif ?
Point. Je ne suis de rien ici-bas le captif.
Voilà tout.

Jetant les yeux sur la végétation.

Passereaux, j'ai le même bocage
Que vous, et j'ai la même épouvante, la cage.

A lord Slada.

Mon patrimoine est mince. Errer dans les sentiers,
C'est là mon seul talent ; je plains mes héritiers.
Voyons, que laisserai-je après moi ?

Regardant autour de lui.

Cette dune,
Ces sapins, les roseaux, l'étang, le clair de lune,
La falaise où le flot mouille les goëmons,
La source dans les puits, la neige sur les monts,
Voilà tout ce que j'ai. Moi mort, si l'on défalque
De tout cela de quoi payer le catafalque,
Il reste peu de chose. — Ah ! je vaux bien les rois,
Car j'ai la liberté de rire au fond des bois.
Mon chez-moi c'est l'espace, et Rien est ma patrie.
Voyez-vous, la naissance est une loterie ;
Le hasard fourre au sac sa main, vous voilà né.
A ce tirage obscur la forêt m'a gagné.
Joli lot. C'est ainsi que, parmi la bruyère
Où Puck sert d'hippogriffe à la fée écuyère,
Enfant et gnome, étant presque un faune, j'échus
Comme concitoyen aux vieux arbres fourchus.
Dans l'herbe, dans les fleurs de soleil pénétrées,
Dans le ciel bleu, dans l'air doré, j'ai mes entrées.
Sous mes yeux tout s'épouse, et sans gêne on s'unit,
On s'accouple, le nid encourage le nid,
Et la fauve forêt manque d'hypocrisie.
Je suis l'âme sereine à qui Pan s'associe.
Je suis tout seul, je suis tout nu, quel sort charmant !
Pourtant rien n'est complet. Vivre sans vêtement,
Sans maison, sans voisin, à l'état de nature,
Comme un lièvre orphelin cherchant sa nourriture,

En plein désert, ayant pour outils ses dix doigts,
Avec les animaux féroces, dans les bois,
Cela même a parfois ses côtés incommodes.
Mais, les oiseaux étant heureux, je suis leurs modes.
La divine rosée éparse est le cadeau
Que fait la fraîche aurore à ces gais buveurs d'eau.
J'en bois comme eux. Comme eux je m'en grise, et je chante.
Mais j'aime aussi du vin l'extase trébuchante.
De temps en temps, je vais à la ville, en congé.
Quant à mes qualités, je suis très goinfre, et j'ai
Un comique grossier qui plaît aux basses classes.
Je le sais pour avoir hanté les populaces.
En somme, je médite, en regardant tantôt
Dans les ronces, par terre, et dans le ciel, là-haut;
J'erre comme un chevreuil, comme un pinson je perche.
L'homme ayant égaré le bonheur, je le cherche.
Un jour, dans une rue, aux badauds, aux valets,
Un vieux pitre enseignait, entre deux gobelets,
La science, et j'en ai pu saisir au passage
Toute la quantité qu'il faut pour être sage.
Je m'en sers dans les bois. J'en trouve ici l'emploi.
Maintenant, que je sois traqué, mis hors la loi,
Par vos codes coiffé d'un sombre bonnet d'âne,
Que j'escroque ma part de la céleste manne,
Possesseur de zéro, que j'en sois le voleur,
Ça fait rire. Je suis le pire et le meilleur.
Je suis l'homme d'en bas. Amis, c'est agréable.
Dieu, s'il n'était pas Dieu, voudrait être le Diable.
Je vois l'envers de tout. Que c'est risible, hélas!
Pourtant d'être épié par le guet je suis las.
Ce matin, le sentant dans l'ombre où je m'enfonce,
J'ai balayé ma roche, épousseté ma ronce,
Mis de l'ordre en mon trou que j'ai barricadé;
Après quoi, serviteur! je me suis évadé,
Et je prends comme vous cet asile pour gîte.
Mais sans plaisir.

LORD SLADA.

Pourquoi?

AIROLO.

Voir un mur, ça m'agite

LORD SLADA, montrant l'espace autour d'eux.

C'est un beau lieu pourtant. L'horizon enflammé,
Les bois, la mer, le ciel...

AÏROLO.

Ça sent le renfermé.
On est captif ici. Cette enceinte me fâche.
Protégé, mais coffré. Soit, le gibet me lâche,
Mais la prison me tient, moi l'homme hasardeux.
Entre deux objets laids, haïssables tous deux,
C'est pour le plus voisin que j'ai le plus de haine.
Après tout, j'aime autant la corde que la chaîne,
Et la mort que la geôle. Un nœud qui pend d'un clou,
Et qu'on serre une fois pour toutes à mon cou,
Me délivre d'un tas de choses que j'évite.
Cela dit, je m'en vais aux provisions.

Il enjambe le parapet.

Vite!

LADY JANET.

Mais, monsieur, vous risquez d'être pris.

AÏROLO.

Et pendu.

LADY JANET

Pendu!

AÏROLO.

Tout à fait. — Mais cela vous est bien dû.
Vous êtes si charmants! Vous me plaisez.

LORD SLADA.

Non! reste.

AÏROLO.

Je vous rapporterai, couple frais et céleste,
Tout à l'heure de quoi continuer d'aimer.

Il saute par-dessus le parapet.

LADY JANET.

Il part!

LORD SLADA.

Il n'entend pas se laisser affamer.
C'est un bon diable. Il veut déjeuner.

LADY JANET.

S'il s'en tire,
Tout sera bien.

LORD SLADA.

Je puis maintenant te le dire,
Je me mourais de soif.

LADY JANET.

Et moi de faim.

LORD SLADA.

Des pas!
Viens.

Ils entrent dans l'espèce de porche-cellule à droite, lord Slada soulève les branches, lady Janet se baisse et passe, les branches retombent, ils disparaissent.

Entre Mess Tityrus, la sarbacane à la main, en guise de baguette de commandement Il vient de l'escalier donnant sur la mer où il a accompagné le roi. Il fait de sa sarbacane un signe dans les massifs de verdure, comme s'il appelait quelqu'un.

SCÈNE CINQUIÈME.

MESS TITYRUS.

MESS TITYRUS.

Entre cette issue et la barque d'en bas,
Le roi fait sentinelle en conscience. Un dogue,
L'œil au guet, accroupi sur le seuil d'une églogue,
Tel est pour le moment ce prince, fils des preux.

Grincer des dents devant deux enfants amoureux,
Est-ce assez bête!

Il recommence l'appel de sa sarbacane. Paraît en dehors du parapet le connétable de l'île.

Or çà, monsieur le connétable,
C'est ici que du roi vous dresserez la table.
Sa Grâce y veut manger.

Le connétable salue et sort.

C'est un endroit charmant.
Avec deux affamés pour assaisonnement.
Sentir autrui souffrir, cela complète un rêve.
Il aura bien meilleur appétit si l'on crève
De faim auprès de lui.

Considérant le cloître.

Quel endroit langoureux!
Je ne suis pas pour lui, je ne suis pas pour eux;
Je regarde. Le sort, fil obscur, se dévide.
Eux ils s'adoreront, pâles, l'estomac vide;
Et lui se vengera des baisers en mangeant.
La volonté des rois soit faite! En y songeant,
Je ris de ce réseau bizarre de caprices,
Crible à travers lequel ne passent que les vices.
Sans me risquer à rien vouloir ni souhaiter,
Je ne haïrais pas de voir se refléter,
Pour le plaisir des gens qui sont là, pour le nôtre,
Le supplice de l'un sur la face de l'autre,
Eux épris, lui gavé, s'enviant tour à tour,
Eux Tantales de faim, lui Tantale d'amour!
Ce ne serait point mal comme spectacle.

Il écoute.

Il semble
Qu'un bruit perce à travers cette forêt qui tremble,
C'est peut-être le roi qui m'appelle.

Il sort par où il est entré.

On voit la tête d'Aïrolo surgir au-dessus du parapet, puis son buste. Il escalade le mur péniblement. Il porte un fardeau. C'est une femme évanouie, c'est Zineb.

SCÈNE SIXIÈME.

AÏROLO, ZINEB.

AÏROLO, il achève d'escalader l'enceinte.

Hun!... ouf!... ah!

Il arrive sur le parapet et y dépose la vieille immobile et inerte comme si elle était morte.

Ce bois est singulier, ma parole, on y va
Chercher une noisette, on rapporte une femme.
J'ai cueilli cette vieille. Elle est bien mûre, et l'âme
Ne tient guère à ce corps frêle, usé, transparent,
Et que je viens encor de fêler en courant.

Il franchit le parapet, et pose doucement Zineb à terre.

C'est la pauvre Zineb.

Il la considère essoufflé.

J'ai, sans que rien m'arrête,
Couru, pour la tirer des pattes de la bête
Qu'on appelle Justice.

Il la regarde avec une sorte de tendresse et d'admiration, puis il regarde la forêt.

Elle est l'âme d'ici.
Je la connais. Parfois, laissant là tout souci,
Nous voleurs, nous causons, nous nous donnons relâche,
Nous avons avec l'homme un rire aimable et lâche,
Nous nous chauffons les pieds au feu du chevrier,
Nous nous humanisons enfin, pour varier.
Elle, jamais. Elle a pour loi d'être à distance.
Elle tâche de voir dans l'invisible, et pense,
Et dédaigne. Jamais ce cœur ne s'asservit
Ni ne plia, depuis un siècle qu'elle vit.
Souvent son grand front blême argenté par la lune
M'est apparu. Son antre est là-bas. A la brune,
Et dès l'aube, elle va dans les rochers rôdant.
Nous ne nous parlons pas, sans nous fuir cependant.
Elle a je ne sais quoi, sous son voile de serge,
D'une mère farouche et d'une sombre vierge.
Quoique de même espèce, elle m'intimidait.
Elle est démon du bois dont je suis farfadet.

Il lui prend le bras et lui tâte le pouls.

Allons, revenez donc à vous, ma bonne femme.

Il laisse retomber la main de Zineb.

Je l'ai vue hier encor cueillir la jusquiame;
Étant sorcière, elle a cette herbe en amitié.
— Sur ma foi, tout à l'heure elle m'a fait pitié.
Comme on vous la traquait dans les routes tortues!
Ils étaient tous armés de cent choses pointues,
L'archer, le paysan, le sergent, le truand;
C'était comme un essaim de guêpes se ruant;
Les mouches essayaient de prendre l'araignée.
Je l'ai dans le taillis brusquement empoignée,
Et, je ne sais comment j'ai fait, j'ai réussi
A la traîner, sans être aperçu, jusqu'ici.

Il la regarde et prend entre son pouce et son index une mèche de ses longs cheveux gris.

A cet âge, la femme est d'attraits dépourvue.
— Je vois Zineb avec plaisir. — Au point de vue
De la luxure, elle est hideuse; mais elle a
De la science autant que feu Campanella.

Il se penche à son oreille et l'appelle.

Hé! Zineb!

Se redressant.

Elle s'est en route évanouie.

L'appelant de nouveau.

Zineb! — A-t-elle encor la parole et l'ouïe?

Considérant Zineb immobile.

Si ce qu'on dit est vrai, souvent tu chevauchas
Sur des balais, parmi les diables et les chats,
Et tu fus à minuit une stryge dansante;
Cela n'empêche pas que pour toi je ne sente
Considération distinguée, et respect.
Je connais un sabbat plus que le tien abject,
C'est le monde.

Le bras de la sorcière bouge. Sa paupière se soulève.

Un soupir! bon, elle se réveille.

Il se penche.

Hé bien, nous ouvrons donc les yeux, ma pauvre vieille.

La sorcière se dresse lentement sur son séant, écarte ses cheveux gris de son front et de ses yeux, et le regarde.

ZINEB.

Je te dois tout, mon fils.

AÏROLO.

Oui, vous avez raison.
Sans moi, vous étiez prise, et marchiez en prison.
Vous me devez ce bien, le vrai trésor, en somme.
Le seul, la liberté.

ZINEB.

Plus que cela, jeune homme.

AÏROLO.

Plus que la liberté, dites-vous. Alors quoi ?
La vie! au fait, c'est vrai.

ZINEB.

Plus que cela.

AÏROLO.

Ma foi,
Je commence à ne plus comprendre votre style.

ZINEB.

Écoute, je te dois la mort sombre et tranquille.
Je te dois, dans ce bois, sous ces rameaux cléments,
Parmi ces rocs sacrés, mystérieux aimants,
Sous les ronces, au pied des chênes, sur la mousse,
Dans la sérénité de l'obscurité douce,
La mort comme les loups et comme les lions.
Je te dois, loin des peurs et des rébellions,
L'évanouissement dans la bonne nature.
Tu m'aplanis le seuil de l'extrême aventure.
Sans toi j'étais perdue, ami, prise par eux,
Et, mourante, jetée aux vivants monstrueux!
J'ai cent ans. Hier j'ai dit : Mon agonie est proche.
Ce matin, je m'étais mise sous une roche.
Nous autres! les esprits et les bêtes des bois,
Nous voulons finir loin des rumeurs et des voix;

Pour qui meurt, toute chose, excepté l'ombre, est fausse.
La salamandre creuse elle-même sa fosse,
La taupe va sous terre, et l'aigle encor plus loin,
Dans le nuage, et l'ours veut tomber sans témoin,
Et les tigres, rentrant leurs griffes sous leurs ventres,
Majestueusement meurent au fond des antres;
Et quand on est leur femme, et leur sœur, on s'enfuit
Ainsi qu'eux, on se cache, et l'on rend à la nuit
Son âme, comme après la bataille, l'épée.
Donc je me dérobais. Voir, par une échappée,
Le sinistre univers, de moins en moins vermeil,
Sentir qu'il devient rêve et qu'il devient sommeil,
Voir se superposer d'inconcevables voûtes,
Dans un tremblement triste et vague être aux écoutes,
Avoir, sans savoir où, ni comment, ni pourquoi,
La dilatation d'une fumée en soi,
C'est là mourir. L'horreur d'expirer vous étonne.
On craint d'être trop près de l'endroit où Dieu tonne.
En même temps on sent de la naissance. On croit,
Pendant qu'on s'amoindrit, comprendre qu'on s'accroît.
On distingue, en un lieu sans contour, un mélange
De soir et de matin, de suaire et de lange,
Les roses, ô terreur, qui vous boivent le sang,
Et le ciel qui vous prend votre âme, et l'on se sent
Finir d'une façon et commencer de l'autre.
L'esprit plane en la mort, la matière s'y vautre.
Cette fuite des chairs qui vous quittent et vont
Vers la terre vous laisse au cœur un froid profond.
Aujourd'hui, défaillante, et comprenant la chose,
Voulant sans trouble entrer dans la métempsychose,
Je m'étais enfuie en mon antre inconnu.
J'attendais le sommeil... le supplice est venu!
Des hommes, chiens hurlants, soudain m'ont découverte,
Et, comme au sanglier, dans la clairière verte,
Ils m'ont donné la chasse, et, hideux, inhumains,
M'ont poursuivie avec des pierres dans les mains,
Comme l'orage accable une barque échouée.
Oh! le prolongement des haines, la huée!
C'est horrible. En ce bois, de toutes parts battu,
J'ai fui, terrifiée... — Oh! te figures-tu,
Être saisie, avec d'affreux éclats de rire!
Ma chair vue à travers mes haillons qu'on déchire,
Et le bûcher, le prêtre, et le glas du beffroi,
Et tout ce pêle-mêle infâme autour de moi,

La foule m'insultant, les petits, les femelles,
Raillant ma nudité, ma maigreur, mes mamelles,
Ce sein qui fut jadis choisi par les démons
Pour allaiter des dieux terribles dans les monts!
Folle, à travers les rocs, les taillis, les ruelles,
Ensanglantant mes pieds aux broussailles cruelles,
J'ai fui... Tu m'as sauvée, et maintenant, ici,
Je vais mourir paisible et farouche, merci!
Tout commence et périt, puis ailleurs recommence.
Les flocons des vivants tombent en neige immense;
La vie est une roue éternelle, et résout
La naissance de tout par le meurtre de tout;
L'oubli plein de tombeaux est sous le ciel plein d'astres.
Dieu, c'est le sphinx. Les bois, les monts, sont les pilastres,
Les porches et les tours du grand temple inconnu.
De fantôme masqué devenir spectre nu,
C'est là tout le destin, mon fils, de tous les hommes.
Buvez vos vins, parez vos fronts, comptez vos sommes,
Et mourez. Le puissant, roi dans la tombe encor,
Veut mourir avec bruit et pourrir dans de l'or.
Mais nous, nous les proscrits, animaux ou prophètes,
Dont les âmes de rêve et de stupeur sont faites,
Nous mourons autrement. Les êtres tels que moi
Ont pour dernier refuge et pour dernier effroi
La disparition gigantesque dans l'ombre.
J'entre dans l'infini, mon fils, je sors du nombre.
Bientôt je saurai tout, et ne verrai plus rien
Que lui. J'entends bruire un monde aérien.
Mon fils, à l'agonie il faut la solitude;
L'âme tremblante prend sa dernière attitude;
La rentrée au mystère est un suprême aveu;
L'âme, qui se met nue en présence de Dieu
Et qui se sent par lui vue au fond de l'abîme,
A besoin d'être seule en sa honte sublime;
Devant Dieu, sa beauté paraît, sa laideur fond;
Il faut au dernier souffle un espace profond,
Le silence, nul pas, nul cri, nulle prunelle,
Une noirceur sans bruit, la nuée éternelle,
Un vide lumineux, ténébreux, ébloui,
L'homme absent, et le monde immense évanoui.
Cette auguste pudeur de la mort, tu l'abrites.
Sois béni.

Elle lui pose les mains sur le front.

AÏROLO, souriant.

C'est beaucoup pour mes faibles mérites.

ZINEB, regardant autour d'elle les broussailles.

Ce lieu plein de venins me plaît. Port souhaité!
Toute cette herbe, ami, c'est de l'éternité.
C'est de l'évasion. Les poisons sont nos frères.
Ils viennent au secours de nos pâles misères.
Mange une de ces fleurs tragiques de l'été,
Tu meurs. Te voilà libre.

AÏROLO, à part.

Une tasse de thé,
Sucrée et chaude, avec un nuage de crème,
Me plairait mieux.

ZINEB, étendant les bras et respirant avec peine.

Je sens venir l'instant suprême.

Elle aperçoit l'espèce de caveau bas du tombeau ruiné et vide à gauche. Elle s'y traîne. Aïrolo la soutient. Elle se couche dans le tas d'orties et de ciguës qui emplit l'enfoncement et qui le recouvre à demi. Sa voix faiblit de plus en plus.

Tu me mettras la robe odorante des houx
Et des joncs, sous ce mur que hantent les hiboux.

Elle ôte la plume qu'elle a dans ses cheveux. Elle jette un coup d'œil sur le déguenillement d'Aïrolo.

Des loques! Aussi lui l'indigence l'affame.

AÏROLO.

Loques. Le mot est dur pour mon linge, madame.
J'en conviens, mon costume a des trous, je le sens,
Qui laissent voir ma chair, mais aux endroits décents.

Zineb lui présente la plume qu'elle a retirée de sa coiffure.

ZINEB.

Noue à présent ceci sur ton chapeau.

AÏROLO.

Madame...

ZINEB.

Cette plume magique est prise au héron-flamme,
Et fait vivre celui qui la porte, cent ans.

AÏROLO.

Vous me faites cadeau de votre siècle.

ZINEB, se soulevant.

Attends.
Je veux te l'attacher moi-même.

Elle attache la plume au chapeau d'Aïrolo.

O mon fils, sache
Que ni le gibet, ni le bûcher, ni la hache,
Jusqu'au jour où cent ans auront passé sur toi,
Ne peuvent entamer ce talisman. Sa loi
C'est de te protéger toujours, quoi qu'il advienne.
Même pris, tu verras la gueule de l'hyène
Et la main du bourreau s'ouvrir pour te lâcher.
Tu te riras du roi, tu braveras l'archer.

Elle achève de fixer la plume et lui met le chapeau sur la tête.

Je fais un front sacré de ta tête proscrite.
Car cette plume est fée, ami, selon le rite
Suivi par Mahomet pour sa jument Borak.

AÏROLO, à part.

Elle surfait sans doute un peu son bric-à-brac.

ZINEB.

Tout ce que je te dis, tu dois le croire.

AÏROLO.

En masse.
Oui.

A part.

Rien n'afflige plus les gens qu'une grimace
Quand ils nous font cadeau, par grande affection,
D'un bibelot cueilli dans leur collection.

ZINEB.

Ne crains plus les sergents...

AÏROLO.

Je hais cette sequelle.

A part.

Mais, c'est égal, s'il est une chose à laquelle
Je ne croirai jamais, c'est à ce plumeau-là.

ZINEB, montrant la plume.

Nul malheur ne peut plus t'arriver. — Garde-la.
Les puissants sont forcés de prendre ta défense.
Tu dois vivre cent ans.

AÏROLO, à part.

Bon. Elle est en enfance.

A Zineb.

Pour l'homme la police et pour l'oiseau la glu,
C'est le danger.

ZINEB.

Jamais avant le temps voulu.
Ce talisman te met à l'abri.

Elle retombe sur la dalle.

Je défaille.
Sous ma tête une pierre, à mes pieds la broussaille.

AÏROLO, à part, lui arrangeant sous elle le tas de ronces et de gravats.

Bordons-la.

ZINEB.

Couvre-moi d'un suaire de fleurs.

Il jette des fleurs sur elle. Elle continue, l'œil fixé dans la lumière, au-dessus de sa tête.

Je vais donc m'envoler! je vais donc être ailleurs!
Ah! je vais savourer, de moi-même maîtresse,
La fauve volupté de mourir, et l'ivresse,

Fils, d'aller allumer mon âme à ce flambeau
Qu'un bras tend à travers le mur noir du tombeau!
Grâce à toi, dans mon bois j'expire souveraine.
J'étais une vaincue, et je suis une reine.
Merci!

AÏROLO, à part.

C'est vrai, mourir à même la forêt,
C'est agréable. On a son lit d'herbes tout prêt.
Elle donne appétit de la mort, cette vieille.

ZINEB, regardant l'aurore autour d'elle.

En moi l'obscur trépas; dehors l'aube vermeille.
Ah! le contraste est bon. Pourvu que, loin de tous,
J'agonise en repos. Il est grand, il m'est doux
De mourir en plein jour; la nuit vient pour moi seule.
Ces vieux arbres en fleur embaument leur aïeule;
J'amalgame à mes os la terre qui les fit;
L'ensevelissement des feuilles me suffit;
Je ne veux pas d'autre ombre et n'ai pas d'autre temple.
Je meurs, les yeux ouverts, dans ce que je contemple.
C'est bien, tout luit pendant que je me refroidis.
Et quand j'expirerai tout à l'heure, tandis
Que je me mêlerai doucement aux ténèbres,
Et que mes yeux, remplis d'embranchements funèbres,
Dans les obscurités prêtes à m'engloutir
Chercheront le chemin par où je dois partir,
Le zénith sera bleu, les roses seront belles,
Et les petits oiseaux fouilleront sous leurs ailes.
Il est bon que ce soit ainsi. Je vais finir
Avec l'étonnement auguste de bénir.

A Aïrolo.

Sois béni. — J'ai vécu chouette, et meurs colombe
Je suis heureuse, ami, du côté de la tombe.
Je voyais moins de ciel du temps que je vivais.
Je me sens morte, et tout s'éclaircit, et je vais
Voir grandir par degrés la formidable étoile.

Elle se lève debout, chancelante, appuyée au rocher.

Salut, ô mort! Salut, profondeur! Salut, voile!
Ce que tu caches plaît à mon sinistre amour.
Salut! la mort est aigle, et la vie est vautour.
Salut, réalité, fantôme! Viens, je t'aime

Pour ton deuil, pour ta cendre, et pour ton anathème,
O spectre, et pour l'éclipse énorme que tu fais.
Mort, je ne te crains pas. Loin de toi j'étouffais.
Salut! Sans peur, vers moi, dans le blême empyrée,
Je regarde approcher ta main démesurée.
Salut dans les parfums, salut dans les chansons,
Salut dans les cités, les fleuves, les moissons,
Dans tout ce que tu mords, dans tout ce que tu ronges,
Et dans tous ces vivants dont tu feras des songes!
Tu vas me chuchoter l'ineffable secret.
J'étais sûre qu'un jour quelqu'un me le dirait.
Je m'étais accoudée au bord de la science.
J'attendais, imitant la morne patience
Des arbres, des buissons et des rochers muets.
Cent bourreaux accouraient dès que je remuais;
Devant l'homme, par qui la création souffre,
Ma vie est une fuite, enfin j'arrive au gouffre!
J'arrive chez toi, mort! J'écoute, apercevant
Une dispersion de larves dans le vent,
Je me dresse, je vois l'ombre où rien ne s'anime,
Et la brume, et les plans inclinés de l'abîme,
Et le seuil pâle où tremble un souffle avant-coureur,
Spectre! et j'entre joyeuse en cette immense horreur.
Tout vaut mieux que la vie. Adieu, terre.

Elle se recouche. A Aïrolo.

Des branches,
De l'herbe, des houx verts, des marguerites blanches.
Cache-moi.

Aïrolo la recouvre de verdure et de branches fleuries.

C'est bien. Va.

AÏROLO.

Vous quitter! non! pardon...

ZINEB.

Laisse-moi commencer l'éternel abandon,
Et, muette, épier l'arrivée invisible.
Va!

Elle pose sa tête sur la pierre qu'elle a pour oreiller, et ferme les yeux.

AÏROLO, la considérant.

C'est qu'elle se meurt pour de bon! — Le possible,

Je l'ai fait.

Il achève de la couvrir d'herbes et de feuilles.

Retournons en chasse maintenant.

Se tournant du côté de Zineb.

Je crois bien la trouver défunte en revenant.
Hélas! le moindre souffle éteint ces vieilles lampes.
Mes deux chers amoureux doivent avoir des crampes!

Rêveur.

Quand l'estomac trahit, l'amour est en danger.
Le cœur veut roucouler, le gésier veut manger.
Le cœur a ses bonheurs, l'estomac ses misères,
Et c'est une bataille entre ces deux viscères.
Lequel l'emportera? L'estomac. Donc, tâchons
De leur venir en aide. Ah! sous vos capuchons,
Moines, soyez maudits, vil troupeau, tas fossile,
De mettre au traquenard le masque de l'asile!

Regardant autour de lui.

Mais où diable sont-ils?

Il se met à fureter dans la ruine. Arrivé au porche-cellule, qui est à droite, il écarte les branchages qui masquent l'ogive, et l'on voit comme dans une alcôve lord Slada et lady Janet couchés et endormis, l'un près de l'autre, sur un lit de fougère. Au delà des deux endormis, on aperçoit l'autre issue du porche.

Dans ce caveau! Dormant!

Regardant tour à tour Zineb à demi couverte de feuilles et les yeux fermés, et le couple assoupi.

Ah! l'admirable effet de cet endroit calmant!
Ici l'on meurt. — Ici l'on dort. — La même chose.
Presque.

Considérant Zineb.

Pauvre chardon desséché!

Considérant lady Janet.

Pauvre rose!

S'approchant des deux amants.

Tout les menace. Ils n'ont que moi qui les défends.
Qui dort dîne. Ils font bien de dormir. Chers enfants,
A la réalité que l'oubli nous enlève!
Mangez de la chimère à la table du rêve.

Il entre en contemplation devant lady Janet.

Qu'elle est belle!

Se détournant.

Un moment, Aïrolo, mon cher!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Déconcerter les sens et chagriner la chair,
C'est la vertu.

La regardant avec un redoublement d'extase.

J'en suis incandescent. — Que n'ai-je
Le droit d'offrir un kiss à ce biceps de neige!
Cupidons frissonnants que je refoule en moi,
Baisers dont je voudrais souvent trouver l'emploi,
Ce serait le moment de prendre la volée
Et de tourbillonner sur elle, ô troupe ailée!
Abeilles de mon cœur, comme vous bourdonnez!
Devant ces doux appas d'aurore illuminés,
Vous cherchez à sortir de votre ruche obscure.
Je sens confusément votre errante piqûre.

Indigné.

A la niche, appétits brutaux! tout beau! paix-là!
En pareil cas, Bayard rougit, Joseph fila,
Scipion s'esquiva, ce grand consul de Rome.
En refusant la femme on prouve qu'on est homme.

Rêveur.

— Hun? —

De plus en plus rêveur.

Est-ce bien cela qu'on prouve? M'est avis
Qu'on prouve qu'on est neutre, et rien de plus. Je vis,
Donc toute la nature, y compris vous, mesdames,
Est à moi. — Non. — Oui. — Bah! — Pstt! — Éteignez-vous, flammes!

Il se redresse avec un geste pudique et négatif et se retourne vers le parapet.

Risquons-nous de nouveau dans ce bois. J'ai promis
De faire déjeuner ces anges endormis.
Quand je n'apporterais qu'un fruit, une châtaigne,
Un oignon! Les oignons n'ont rien que je dédaigne.
L'oignon d'Égypte était le bon Dieu dans son temps.

Examinant la forêt.

Ce bois de plus en plus est plein d'archers guettants.
La police aux forêts donne de la vermine.
Au dehors la potence, au dedans la famine.
Tel est le choix.

Il enjambe à demi le mur et se gratte l'oreille.

Je puis être pendu ce soir...

Il ôte son chapeau et regarde la plume de héron.

O plume, je t'invite à faire ton devoir.
Sauve-moi. Mais elle a cent ans. Ces choses s'usent.
Au bout d'un certain temps les talismans refusent

Le service... Oui, l'on croit qu'ils gardent votre peau,
On n'a qu'un vieux plumet grotesque à son chapeau.
— N'importe! aventurons cette tête si chère.

Se tournant vers la cellule où sont couchés lord Slada et lady Janet.

Je pars pour revenir, nous ferons grasse chère.
Comptez sur moi.

Aux deux amants.

Bonjour!

A la vieille.

Bonne nuit!

Saluant la statue du saint.

Je réponds
Du dîner!

Il ramène les branches sur l'ogive du porche démantelé, de façon à cacher complètement l'intérieur où sont les deux endormis.

Refermons les volets.

Il enjambe le parapet.

Décampons.

Il saute dehors et disparaît.

ACTE DEUXIÈME.

LE TALISMAN.

Même décor.

Entrent le connétable et des valets portant une table, des paniers de vin et de provisions, des vaisselles, etc., tout un en-cas royal.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CONNÉTABLE, Valets. ZINEB, dans son caveau.

UN VALET, à un autre.

Mais il faut exhausser la table, camarade.

L'AUTRE VALET, montrant des gens qui portent un large plateau carré ayant trois marches des quatre côtés.

Voici les trois degrés.

LE CONNÉTABLE.

J'approuve cette estrade,
Il sied qu'un roi qui mange ait d'en bas pour témoins
Le reste des mortels qui mangent beaucoup moins.

Le connétable montre aux valets le massif à gauche en arrière du caveau surbaissé où Zineb est gisante.

Dressez la table prête en ce bosquet, de sorte
Qu'il suffira d'un mot du roi pour qu'on l'apporte.

Les valets entrent dans le massif et y disparaissent avec l'en-cas dont ils sont chargés; deux seulement restent dehors.

Que nul n'approche.

Sort le connétable.

UN DES VALETS, allant au parapet du cloître et faisant signe à l'autre de venir.

Hé!

DEUXIÈME VALET.

Qu'est-ce ?

PREMIER VALET, regardant dans la forêt.

Il se passe en ce bois
Quelque chose...

Zineb, gisant sous la voûte basse, ouvre les yeux.

DEUXIÈME VALET.

Quoi donc ?

PREMIER VALET.

Quelqu'un est aux abois.

Zineb se soulève sur le coude et écoute.

DEUXIÈME VALET, allant au parapet et regardant.

Oui, je vois du tumulte.

PREMIER VALET.

Est-ce un ours qu'on assomme ?

DEUXIÈME VALET.

Est-ce un chevreuil qu'on cherche à prendre ?

PREMIER VALET.

C'est un homme.

Zineb avance la tête.

Il court dans le hallier, il court dans le genêt.
Il est maigre.

DEUXIÈME VALET.

Il est blond.

PREMIER VALET.

Qu'a-t-il sur son bonnet ?

DEUXIÈME VALET.

On dirait une plume.

PREMIER VALET.

On dirait une flamme.
Qu'est-ce que cela?

ZINEB, se dressant sur son séant.

Hein?

DEUXIÈME VALET.

Un pauvre cerf qui brame
N'est pas plus vivement traqué de toutes parts.

PREMIER VALET.

Tout le guet de l'asile est à sa suite épars,
Ils sont vingt contre un.

DEUXIÈME VALET, battant des mains.

Bon! Il court.

PREMIER VALET.

Il n'est pas bête.
Comme il échappe!

DEUXIÈME VALET.

On l'a!

Battant des mains et riant.

Sauvé!

S'interrompant.

Non.

DEUXIÈME VALET.

On l'arrête!
Il est pris!

Zineb se dégage des broussailles et se met en chancelant sur ses genoux.

Mon garçon, en vain tu te débats.

DEUXIÈME VALET.

Pris !

PREMIER VALET.

Ils vont l'aller pendre au gibet de là-bas.

DEUXIÈME VALET.

Ils lui mettent la corde au cou.

Applaudissant.

Bon !

PREMIER VALET.

Pauvre hère !

DEUXIÈME VALET.

Un moine ! on le confesse.

PREMIER VALET.

Un moine a l'art de faire
Blanc comme neige un gueux noir comme le charbon.

DEUXIÈME VALET.

Ils attachent ses mains derrière son dos.

Applaudissant.

Bon !

PREMIER VALET.

Ils le traînent vers nous.

DEUXIÈME VALET.

On lui lit sa sentence.

PREMIER VALET.

C'est ici le chemin qui mène à la potence.
Il faut qu'il passe là. Nous l'allons voir de près.

Zineb se dresse debout, échevelée, appuyée d'un bras à la voûte basse sous laquelle elle était couchée, et regardant par-dessus au fond du théâtre, sans être vue des valets qui regardent du même côté.

PREMIER VALET, poussant le coude à l'autre
et regardant avec inquiétude du côté de la brèche du parapet.

Prenons garde!

On voit déboucher par la brèche le roi.
Les deux valets se hâtent de s'esquiver dans le fourré à gauche.

Entrent le roi et Mess Tityrus. Zineb, l'œil hagard et fixé dans la profondeur du bois, ne les voit pas. Le roi s'arrête, et la considère avec curiosité, puis avec étonnement, et frappe dans ses mains.

SCÈNE DEUXIÈME.

ZINEB, LE ROI, MESS TITYRUS.

LE ROI, à Mess Tityrus.

Zineb! la vieille des forêts!
C'est elle! c'est Zineb.

MESS TITYRUS.

Zineb!

LE ROI.

Certe!

MESS TITYRUS.

Alors, sire,
Le tête-à-tête heureux que votre cœur désire,
Vous l'avez. Parlez-lui.

LE ROI.

Je vais l'interroger.
Le sort est la maison sinistre du danger.
Zineb peut m'entr'ouvrir la porte condamnée.
Je veux qu'elle me dise un peu ma destinée.
Mon avenir, voilà ce que je veux savoir.

MESS TITYRUS.

Vous êtes un pouvoir qui rencontre un pouvoir,
Ce sera curieux.

LE ROI.

Elle a fui dans l'asile,
Elle aussi. Le hasard me sert.

Il fait un pas vers Zineb.

Hé ! vieille psylle !

A Mess Tityrus.

Leur parler durement est le meilleur moyen.
Le démon ne répond qu'intimidé.

A Zineb qui ne semble pas le voir.

Fort bien !
Es-tu sourde ? sorcière en ruine ! masure !
Tu te tais ! Je te vais faire prendre mesure
D'un brodequin qui fait bavarder les muets.

Zineb se recouche sous la voûte, sans lui répondre et sans le regarder.

Les filles vont aux prés et cueillent des bleuets ;
Tu vas dans les tombeaux, toi, la voleuse d'âmes,
Et, parmi les rois noirs, parmi les sombres dames,
Tu rôdes dans l'horreur nocturne des sabbats.
Moi qui commande en haut à toi rampant en bas,
Je parle, et je t'adjure, ô monstre, et je t'ordonne
De répondre ! Sinon, infernale madone,
Crains ma colère ! on peut te saisir même ici !
Car l'église t'abhorre, affreux cœur endurci,
Stryge que le hibou cherche en son vol oblique !
Et souviens-toi qu'il est une place publique
Où les êtres à qui le démon s'accoupla
Sont traînés, tout souillés de leur crime, et que là,
A leur chair, à leur âme, à leur nudité noire,
On donne un chaudron d'huile ardente pour baignoire.
Tremble ! Répondras-tu ? dis !

ZINEB, détournant la tête.

Tu perds tes clameurs.
Tu ne peux rien pour moi ni contre moi. Je meurs.

LE ROI.

Vieille, veux-tu de l'or ? Je suis riche.

ZINEB.

Une morte
Est plus riche que toi.

LE ROI.

Je suis puissant.

ZINEB.

Qu'importe !

LE ROI.

Je suis le roi.

ZINEB, en sursaut.

Le roi !

Elle se dresse sur son séant et le considère attentivement.

C'est le roi !

Au roi.

Tu venais
Chasser dans mes halliers, et je te reconnais.

Le regardant en face.

Roi, je ne te crains pas.

LE ROI, bas à Mess Tityrus.

Et moi, je la redoute.

ZINEB.

Est-ce donc que tu veux me consulter ?

LE ROI.

Sans doute.

ZINEB, à part.

Ah ! c'est le roi.

LE ROI.

Veux-tu répondre ?

ZINEB.

Oui, par pitié.

LE ROI.

Pitié, soit. Connais-tu le destin ?

ZINEB.

A moitié.

Se recueillant.

De tout je sais la fin et j'ignore la cause.
Roi, que veux-tu de moi ? dis.

LE ROI.

Le vrai.

ZINEB.

Peu de chose.
Le vrai sur cette terre, obscure désormais,
S'est nommé tour à tour Ammon, Moïse, Hermès,
Puis il est mort.

LE ROI.

Qu'es-tu pour le savoir ?

ZINEB.

Sa veuve.
Qu'attends-tu de moi ? parle.

LE ROI.

Avant tout, une épreuve.

A Mess Tityrus.

Je ne me livre pas légèrement, d'abord.

MESS TITYRUS.

C'est sage.

Le roi fouille dans le carnier de Mess Tityrus, en retire le pigeon, et le présente à Zineb.

LE ROI.

Que vois-tu, vieille, en cet oiseau mort?

ZINEB, considérant l'oiseau, entre ses dents, presque à voix basse, sans regarder le roi.

« S'il touche à ton église, on touchera son trône. »

LE ROI, reculant.

Jamais pythie à Delphe, ou stryge à Babylone,
Ne fut plus formidable!

A Mess Tityrus.

Elle sait tout! Je voi
L'esprit de cette femme entr'ouvert devant moi
Comme un gouffre. En ses yeux l'Inconnu semble luire.

MESS TITYRUS.

Chose qu'on ne peut trop admirer, pour produire
De tels effets, si nets, si clairs, si concluants,
Il suffit de hanter un peu les chats-huants.

LE ROI, à Zineb.

O monstre! connais-tu mon avenir?

ZINEB.

Oui.

LE ROI.

Psylle,
Dis-le-moi!

ZINEB.

Je veux bien.

Le roi se penche vers elle avec anxiété et épouvante.
Elle lui prend la main, et y regarde.

LE ROI.

Parle!

ZINEB, levant la tête.

Lord de cette île,

Écoute.

LE ROI, bas à Mess Tityrus.

J'ai peur.

ZINEB.

Roi!...

LE ROI, à Mess Tityrus.

Soutiens-la dans tes bras.

Mess Tityrus entoure Zineb de ses bras avec une sorte d'horreur. Le roi se penche sur Zineb qui examine de nouveau sa main.

Parle!

ZINEB, laissant retomber la main du roi et le regardant fixement.

Le premier homme, ô roi, que tu verras
Passer avec les mains derrière le dos, sire...

Sa voix, d'abord ferme, s'affaiblit.

LE ROI.

Achève!

ZINEB.

Tu vivras autant que lui. — J'expire. —
Quand cet homme mourra, tu mourras.

Mess Tityrus la laisse retomber. — D'une voix éteinte.

Oh! partir!

C'est doux.

Elle meurt.

LE ROI, pensif, à part.

Qui meurt n'a pas d'intérêt à mentir.

MESS TITYRUS, tâtant le cœur de Zineb.

Sire, elle est morte.

LE ROI.

Bien.

Montrant le cadavre.

Dehors! et qu'on l'enterre!
Elle a parlé de force...

MESS TITYRUS.

Elle voulait se taire.

LE ROI.

Donc, c'est un oracle.

MESS TITYRUS

Oui.

LE ROI.

Voici ce qu'elle a dit,
Car il ne faudrait pas que cela se perdît.
Elle en savait plus long que le pape de Rome.
Aide-moi. Pesons bien les mots. — Le premier homme
Que je verrai...

MESS TITYRUS.

Que vous verrez...

LE ROI.

... Ayant les mains
Derrière le dos...

MESS TITYRUS.

Oui.

LE ROI.

... Passer par les chemins,
Je vivrai juste autant que cet homme-là. Diable!
Et, lui mort, je mourrai. C'est irrémédiable.
Voilà mon sort fixé. Je n'y puis rien changer.
C'est dit. Le genre humain ne m'est plus étranger

Je sens qu'un fil me lie à la sombre nature.

Se penchant sur Zineb morte.

C'était la prophétesse, et c'est la pourriture.
Ce que c'est que la mort! Diable, ne mourons point.
Mais quel est donc cet homme à qui le sort me joint?
J'ai peur. Après tout, vivre est notre vraie envie.
Vivre d'abord. S'il est question de la vie,
Tout est simplifié.

A Mess Tityrus.

Vois-tu, je m'aperçoi
Que ce qu'on aime, au fond, toujours, c'est d'abord soi.
On se croit amoureux, mon cher, on n'est que bête.
Voilà de la clarté subite! Oui-da, ma tête,
Primo; tout, femme, amour, recule au second plan.
Pourtant, ces étourneaux dont je suis le milan,
Et sur qui j'ai les yeux fixés, il faut qu'ils meurent.

Il reste un moment absorbé, regardant Zineb.

Les sinistres frissons du sépulcre m'effleurent!
Viennent-ils — oh! j'ai froid comme si j'étais nu —
De cette femme morte, ou de l'homme inconnu?

Montrant Zineb.

Emportez donc cela!

Mess Tityrus fait un signe au dehors. Entrent les deux valets.
Ils prennent le cadavre, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et l'emportent.

Rêveur.

Le premier homme...

Mess Tityrus, qui a accompagné jusqu'à la sortie les valets portant la morte, revient le long du parapet, et tout à coup s'arrête.

MESS TITYRUS, regardant par-dessus le mur d'enceinte,
du côté de la forêt.

Oh! diantre!

LE ROI.

Quoi?

MESS TITYRUS.

Là, dans le ravin, milord...

Le roi court au parapet, et regarde dans la même direction que Mess Tityrus.

LE ROI.

Un cortège entre...

MESS TITYRUS.

Menant un prisonnier...

LE ROI.

Ça vient de ce côté.

MESS TITYRUS.

Sire, de la façon dont il est garrotté...

LE ROI.

C'est l'homme! Il a les mains derrière le dos! Juste!

MESS TITYRUS.

Mêler cet être infâme à votre vie auguste,
De vous et de lui faire un même coup de dé,
C'est de la part de Dieu, sire, un sot procédé.

LE ROI.

Pas d'astre à qui le sort ne jette de la cendre!

MESS TITYRUS.

Vous n'avez pas longtemps à vivre; on va le pendre.

LE ROI, aux archers, par-dessus le parapet.

Halte!

A Mess Tityrus.

Il a l'air robuste et solide.

MESS TITYRUS, à part.

Et rusé.

Haut.

Les soldats font la haie, et tout est disposé
Pour qu'on puisse arriver au gibet sans encombre.

Débouche un cortège de potence. Longue file d'archers, l'épée nue et le mousquet haut. Au milieu des archers, un homme, la corde au cou, les mains liées derrière le dos. C'est Aïrolo. Un moine est près de lui, qui porte un

crucifix. On les voit tous à mi-corps par-dessus le parapet. Le cortège défile dans le chemin creux qui longe extérieurement l'enceinte de l'asile. Ces archers sont les mêmes qui escortaient le roi à son entrée. Aïrolo a la plume de héron à son chapeau.

LE ROI, penché sur le mur d'enceinte et haussant la voix.

Halte !

Le cortège s'arrête. Aïrolo se tourne vers le roi.

SCÈNE TROISIÈME.

LE ROI, MESS TITYRUS,
AÏROLO, LE CONNÉTABLE, LE CAPITAINE ARCHER,
ARCHERS, UN MOINE.

LE ROI, à Aïrolo.

Quel est le lieu de ta naissance ?

AÏROLO.

L'ombre.

LE ROI.

Je suis le roi. Quel est ton père ?

AÏROLO.

Le malheur.

LE ROI.

Ton nom ?

AÏROLO.

Aïrolo.

LE ROI.

Ton gagne-pain ?

AÏROLO.

Voleur.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE CONNÉTABLE, au roi.

Sire, nous l'allons pendre, et sans miséricorde.

A Aïrolo.

Marche, brigand!

LE ROI.

Ôtez de son cou cette corde.
Détachez-le.

Les archers ôtent la corde du cou d'Aïrolo et lui délient les bras.

LE CONNÉTABLE.

Mais quoi, sire!...

LE ROI, à Aïrolo.

Tombe à mes pieds,
Sacripant! je te fais grâce.

AÏROLO.

Vous m'ennuyez!

LE ROI.

Comment!

AÏROLO.

On vous connaît. Vous êtes une altesse
Faite de cruauté, mais avec petitesse.
Il vous plaît de jouer avec un patient,
Par petite bouchée, en vous rassasiant
Lentement, de sa peur, puis de son espérance,
Et votre volupté s'extrait de la souffrance;
On cesse, on recommence, et vos bourreaux contents
Font durer le supplice et le plaisir longtemps.
Cette corde qui semble inerte sur le sable
Est un serpent, et saute au cou du misérable.
J'aime mieux en finir tout de suite. En avant!
Dès que j'aurais pris goût à me revoir vivant,
Vous me ressaisiriez. C'était une ironie,
Brute! Et je referais les frais d'une agonie,
Et vous ririez ayant en réserve toujours

Le coup de griffe après la patte de velours.
Je vois sous vos douceurs votre haine qui grince.
Il ne me convient pas de vous divertir, prince,
Et d'être la souris quand vous êtes le chat.
Vite un ordre viendrait pour qu'on me raccrochât.
Allez au diable!

LE ROI.

Il est fort difficile à vivre.

AÏROLO.

On me pend, laissez-moi tranquille.

LE ROI.

Est-il donc ivre?

Avec un geste de colère.

Qu'on le pende! Il est trop insolent.

S'arrêtant. A part.

Suis-je fou?
Le même nœud coulant me serrerait le cou.

Il s'avance lentement sur le devant de la scène, pensif. Mess Tityrus, ironique, l'observe en arrière. Le roi se tourne vers lui. Il avance vers le roi. Les archers se sont rangés au fond du théâtre.

Mais me voilà tombé dans un fort joli gouffre!
Cet homme est sur mes reins la chemise de soufre.
Je ne puis l'arracher sans m'arracher la peau.
Que dis-je? Il est la chair, et je suis l'oripeau.
Cette fange est ma glu. Ce maraud, quoi qu'on fasse,
Est le fond de mon sort, et j'en suis la surface;
Nous sommes, moi le prince et lui ce philistin,
On ne sait quel centaure infâme du destin.
Je suis roi, j'ai l'épée, et le sceptre, et la robe;
Ce gueux traîne à son pied son boulet, et mon globe.
Comment nous dépêtrer l'un de l'autre? Il est roi,
Je suis esclave. Horreur! je cesse d'être moi,
Je deviens lui. S'il a la jaunisse, le jaune,
C'est moi. Dans son gibet, je reconnais mon trône.
Je descends au cercueil s'il monte à l'échafaud.
Et le perdre de vue est impossible; il faut
Le garder, être là s'il fait quelque imprudence,
Le ramasser s'il tombe, et l'éponger s'il danse,
Et l'étayer s'il boit, et, de rage étouffant,

Veiller sur ce bandit comme sur mon enfant!
Ah! que la destinée est donc une drôlesse!
Nul moyen de le faire obéir; s'il se laisse
Mourir de faim, c'est moi qui pâtis, joug honteux!
En se cassant la patte, il me ferait boiteux.
Du même axe inconnu nous sommes les deux pôles.
Ce rustre est ma moitié. Je sens sur mes épaules
Ma tête chanceler s'il lui tombe un cheveu.
Je deviens l'oncle; il est le coquin de neveu.
S'il est égratigné, la peau me cuit. S'il tousse,
J'entends en moi le coq du sépulcre qui glousse.
Je maigris si le drôle a de mauvaises mœurs;
S'il se blesse je saigne, et s'il crève je meurs.
Je suis son compagnon de chaîne.

Désespéré et rêvant.

Épouvantable!

Avec précipitation.

Ah! je voudrais pouvoir le lier sur la table
Du supplice et le faire écorcher vif! J'aurais
Du plaisir à le voir pendu dans ces forêts
Ou broyé sous les pieds des chevaux dans l'étable!

A Aïrolo.

— Tiens, je te veux du bien. Vis!

AÏROLO, à part.

Le roi véritable
Veut que je vive! Est-il possible? Il doit avoir
Ses motifs. Mais lesquels? Il subit un pouvoir
Qui le rend fou. Lequel?

Haut, au roi

Allez au diable.

LE ROI.

Reste
Avec moi, tu me plais, et, quoique bien agreste,
Tu m'es fort agréable, ô rustre!

AÏROLO.

Ah çà! pourquoi?

LE ROI.

Mon cher...

AÏROLO.

Me faites-vous grâce de bonne foi?
Vous êtes chat. J'en doute.

LE ROI.

Écoute.

AÏROLO, à part.

La chouette
Lâche le moineau! c'est étrange.

LE ROI.

Je souhaite
Que tu vives au moins jusqu'au siècle prochain.

AÏROLO, à part.

Serais-je un personnage extraordinaire? hein?
Que veut dire ceci?

LE ROI.

Sois heureux, je l'ordonne.
Vis longtemps. Vis cent ans!

AÏROLO, à part.

Cent ans!

Haut.

Roi...

LE ROI.

Je te donne
Toutes les femmes.

AÏROLO.

Bah! c'est donc à vous?

LE ROI.

L'amour
Rend l'homme heureux.

AÏROLO.

Milord...

LE ROI.

Je t'attache à ma cour.

AÏROLO.

Dans votre cour? Je hais les colliers.

LE ROI.

Je te nomme
Chambellan. Je te fais seigneur et gentilhomme.

AÏROLO.

Gentilhomme des bois et chambellan des loups,
C'est là ma seigneurie, et je suis un jaloux
Épris de la bruyère et de la belle étoile,
De la vague emportant en liberté la voile,
Et de la neige où sont les larges pas des ours,
Et, sire, je n'aurai jamais d'autres amours.

LE ROI, à part.

Quelle affreuse crapule! Entre Janet, si belle,
Et lui, je choisirais pourtant lui, plutôt qu'elle.
Si cet homme de qui je dépends, s'envolait,
C'est cela qui serait sans remède. — Est-il laid!

A Aïrolo.

Vis, et reste avec moi.

A part.

Je suis dans sa tenaille.

AÏROLO.

A la condition que...

LE ROI.

J'accepte, canaille.

A part.

Une femme n'est rien. D'abord vivre. L'effroi,
C'est la tombe. Il me faut cet homme près de moi.

A Aïrolo.

Soyons amis.

AÏROLO.

Pourquoi?

LE ROI.

Soyons inséparables.

AÏROLO.

La puissance et l'ennui sont deux maux incurables.

LE ROI.

Viens.

AÏROLO.

Roi...

LE ROI.

Tu seras riche.

AÏROLO.

Être libre est meilleur.

LE ROI.

Je te fais prince. Viens.

AÏROLO.

Non. Faites-vous voleur.

LE ROI.

Crûment? Non. Je suis roi. Ça suffit. Vis, te dis-je.
Il le faut!

AÏROLO, à part.

Il le faut? Hé! je flaire un prodige.

LE ROI.

Au moins cent ans.

AÏROLO, à part.

Cent ans!

Se frappant le front.

Quelle idée! Ah çà mais,
Les dieux se cachent-ils parfois dans les plumets?

Montrant la plume de héron à son bonnet.

Cette plume en effet est-elle vertueuse

Regardant à terre à ses pieds la corde qu'il avait au cou.

A ce point de te rompre, ô corde tortueuse!
Et, quand le roi se change en tigre à l'air plaintif,
Est-ce le talisman qui travaille?

LE ROI, lui prenant les mains.

Captif,
Tes fers tombent, sois libre.

AÏROLO, le repoussant.

Au diable!

LE CONNÉTABLE, au capitaine archer.

Son altesse
Est trop bonne. Pendez ce drôle avec vitesse.
Il blasphème son prince, il insulte le roi!

LE ROI, montrant le connétable.

Pendez cet homme-ci.

LE CONNÉTABLE.

Moi!

LE ROI.

Toi.

LE CONNÉTABLE.

Sire, pourquoi ?

LE ROI.

Parce que.

Les soldats empoignent le connétable. Le moine lui présente le crucifix.

LE CONNÉTABLE.

Mais...

LE ROI.

Tais-toi. Je hais qu'on se lamente.

On emmène le connétable, accompagné du moine.

MESS TITYRUS, bas au capitaine archer.

J'arrangerai cela. Son altesse est clémente.
Gardez-le sous clef.

LE ROI, à Aïrolo.

Toi, vis longtemps.

AÏROLO, à part.

Que d'azur !
Ce brave talisman fait des siennes, bien sûr.
La clémence vraiment tourne à la platitude.
Tâtons l'obscur terrain où je marche. L'étude
En vaut la peine. Allons doucement, pas à pas,
Et sondons. Mais pourquoi ce plumet n'a-t-il pas
Sauvé Zineb ? C'est donc un talisman pour homme ?
Non. Elle avait cent ans, et le diable économe
N'accorde pas un jour de plus, probablement.

LE ROI, à part, regardant Aïrolo.

L'œil d'un gredin ! Buvons l'horreur d'être clément
Jusqu'à la lie.

AÏROLO, à part.

Il est bête, et d'un fort calibre.

LE ROI, souriant à Aïrolo.

Te voilà vivant.

AÏROLO.

Soit.

LE ROI.

Et libre.

AÏROLO.

Suis-je libre?

J'y consens.

LE ROI.

Te voilà gentilhomme.

AÏROLO, tâtant la plume à son bonnet.

Huppé!

LE ROI, à part.

Je suis l'ânier poussif de cet âne échappé!
On dirait que c'est lui qui fait grâce. J'écume.

AÏROLO, à part.

Zineb m'a fait cadeau d'une fameuse plume!

LE ROI, à part.

Et dire qu'il faut plaire à ce vil caïman!

Haut.

Causons.

Avec un redoublement de sourire.

Dis-moi merci.

AÏROLO.

Peuh!

A part.

Merci, talisman!

Au roi.

Moi, voyez-vous, je suis ingrat de ma nature.
Tout enfant, quand j'allais, picorant ma pâture,
J'étais, si les sergents me surprenaient, fouetté,
Battu, dans l'intérêt de la société;
Eh bien, je n'étais pas reconnaissant.

LE ROI, à part.

Quelle oie!

AÏROLO.

Vois-tu, mon roi, je vais te dire...

LE ROI, à part.

Il me tutoie!

Le roi exaspéré vient sur le devant du théâtre, crispant les poings.
Mess Tityrus, pendant qu'il a le dos tourné, s'approche d'Aïrolo.

MESS TITYRUS, bas à Aïrolo.

Continue.

AÏROLO.

Hein?

MESS TITYRUS, bas.

Tu n'as rien à craindre. Va.

AÏROLO.

Quoi?

MESS TITYRUS, bas.

Il croit qu'il doit mourir en même temps que toi.

Baissant la voix de plus en plus.

C'est un renseignement.

AÏROLO.

Merci, cher escogriffe.

A part.

Le talisman me rend fort clair ce logogriphe.

Montrant le roi.

C'est moi le chat. C'est lui la souris maintenant.
J'ai sur ce roi farouche un pouvoir étonnant.
Abusons-en.

LE ROI, revenant à Aïrolo, caressant.

Ami, je veux, sans plus attendre,
Te combler de biens.

AÏROLO.

Bah!

LE ROI, furieux.

Bah! — Je te ferai pendre!

AÏROLO.

Je vous fais remarquer que votre majesté
Va d'un sujet à l'autre avec facilité.

MESS TITYRUS, bas à Aïrolo.

Tu ne peux pas mourir. Il faut qu'il t'en empêche.
Pendu, qu'il te détache, et, noyé, qu'il te pêche.

A part.

Ça m'amuse.

LE ROI, à Aïrolo.

Je veux ton bonheur.

AÏROLO.

Ta ta ta!

LE ROI, consterné.

Ta ta ta!

MESS TITYRUS, à part, se frottant les mains.

Que le roi, qui si longtemps goûta
Du despotisme, goûte aujourd'hui du despote.

LE ROI, à part.

Il me bâtonne avec mon sceptre!

AÏROLO, à part.

Ainsi tout flotte.
Je règne.

LE ROI, à part.

A ce filou quel démon m'attela?
Haut à Aïrolo.
Tu me braves!

AÏROLO, avec modestie.

Je fais de mon mieux pour cela.

LE ROI.

Tu manques à ton roi!

AÏROLO.

Jusque-là je m'élève.

LE ROI.

Ah çà! prétendrais-tu m'opprimer?

AÏROLO, aimable.

C'est mon rêve

LE ROI, exaspéré, à part.

Il est sauvage, inculte, absolument rugueux!
Je voudrais raccourcir ta vie, atroce gueux,
Et je me vois forcé d'y mettre une rallonge!

Haut, en souriant, à Aïrolo.

Je t'ai fait grâce, et j'ai sur toi passé l'éponge.
Sois libre!

A part.

Il me tient, comme un oiseau, dans son poing!
Ah!

Haut, avec un redoublement affectueux.

Vis longtemps!

AÏROLO.

Pourquoi? Je ne te cache point
Que je suis peu charmé d'exister. Est-ce étrange,
Moi, ce serf, ce banni, ce proscrit, qui ne mange
Que quelquefois, qui vis pâle et déguenillé,
Hagard comme une ville après qu'on a pillé,
Moi qui songe à la joie ainsi qu'à la chimère,
Moi damné quand j'étais au ventre de ma mère,
Moi qu'on pourchasse, moi qu'on maudit, moi qu'on bat,
Qui marche à l'abattoir tout en portant le bât,
Courbé sous tous les maux, triste rosse asservie,
Nu, saignant, je ne tiens pas du tout à la vie!
Je serais riche, beau, puissant, aimé, fêté,
Que je n'en serais pas vraiment plus dégoûté.
J'ai l'indigestion sans avoir eu l'orgie.
Hors de l'humanité, par vous autres régie,
Rôdant sur la lisière auprès de l'animal,
Espèce de vil pauvre en fuite dans le mal,
Moi qui noircis les bois que juin de fleurs émaille,
Sans nom, sans toit, sans feu ni lieu, ni sou ni maille,
Je me donne les airs d'avoir le spleen des lords!
Je compte un beau matin me tuer.

LE ROI, à part.

Mais alors...
Que dit-il? Se tuer! Grand Dieu!

Haut.

Songe à ta mère.

AÏROLO.

J'en parlais tout à l'heure, et c'est ma joie amère
De lui dire : attends-moi! Bien jeune, elle partit.

Ce qu'elle fit pour moi lorsque j'étais petit,
Je le rends à son ombre, et mon esprit retombe
Sans cesse à côté d'elle, et je berce sa tombe.
Dors, ma mère! attends-moi, je me tuerai bientôt.

LE ROI, à part.

Mais cela ne fait pas mon affaire.

Haut.

Rustaud,
Maraud, croquant!

A part.

Mais non, pas d'injures. Le lâche!
Il faut que je le charme et non que je le fâche.

Haut.

Écoute. Le plaisir vient après la douleur.
Je suis un potentat.

AÏROLO.

Moi, je suis un voleur.

LE ROI.

On peut s'entendre. Allons! du calme.

AÏROLO.

Altesse, en somme,
Voir les mêmes humains toujours, cela m'assomme.

Il s'appuie familièrement sur l'épaule du roi.

Puisqu'ainsi nous voilà sous les chênes profonds
Tête à tête, moi gueux, vous roi, philosophons.
La vie est un bal triste où plus rien ne m'intrigue.
Dieu, l'avare qui fait semblant d'être prodigue,
Fait toujours resservir le même mois d'avril.
Je connais son décor. Vivre est bien puéril.
Nous avons les saisons, vous avez l'étiquette.
Partout la règle. Adam est bête. Ève est coquette.
Celui qui sait le mieux tirer parti des bois
A le bon lot. A bas les villes et les lois!
Si je n'étais voleur, je voudrais être singe.

Montrant les tombes.

Voyez ce cimetière et ces morts. Que de linge

Mis au sale! A quoi bon avoir vécu? Que sert
D'aller, d'aimer, d'agir? Ce monde est un désert
Où le faux toujours s'offre, où le vrai toujours manque.
Vous me direz qu'on peut se faire saltimbanque,
Sans doute, et le plein air est le premier des biens;
Mais il est fatigant de plaire aux citoyens.
Reste donc la forêt. Tenez, quoique je boude,
J'ai, moi, du genre humain fort peu senti le coude;
Depuis trente ans, je dors sous l'orme et le tilleul,
Et je vis hors la loi dans la nature, et, seul,
J'erre à travers la grande hamadryade verte.
Eh bien, je sens un joug. Mais la porte est ouverte.
La mort calomniée, oui, c'est la liberté!

LE ROI, à part.

Il est affreusement lugubre.

AÏROLO.

Ma gaîté
Vient de ce que partout,

Montrant le bois.

si l'ennui vient me prendre,
Je vois la branche d'arbre où je pourrai me pendre.
Roi, même en la forêt, je me sens en prison.
Parfois je cherche à voir plus loin que l'horizon.
Je gravis une cime.

Il monte à un grand arbre qui donne sur le précipice.

LE ROI, à part.

Il grimpe à cet érable!
Ne va pas te casser, vaurien irréparable!

A Aïrolo.

Tu sais grimper, au moins?

AÏROLO.

Je tombe quelquefois.

LE ROI.

Ciel! — Viens!

AÏROLO, regardant l'Océan.

Le gouffre a beau faire sa grosse voix,
Il m'attire. Mourir est noir, vivre c'est pire.

LE ROI, à Mess Tityrus.

Si j'étais empereur, je donnerais l'empire
Pour voir cet animal hors de danger.

A Aïrolo.

Sais-tu
Que tout finit avec la vie, homme têtu!
Plus rien après; néant! Est-ce que tu te fies
A l'hypothèse Dieu?

AÏROLO, se berçant dans l'arbre au-dessus du précipice,
pendant que le roi pousse des interjections de terreur.

Roi, les philosophies
Ont fort malmené Dieu, disant oui, disant non;
On s'est fort acharné sur ce vieux compagnon,
On a frappé d'estoc, on a frappé de taille.
Dieu fut laissé pour mort sur le champ de bataille.
Mais je le crois guéri. C'est pourquoi j'ai l'honneur
De vous le présenter comme vivant, seigneur.

LE ROI, qui le suit des yeux avec angoisse
dans son bercement.

Eh bien, oui, mais descends. C'est très cassant, l'érable!

AÏROLO, se balançant dans l'arbre, dont les branches crient.

Je le sais. Ici-bas est-il rien de durable?

LE ROI.

Descends, monstre!

AÏROLO.

Monstre! Eh! vous ne me permettez
Aucune illusion sur mes difformités.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE ROI.

L'arbre va s'effondrer, ô ciel! pour peu qu'il bouge!
Il s'est blessé! Du sang! qu'est-ce qu'il a de rouge?

AÏROLO, souriant.

Une fleur.

Il montre une fleur qu'il vient de cueillir dans l'arbre.

LE ROI, menaçant et suppliant.

Descends donc! Si tu crains Dieu, morbleu!
Tu dois craindre le roi. Le roi, c'est plus que Dieu!

AÏROLO.

Dieu tonne, vous toussez. Voilà la différence.

LE ROI, à part.

Rustre!

Aïrolo saute à terre.

Il descend. Mon cœur renaît à l'espérance.

Aïrolo avise une des plantes qui tapissent la roche et en cueille une brindille où il y a quelques feuilles.

LE ROI, à Mess Tityrus.

Que fait-il?

AÏROLO, lui montrant les feuilles arrachées.

Savez-vous qu'il suffit de mâcher
Cette plante qui pousse aux trous de ce rocher?
C'est la mort. — La mort germe au milieu des cytises.

Tendant la plante au roi et désignant Mess Tityrus.

Essayez sur monsieur.

MESS TITYRUS.

Eh! là! pas de bêtises!

A part.

Diable! Je suis sorti de la neutralité,
Ce fut une imprudence. Ouais, rentrons-y.

AÏROLO, considérant la plante avec complaisance.

L'été
Produit cela.

Le roi veut la lui prendre.

LE ROI.

Voyons. Est-ce une véronique?
Je suis très curieux de cette botanique.

AÏROLO, touchant de ses lèvres la plante.

Un coup de dent, c'est fait.

LE ROI, tâchant de la saisir.

Hé! donne.

Aïrolo ne lui laisse pas prendre le brin d'herbe et le respire avec une sorte d'ivresse.

Il est hideux!
Il tire sur le fil qui nous suspend tous deux!
Il joue avec la mort! La sienne, c'est la mienne!

AÏROLO.

Notre âme est, monseigneur, une bohémienne,
Une coureuse. Elle a le goût du changement.
L'autre monde est-il beau, laid, gai, méchant, aimant?
Je ne le connais pas; aussi je le préfère.
J'ai de ce globe assez, et veux une autre sphère.
Ici j'ai froid l'hiver, et l'été j'ai trop chaud.
Je voudrais permuter avec un de là-haut.
Je désire goûter le foin d'une autre étable,
Aller voir si c'est grand et si c'est véritable,
Et j'ai la vague soif du ciel mystérieux.

Il continue d'aspirer amoureusement la plante.

LE ROI, à part.

Que vais-je devenir avec ce furieux?

AÏROLO, souriant.

L'autre vie est pour moi comme une aube confuse...

LE ROI, à part.

Si je le faisais mettre aux fers? — Bon! s'il refuse
De manger? — Il me tient, et je ne le tiens pas.

Haut.

Chassons ces visions de tombe et de trépas.

Il lui arrache la plante des mains.

Voyons, raisonne!

AÏROLO.

Ennuis pesants, plaisirs fugaces!

LE ROI.

Vivre, ami, c'est jouir de tout.

AÏROLO.

Roi, tu m'agaces.
Je me tuerai. Coupons le chapitre final.
Dieu, pour utiliser le confessionnal,
Inventa le péché. Donc ma faute est sa faute.
Ne pouvant m'expliquer ce monde, je m'en ôte.
En quatre mots, je hais la vie. Homme! *ad astra!*

LE ROI, à part.

C'est un horrible fou qui m'assassinera.

AÏROLO.

Voilà, sire.

LE ROI, à part.

Épions quelque moment lucide.

Aïrolo monte sur le parapet et mesure de l'œil le précipice.

AÏROLO.

Quel beau plongeon d'ici dans la mer!

LE ROI.

Régicide!

AÏROLO.

Hein ?

Le roi se jette sur Aïrolo, l'empoigne au collet et l'arrache du parapet.

LE ROI, tendrement.

Mourir est affreux. Vis, cher Aïrolo.
Songe à la profondeur effroyable de l'eau,
Au refroidissement de la tombe lugubre,
A l'horreur d'être spectre ! Ami, l'air est salubre,
Le soleil luit, le nid éclôt dans le buisson,
Tout est riant. Pourquoi mourir ? Sois bon garçon.

A part.

Ah ! quelle mine atroce ! et je suis dans sa serre !

Haut, avec charme et caresse.

Je veux transfigurer en splendeur ta misère.
Mes jours ne me sont pas plus sacrés que les tiens.

AÏROLO.

Bah !

LE ROI.

Si tu mourais, oui, je mourrais !

AÏROLO.

Tiens ! tiens ! tiens !

A part, en riant.

Le sortilège au roi donne cette berlue.

LE ROI.

Vis ! je le veux. Vivons ! c'est chose résolue.
Tu dois avoir beaucoup de talents. Moi le roi,
Non, non, je ne veux pas qu'un homme tel que toi,
Qu'un homme nécessaire à ses semblables, meure.
Quand j'ai vu ton visage honnête tout à l'heure,
Je ne sais quel éclair devant mes yeux passa,
Que te dire ? ton roi t'aime !

AÏROLO.

C'est comme ça ?

Eh bien alors, j'ai faim!

Il s'assied sur une pierre.

Qu'on me dresse une table
Copieuse, insensée, aimable, délectable.
Je veux manger. Manger énormément.

LE ROI.

Bravo!
Mangeons. A la bonne heure!

AÏROLO.

Ayez du bœuf, du veau,
Du mouton, du chapon, tout l'idéal!

LE ROI.

J'abonde!

AÏROLO, aux soldats, aux valets et aux courtisans au fond du théâtre.

Servez!

Le roi leur fait signe d'obéir.

AÏROLO.

Que le gibier, peuplade vagabonde,
S'abatte tout rôti dans des assiettes d'or!
Donnez tous vos oiseaux, de la grive au condor,
De quoi faire au seigneur Polyphème une tourte,
Bois où j'ai vu courir Diane en jupe courte!
Que les monstres exquis nageant au gouffre amer
Viennent, et pour la sauce abandonnent la mer!
Qu'un vin pur fasse fête aux poulardes friandes!
Et que de cet amas de fricots et de viandes,
Du chaudron qui les bout, du fourneau qui les cuit,
Il sorte une fumée assez épaisse, ô nuit,
Pour aller dans le ciel rougir les yeux des astres!

Au roi.

Vous n'épargnerez point les doublons et les piastres
Pour m'offrir dès ce soir un festin réussi.

LE ROI.

Voilà ce que j'appelle un bon vivant! Merci!
Accepte en attendant cet en-cas.

Les valets poussent du fond du massif sur le théâtre la grande estrade roulante exhaussée de trois degrés et portant une table. L'estrade occupe et masque une partie du fond du théâtre, et touche d'un côté au porche à double issue qui est à droite. Nappe de guipure à la table, tapis de velours à l'estrade. La table est magnifiquement servie. Vaisselle plate, aiguières d'or et d'argent, cristaux, pâtés, jambons, faisans, paons avec leurs queues, flacons et bouteilles. En même temps, entre une troupe de musiciens de la chambre du roi, qui se rangent avec leurs instruments derrière la table.

AÏROLO, regardant la table.

Pauvre.

LE ROI.

Écoute,
Je t'aime. Sois goulu. Vivons! Mange.

AÏROLO, à part.

Et toi, broute.
Il est domestiqué supérieurement.

Les valets apportent sur l'estrade un fauteuil pour le roi, et un tabouret qu'ils placent devant la table.

LE ROI.

Vivons cent ans!

AÏROLO, à part.

Cent ans! Scénario charmant.
Mon roi devient mon groom. Je lui plais. Il frissonne
De tendresse devant mon exquise personne.
J'ai pour lui des rayons mêlés à mes cheveux.
Je puis évidemment faire ce que je veux.
Je suis Bacchus. Je mène un léopard en laisse,
N'hésitons pas.

Il monte sur l'estrade et s'assied sur le fauteuil royal.

LE ROI, à part.

Il prend le fauteuil, et me laisse
Le tabouret! — C'est trop! faisons-le pendre!

Il ramasse la corde à terre. Aïrolo l'observe. Le roi rêve.

Oui !

Il laisse retomber la corde.

Non !

Sourire d'Aïrolo.

Qui me décollera de ce vil compagnon ?

A Aïrolo, riant avec rage et faisant le geste d'en prendre son parti.

Prends place à mes côtés à ma table ! Autant rire.
Je t'invite.

AÏROLO, se levant et saluant le roi.

Pardon. J'ai mes invités, sire.

LE ROI.

Ses invités !

AÏROLO, frappant du pied trois coups sur l'estrade.
Au peuple.

Bourgeois, je frappe les trois coups.
Ouvrez l'énormité de vos oreilles tous.
Manants, et vous, soldats, chers assassins, silence !
Je parle au nom du roi. Je lui fais violence
En répandant le jour, du haut de ce buffet,
Sur le tas d'actions excellentes qu'il fait.
Aujourd'hui la vertu qu'il montre est belle, immense,
Neuve, et n'a pas encor servi ; c'est la clémence.
Ce bon roi nous gardait cette surprise. Il veut
L'amnistie. Ainsi luit le soleil quand il pleut.
Il m'a sauvé. Je suis en tête de sa liste.
Et cependant, étant fort spiritualiste,
Ça dérangeait mes plans de remordre au pain noir
De l'homme, et je voulais souper chez Dieu ce soir.
Mais bah ! Vivons. Ayons les pieds chauds, l'esprit libre,
Le cœur tendre ; il fait beau, l'eau frissonne, l'air vibre,
Le bois chante, le ciel dans les feuillages verts
Brille. Et sur ce, laquais, ajoutez deux couverts.

Les laquais apportent deux chaises près du fauteuil.

LE ROI.

Que signifie ?

AÏROLO.

Attends. J'ai ma boîte à surprises
Aussi moi.

Aïrolo descend les marches de l'estrade en arrière de la table. Le roi étonné le suit des yeux. Aïrolo disparaît du côté du porche couvert de lierre et dont on ne voit pas l'intérieur. Pantomime stupéfaite du roi. Aïrolo reparaît avec lord Slada et lady Janet. Lord Slada et lady Janet, encore à demi endormis, pâles, défaillants, les yeux noyés de rêve et de sommeil, appuient chacun de son côté la tête sur une épaule d'Aïrolo. Ils suivent ses mouvements machinalement et presque sans rien voir. Il les fait monter avec lui tout chancelants sur l'estrade.

LE ROI.

Ciel!

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, LORD SLADA, LADY JANET.

AÏROLO, montrant au roi lady Janet, et souriant.

Vénus, dans les flots et les brises,
Ne s'offrit pas plus belle aux tritons éblouis.

A part.

Je suis un ramasseur de gens évanouis.
Tout à l'heure la vieille. A présent ce beau couple.

A l'orchestre.

La musique!

Fanfare.

LE ROI, crispant les poings.

Traître! ah!

AÏROLO, s'extasiant sur lady Janet.

Teint de lys, taille souple.

Au roi.

J'en suis fort amoureux aussi.

A lord Slada et à lady Janet.

Chers endormis,

Réveillez-vous.

Stupeur des deux amants.
Ils ouvrent les yeux et semblent regarder sans comprendre.

Voici le déjeuner promis.
Je n'ai pu dans le bois trouver que ça.

Il montre la table.

LORD SLADA.

Quel songe !

LADY JANET.

C'est lui ! c'est notre ami !

AÏROLO.

Hors moi, tout est mensonge.
Déjeunons. — Commencez par vous donner un kiss
Correctement.

Les deux amants s'embrassent éperdument.

C'est fait. — Mangeons.

Il les fait asseoir. Les deux amants se mettent à manger avec avidité.
Aïrolo leur coupe les viandes et leur verse à boire. Gestes exaspérés du roi.

Clarets, wiskys.
Anges, je vous invite au gueuleton du sacre.

Au roi.

Si tu dis un seul mot, mon roi, je me massacre.

Il prend un couteau et s'en appuie la pointe sur la poitrine.

LE ROI.

Ne bouge pas !

AÏROLO, versant à boire et découpant tout en mangeant lui-même.
A lady Janet.

Mangez.

A lord Slada.

Buvez.

LE ROI, étouffant de colère, à part.

Le châtier
M'enivrerait.

Bas, à Aïrolo.

Bandit! filou! banqueroutier!

AÏROLO, au roi, lui offrant ce qu'il vient de découper.

Une aile?

LE ROI.

C'est trop fort! ce fat, cette impudique,
Dévorent devant moi ma soupe! — Alors j'abdique!
Autant dire cela.

AÏROLO, frappant dans ses mains.

C'est une idée. Eh bien!
Abdiquons. Sapristi! faisons ça, citoyen.

Au peuple.

Peuple! ce roi parfait n'est point chiche et modique
Dans ses bontés. Il veut vous combler. Il abdique!

Acclamations du peuple.

LE ROI

Mais non! j'ai dit cela pour rire!

LE PEUPLE.

Hurrah!

Réclamations du roi. Aïrolo descend de l'estrade, et va au roi.

AÏROLO.

Trop tard.

LE PEUPLE.

Hurrah!

AÏROLO.

L'on prend toujours au mot un roi qui part.

LE PEUPLE.

Vive le roi Slada!

Enthousiasme autour de lord Slada et de Janet, qui saluent. Fanfares. Les soldats baissent leurs hallebardes. Tityrus prête serment.

AÏROLO, au roi.

C'est fini.

LE PEUPLE, au roi.

Bravo, sire!

LE ROI, à Aïrolo.

Mais ils m'aiment!

AÏROLO.

Tombé. — N'allez pas vous dédire,
Ils vous assommeraient.

LE ROI.

Tu crois?

AÏROLO.

J'en ai l'espoir.

A part.

Un roi, comme ça casse aisément!

LE ROI.

Il faut voir!
Mais mon autorité?

AÏROLO.

Zeste!

LE ROI.

Mais ma vengeance?

AÏROLO.

Pstt !

Acclamations frénétiques du peuple et des soldats autour de lord Slada et de lady Janet.
Le roi s'affaisse éperdu. Aïrolo lui montre la forêt.

Si vous vous sauvez, vous aurez de la chance.

Les hurrahs redoublent. Aïrolo se tourne vers lord Slada et lady Janet.

Vous, vous allez régner à votre tour. Enfin,
Soit. Mais souvenez-vous que vous avez eu faim.

Fini le 27 avril 1867.

SUR LA LISIÈRE D'UN BOIS

PERSONNAGES.

LÉO. — LÉA. — UN SATYRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉO, LÉA, UN SATYRE.

LÉO.

O charme tout-puissant de la pudeur farouche!
Ma bouche ne doit pas même effleurer ta bouche;
Ta robe est le rideau du temple, et je ne veux
D'aucun souffle approchant trop près de tes cheveux;
Tiens ton voile baissé, Léa. Je te respecte.
Ne crains rien de moi.

UN SATYRE, dans le bois.

Phrase absolument suspecte.

LÉO.

Cache ta beauté, viens, et si je m'échappais
Jusqu'à regarder, fais le voile plus épais.
Tout ce que ton fichu couvre, je le devine;
Mais, va, je n'oserais toucher ta chair divine,
Comme on n'ose toucher l'aile d'un papillon.
Tu laisses dans mon ombre un lumineux sillon;
Tu sembles une rose ouverte dans des flammes;
Envolons-nous; mêlons les ailes de nos âmes;
Soyons un couple honnête et céleste, et si pur
Qu'on ne nous puisse plus distinguer de l'azur.
Restons dans l'idéal. Je t'adore.

LÉA.

Je t'aime.

LÉO.

Non. Pas même un baiser! Rêvons.

UN SATYRE.

C'est un système.
Mais cela ne va pas très loin.

LÉO.

Soyons heureux,
Restons chastes; c'est là l'amour profond.

LE SATYRE.

Et creux.

LÉO.

Aimer, c'est oublier la terre; c'est refaire
L'éden rose au-dessus de cette sombre sphère.
Oh! l'amour est un ange.

LE SATYRE.

Et c'est un chenapan.

LÉO.

Commençons par prier.

Levant les yeux au ciel.

Dieu! toi qu'on nomme...

LE SATYRE.

Pan.

LÉA.

On frappe.

LÉO.

C'est l'écho.

LÉA, levant les yeux au ciel.

Dieu des hauteurs sacrées,
Toi qui rayonnes, toi qui bénis...

LE SATYRE.

Toi qui crées.

LÉA.

Sois avec nous.

LE SATYRE.

Il est toujours dans quelque coin.
Soyez tranquilles.

LÉO.

Dieu! Je te prends à témoin.
Je la respecte.

LE SATYRE.

Encore! Ah! la pauvre Petite!

LÉO, les yeux au ciel.

Amour et pureté!

LE SATYRE.

Bérénice avec Tite.

LÉO.

Dieu fit ton âme ainsi que l'abeille son miel;
Avec toutes les fleurs. Oh! la mer et le ciel
S'unissent pour former Cythérée Aphrodite;
Tout l'univers, pensif et doux, la prémédite;
Et pour faire un chef-d'œuvre aussi complet que toi,
Il faut à Dieu, dans l'ombre où tremble notre foi,
L'Éternité.

LE SATYRE.

Le temps de fumer un cigare.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LÉO.

Restons purs. Fleurs, oiseaux, soyez nos guides.

LE SATYRE.

Gare!

LÉA.

Je t'aime.

LÉO.

Les oiseaux ont des chants infinis,
Des langueurs, des soupirs, de longs essors...

LE SATYRE.

Des nids.

LÉO.

Sois comme l'hirondelle.

LE SATYRE.

Une bohémienne.

LÉO.

Tu serais dans la chambre à côté de la mienne,
La nuit, seule en ton lit, eh bien, il suffirait
Pour m'empêcher d'entrer dans ton réduit discret
Que j'eusse, ô ma Léa, présente à la pensée
Ta candeur d'un regard trop amoureux froissée,
Ta grâce, ta beauté fraîche comme le jour...

LE SATYRE.

Et que la porte fût fermée à double tour.

LÉO.

La femme contient Dieu. Tout nous vient de toi, femme!
Nous t'empruntons l'amour, nous t'empruntons la flamme,
Nous te prenons le vrai, le juste...

LE SATYRE.

Et le menton.

LÉO.

Ton nom est Rhée, Aglaure, Hébé, Pallas...

LE SATYRE.

Goton.

LÉO.

Comme en avril la rose éclôt dans les ravines,
Toutes les vérités célestes et divines
Fleurissent dans nos cœurs, sitôt que nous aimons.
Le haut des cœurs est blanc comme le haut des monts;
L'amour est ici-bas la grande cime humaine.
Chaque pas fait vers Dieu vers la femme nous mène.
Rien de mauvais peut-il nous venir d'elle? Non.
La femme, sous la forme auguste de Junon,
Dans cette vérité qu'on appelle la fable,
Verse au zénith un flot de lueur ineffable;
Le ciel est étoilé par ses seins immortels.
Oh! dans le voisinage innocent des autels,
Le feu charnel s'épure, et l'on devient deux anges.
Sous les cloîtres croulants, pleins de clartés étranges,
L'ombre aime à voir un couple errer, tendre et charmant.
Les amours ont toujours hanté pieusement
Les colonnes du temple.

LE SATYRE.

Et les piliers des halles.

LÉA.

Amour!

LÉO.

Sublimité des choses idéales!

LÉA.

Oh! que de profondeurs splendides nous voyons!

LÉO.

La vie autour de nous se disperse en rayons.

LÉA.

Quand une aube s'achève, une aube recommence.

LÉO.

Tout au-dessus de l'homme est bleu. Le ciel immense
N'est que flamme et lumière.

LE SATYRE.

Excepté quand il pleut.

LÉO.

Vivons! du pur amour serrons le chaste nœud.
Oh! quel travail charmant! Garder ton innocence!
L'adorer! N'être plus qu'un esprit, qui t'encense!
Sonder tes yeux profonds! Épier tes désirs!
T'inventer une suite aimable de plaisirs!
Baiser tes pieds, subir tous tes caprices, être
Ton esclave fidèle et doux, ton chien, ton prêtre!
Vouloir ce que tu veux! Se creuser le cerveau
Pour t'offrir à chaque heure un délire nouveau!
T'ouvrir des paradis inconnus! Faire éclore
Sur ton front le sourire et dans ton cœur l'aurore!
Ne jamais oublier un instant le devoir
De chercher ce qui peut te charmer, t'émouvoir,
Te plaire! et tous les jours recommencer!

LE SATYRE.

Va, pioche.

LÉO.

Viens!

LÉA.

Où?

LÉO.

Dans ce bois.

LÉA.

Mais…

LE SATYRE.

Fin de l'idylle : un mioche.

H. H., 16 juin 1873.

ÊTRE AIMÉ

LE ROI.

Sais-tu ce qui me manque et ce qui, nuit et jour,
Se refuse à ma soif ardente? c'est l'amour!
Ah! c'est vrai, je suis roi, cela doit me suffire;
Roi, vous êtes heureux! C'est bien facile à dire.
Un roi n'a qu'à vouloir, un roi peut tout. Eh bien,
Retiens ceci, je peux tout, mais je ne peux rien.
Hélas! j'ai tout un peuple et je n'ai pas une âme.
Ce royaume, le cœur quelconque d'une femme,
Je ne l'ai pas. Je vois des gens s'aimer, je vois
Des êtres s'appeler dans l'ombre à demi-voix,
Je vois les cœurs, les seins, les passions fougueuses,
L'amour! je vois des gueux adorés par des gueuses;
Eh bien, cet amour-là, même celui qui joint
Les cœurs les plus abjects, ô deuil! je ne l'ai point!
Je puis tout, mettre avec un mot l'Europe en flamme,
Tout, hors réaliser ce rêve qu'une femme
M'aime à cause de moi, parce que je suis moi,
Quelqu'un, un homme, et non parce que je suis roi!
Un roi n'est jamais sûr d'être aimé pour lui-même;
On l'aime pour le bruit qu'il fait, pour l'or qu'il sème,
Pour le sceptre qu'il tient, pour le trône qu'il a,
Et non parce qu'il est le garçon que voilà!
Une belle aux yeux purs me dit : Je vous adore!
Parce qu'un diable d'homme, espèce de centaure,
Est à ma porte, fier et la lance en arrêt;
Ôtez la sentinelle et l'amour disparaît.
L'amour, c'est l'humble aumône et la vaste largesse.
C'est toute la folie et toute la sagesse.
Dieu refusa ce don aux rois en les créant.
Ah! le nain est parfois nécessaire au géant;
Le colosse a besoin, qu'il soit lion ou mage,
Que l'atome soit près de lui dans cette cage,

Le destin. En amour personne n'est petit.
La barque aide un trois-ponts tonnant qui s'engloutit;
La douce Inez soutient l'effrayant roi don Pèdre;
Un brin d'herbe devient le point d'appui d'un cèdre.
Ah! l'enfant Cupidon, ce petit drôle-là,
Toujours au sort des grands et des dieux se mêla,
Et le titan, l'archange immense, le génie,
Se meurt, si ce marmot ne lui tient compagnie.
Je veux qu'on m'aime! Hélas! l'apparence se vend,
Des âmes au marché, cela se voit souvent,
Mais la réalité d'un cœur, ce diadème,
Ce sommet, cet olympe, être aimé, non, pas même
Avec le don d'un astre on ne l'achète pas!
Un instinct inquiet qui vous nomme tout bas,
Un soupir ignoré qui songe et vous adore,
Un front qui d'un reflet d'aube pour vous se dore,
C'est la gloire, et rien n'est comparable à l'effroi
De vivre sans un cœur pensif derrière soi.
Un roi qu'on hait envie un va-nu-pieds qu'on aime;
Se sentir dédaigné quand on se voit suprême
Est affreux; plus on est grand, glorieux, puissant,
Superbe, couronné de lauriers, plus on sent
Dans l'ombre autour de soi la glace inexorable,
Et le plus triomphant est le plus misérable.
Soyez Marie, ayez Darnley, n'importe qui,
Rizzio; soyez Christine, ayez Monaldeschi;
Soyez Pierre le Grand, épousez des servantes;
Ayez tout de l'amour, même les épouvantes,
Mais ayez l'amour. Dieu sans l'amour serait seul,
Et le ciel étoilé ne serait qu'un linceul.
Les ténèbres mettraient sur Dieu leurs plis sans nombre.
L'oubli, c'est du silence et la haine est de l'ombre.
Je veux, pour mon bonheur comme pour mon souci,
Retrouver dans un autre un moi-même adouci.
Homme, être le premier, femme, être la première
Pour quelqu'un, c'est tout. L'homme a besoin de lumière,
D'aurore, de clarté, de rayons, et n'avoir
Personne, pas une âme au monde en son pouvoir,
N'avoir, dans cette foule où nul dieu n'est sans prêtres,
Pas un être parmi tant de millions d'êtres,
Que rien par votre aimant ne soit pris et séduit,
Que pas un cœur ne songe à vous, c'est de la nuit!
Hélas! est-il donc vrai qu'on puisse sur la terre
Être beaucoup de cœurs que le deuil solitaire

Dévore, et qui n'ont rien que l'ennui, ce vautour!
Pourquoi ne pas vouloir de nous, ô sombre amour?
Tout peut être accablant, mais Rien, c'est incurable.
Rien! Ah! le couple est saint, le nid est vénérable,
Le fond de la nature est un immense Hymen;
J'en veux ma part! Je veux une main dans ma main.
Sans l'amour ce n'était pas la peine de naître,
Et cela ne vous sert à rien d'être le maître,
L'empereur, le césar, l'homme unique et pensif.
Être aimé, c'est avoir l'œil clair et décisif,
Le front gai, l'esprit prompt, le cœur fort, l'âme haute.
Autrement, si les cœurs, sans que ce soit ma faute,
Me sont fermés, tout est ingrat, rien n'est vermeil;
Si l'on ne m'aime pas, qu'importe le soleil
Avec sa grande flamme inutile! Qu'importe
Le frais avril ouvrant aux papillons sa porte,
Le doux mai dont j'ai droit de nier la chaleur,
Et qu'est-ce que cela me fait que l'arbre en fleur
Frissonne, et que le chant des oiseaux se confonde
Avec l'hymne du vent dans la forêt profonde!

15 mars 1874.

[LES DEUX HONNEURS][1]

[Le duc Arnould, épris de Margaretha, ne lui laisse, pour sauver la vie de son père, que cette alternative : ou elle sera à lui, ou la ville assiégée se rendra.]

MARGARETHA. — BERTHOLD.

MARGARETHA.

Il faut que je lui cède ou que vous lui cédiez.

BERTHOLD.

Cédez-lui. Quant à moi je ne rends pas la ville.
Altesse, je n'ai point la manière incivile,
Mais expliquons-nous bien et causons toutefois.
Si le hasard, tenant sa balance à faux poids,
Met dans les deux plateaux mon honneur et le vôtre,
S'il faut se décider et choisir l'un ou l'autre,
Je vous déclare ici, moi soldat, moi seigneur,
Que je préférerai, madame, mon honneur.
Vous êtes fiancée et vous dites : Mon âme
Appartient à celui dont je serai la femme.
Vous êtes la beauté. Votre honneur, c'est l'amour.
Moi je suis le devoir, muré dans une tour.
L'honneur des femmes, c'est un parfum qui s'envole,
C'est un souffle, un rayon, une frêle corolle
Que le caprice fane en venant s'y poser ;
C'est une fleur qui meurt sous le pli d'un baiser.
On passe, on dit : C'est bien ; elle est déshonorée.
Et l'on rit. Et la femme éclatante, admirée,

[1] Nous avons remis dans ce volume les scènes et fragments parus dans l'édition originale de *Dernière Gerbe*. Les titres placés entre crochets n'existent pas sur le manuscrit.

Radieuse, superbe, et mise en liberté,
N'en a que plus de joie avec plus de beauté.
Mais, Christ! il n'en est pas ainsi de ce qu'on nomme
De ce mot effrayant et noir, l'honneur d'un homme!
Madame, quand un fils d'une ancienne maison
Souille par quelque fuite ou quelque trahison
Son vieux nom qui faisait les bannières plus blanches,
Quand un chêne s'abat avec toutes ses branches,
Quand un baron s'écroule avec tout son passé,
L'empereur songe, pâle et le sourcil froncé,
Les soldats sous la tente ont de sinistres rêves,
Ce cri : malheur! malheur! sort du fourreau des glaives,
Les donjons sur les monts en parlent mécontents,
Et la chevalerie en retentit longtemps.
Un homme flétri fait une race ternie,
Et tout le vieil éclat n'est plus qu'ignominie.
Le félon sent l'opprobre habiter sous son toit,
Et, s'il regarde au mur de son manoir, il voit,
Spectres que le vent pousse avec de sourds murmures,
Tous ses aïeux pendus aux clous de leurs armures.
A côté de mon nom, qu'est-ce que votre cœur?

MARGARETHA.

Vous n'avez jamais eu de femme ni de sœur!

MAGLIA

I

Un seul jour ne fait pas un homme tel que moi.
Ah ça, duc! croyez-vous bonnement qu'il suffise
Que Palémon se soit amouraché d'Orphise
Et l'ait conduite à l'antre où Didon s'oublia,
Pour produire un beau jour le seigneur Maglia?
Altesse, il m'a fallu des revers, des traverses,
De beaux soleils, coupés d'effroyables averses,
Être pauvre, être errant et triste, être cocu,
Et recevoir beaucoup de coups de pied au cu,
Avoir des trous l'hiver à mes grègues de toiles,
Grelotter, et pourtant regarder les étoiles,
Pour devenir, après tous mes beaux jours enfuis,
Le philosophe illustre et profond que je suis.
Oui, savoir vivre seul, songer près des rivières,
Empocher beaucoup moins d'écus que d'étrivières,
Servir de gros abbés au regard en dessous,
Boire avec les buveurs, aimer avec les fous,
Être très malheureux, être très misérable,
C'est ainsi qu'on arrive à ce point admirable
Qu'en moi vous contemplez et qui vous attendrit.
Le sort a travaillé longtemps à mon esprit.
Des bourgeois amoureux, bêtes, sots, économes
Et laids, font des enfants, le destin fait des hommes.
Je suis le composé d'un tas d'évènements.

II

Pardieu! depuis trente ans je feuillette et tourmente
D'une nocturne main les exemplaires grecs;
J'apprends par cœur les grands, je relis les corrects,
Je les fouille et les pille et prends note sur note;
Je vide en mon esprit les poches d'Aristote;
Au bois du Pinde, où j'erre armé d'un gros bâton,
J'ai retourné vingt fois le gousset de Platon;
Je fréquente Solon, Cratès et Pythagore;
Je vais souvent la nuit cueillir la mandragore
Sous le gibet, où pend le voleur endormi;
Eh bien! toujours, partout, j'ai trouvé, mon ami,
Ceci comme le fond de toutes les sagesses:
Celui que le destin comble de ses largesses,
Pour qui sont faits les prés, les vallons, les ruisseaux,
Et les pourpres du soir et le chant des oiseaux;
Celui qui rit au nez des rhéteurs du Portique,
Celui dont Jupiter n'est que le domestique,
Celui qui n'a jamais de trous à son manteau,
Qui passe en souriant à côté d'Alecto,
Les yeux pleins de lumière et le front dans les nues;
Celui qui voit danser les muses toutes nues;
Le sage, le vainqueur, et le juste, et l'heureux,
Le satrape, le roi, — c'est un homme amoureux!

III

MAGLIA. — DON CEFALO.

Maglia vient de s'embusquer à la nuit noire pour voler. Survient don Cefalo.

MAGLIA, à part.

Quelqu'un vient.

DON CEFALO, soupirant.

Hah!

MAGLIA, dans son coin.

C'est un amoureux, car je l'entends qui souffle.

DON CEFALO, dirigeant vers lui sa lanterne.

Maglia!

MAGLIA, à part.

Cefalo!

DON CEFALO.

Que fais-tu là, maroufle?

MAGLIA, impudemment, nez en l'air, jambes croisées.

Vous le voyez, seigneur, je regarde Phébé.

DON CEFALO.

Vraiment!

MAGLIA.

Et mon esprit, par l'étude absorbé,
Fait, sur cette planète aimable et notre amie,
Des observations de haute astronomie.

DON CEFALO.

Drôle!

MAGLIA, continuant.

Et je suis, d'honneur, toujours plus étonné,
Car tant de gens, marquis, saint moine, juif damné,
Font des trous à la lune, en ce siècle de gloire,
Qu'elle devrait avoir l'aspect d'une écumoire!

DON CEFALO, bas et vite.

Trouve-moi sur-le-champ trois coquins comme toi.

MAGLIA, éclatant de rire

Monseigneur n'y va pas de main morte.

DON CEFALO.

Eh bien, quoi?

MAGLIA, se levant, avec majesté.

Trois mortels comme moi, sans crainte, sans envie,
Trois sages connaissant profondément la vie,
Comme moi pleins d'esprit, seigneur, et, comme moi,
L'épaule armoriée aux fleurs de lys du roi;
Les trouver! sur-le-champ! cela n'est pas facile,
Et cette marchandise est rare dans la ville.

Don Cefalo lui donne une poignée d'or qu'il compte avec éblouissement.

DON CEFALO.

Et vingt doublons de plus, quand tu m'auras trouvé...

MAGLIA.

Trois collaborateurs.

DON CEFALO.

Va, cours, bats le pavé,
Fais vite.

MAGLIA.

Allez-vous-en alors.

DON CEFALO.

Quoi?

MAGLIA.

Que je meure
Si je ne vous ai pas vos trois amis sur l'heure!
Laissez-moi seulement tendre ici mes filets.

A part.

Qu'en veut-il faire? bah! que m'importe! ayons-les.

DON CEFALO.

Soit. Je reviens.

....

MARAVÉDI (DON CÉSAR)[1] à don Pompayo.

Vous m'avez demandé trois coquins. Les voici.

Les trois personnages saluent le gentilhomme avec un sourire délicieux.

Vous avez désiré trois drôles admirables,
Trois cuistres, trois gredins, trois gueux, trois misérables,
Monseigneur, j'ai l'honneur de vous les présenter.
Celui-ci.....
.....il se nomme
Signor Spinalonga, chanteur italien,
Et voleur. C'est du reste un très homme de bien.
.....Il vient de Rome.
Vous voyez dans cet autre illustre gentilhomme,
De qui le haut-de-chausse est un peu fatigué,
Maître Croquelardit, un français distingué,
Un brave, un capitaine, un porteur de panache
Qui de son baudrier pour un mot s'enharnache.
Homme de naissance. Maître d'armes.....
.....Il tient à plein poignet
Mieux que Girard d'Angers l'épée académique,
Et se plaît à tuer les gens. C'est son comique.
....
Pour peu qu'on le coudoie, il prend l'air furieux

[1] Maglia prend ici le nom de Maravédi ou se confond avec don César. Don Cefalo devient don Pompayo.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Plus que les Némésis et que les Tisiphones,
Et fait faire aux poltrons des figures bouffonnes.

....

Qu'exigez-vous de lui ? commandez à présent,
Il est très bon garçon, très doux, très complaisant.
Tenez, ce gros abbé, rustre aux couleurs vermeilles,
Il va, si vous voulez, lui couper les oreilles.

L'ABBÉ, souriant.

Comme ce don César raille agréablement !

SPINALONGA, à l'abbé.

Je vous l'avais bien dit, c'est un homme charmant.

IV

La vie, ô gentilhomme, est une comédie
Étrange, amère, gaie, effroyable, hardie,
Taillée au vieux patron des pièces du vieux temps,
Avec des spadassins, avec des capitans.
La morale en est sombre et cependant fort saine.
Tout s'y tient. La vertu, dès la première scène,
Tombe dans une trappe, et la richesse en sort;
Chacun pousse son cri pour se plaindre du sort;
Le savant brait, le roi rugit, le manant beugle;
Le mariage est borgne et l'amour est aveugle,
La justice est boiteuse et l'honneur est manchot;
L'enfer, dont on voit luire en un coin le réchaud,
Qui jette au front du riche un reflet écarlate,
De toutes les vertus a fait des culs-de-jatte;
Le bravo guette un duel, l'amoureux un duo;
L'eunuque, — c'est l'envie, — enrage, crie : « Ah! oh! »
Et jette à tout sultan des regards effroyables;
Toutes les passions, qui sont autant de diables,
Ont leur rôle, tantôt dolent, tantôt pompeux.
C'est beau! Figure-toi la pièce, si tu peux;
Elle a le cœur humain pour scène, et pour parterre
Elle a le genre humain.

A la fin du mystère,
Le rideau tombe. On siffle. — Absurde! tout est mal!
On demande l'auteur et l'acteur principal.
Le riche veut ravoir son argent. Cris, tapage.
— L'auteur! l'auteur! nommez l'auteur! à bas l'ouvrage!...
Alors, apparaissant devant la rampe en feu,
Satan fait trois saluts, et dit : « L'auteur, c'est Dieu. »

Note du manuscrit : Dicté le 2 décembre 1842.

V

BLANCMOINEAU. — MAGLIA.

BLANCMOINEAU.

Je veux l'épouser!

MAGLIA.

Fichtre! ah fichtre! l'hyménée!
Elle est charmante avant; mais après? question.
Ça vous peut concourir pour le prix Monthyon
À cette heure, c'est humble et rougissant, ça baisse
Les yeux, c'est doux, timide, et blanc comme une abbesse,
Tant qu'on roucoule avec l'herbe pour canapé;
Mais sitôt mariée, ou je suis bien trompé,
Elle sera revêche, altière et réfractaire.
Diable! avant d'épouser, regarde au caractère!
Philosophons, mon cher, au sujet d'Oliva.
Le mariage, ami, n'est pas l'amour qui va
Chanter dans la prairie avec l'agneau qui bêle;
Le mariage est grave. Aigris un peu la belle,
Voilà ton paradis qui décampe au grand trot.
Fais Ève acariâtre, et Satan est de trop.
Se marier!... C'est mettre en cellule son âme!
Écoute, enfant : le fond de l'homme, c'est la femme.
Pour moi, je dis toujours, lorsque je veux savoir
Si je dois sur le sort d'un homme m'émouvoir,
Je dis toujours avant de plaindre un personnage,
Non : quel fut son destin? mais : quel fut son ménage?
O blessés douloureux, ô chassés, ô proscrits,
O vous les grands souffrants dont on entend les cris,
Gigantesques vaincus de l'histoire, Encelades
Terrassés au milieu des sombres escalades,
Hommes des fiers combats, hommes des durs trépas,
Je vous déclare heureux et je ne vous plains pas
Si, côte à côte avec vos grands malheurs, vous n'eûtes
La contrariété de toutes les minutes.
Fils, les petits ennuis vous prennent corps à corps.
Fils, pour l'abattement des hommes hauts et forts,

Les coups d'épingle font plus que les coups de foudre.
Vois-tu, dans un acide intime se dissoudre,
Avoir toujours le bât qui blesse à quelque endroit,
Être en tout rebroussé, n'avoir pas même droit
De geindre et de remplir de plaintes la contrée,
Nulle méchanceté n'étant là démontrée,
Et, pour gâter la vie, avenir et présent,
La contradiction des humeurs suffisant,
Avoir pour vis-à-vis deux yeux fixes maussades;
Rendre, la patience échappant, les ruades;
Lutter; être bourreau tout en étant martyr;
Quereller, disputer, chamailler; se sentir
L'âme attelée avec une autre en sens inverse;
Faire la paire avec une femme diverse;
Toujours rencontrer noir chaque fois qu'on dit blanc,
Voilà le désolant, l'écrasant, l'accablant!
On a beau faire et dire, être sage et robuste,
On a beau se résoudre à vivre comme un buste,
Se dire : — Soyons calme, ayons des angles ronds,
Vivons, tirons-nous-en le mieux que nous pourrons; —
Bien s'aplatir, rentrer sous soi son caractère...
On finit par s'abattre, et par tomber à terre,
Saignant, morne, épuisé, vide, éreinté, fourbu.
Je ne sais si Socrate est mort pour avoir bu
D'un seul coup la ciguë ou lentement Xantippe.

VI

Préférer cent écus à deux cents coups de trique,
A toucher ses loyers être géométrique,
Souhaiter peu qu'un roi revive en un dauphin,
Se chauffer ayant froid, se gaver ayant faim,
Aimer les sermons courts et la bonne cuisine,
S'envoyer des baisers de voisin à voisine,
Faire de son corset sa boîte à billets doux,
Adorer une vache étant chez les indous,
Mettre, si l'on est juge, un rustre à la torture,
Tout cela c'est fort simple et c'est dans la nature.
Mais ce qui m'exaspère et ce que je ne puis
Admettre, c'est qu'ayant dans ton jardin un puits,
Si ta femme te trompe, ou duchesse ou fermière,
Tu ne l'y flanques pas la tête la première!

VII

MAGLIA. — LE DUC. — LE MARQUIS.

LE DUC, un papier à la main.

Écoute ce sonnet.

MAGLIA.

Duc, laissez-moi tranquille,
Ou,
Il siffle.
Voici ma chanson.
Il resiffle.

LE DUC.

Drôle!

LE MARQUIS, à Maglia.

J'ai par la ville,
Erré, tourné, cherché, sans retrouver l'endroit.

LE DUC, revenant à Maglia.

Ces trois vers seulement.

MAGLIA, reculant et sifflant.

Point. C'est beau. L'on vous croit.
Au marquis.
Je connais la maison.

LE MARQUIS.

Toi, faquin!

MAGLIA.

Trois pistoles,
Et je vous en fais voir la porte en trois paroles,
Je vous l'indique mieux qu'avec un numéro.

LE MARQUIS, tirant trois pistoles de son gousset.

Va.

MAGLIA, empochant.

La masure est près de l'hôtel de Haro.
Un magnifique bœuf, accroché dans cet antre,
Ouvert du haut en bas par le milieu du ventre,
Pend, sanglant, rose et frais dans l'ombre du charnier.
Avec un crayon noir pris chez le charbonnier,
Quelqu'un a sur le mur écrit : JE L'AIME ENCORE!
Trois petits enfants, doux et gais comme l'aurore,
Jasent sur le gazon, nappe aux vertes couleurs,
Qu'émaillent par endroits, à défaut d'autres fleurs,
Les morceaux d'un pot bleu, cassé par quelque ivrogne.
Le vieux toit est rongé comme un ducat qu'on rogne;
Et d'en bas on entend à travers le plancher
Gémir une colombe et siffler le boucher.

Il regarde le duc qui se rebiffe.

C'est là qu'est votre Inez d'un voile brun couverte,
Regardant de côté par sa persienne verte.

LE MARQUIS.

C'est vrai.

LE DUC, au marquis.

Fi! toi, seigneur, si luisant au soleil,
Déterrer une fille en un taudis pareil!

MAGLIA.

C'est la fable : le Coq, le Fumier et la Perle.

Le vieux duc se rapproche de lui avec son papier, il se retourne et se met en défense.

Moi, je ne suis pas coq, monseigneur, je suis merle.

Il siffle. Le duc s'en va.

LE MARQUIS, remettant une grosse bourse à Maglia.

Va trouver de ma part Inez, esprit subtil.

MAGLIA.

Il s'agit de changer la perle en grain de mil.
Je comprends.

VIII

Serais-je mécontent? Moi mécontent, non pas!
Parlant à ma personne, ici je me déclare
Que je suis jeune, beau, charmant, illustre et rare,
Superbe et triomphant dans mes ambitions!

Presque tous les ennuis, les désillusions,
Qui rendent le cœur triste et l'existence blême,
Résultent des aveux qu'on se fait à soi-même.
On se dit : je suis vieux. C'est fini, l'on est vieux;
La patte d'oie éclôt en gerbe au coin des yeux,
Et puis les cheveux gris poussent que c'est merveille!
On s'endort en disant : je suis bête! On s'éveille
Stupide. On dit, rêveur et sans savoir pourquoi :
Je crois qu'en général on se moque de moi!
C'est bon, on ne voit plus qu'amis raillant vos fautes,
Que gens pouffant de rire et se tenant les côtes;
Un enfant au maillot vous laisse convaincu
Qu'il s'est gaussé de vous. On croit être cocu?
Votre femme à l'instant vous taille l'uniforme.
On croit être bossu? Gageons qu'un dôme énorme
Vous pousse en moins d'un an au beau milieu du dos.
On se dit un beau soir en tirant ses rideaux :
Je suis malade. On a la fièvre tout de suite.
On dit : je suis dévot! C'est fait, on est jésuite.
On s'écrie un jour : bah! je n'aime plus Suzon,
Ou Margot. On se sent dans le cœur un glaçon,
Et l'on tombe en trois jours dans la mélancolie
D'un chien qui n'aime plus personne et qu'on oublie.
Du froid qu'on croit avoir on est toujours transi;
La force, c'est la foi. Morale de ceci :
L'homme sur cette terre, humble boule aplatie,
Joue avec la Fortune une rude partie;
Cachons nos cartes. Perte ou gain, tenons-nous bien.
Même avec mauvais jeu, ne convenons de rien.
Rien n'est plus maladroit, dans ce monde de peines,
Que ces consentements aux misères humaines.
Le mal que nous rêvons nous épie en effet,
Et tout ce qu'on se dit, le diable nous le fait.

Bien des choses nous sont prises et retranchées
Pour les avoir trop tôt et bêtement lâchées.
C'est une vérité qu'un mystère est caché
Dans cette vie où Dieu sur le sage est penché,
Et je crois, pour ma part, que Satan, fourbe insigne,
Ne peut rien faire à l'homme avant qu'il s'y résigne.
Donc je suis fort content et de joie enragé
D'être ce que je suis et d'avoir ce que j'ai.

DON CÉSAR

I

UNE AVENTURE DE DON CÉSAR.

DON CÉSAR. — UN PASSANT. — DES ALGUAZILS.

A Madrid. Une rue des faubourgs.

DON CÉSAR.

Dans ce qui fut ma poche et ce qui n'est qu'un trou,
Pas le moindre liard se heurtant contre un sou!
Votre bruit, ô sequins, vaut le luth et le cistre;
Une position entre toutes sinistre
Est celle d'un mortel qui n'a dans ses haillons,
Sequins, rien qui ressemble à vos gais carillons.

Don César en guenilles. Passant magnifiquement vêtu, rapide et inquiet. — Don César l'admire et confronte ses haillons avec la splendeur du passant. Monologue envieux. Le passant de son côté le regarde. Tout à coup le passant l'apostrophe.

LE PASSANT.

— Changeons d'habits.

DON CÉSAR, stupéfait.

Hein ? quoi ?

LE PASSANT.

Combien veux-tu me vendre ton costume ?

DON CÉSAR, regardant ses loques.

Un costume, ça!

LE PASSANT.

Dis.

DON CÉSAR, montrant sa veste.

Ce pourpoint est posthume.
Jadis il exista, maintenant il est mort.

Montrant sa cape.

A travers ce manteau le vent hideux me mord,
Et je puis à travers mon feutre voir les astres.

LE PASSANT.

Et combien en veux-tu de piastres? dis!

DON CÉSAR.

Des piastres
Par-dessus le marché!

Consentement ahuri et joyeux. — Le passant se met à déshabiller fièvreusement don César.

DON CÉSAR.

Prenez garde!
Vous dévoilez, aux yeux du peuple épouvanté
Et malgré ma pudeur en pleurs, ma nudité.

Tous deux se déshabillent, puis se rhabillent. César est un seigneur et le passant un gueux.

DON CÉSAR, considérant le passant en guenilles.

Quelle mine effroyable j'avais!

Le passant disparaît. Don César fait quelques pas, se carrant dans ses beaux habits. Survient une escouade d'alguazils, qui l'entoure.

LES ALGUAZILS.

Ah! le voilà! C'est lui! — Repincé! — Suis-nous, chien!

DON CÉSAR.

Messieurs, c'est une erreur; mais c'est une aventure.
J'accepte. Je vous suis.

UN ALGUAZIL.

Viens!

DON CÉSAR.

La rue est obscure.

UN ALGUAZIL.

Ici, chien!

DON CÉSAR.

Vous avez des manières, d'honneur,
Charmantes. Souperai-je où nous allons, seigneur?

UN ALGUAZIL.

Bâillonnez ce garçon d'esprit.

DON CÉSAR, se débattant.

Sbires du diable!

Le gentilhomme qui a changé d'habits avec Don César était un condamné à mort évadé de la Capilla la veille de son exécution.

Don César a beau nier, on l'emprisonne.

Une belle fille lui offre sa main, riche, noble, etc. — Éblouissement de Don César. Tout s'explique. La belle fille veut ce mari afin d'être veuve, état charmant. Un gentilhomme qu'on va pendre lui convient. Force scènes comiques. Trouver un dénouement.

II

DON CÉSAR. — DON ALCIBIADÈS. — GOULATROMBA.

Cour des Miracles de Madrid. Tous les gueux.

DON CÉSAR.

Qu'avez-vous, mon très cher? Qui vous fait à cette heure
Souffler lugubrement comme un marsouin qui pleure?
Je vous trouve tragique et bête cet été?

DON ALCIBIADÈS.

Je l'avoue, ô César, je suis tout contristé
De sentir le lard rance au lieu de la vanille,
Et d'avoir pour chasuble une affreuse guenille
Dont les trous laissent voir ma chair aux curieux.

DON CÉSAR.

Pédant!

Alcibiadès s'éloigne.

Oh! que je hais ces airs mystérieux,
Et ces prétentions que n'aurait pas un sage
De ne jamais montrer aux gens que son visage!
Mon pourpoint est percé. Je n'en puis mais. Tant pis!

Passe Goulatromba, l'air abattu.

Mais, ô frère de cœur, drapé d'un vieux tapis,
Qu'as-tu, toi? Fallait-il qu'à ce point je tombasse
De voir Goulatromba marcher l'oreille basse?
A ces airs éplorés quels malheurs t'ont réduit?

GOULATROMBA.

J'ai, tel que tu me vois, passé toute la nuit
A fouiller, le cœur plein de projets pacifiques,
Les poches de quatorze ivrognes magnifiques.
J'ai trouvé quatre sous. Ma foi! j'espérais mieux.

DON CÉSAR.

Soyons deux grands seigneurs pensifs et sérieux,
Deux philosophes, rois de la machine ronde.
Traitons comme fumier tous les biens de ce monde.
D'ailleurs j'estime heureux le chercheur humble et doux
Qui put ne rien trouver et trouva quatre sous.

III

DON CÉSAR. — ZEBEDRO.

DON CÉSAR.

Commençons par poser
Les axiomes. — C'est le moyen de causer
D'une façon correcte à la fois et civile.
— Parmi tous les états nocturnes d'une ville,
Je n'en connais, s'il faut dire tout en un mot,
Que trois, que puisse faire un homme comme il faut,
Un gentilhomme, sans qu'à son rang il en coûte;
C'est : — Amoureux, voleur, et chiffonnier.

ZEBEDRO.

Sans doute.

DON CÉSAR.

Le premier se compose un peu des deux derniers.

ZEBEDRO.

Bah!

DON CÉSAR.

Que font les voleurs? que font les chiffonniers?
Ils vont, fouillant la rue ou forçant murs et grilles,
Dérober des trésors, ramasser des guenilles,
Prendre aux gens ce qu'ils ont, ou, non sans quelque ennui,
Se mettre sur le dos ce que dédaigne autrui.
Les amoureux font-ils autre chose?

ZEBEDRO, rêveur.

Une femme...

DON CÉSAR.

Est guenille ou trésor.

ZEBEDRO.

C'est juste. Sur mon âme,
Vous dites vrai.

DON CÉSAR.

Mon cher, je sais tout par hasard
J'aurais été Platon si je n'étais César.

LES GUEUX

I

MOUFFETARD. — LE MARQUIS GÉDÉON.

Une rue solitaire. Plus de murs que de maisons. Au coin d'une borne est assis un philosophe; il est en haillons, pieds nus, avec une sébile de mendiant devant lui. Il s'appelle Mouffetard. C'est lui probablement qui plus tard a donné son nom à une rue.

MOUFFETARD.

Je croirais être au siècle enchanté de la fable
Si l'on m'offrait dix sous d'une façon affable;
Avec dix sous j'aurais de quoi boire, manger,
Et cueillir sur Goton la fleur de l'oranger.
Une somme d'où sort le bonheur, voilà, certe,
Un beau rêve; mais quoi! cette rue est déserte;
Et d'ailleurs l'idéal nous échappe toujours.
Plus qu'une ruche à miel dans la gueule d'un ours,
Plus que l'ambre au cloaque ou l'ébène à Carrare,
Un passant prodiguant dix sous dans l'ombre est rare.

Entre LE MARQUIS GÉDÉON.

GÉDÉON, apercevant Mouffetard.

Cet homme est misérable et pensif à mon gré.
Si je l'interrogeais?

Il s'approche de Mouffetard.

Écoute. Je paierai.
Je suis marquis; je veux savoir le fond des choses.
Sur tout, sur les effets ainsi que sur les causes,
Je veux la vérité. Je te vois là, rêvant,

Et tu dois être, étant si pauvre, très savant.
Parle. Que penses-tu de Dieu?

MOUFFETARD.

Dieu? Je le cherche.
A l'esprit qui perd pied le dogme tend la perche.
Mais le dogme parfois casse; on est arien,
Puis socinien, puis janséniste, puis rien.
Tu veux philosopher, marquis? C'est une idée.
On prend à Vaugirard son vol pour la Chaldée,
Et l'on arrive au but, zéro, tout aussi bien
Que Thalès, Pythagore, et dom Félibien.
O mon marquis, la mer, la terre, les espaces
Pleins d'affreux bruits, de chocs profonds, d'oiseaux rapaces,
Le ciel, cela paraît très grand dans la vapeur.
Hélas! zéro, c'est là le fond, j'en ai bien peur.
Écoute, quand je vois les tigres, les crotales,
Les docteurs de Sorbonne et les cours prévôtales;
Quand Dieu, qui pourrait tout faire du bout du doigt,
M'escamote en avril le printemps qu'il me doit,
Mauvais payeur faisant faillite aux échéances;
Quand, le bien-être étant une de nos créances,
Ce Dieu, qui n'est pas Dieu s'il n'est la probité,
Nous donne trop d'hiver et pas assez d'été;
Quand il fait l'acarus qu'on distingue à la loupe;
Quand il jette à l'écueil difforme une chaloupe
Et laisse se noyer de pauvres gens, pouvant
Empêcher tout le mal que font les coups de vent;
Quand, sans pitié pour l'être affreux qu'il met au monde,
Procréant au hasard le laid, l'abject, l'immonde,
Il manque Antinoüs et réussit Veuillot,
J'aime mieux, ne voyant à personne un bon lot,
Douter qu'il soit, plutôt que de conclure en somme
Que cet honnête Dieu n'est pas un honnête homme.
Ainsi pensaient Ibas d'Édesse et Paul de Tyr.
Maintenant que ce Dieu me condamne à rôtir
Au gouffre où Dante a vu Benoît et Malateste,
Pour des fautes qui sont sa faute, je proteste.
L'enfer, c'est l'homme, hélas! mouché par Dieu morveux.
Quant à l'âme, parlons de l'âme, si tu veux.
Ah! tu prétends savoir la grande loi future,
Quelle prison la mort cache en son ouverture,
Ce qui t'arrivera défunt, et dans quels crocs,

Marquis, te saisiront les êtres sépulcraux;
Eh bien, apprends ceci, moi qui suis de l'étoffe
De Zoroastre, moi l'unique philosophe,
Moi qui dus être prêtre et fus galérien,
Moi qui sais tout, et plus que tout, je n'en sais rien.
L'homme, ce monstre, a l'âme avec lui dans sa niche;
Si l'âme existe, elle est à peu près ce caniche
Qu'on donne au lion fauve en son noir cabanon.
Maintenant, l'âme est-elle? Oui certe! Ah! pardieu non!
Elle est! Elle n'est pas! Et là-dessus les sages
Se prennent aux cheveux, quand ils en ont. Leurs âges
Ne les empêchent pas de se montrer le poing.
L'âme, est-ce une ombre? Non. Est-ce une flamme? Point.
Qu'est l'âme? Psitt! Voilà ce que pensait sur l'âme
La belle Allyrhoé qui prouva qu'une femme
Peut être, au pays grec comme au pays latin,
Un sage, d'autant plus qu'elle est une catin.
Cette Allyrhoé-là buvait de l'or potable,
Se baignait dans du lait divin, trait dans l'étable
D'Apis et d'Io même, et donnait au larbin,
Sacré, qui l'essuyait, trente drachmes par bain;
Aussi je ne puis dire en quel trouble me laisse
Le décret qu'a sur nous lancé cette drôlesse.
Point d'âme, c'est fort dur. Et peu de Dieu. Si peu
Que le diable s'en sert pour allumer son feu.
Tout est doute, marquis, tout. De là le marasme
De Kant et de Voltaire, et la maigreur d'Érasme.
Moi, je plains Dieu. Peut-être on le calomnia.
Je voudrais l'opérer; il a pour ténia
La religion; Rome exploite son mystère.
Pauvre Dieu dont le pape est le ver solitaire.
Sous un nain parasite un colosse a langui;
Le chêne est quelquefois dévoré par le gui;
O marquis, si Dieu meurt, c'est tué par le prêtre.
Ah! j'ai beau regarder, je ne vois rien paraître;
Pourtant, j'ai plus que Lipse, Argolus et Manou,
Marquis, levé la tête et fléchi le genou.
Le réel qui luit, c'est la Mort qui le reflète;
L'homme ne voit de jour qu'à travers ce squelette.
Donc, rien. Confucius a beaucoup fureté;
Que trouve-t-il au fond de sa tasse de thé?
Zéro. Zéro, plus Rien. C'est là tout ce qui perce
Derrière la sagesse auguste de la Perse,
A travers Delphe et l'Inde, et par les trous sournois

Qu'ont faits à la cloison du destin les chinois.
Et tu n'en sauras pas plus long, si tu t'écartes
Jusqu'à Bacon, jusqu'à Pascal, jusqu'à Descartes.
Mais tu dis : Quelque chose existe. J'en conviens.
Quoi? Le sexe. Ève, aux temps antédiluviens,
Daphnis suivant Chloé, Jean pourchassant Jeannette,
L'emportement énorme et noir de la planète
Tournant terrible autour d'un effrayant soleil,
La marquise agitant son éventail vermeil,
Les vers que pour Javotte un lycéen rédige,
L'arbre en fleur, tout cela c'est le même prodige,
L'amour. Quand Bossuet restaure Montespan,
Ce prêtre du dieu Christ obéit au dieu Pan.
Quand monsieur le curé dénonce dans sa chaire
L'idylle d'un bouvier avec une vachère,
Quand, farouche, il foudroie au prône la façon
Dont une belle fille accoste un beau garçon,
Et la bouche cherchant la bouche et non la joue,
Il ne se doute pas, pauvre homme, qu'il secoue
Un mystère, l'amour, entre ses poings brutaux.
Les saints de pierre, droits sur leurs vieux piédestaux,
Cachent des nids qu'avril peuple, et ces bons apôtres,
Quand l'oiseau vient, se font signe les uns aux autres.
Hors ma chatte et mon chat, Manon et Desgrieux,
Lise et Jacquot, rien n'est sur terre sérieux;
Tout le reste, vois-tu, marquis plein de promesses,
Manque à ce qu'on attend, et les brelans, les messes,
Les savants, les banquiers, l'amour vaut mieux que ça,
Et, Jésus l'ayant dit, j'en crois Sancho Pança.
Ce qui fait les bouquins sacrés fort authentiques,
C'est que nous t'y trouvons, Cantique des Cantiques,
C'est qu'on voit Cupidon gambader dans le coin
Le plus sombre d'Esdras, de Stéphane et d'Alcuin.
Faire les roses, c'est l'emploi des stercoraires.
Marquis, j'ai découvert cette loi des contraires :
Pour début se haïr, et pour fin s'adorer.
Quoique ne possédant que deux yeux pour pleurer,
Je suis gai. Le motif, c'est que je vois qu'on s'aime.
Le dieu Kiss règne. Ah! certe, encor plus qu'on ne sème,
On extermine, on broie, on massacre; ô marquis,
Sur les trônes les rois, les gueux dans les maquis,
César régnant, Mandrin poussant son estocade,
Le genre humain subit cette double embuscade;
Le monde a pour cocher ce Dieu que nous cherchons

Sous les chapeaux de fleurs et sous les capuchons;
Hélas! la providence étant une haridelle,
Tout va mal; l'ouragan souffle notre chandelle;
La mer tue, et l'étang est pestilentiel;
La constellation est blanche, mais le ciel
Est noir, et l'on a peur pour elle en cet abîme;
La nuit a toujours l'air de venir faire un crime;
Et souvent on se dit, voyant tout se ternir :
Est-ce que par hasard l'univers va finir?
La lumière en ce puits semble bien malheureuse!
Que la roue est fragile et que l'ornière est creuse!
Oui, mais sais-tu pourquoi, malgré tous les cahots
De ce vieux coche-là, je crains peu le chaos,
Et pourquoi le sourire à mes terreurs se mêle?
C'est que le gouffre est mâle et l'étoile est femelle.
On s'épousera. Dieu ne serait qu'un faquin
S'il n'eût fait Colombine exprès pour Arlequin.
Voir sous un canezou de gaze ou de barége
Un sein blanc se gonfler, c'est rassurant. J'abrége.
Marquis, toujours, ainsi qu'Isaac Laquedem,
L'amour sans s'arrêter marche, *omnibus idem,*
Inépuisable, avec nos cinq sens dans sa poche.
Suivons-le; car la mort, cette voleuse, approche.
Ah! n'ayons pas d'esprit, nous n'avons pas le temps;
Bornons-nous, et soyons des idiots contents.
L'âge tanne et brunit le cuir des philosophes,
C'est bien. Fais des calculs, des songes ou des strophes,
Sois citoyen dans Rome ou roi dans Lilliput,
Aie une mitre ou bien un casque à l'occiput,
Coiffe-toi d'un tromblon ou prends pour hygiène
De porter un bonnet de mode phrygienne,
Fais ce que tu voudras, sois dieu par le biceps,
Et sois Hercule, ou coupe un isthme, et sois Lesseps,
Mais ne demande point à ceux qui réfléchissent
Pourquoi la peau noircit et les cheveux blanchissent,
Et sache seulement ceci qu'il faut aimer.
Dépêche-toi. Marquis, vite, il faut t'enflammer,
Soupirer, être bête, à tes périls et risques.
Nos jours l'un après l'autre errent comme des disques
Lancés par un joueur sombre, et roulent au fond
Du gouffre où nos destins inconnus se refont.
Mais le marquis est fou qui se donne l'étude
D'attraper l'oiseau bleu qu'on nomme certitude.
Ah! quand il s'agit, l'homme étant aux vents jeté,

De prononcer ce mot suprême : vérité,
Toutes ces choses-là, vois-tu, mon gentilhomme,
Le bœuf dieu de Memphis et l'agneau dieu de Rome,
La substance, champ vague où Spinoza piochait,
La monade, l'atome avec ou sans crochet,
Le gaz, le tourbillon, l'aimant, je m'en défie.
Voici le dernier mot de la philosophie :
Toutes les femmes font tous les hommes cocus.

GÉDÉON.

Combien vaut ton système?

MOUFFETARD.

Un liard.

Le marquis lui remet une bourse.

Mouffetard l'ouvre et compte.

Cent écus!

Levant les yeux au ciel.

Sages grecs et romains! plus d'or que vous n'en eûtes
En trois mille ans, je l'ai conquis en trois minutes!

Il recompte encore.

Vingt-cinq pistoles font cent écus, sur ma foi!

Au marquis.

Marquis, je cherchais Dieu, je l'ai trouvé. C'est toi.

H. H. — 10 septembre 1872.

II

GAVOULAGOULE, pensif.

Allez vous faire pendre ailleurs! — Cet adieu tendre
M'émeut.

Il essuie son œil.

J'en rêve. — Allez ailleurs vous faire pendre!
Quelle douceur! ne pas me pendre de sa main!
Voir gigoter mon ombre à l'arbre du chemin
Lui plairait, mais au moins à cent pas de sa porte.
Plus près, non. Quel bourgeois! âme bonne, mais forte.
Ne sois pas pendu là, mais pourtant sois pendu.
Va. Je ne t'ôte point le gibet qui t'est dû.
Je me borne à le mettre au fond du paysage.
— Fais-toi pendre! — est d'un juste. — A distance! — est d'un sage.
C'est beau.

III

GABOARDO, se louant lui-même
devant des êtres qui ne connaissent que son nom.

Ayant énormément d'aventures galantes,
Il est forcé d'avoir un cœur en caoutchouc.
Il est charmant. Il porte une barbe de bouc,
Et son œil rond, qui semble admirer le beau sexe,
Crie : ô! sous l'angle aigu d'un sourcil circonflexe.



IV

ONUFRIO, s'épanouissant devant une bouteille.

Le pêcheur bas-breton, tout mouillé par la mer,
Séchant ses durs habits devant un feu de landes,
L'académicien sous quatre houppelandes,
Un écolier qui voit Goton mettre ses bas,
Barabbas quand le mob délivra Barabbas,
Malvina près d'Arthur assise sur la mousse,
Ne sont pas pénétrés d'une chaleur plus douce,
Ne sentent pas en eux plus de charmant émoi
Et plus d'amour que moi, bouteille, devant toi!
Bouteille! esprit du sot! babil de l'hypocrite!

Il s'assied à une table, et boit.

Pour savoir qui d'entre eux a le plus de mérite,
Supposons que les pots passent un examen.
Le ciboire dira : Très chers frères, amen!
La jarre dit : je mets l'huile dans vos lentilles;
La cruche dit : je mène aux fontaines les filles
Pour les faire embrasser par les garçons. — Morbleu!
Dit la marmite, moi, je mets le pot au feu,
Je suis utile aux vieux pour enfouir des sommes.
Toi, bouteille, tu dis : je rends heureux les hommes!

Il boit.

Buvons! buvons! Malheur au lugubre crétin
Qui se fait sobre afin d'apprendre le latin,
La sagesse, le grec, la vie et l'orthographe,
Et qui vit tête-à-tête avec une carafe!
Bois de l'eau, tu sauras; bois du vin, tu riras.
Foin du savoir! Gaîté, viens, je t'ouvre les bras!
Dieu mit la Vérité laide, nue et très vieille,
Au fond d'un puits, la joie au fond d'une bouteille.

Il boit.

Quelle bêtise! on dit : être heureux comme un roi!
Un trône est peu de chose. On n'a rien devant soi.
Est-on bien assis là? peut-être. Mais on boude;
Pas le moindre buffet pour y poser son coude.

Pour moi, je le déclare ici publiquement,
Parmi tous les mortels nés sous le firmament,
Je tiens pour le plus grand et le plus respectable,
Non l'homme qui s'assied, mais l'homme qui s'attable.

Saisissant et contemplant sa bouteille.

Je te bénis, ô toi par qui l'on bat les murs!
Mamelle où, nuit et jour, pendent les hommes mûrs
Comme les blonds enfants pendent au sein des mères!
Ventre mystérieux d'où sortent les chimères,
Les rêves, les projets, les quarts d'heure dorés!
Vase admis par Noé dans les vases sacrés!
Miroir où nous voyons, dans la suave orgie,
Rire en face de nous notre bouche élargie!

V

GABOARDO. — GOULATROMBA

GABOARDO.

Je te trouve l'air farce. Est-ce que tu serais
Par hasard amoureux?

GOULATROMBA.

Je cherche un antre frais
Pour rêver. Fils, j'ai vu l'autre jour une femme.
Ses yeux m'ont en passant jeté toute son âme.

GABOARDO.

Et tu l'as ramassée, imbécile?

GOULATROMBA.

Tu vois
Un mortel qui soupire et qui va dans les bois,
Non pour attendre un coche et récolter des piastres,
Mais pour cueillir des fleurs et contempler les astres.

GABOARDO.

Crétin!

GOULATROMBA.

Je vais la nuit regarder sa maison.

GABOARDO.

Bœuf!

GOULATROMBA.

Ami, je lui fais des vers.

GABOARDO.

Splendide oison!

Goulatromba profite de l'ébahissement de Gaboardo, lui fourre dextrement la main dans la poche, et lui prend la bourse volée par Gaboardo au vieux bourgeois, puis il s'en va, et laisse Gaboardo méditant sur son ineptie.

VI

FIASQUE, PAMFILO, docteur ès sciences et mendiant.

FIASQUE.

. . . . Les hommes sont mauvais,
Traîtres et vils, j'en ai mon saoul, et je m'en vais.
Je ne veux plus rien voir des actions humaines.
A force de colère, et de rage et de haines,
Je deviens effaré, rêveur, songeur, hibou,
Et si sage qu'on va me prendre pour un fou!
Je pars. Je me souviens combien étaient augustes
Les philosophes purs, ces prophètes, ces justes,
Les Mathanasius et les Favorinus,
Lorsqu'ils usaient du droit sacré d'aller tout nus!
J'ai comme ces docteurs et comme ces pontifes
Des ongles qui pourront se transformer en griffes;
Comme eux tous j'ai le droit qui ne saurait me fuir
De recevoir la pluie à même sur mon cuir;
J'ai le droit que reprend tout homme solitaire
De vivre dans un trou qu'il creuse dans la terre;
J'ai le droit de manger de l'herbe comme font
Les sangliers pensifs dans le marais profond;
J'ai le droit, j'ai le droit, qui suffit à mon âme,
De ne dire jamais ni monsieur ni madame,
De brouter loin des gens, à mon aise, à mon choix,
Et d'être furieux tout seul au fond des bois!
O farouche existence! heureuse, libre et fière!
Où donc est la forêt? où donc est la bruyère?
Où sont les lieux obscurs, ténébreux et vivants?
Les taillis, les rochers où murmurent les vents,
Les ronces obstruant les granits et les marbres,
Et les chants des oiseaux qui remplissent les arbres!
Oh! recevez mon âme, asiles éternels!

PAMFILO.

Mon cher, dans les pays constitutionnels,
On ne va pas tout nu. Rôder! brouter les herbes!

Vous n'avez pas un seul de tous ces droits superbes.
La loi nous rogne à tous les ongles; nul ne peut
Se faire bête brute et vivre comme il veut.
Les bois sont à quelqu'un. Les branches odorantes
Sont des fagots qu'on taille, et dont on fait des rentes.
Le procureur du roi, calme comme Solon,
Veut que, même en fureur, on ait un pantalon.
Les gendarmes ornés de chapeaux à trois cornes
Ont droit de visiter les lieux profonds et mornes,
Les monts, les ravins, l'onde où l'on n'a jamais bu,
Et les grands joncs où vit l'homme libre et barbu.
Nous sommes des gredins, des fourbes, des ilotes,
Tout ce qu'il vous plaira, mais gardez vos culottes!

Ils discutent. Pamfilo culbute l'une après l'autre toutes les idées de Fiasque.

PAMFILO.

Vous êtes un nigaud qui vous croyez sournois.
Mon cher, vous sembleriez très farce à des chinois,
Et vous paraîtriez gothique à des étrusques.

FIASQUE.

De mes positions, docteur, tu me débusques.
Tes arguments, soufflant comme des aquilons,
Dissipent tous mes plans.

Il rêve.

Que faire alors?

PAMFILO.

Volons.

FIASQUE.

C'est une idée au fait. Le philosophe flâne;
Le larron guette et prend. Le philosophe est l'âne.
Voler les gens, braver avec profit les lois;
C'est une autre façon de se servir des bois.
C'est la bonne. C'est dit. Mêlons notre génie
Sous la raison Bondy, Sénard et compagnie.
Soit. Associons-nous.

Ils sortent.

VII

GABOARDO, en guenilles.

Puisque sur l'almanach le mois de mai rayonne,
Puisque Pâques sourit aux jambons de Bayonne,
Puisque, dans ce doux mois, sortant coiffé de l'eau,
Pareil au grand Louis éblouissant Boileau,
Le beau Phébus joufflu met sa perruque blonde;
Puisque la nymphe nue apparaissant sous l'onde
Allume l'œil lascif des fauves ægipans;
Puisque les grimpereaux, ces petits sacripants,
S'en vont passer la nuit chez les bergeronnettes;
Puisque les savants même et les porte-lunettes,
Ajustant leur besicle à leur nez indiscret,
Pour découvrir un peu quelque antique secret,
Troussent effrontément la jupe de Cybèle;
Puisque le papillon dit à la fleur : ma belle;
Puisque c'est la saison où tout renaît au jour,
Où les sources, les prés et les bois font l'amour,
Où l'âme croit flotter dans une aube azurée,
Où le pâle Adonis s'éprit de Cythérée,
Je ne vois pas pourquoi, n'en déplaise à Platon,
Je ne deviendrais point amoureux de Goton.

VIII

BURGOCHE. — GLUVEAU.

COUR DES MIRACLES. — Deux gueux, vieux, causant

BURGOCHE.

Tu n'es sans doute pas sans avoir ouï-dire
Que j'ai fait autrefois un enfant à Zémire;
Or, je te donnerai trente sous si tu dis
Que ce gas fait par moi fut fait par toi jadis.

GLUVEAU.

Soit, présente-le-moi.

BURGOCHE, lui montrant Lutingamin.

Le voici. Je te l'offre.

GLUVEAU.

Donne les trente sous.

BURGOCHE, payant.

Fiche-les dans ton coffre.

GLUVEAU, engouffrant les trente sous dans ses haillons.

A Lutingamin.

Viens, mon fils. Reconnais ton père; et que la voix
Du sang gueule en ton cœur pour la première fois.

A Burgoche.

Il est bien laid!

BURGOCHE.

Crois-tu que ma bouche éloquente,
S'il était beau, t'aurait offert un franc cinquante?
Sa beauté t'eût payé.

IMPRIMERIE NATIONALE.

GLUVEAU, à Lutingamin.

Viens.

BURGOCHE.

Débarrasse-m'en.

LUTINGAMIN, à Burgoche.

C'est donc plus toi papa?

Montrant dans un coin Grouillarde, autrefois Zémire.

C'est-y toujours maman?

Burgoche fait un signe négatif pour lui et affirmatif pour Grouillarde.

IX

[PORTRAIT DE GOLBORNOS.]

Né du choc d'une gueuse avec un capitaine,
Drapé depuis vingt ans d'un torchon de futaine
Dont lui-même jamais n'a connu la couleur,
Académicien, espion et voleur,
L'honneur de l'Hélicon, Golbornos, cuistre illustre,
Avec son dos en voûte et sa jambe en balustre,
Épouvante Madrid de son accoutrement.
Une truie eût choisi ce penseur pour amant.
On admirait, parmi nos gens couverts de teignes,
Son pourpoint plus troué qu'une poële à châtaignes.
Il marchait, grave et fier comme un consul romain,
Mangé par ce bétail qui paît le corps humain,
Et rime avec ce fat qui vola l'Amérique.
C'était un personnage étrange et chimérique.

X

GROBUCHE. — BAUGRAILLON.

La Cour des Miracles.

Grobuche et Baugraillon, tous deux vieux et en loques, hideux.
Au fond grouillent des vieilles femmes.

GROBUCHE.

Ah ça, tu fais chez nous le bel indifférent.
Tu parais mépriser tout! c'est désagréable.
Ton cœur est-il donc fait d'étoffe imperméable?
Nous sommes ici tous amoureux de quelqu'un.
Phlipote est un rayon, Thomasse est un parfum,
Glaure a les beaux yeux ronds d'un hibou dans un arbre,
La Gameublême est jeune encor dans son vieux marbre.
Bourdalouse a gardé dans notre paradis
Quatre dents de son frais sourire de jadis.
Vaugirarde n'est pas sans un reste de gloire,
Sa quenotte était blanche et sa crinière noire,
Aujourd'hui, pur chassez-croisez, effet des ans,
Les dents sont noires, soit, mais ses cheveux sont blancs;
Daigne considérer les rondeurs de Javotte;
La Gorue était ange et n'est plus que dévote,
Mais voleuse; contemple Ogremouche!

BAUGRAILLON.

Merci.

GROBUCHE.

Quoi donc! rien ne te plaît dans le sexe d'ici!
Tu sembles dédaigner nos femmes. Tu nous blesses.
Sois amoureux.

BAUGRAILLON.

Mon cher, je choisis mes faiblesses,
Je ne vois rien céans qui soit digne de moi.

Le roi de Thunes force Vaugirard à épouser sa maîtresse Pouffechou.

VAUGIRARD, pensif (après la cérémonie).

Où donc vais-je passer maintenant mes soirées ?

XI

GABOARDO. — GOULATROMBA.

Goulatromba est assis sur un banc, rêvant avec mélancolie.
Gaboardo lui frappe sur l'épaule.

GABOARDO.

Que fais-tu là?

GOULATROMBA.

Je suis
Un être qui médite au sein profond des nuits.
Je m'amoindris, mon cher! je songe à mes désastres.
Ami, je sens s'user mes habits sous les astres,
Ma peau sous mes habits, mon âme sous ma peau;
Mon chapeau sur mon front, mon front sous mon chapeau
S'usent. À chaque instant notre moi meurt et tombe.
La vie à petit bruit nous râpe dans la tombe.
Nous sommes des haillons cachant des ossements.
Nous fûmes autrefois des maroufles charmants,
Et l'on disait de nous : — Ces gueux ont des Lucindes!
Les truffes et l'amour, les femmes et les dindes,
La jeunesse, les chants, le vin, tout est pour eux! —
Aujourd'hui, nous avons des aspects douloureux.
Le temps, vieux juif, prend l'homme avec sa patte infâme,
Et nous lime, et nous rogne, et rend à Dieu notre âme
N'ayant plus d'effigie et n'ayant plus le poids.

XII

GOULATROMBA s'asseyant au coin de la cheminée de l'hôtellerie.

Particularité de cette vie humaine :
Dès l'aube on marche, on rôde, on flâne, on se promène,
On s'éreinte, et le soir, assis sur un vieux banc,
On aime à s'élargir devant un feu flambant.
O cheminée! Ici chante la lèchefrite;
Ici, par le goulot trop étroit qui m'irrite,
Le vin coule à plein verre et rit, frais et vermeil;
Ici brille, nimbé d'un rayon de soleil,
Le beau cuisinier rose orné d'un ventre énorme;
Ici, dans un brasier fait d'une moitié d'orme,
Un vieux blason rougit sur la plaque de fer;
Ici, noire machine, et ployant sous la chair
Comme ploie en octobre un pommier sous les pommes,
Montrant sous son beau jour le chien, ami des hommes,
Ardent, saignant, joyeux, de viandes encombré,
Chargé du perdreau rouge et du pluvier doré
Et du chevreau courant hier encor sur la roche,
Devant les clairs fagots grince le tournebroche;
Ici le gril pétille et la marmite bout.
Ce coin de l'univers me plaît par-dessus tout.

XIII

Nous avons comme toi nos misères, nos peines,
Mais nous les empoignons et nous les étouffons.
Bah! nous sommes des gueux, des sages, des bouffons!
Fais comme nous! tiens-toi l'humeur en équilibre.
Vis, riche, magnifique, à ton aise, heureux, libre,
Comme un va-nu-pieds, comme un pourceau, comme un roi.
Aime n'importe qui, broute n'importe quoi.
Sois vorace et joyeux; vautre-toi, jouis, grogne;
Connais les vrais plaisirs de l'esprit, sois ivrogne,
Vide avec majesté les bouteilles de vin,
Prends la taille à Goton, mon cher, le reste est vain!
Aie une bonne trique, et si l'argent te manque,
Ne prends pas le souci d'aller jusqu'à la banque,
Va la nuit, l'œil levé vers le ciel transparent,
Attendre en un lieu noir quelque bonhomme errant
Qui, rien qu'en te voyant regarder la Grande-Ourse,
Tremblant d'un saint respect, viendra t'offrir sa bourse.
Vois comme nous vivons, nous autres! nous allons
Fort peu sous les lambris dorés, dans les salons
Où les gens parlent bas comme des ventriloques;
Nos souliers sont troués, nos habits sont en loques,
Mais nous sommes contents, et nous goûtons à tout;
Et lorsque nous mourrons pleins et repus, au bout
D'une potence ou bien au bout de la vieillesse,
Nous laisserons notre âme au bon Dieu, comme on laisse
Un sou pour le garçon après qu'on a dîné.

XIV

GOULATROMBA. — LE DUC.

Une rue déserte.
Entre le duc, vieux et cassé, suivi de deux robustes laquais. Il aperçoit Goulatromba.

LE DUC.

Ah! c'est toi, drôle?

Aux laquais.

Holà, vous autres!

Il s'avance, menaçant, sur Goulatromba.

Tu vas dire
Tout ce que tu sais, toi!

GOULATROMBA.

Duc, je vous veux du bien.
La violence est laide et c'est un sot moyen.

LE DUC.

Nous allons voir!

GOULATROMBA.

Tenez, l'autre jour, vous triplâtes
Les coups sur mon échine et sur mes omoplates,
Vous me fîtes rosser, de la nuque aux talons,
Par six laquais taillés comme des Apollons.
Eh bien, ai-je parlé? Nullement. Vous n'obtîntes
De moi que des mots froids, confus, des demi-teintes.
De révélations, point. Des faits mal liés;
Fort peu de jour enfin sur ce que vous vouliez.
Laissons le bâton, fi! Parlons en gentilshommes.
Honorons, vous et moi, les maisons dont nous sommes.
Duc, je vais vous donner des avis obligeants.
Pour faire, comme il sied, jaser d'honnêtes gens,
Rien n'est tel qu'un écu. L'écu qui sonne et brille
Fait qu'un bègue bavarde et qu'un poisson babille,

Et donne une subite éloquence aux muets.
On obtient : je vous aime, au lieu de : je vous hais,
Pour un écu. Devant l'écu doré sur tranche,
Une cruche salue, une cruche se penche
Et verse mollement tout ce qu'elle contient.
Vous êtes dans la nuit; un noir souci vous tient;
Vous allez à tâtons au hasard sur la route;
Duc, voulez-vous voir clair où vous ne voyez goutte?
Faites luire à mes yeux, acceptant mon conseil,
Un écu, je vous fais resplendir le soleil!
Je sais tout, je dis tout, vous saurez tout!

LE DUC, fouillant dans sa poche et lui donnant un écu.

Tiens, drôle!

GOULATROMBA, prenant l'écu.

Un seul?

LE DUC.

En voilà deux.

GOULATROMBA.

Rien que deux?

LE DUC.

Çà, l'épaule
Te démange. Tu veux des coups?

GOULATROMBA.

Non.

LE DUC.

Voyons, dis.
En voici trois. Es-tu content?

GOULATROMBA.

J'en voudrais dix.
Je serais plus content.

LE DUC.

Dix écus, misérable!

GOULATROMBA.

Si vous voulez avoir un récit admirable,
Donnez-moi dix écus. Moyennant dix écus,
Je vais, comme autrefois Hercule chez Cacus,
Chercher la Vérité qui dans son puits se cache,
Je l'empoigne aux cheveux, je la prends, je l'arrache,
Et je l'apporte ici toute nue à vos yeux,
Pleurante et rougissante ainsi que l'aube aux cieux!
Bref, dix écus, je parle, énonce, indique, expose,
Je démontre et je prouve, et vous savez la chose!

LE DUC.

Drôle! fût-on jamais volé comme cela!
Dix écus!

Il les donne.

GOULATROMBA, à voix basse.

Éloignez les hommes qui sont là.
Vous êtes un seigneur illustre et magnifique,
Vous ne voudriez pas que devant eux j'explique... —
J'expliquasse est fort laid, mais ce serait mieux dit.

Le duc fait un signe aux valets, qui s'éloignent.

GOULATROMBA, prenant son gros bâton noueux caché derrière une borne.

Il me faut cent écus!

LE DUC, appelant.

A l'aide! à moi!... — Bandit!

GOULATROMBA.

Ils sont loin! —

Avec douceur.

Je vous aime ainsi qu'une maîtresse;
Lorsque je songe à vous, je pleure de tendresse,
O mon prince, ô seigneur bienfaisant et serein!
Vous ne voudriez pas me faire le chagrin
De vous rompre les os pour cette maigre somme!

Jouant avec son bâton.

Il me faut cent écus! Sinon, je vous assomme!

LES MÔMES

I

JACQUOT, sept ans; CHIQUOT, treize ans

JACQUOT.

Oui, je suis amoureux! De Nini.

CHIQUOT.

C'est déjà
Très bien. Jacquot épris de Nini! Quel âge a
La belle qui te fit au cœur cette blessure?

JACQUOT.

Nini?

CHIQUOT.

Nini.

JACQUOT.

Cinq ans.

CHIQUOT.

Cinq ans. C'est ta mesure!
Et, quand vous êtes seuls tous deux, que faites-vous?

JACQUOT.

Nous jouons dans le sable et nous faisons des trous.

CHIQUOT.

Et la vois-tu souvent, celle que tu préfères?

JACQUOT.

Tous les jours. Nous avons mis toutes nos affaires
Derrière un paravent au fond d'un corridor.
Nous avons un grand chose avec du papier d'or.
Nous collons sur le mur des petites images,
Napoléon, Louvel, le bon Dieu, les trois Mages.
Ça nous fait des tableaux. Nous disons : N'entrez pas!
Nous avons un gros livre où nous lisons tout bas;
C'est des Romains, Caton, Brutus, la République;
Elle ne comprend pas toujours, et moi j'explique.
Nous nous serrons tout près et nous nous réchauffons.
Nous habillons le chat avec de vieux chiffons,
Et puis nous le couchons auprès de la poupée.
Nini gronde le chat quand sa robe est fripée,
Et, l'autre jour, le chat m'a mordu jusqu'à l'os.
Et des fois nous allons jouer dans le grand clos;
On nous y laisse entrer quand nous sommes honnêtes,
Et nous cherchons dans l'herbe, et nous prenons des bêtes.

CHIQUOT.

Ce sont les premiers temps d'un véritable amour!

JACQUOT.

Nini chante. Des fois nous jouons au tambour.
Je lui fais peur, je prends une voix de rogomme.

CHIQUOT.

Et lui dérobes-tu des baisers, mon bonhomme?

JACQUOT.

Qui ça?

CHIQUOT.

Des baisers, quoi! De tout temps les garçons
Ont embrassé le sexe.

JACQUOT.

Oh! nous nous embrassons!

CHIQUOT.

Et puis après?

JACQUOT.

Après? nous mangeons. Je déjeune,
Et je lui donne un peu de ma viande.

CHIQUOT.

C'est jeune!

JACQUOT.

J'ai fait pour notre chambre un dais en cuir verni;
C'est moi qui le soutiens de mes deux mains; Nini
Ne pourrait pas, elle est forte comme une mouche;
Et, comme j'ai les bras en l'air, elle me mouche.

II

CONVERSATION DES FLOTS.

Sous l'eau.

La scène se passe à la Porte-Saint-Martin, en pleine mer, pendant le drame : *la Bourrasque.*

FLOTS. GAMINS :

ROMARIN.	FILASSE.
BOILU.	POPARD.
GRIMEBODIN.	BIGRU.
TALOTTE.	QUINE-AU-LIÈVRE.
BIGARREAU.	

Ils causent du boulevard, de Paris, actrices; — vous a-t-elle une jambe, celle-là! — chevaux, de la faillousse, etc., etc.
Tas de gamins remuant une toile, sautant dessous et faisant : ch h h...

PREMIER FLOT.

Dis-donc, Titi, tu m'as marché à même sur la main.

DEUXIÈME FLOT.

M'sieu, tu m'embêtes.

TROISIÈME FLOT.

Combien qu'tas de feux, Boilu?

PREMIER FLOT.

Trois sous.

TROISIÈME FLOT.

C'est guère.

LE TONNERRE, dans la coulisse.

Taisez-vous donc, galopins! on n'entend pas mame Barville; allez-vous vous taire!

PREMIER FLOT, au tonnerre.

On y va, m'sieu Vissot. (Aux autres flots.) Chut et décence, les vieux!

Ceci vient après un dialogue sérieux et terrible des vents dans une tempête du pôle. Les deux scènes sont dans la même pièce.

IMPRIMERIE NATIONALE

LE SPLEEN

I

TITUTI, dans son grenier.

Quel effrayant vacarme il a fait cette nuit!
Je n'ai pu fermer l'œil. Quel tumulte! quel bruit!
Le vent dans mon esprit bouleversait les rêves
Comme il chasse le soir les houles sur les grèves.
Le triton Équinoxe à pleins poumons soufflait.
Sourd comme l'ouragan, aigu comme un sifflet,
Le noir clairon des nuits emplissait tout l'espace.
S'il fallait que jamais sur un toit je grimpasse,
Comme font les voleurs, par un vent furieux,
Hélas! je m'en irais tout à travers les cieux
En faisant dans les airs cent folles pirouettes.
Avez-vous entendu grincer les girouettes?
Ont-elles assez fait de train, assez jasé,
Les drôlesses! De qui? Ma foi, je ne le sai.
Elles se racontaient, je crois, les goguenardes,
Les secrets des catins qui sont dans les mansardes.
Les portes tressaillaient et sautaient sur leurs gonds.
Les moindres trous sifflaient ainsi que des dragons.
— Ou bien comme des gens de goût aux tragédies. —
O lune, tu n'as pas les manières hardies,
Comme une honnête fille en un logis peu sûr,
Tu cachais ton front chaste à l'horizon obscur.
L'air passait par les murs comme à travers un crible.
C'était lugubre, étrange, extravagant, terrible,
Sinistre. Il me semblait, au bruit, au tremblement,
Aux clameurs qui tombaient d'en haut confusément,
Semblables dans l'espace à de vagues huées,
Que le diable volait au milieu des nuées!

Nuit du 18 au 19 novembre 1848.

II

TITUTI, *s'habillant.*

La chemise, c'est l'homme. Et la nature entière
Ignore la bretelle et vit sans jarretière.
L'être est nu sous nos pieds, nu dans le firmament.
Tout le mystère humain est dans le vêtement.
Au-dessus, au-dessous, on se passe de linge.
Et dans l'azur l'archange, et dans les bois le singe
N'ont point ce joug étrange, en quittant des grabats,
De mettre une culotte et de chausser des bas.

III

TITUTI, dans la bibliothèque.

.... Collège! ô bouge d'où se verse
Tant de brume sur l'homme en vaine controverse,
Trou noir, rayonnement d'ombre et d'obscurité,
Vieille folle d'école et d'université,
Jusqu'où fallait-il donc que tu m'humiliasses
Pour me faire ployer le dos sous tes liasses,
Sous tes bouquins, ayant, car le temps les corrompt,
Plus de cornes aux coins que tes docteurs au front!

IV

Ce goût que les malheurs ont pour la compagnie
Fit qu'avec le premier il m'en vint un second;
Ma pièce fut sifflée. Enflé, plat, infécond,
Exubérant, froid, pâle, un fou qui se démène,
Ce concert m'assourdit pendant une semaine;
Et quarante journaux, acharnés, maugréant,
Furieux, afficheurs hargneux de mon néant,
Prirent, avec un bruit de meute et de tempête,
Le public au passage, et, dans sa pauvre tête
Ainsi que des marteaux frappant soir et matin,
Y clouèrent mon nom avec ce mot : CRÉTIN.

V

Sois excellent, naïf, pur, généreux, honnête,
Prodigue les bienfaits, soutiens dans la tempête
L'orphelin et la veuve, intéressants roseaux,
Émiette l'or au pauvre et le pain aux oiseaux,
Des pantalons des gens recouds les déchirures,
Sois le bonhomme Évandre ignorant les serrures,
Sois Saint Vincent de Paul en grand format gravé
Pour avoir ramassé des gas sur le pavé;
Aie un tas de vertus sans nom, mieux que nature,
Parfaites, d'un tel choix que si, par aventure,
Chez monsieur J. Pingard un jour nous les portions,
Elles râfleraient net tous les prix Monthyons;
A quoi te serviront ces mérites d'apôtre?
Tu n'en auras pas moins faim et soif comme un autre;
Un juste prend la fièvre aussi bien qu'un coquin,
Et si l'air un beau jour manque à ton mannequin,
Ta vertu crèvera brusquement, toute sotte,
Pour défaut d'oxygène ou pour excès d'azote.
Le meilleur homme, hélas, n'est qu'un homme, un vivant
Blanc et noir, parfois cygne, et pourceau très souvent.

Au verso d'une lettre de faire part datée *5 octobre 1857.*

VI

TITUTI, rêvant et regardant sortir Denarius enthousiaste.

Bon! va, sois chimérique à ton aise, crétin!
Ah oui! dans l'âge tendre, à vingt ans, par exemple,
Quand l'amour est un dieu, quand la femme est un temple,
On est bon, juste, noble, à bouche que veux-tu!
Ah! les illusions d'éternelle vertu,
Comme je connais ça! l'aube brille, on ne doute
De rien, on est si jeune! Et l'on se met en route
Pour l'horizon splendide, immense, éblouissant,
Magnifique; et l'on part pour la vie en disant :
— Je serai vertueux, incorruptible, probe;
Mon âme n'aura point une tache à sa robe;
Je ne dévierai pas hors du ferme devoir. —
C'est bien. Puis on avance, et l'on commence à voir
Que le destin n'est pas une ligne bien droite,
Que l'égoïsme est large et la justice étroite;
On s'indigne d'abord, puis on concède un peu;
Il faut, pour réussir, moins planer dans le bleu,
Descendre; et l'on descend; on s'amoindrit, ensuite
On s'aplatit; on rit, on dit : suis-je jésuite!
On intrigue, on se pousse, on flatte, on rampe, on ment;
Eh bien, après? Quelqu'un qui serait autrement
Semblerait un cynique, un rustre, un Diogène;
On desserre l'honneur comme un corset qui gêne;
Est-ce qu'on pourrait vivre avec ces roideurs-là?
On n'est pas Régulus, on n'est pas Scévola;
On s'applaudit, on fait des phrases : — Qui mesure
Sa conduite au destin suit une route sûre;
Je travaille la vie ainsi qu'un minerai;
Je m'éloigne du grand pour m'approcher du vrai; —
On brille. Hélas! Où donc est la candeur première?
L'affreux suif est souvent au fond de la lumière;
La flamme vert-de-grise à la fin le flambeau.

VII

TITUTI.

O Suicide, viens! je t'appelle!

Entre un homme en cheveux gris. Tablier de cuir. Bras nus.
Un trousseau de clefs à sa ceinture.

TITUTI, se retournant.

Qu'es-tu,
Bonhomme dont l'œil brille ainsi qu'une chandelle?
Je n'ai pas entendu ton pas dans mon échelle
Que le moindre aquilon remue et fait trembler.

L'HOMME.

Je suis le serrurier que tu viens d'appeler.

TITUTI.

D'appeler?

L'HOMME.

Pour ouvrir une porte.

TITUTI.

Une porte?

L'HOMME.

La porte faite d'ombre où va la feuille morte;
La porte aux gonds muets qu'on n'ouvre qu'une fois.

TITUTI.

Ah! je comprends. — Bien.

L'HOMME.

J'ouvre aux forçats, j'ouvre aux rois.
J'arrache du sillon la plante parasite.
J'ouvre à qui veut.

TITUTI.

Je suis charmé de ta visite.
Ton pays, spectre?

L'HOMME.

Anglais; j'étais jadis romain.
Je suis le serrurier du cadenas humain.
Lorsque je passe on voit les corbillards horribles,
D'eux-mêmes, attelés par des mains invisibles,
Sortir, panache au front, de leur morne hangar.
Dans la place Vendôme, au square Trafalgar,
Je m'accoude au balcon des colonnes trajanes.
De nitre et d'arsenic j'emplis les dames-jeannes.

Montrant son trousseau de clefs.

Avec ces quelques clefs j'ouvre et je ferme tout.
Je suis le noir pêcheur des filets de Saint-Cloud.
J'apporte aux gens pressés le mot de leur problème.
La nuit dans les étangs je lève mon front blême;
L'eau colle sur mes yeux mes cheveux pleins de joncs.
J'offre mon lit de terre à qui dit : partageons.
Je paie et je fais rire en dessous les pleureuses.
J'endors sur mes genoux les têtes malheureuses
Que pousse jusqu'à moi le malheur accablant.
Quand l'homme noir gémit fouetté par l'homme blanc,
J'ouvre à son dos saignant les ailes de son âme.
J'emporte le jeune homme avec la jeune femme;
J'étrangle les docteurs avec leurs vieux rabats.
Qui me veut? je ne manque à personne ici-bas,
Mais je presse ou retiens mon pas grave et fidèle
Selon que c'est le sage ou le fou qui m'appelle.
Quand c'est Caton, je viens; quand c'est Vatel, j'accours.

TITUTI.

Or tu ne m'as point fait attendre ton secours.
Merci. Je t'attendais.

L'HOMME.

D'ordinaire on m'évite.

TITUTI.

Dis-moi comment je puis, commodément et vite,
Finir, mourir, crever, sortir de la maison!

L'HOMME, montrant son trousseau.

Voici la clef poignard. Voici la clef poison.

TITUTI, en désignant une.

Celle-ci?

L'HOMME.

C'est la clef des tours de Notre-Dame.

TITUTI.

Laquelle prendrais-tu?

L'HOMME.

Moi?

TITUTI.

Spectre, je réclame
Un bon conseil.

L'HOMME.

Tu veux un conseil?

TITUTI.

Oui.

L'HOMME.

Vieillis.
Heureux les résignés qui meurent dans leurs lits!
Nul n'a droit d'avancer la minute suprême.
Il faut laisser s'ouvrir la porte d'elle-même.
Malheur à qui s'évade en ces obscurs chemins!
La mort que tu te fais avec tes propres mains,
Tremble! c'est le viol de la tombe indignée.

TITUTI.

Mon cher, les phrases sont des toiles d'araignée;
Mais je ne me prends point à ces sornettes-là.
Quand le drame est manqué toujours on le siffla.
Ma curiosité sur terre est assouvie;
Je prends ta clef, compère, et je siffle la vie.
Je m'ennuie. Est-ce clair?

L'HOMME.

L'homme n'a pas le droit
De s'ennuyer.

TITUTI.

Pardieu, c'est fort!

L'HOMME.

Le chêne croît,
L'eau coule, l'astre luit, l'agate et la sardoine
Rayonnent, le chevreuil court dans la folle avoine,
Le papillon, ailé comme on est immortel,
S'ouvre et se ferme ainsi qu'un livre sur l'autel;
La bise chante un chant qui fait frissonner l'orme;
L'océan monstrueux monte à la lune énorme;
Malheur, malheur, malheur, sous les cieux irrités,
A qui dit : je m'ennuie, à ces immensités!

TITUTI.

Phrases!

L'HOMME.

Gloire à qui souffre et honte à qui s'ennuie!

TITUTI.

Bah!

L'HOMME.

L'homme devant Dieu sur son malheur s'appuie.
Le souffrant dit : Seigneur, j'ai traîné votre loi.
L'ennuyé, loup stupide, a marché dans son moi
Comme les bêtes vont et viennent dans leur cage.

Du splendide océan il fait un marécage.
Il dédaigne amour, foi, gloire; il tourne le dos
A l'aube, du matin ouvrant les bleus rideaux,
A Lise qui s'habille au bord de la gouttière,
Et tire son bas blanc et met sa jarretière,
Aux poëtes chantant dans l'ombre à demi-voix.
Il fuirait, s'il voyait par hasard dans un bois
Danser, la gorge au vent, les nymphes de Sicile.
Morne, il aspire, ouvrant une bouche imbécile,
Le froid, la brume aveugle, et le spleen, lourd brouillard
Où l'on entre jeune homme et d'où l'on sort vieillard.
Avec son cœur, vaine urne, il puise au puits du vide.
Il nourrit, chaque jour plus triste et plus livide,
Son âme de nuit sombre et de néant, au lieu
De l'abreuver d'aurore et de l'emplir de Dieu.

TITUTI, montrant le réchaud plein de charbon dans la cheminée.

Tire-moi ce réchaud au milieu de la chambre.

L'homme obéit. Tituti reprend.

Ferme-moi ce verrou.

L'homme obéit. Tituti reprend.

Tu parles comme un membre
De la société de tempérance. — As-tu
Une allumette?

L'homme frappe avec une de ses clefs le réchaud de fer. Une étincelle jaillit. Le charbon prend feu. Tituti reprend :

Bien. C'est cela.

La flamme bleue du charbon monte vers le plafond. Tituti va à la fenêtre, la ferme, puis revient, s'assied sur une chaise près du réchaud, et continue :

La vertu,
La justice, idéal du rêveur démocrate,
Le grand qu'aimait Brutus, le grand qu'aimait Socrate,
Le dévouement qui fait qu'on vit content de peu,
L'honneur, la foi, ce sont les grains de plomb que Dieu
Met dans l'homme ici-bas pour que ce grelot sonne.
L'enthousiasme abat. Le galop désarçonne.
En tombant du zénith de son illusion,
L'homme se fait à l'âme une contusion.
Cette contusion s'appelle expérience.
La vie, est-ce une dette, ou bien une créance?

Est-ce moi qui redois, ou bien me paiera-t-on?
Faut-il tendre l'échine, ou saisir mon bâton?
Suis-je l'accusateur ou suis-je le coupable?
Mon devoir est obscur, mon droit est impalpable.
Bah! le ciel croulerait sans que j'en sois ému.
Suis-je bon? Non. Méchant? Point. Je n'ai pas même eu
L'esprit d'être une franche et joyeuse canaille.
Je suis. Je ne ris pas, je ne mords pas; je bâille.
Comme on est bête! on croit que la femme et la fleur
Existent, que l'amour nous rend plus doux, meilleur,
Plus fort, et lorsqu'on fait, après tous ces mensonges,
La culbute du haut du pégase des songes,
Tout ce qu'on a voulu, tout ce qu'on a rêvé
Sert à vous fendre mieux le front sur le pavé!
Avril trahit. On est la dupe monotone
D'un printemps qui toujours prémédite l'automne.
Vivre, c'est respirer je ne sais quoi d'épais,
De fade et de glacé. Donc, fiche-moi la paix.
Je sais tes arguments par cœur. Je les rédige
D'avance en t'écoutant. Je n'ai plus rien, te dis-je,
Rien en face de moi, rien au dedans de moi
Que la nuit, le néant d'un gueux, l'orgueil d'un roi,
Que mes espoirs déçus, pourpre déguenillée,
Que la faillite, hélas, d'une âme gaspillée.
Tu prêches comme un moine au confessionnal.
Pour un spectre, mon cher, je te trouve banal.
La minute qui passe est un poids qui m'assomme.
J'aurais dit : non! à Dieu, si Dieu m'eût fait grand homme.
Être grand, me donner toutes ces peines-là,
Pour être célébré sur l'air de Larifla,
Pour être de chansons assourdi dans ma bière,
Pour qu'on me sculpte en pipe ou bien en pot de bière,
Pour qu'on orne de moi les foulards de Lyon!

L'œil fixé sur le portrait de sa maîtresse.

Si j'étais Dieu le père ou bien Pygmalion
Et que j'eusse pétri dans de la terre glaise
Une fille ayant l'air d'une vignette anglaise,
A grands coups de marteau j'irais dessus frappant,
Car en brisant la femme on détruit le serpent.

A l'homme.

Je suis un mécontent, ami, je te l'avoue.
L'homme est un peu de feu chauffant un peu de boue;
Esprit, je m'évapore, et je rampe, animal;

Aimer est un tourment; n'aimer point est un mal;
Quel diable de gâchis! les pâles multitudes
Prennent du désespoir toutes les attitudes,
Et s'en vont comme passe un enfer d'opéra.
Les hommes à leur cou portent le choléra
Et la fièvre et la peste ainsi qu'une guirlande.
Le knout bat la Russie et la faim mord l'Irlande;
Rome aujourd'hui sur l'arbre où saigne Dieu proscrit
Reclouerait Jésus-Christ au nom de Jésus-Christ.
Tout est fou. Le malheur et l'homme font la paire.
Moi je m'en vais. Mon rôle inepte m'exaspère.
Je suis un perroquet qu'embête son perchoir.
Le ciel est gris, la terre est froide, l'homme est noir.
Bref! il me plaît de voir la fin de ce proverbe.

Pendant les paroles de Tituti et toute cette fin de la scène, l'homme grandit, se dilate, flotte, devient comme une fumée tout en conservant sa figure et cesse de poser les pieds à terre. Sa tête touche au plafond. En même temps Tituti chancelle sur sa chaise au-dessus de la vapeur bleue du réchaud, et sa voix va s'affaiblissant.

LE SPECTRE, chantant.

Ployez, brins d'herbe,
Au vent du soir!

TITUTI.

C'est la fin de nos maux que nos larmes demandent!

LE SPECTRE, chantant.

Les bons attendent,
Le méchant fuit.

TITUTI.

Je suis las d'être un homme et je veux être une ombre.

LE SPECTRE, chantant.

La porte sombre
S'ouvre sans bruit.

TITUTI.

Quoi! les bons de leurs jours n'abrègent pas le nombre!

LE SPECTRE, chantant.

La porte sombre
S'ouvre sans bruit.

TITUTI.

Dis-moi ce qu'eux et moi nous trouverons derrière.

LE SPECTRE, chantant.

Eux, la lumière,
Et toi, la nuit!

Tituti tombe mort. Le spectre s'évanouit

COMÉDIES CASSÉES.

I

LE COLIMAÇON.

— Jeune homme, entends ceci : Pour peu qu'on m'en priât,
Je frapperais un coup dans le notariat!

— Vous en êtes un membre auguste.

— Scandalise
Le canton, si tu veux, avec le nom de Lise.
Je vais faire un éclat.

— Lise?

— Tu la connais?

— La belle enfant qui met de si jolis bonnets,
Qui rit dans le soleil comme une mouche heureuse?

— Justement.

— On dirait une tête de Greuze,
L'Adolescence.

— Un cœur sans ruse et sans apprêts.
C'est tout neuf.

— Et puis?

— Lise est adorable.

— Après?

IMPRIMERIE NATIONALE.

— Je suis riche.

— Elle n'a qu'un pauvre toit de chaume.

— Je l'épouse!

— O notaire, écoutez-moi! Le dôme
De l'Institut, la glu souillant les alcyons,
Le rire des Verrès et des Trimalcions,
Le spondée écrasant le dactyle, les gueuses
Dont on leste le vol des frégates fougueuses,
L'oubli tuant Shakspeare à Stratford-sur-Avon,
Toutes ces pesanteurs sont bulles de savon,
Gaz légers, folle avoine, étincelles de l'âtre,
Spirale de fumée au fond du ciel bleuâtre,
Près de l'ennui navrant, fatal, démesuré,
Qu'inspirent, sous le ciel radieux et sacré,
En présence de l'aube ardente et rougissante,
Aux filles de seize ans les maris de soixante!

— Je m'en moque. Ton style est funèbre aujourd'hui.

— Notaire, la vengeance est fille de l'ennui.

— Ta! ta! ta!

— Pertinax embête Galatée.

— Tu m'insultes!

— L'ennui, c'est la bave argentée
Que le reptile inflige à la fleur. Les amours
S'indignent. Aussi quel résultat! J'ai toujours
Soupçonné, lui voyant sur le front quelque chose,
Que le colimaçon est mari de la rose.

II

LE CHŒUR.

Les êtres que j'admire avant tout dans ce monde,
Ce sont ces affreux gueux qui n'ont rien ici-bas;
Des poches, point d'argent; des bottes, point de bas;
Ce sont ces chenapans, ce sont ces grands artistes
Qui sortent le matin sans un liard, pas tristes,
Et roulent tout le jour, dans Paris vaste et noir,
Ce problème effrayant : — A sept heures, ce soir,
Entrer chez Flicoteaux comme les autres hommes,
Et jeter ce grand cri : Garçon, bifteck aux pommes!
L'un se déguise en veuve, et, d'un front solennel,
Pleure dans les maisons son mari colonel;
L'autre râcle un crin-crin dans les Champs-Élysées;
L'autre, gai, fait grimper un singe à vos croisées
Qui décroche la montre et qui reçoit un sou;
L'autre, poëte, rôde avec l'air d'un vieux fou,
Vous offre un acrostiche et vous prend votre bourse.
Quel réveil! un grabat, rien, aucune ressource!
Quel but! trois plats au choix avec un carafon!
Pour l'atteindre, blanc, noir, l'atroce et le bouffon,
Ils imaginent tout, ils font tout; ils dépensent
Talent, génie, esprit; dînent; puis recommencent
Le lendemain, sans bruit, sans cris, sans s'étonner,
Titans du ventre creux, Sisyphes du dîner!

III

L'ONCLE BOILOUP. — FARFUCHE, son neveu.
LAURON, maîtresse de Farfuche.

Il s'agit d'avoir de l'argent pour *faire la noce.*

FARFUCHE, entrant, chapeau bas, l'air humble et timide.

Mon bon oncle, je viens vous demander pardon.

BOILOUP, inquiet, à part.

Diable!

FARFUCHE.

Mon oncle...

BOILOUP.

As-tu toujours cette dondon?

FARFUCHE.

Mon oncle, j'ai donné des scandales au monde;
Celle dont vous parlez en repentirs abonde;
Nous avions dédié nos âmes au péché;
Je suis un criminel, mais...

BOILOUP.

Mais?

FARFUCHE.

Dieu m'a touché.
Elle aussi. Nous sentons en nous Satan décroître.
J'entre dans un couvent, elle entre dans un cloître.
Nous sommes par Jésus et la grâce vaincus.
Mais pour entrer au cloître il faut quelques écus,
Tant pour le froc de bure et tant pour la pitance;
Or, quoique nos esprits, contrits de pénitence,
Se tournent vers la Vierge, astre des cœurs souffrants,

Nous sommes Laure et moi sans le sou, soyons francs.
Pourriez-vous me prêter dix louis, mon bon père?
Dix louis?

BOILOUP.

Le bon Dieu, flanqué du bon Saint-Pierre
Et de la bonne Vierge, astre des cœurs souffrants,
Descendrait de là-haut pour m'emprunter dix francs,
Et voudrait — à ce clou que voilà — mettre en gage
Le pigeon Saint-Esprit perché dans une cage,
Que je ne lâcherais pas trois sous, mon neveu,
Et que je t'enverrais au diable le bon Dieu!

Farfuche se démasque affreux vaurien, et lui dit : je vais être hideux par la ville, traîner votre nom dans les fanges, le nom de Boiloup, etc.

BOILOUP.

Ah! c'est ainsi! — je veux que sur-le-champ on m'aille
Chercher quelque coquin n'ayant ni sou, ni maille,
Quelque bohémien hideux ayant passé
Sa vie à rapiécer son pourpoint défoncé,
Quelque affreux mendiant du coin, auquel il manque
Une table et trois pots pour être saltimbanque,
Un gueux qui pour Callot serait un objet d'art;
Je prendrai ce vaurien, ce galeux, ce pendard,
N'importe où, dans son nid, dans son trou, sur sa paille,
Et je lui dirai : — gueux, drôle, maraud, canaille,
Horrible va-nu-pieds, rôdeur des carrefours,
Des bouges et des nuits noires comme des fours,
Croquant dont Margoton est la Vénus, maroufle
Qui vas traînant partout ta loque où le vent souffle,
Et ris, probablement d'avoir effarouché
Les corbeaux du gibet dont tu t'es décroché,
Approche; je te fais mon fils, mon légataire;
Je te donne mon bien, ma maison et ma terre,
Mes meubles, mon argent, tout ce que j'ai, morbleu!
Et vous en crèverez de rage, mon neveu!

IV

A table ! officions. Alleluia, pantoufle !
Hosanna, mistanflûte ! et saute le bouchon !
A table ! Aux clous chapeaux et paletots ! Louchon,
Accroche ton crispin près de ma laticlave.
En séance. Frappez le vin, et non l'esclave.
Paix au monde ! Je bois. Je ne suis pas cruel.
Hurrah ! Monsieur Véry, je suis Pantagruel !
Buvons avec grandeur et sans impatience.
Au jour du jugement, sur votre conscience
Ayez plus de perdreaux, mortels, que de pigeons.
Je mange, vous mangez, ils mangent, nous mangeons !
Que l'Alhambra paraisse, et le Généralife !
Si Bouillon est un duc, homard est un calife.
Emplissez nos cerveaux de palais et d'azur,
Vins ! Montrez-nous Goton planant dans l'éther pur !
Peuple ! j'emplis ma panse et je deviens énorme ;
Je deviens rentier, porc, homme d'état, difforme,
Crétin, triple animal, et pilier de cafés.
Mon âme étouffe et meurt sous les dindons truffés ;
La bourgeoisie en nous avec la mangeaille entre ;
Je suis un être heureux, un imbécile, un ventre.
Foin du poëte maigre et du prophète à jeun !
Foin des blêmes voyants qui, loin du sens commun,
Des chapons, des faisans, et du punch à la glace,
S'en allaient, dans le but de voir Dieu face à face
Au risque de cogner quelque lion bourru,
Souper d'un peu d'eau claire avec un oignon cru !

V

GIPANIER, rêvant.

Que Dieu nous donne un jour le choix entre deux femmes,
L'une belle, traînant à sa suite les âmes,
Superbe, éclairant tout comme un rayon joyeux,
L'autre ayant un gros nez entre de petits yeux,
Le fou prendra la belle et le sage la laide.
L'une est la maladie et l'autre le remède.
Ah! les belles! j'en sors. Je viens de m'y brûler.
Cela se croit le droit de nous faire endiabler.
On est née à Pantin et l'on fait l'andalouse.
— C'est que je te tuerais, vois-tu? je suis jalouse! —
Au moindre choc qui vient heurter leur passion,
Leur amour, tout à coup faisant explosion,
Vous saute aux yeux avec un vacarme effroyable.
O femmes des romans, des poëtes, du diable!
Bouteilles dont le cœur est le bouchon! — Bruit, feu,
Vent, foudre, éclairs, torrents! — Je préfère, morbleu,
Un peu de cendre tiède à toute cette lave.
Je veux une servante et non pas une esclave,
Je veux une bobonne et non pas un tyran.
A Léa qui prend feu quatre cents fois par an,
A Flora le tonnerre, à Rosa la tempête,
Je préfère Margot, calme, affreuse, un peu bête,
Se servant du balai sans aller aux sabbats,
Parlant mal, cousant bien, raccommodant mes bas.
Du roman Pot-au-feu je suis le personnage.
J'aime le gros bon sens de l'antique ménage;
Plutôt que les Byrons j'écoute les Sanchos;
Mon amour casanier veut avoir les pieds chauds.
Foin des beautés! Margot, viens-t-en dans ma retraite.
Je donne dix volcans pour une chaufferette.

Margot, laide et bête, est une drôlesse qui le trompe.

VI

LE MARCHAND DRAPIER EN GROS, admirant la campagne.
PAMÉLA.

LE DRAPIER.

C'est vraiment très gentil ce paysage-là.
Je connaissais Pantin, Vaugirard, les barrières
Et Montrouge où l'on fait des trous pour les carrières;
En fait de campagnards, je n'avais jusqu'ici
Vu que des gargotiers de Vincenne ou d'Issy
Et des soldats buvant avec des femmes soûles;
Mais ceci, c'est les champs pour de vrai. — Tiens! des poules!
Vois donc cette masure et son vieil escalier!
Je ne me doutais pas de l'effet singulier
Que me fait la campagne et la belle nature;
Car, ces bois, ce roulier qui fouette sa voiture,
Ce pré, c'est la nature, au fait, c'est évident.
C'est beau. Très beau. Je suis tout bête. Cependant
Une fois que j'allais au Havre en diligence
Pour je ne sais plus trop quelle affaire d'urgence,
En passant à Rouen j'avais vu des pommiers.
Je n'aime pas beaucoup ces horribles fumiers
Aux portes des maisons, ni ces flaques d'eau sale.
Bons paysans! on a son cochon, on le sale,
On en vit tout l'hiver; on brûle ses fagots;
On fait des tas d'enfants laids comme des magots;
On danse avec Goton, montrant sa grosse jambe,
Et le soir on fait cercle autour d'un feu qui flambe
Pour parler de sorciers, d'enfer, de revenants;
Car cela croit toujours au diable, ces manants,
Et notre belle France est encore la terre
Des superstitions, hélas! malgré Voltaire!
Voltaire! que d'esprit cet homme dépensa!
Tiens! ces mouches! vois donc!

PAMÉLA.

C'est des abeilles.

LE DRAPIER.

Ça?
Ah! tiens! je n'en avais jamais vu. C'est très drôle!
Des abeilles! Quel est cet arbre?

PAMÉLA.

C'est un saule.

LE DRAPIER.

Et cet autre gros-ci?

PAMÉLA.

C'est un hêtre.

LE DRAPIER.

Vraiment!
Des abeilles, un saule, un hêtre, c'est charmant!
Ce n'est pas régulier. J'aime bien la campagne.

Au verso d'une convocation pour *le 22 février 1858.*

LA FORÊT MOUILLÉE

PERSONNAGES.

DENARIUS.	BALMINETTE.
OSCAR.	MADAME ANTIOCHE

LA FORÊT.

Une forêt après la pluie. Foule de fleurs et de plantes. Au premier plan, lilas, acacias et faux ébéniers en fleur. Un ruisseau. Un étang. Un âne attaché à un arbre. Flaques d'eau dans l'herbe. Un rayon de soleil dans les feuilles. On voit écrit sur un poteau : IL Y A ICI DES PIÈGES À LOUP.

SCÈNE I.

Il tombe encore quelques gouttes de pluie.

ENTRE DENARIUS, rêvant.

DENARIUS.

Je n'ai jamais aimé de femme. C'est ma force.
Bois, je ne grave point de nom sur votre écorce.

Il fait quelques pas dans la forêt.

Je sens que je deviens loup. Ce progrès me plaît.
C'est bien. Quand il contient un loup, l'homme est complet.
— Il pleut encore un peu.

Regardant autour de lui.

Le ciel qu'un souffle essuie
A vidé dans les champs tout l'écrin de la pluie.
L'orage, avec l'essaim des nuages pourprés,
S'enfuit et laisse pleins d'émeraudes les prés;
La luzerne, fouillis où méditent les lièvres,
Montre plus de joyaux que le quai des Orfèvres;
La mûre sur la ronce est un rubis vermeil;

Les brins de folle avoine, agités au soleil,
Deviennent, sous le vent qui passe par bouffées,
Grappes de diamants pour l'oreille des fées.
C'est beau. — Mais que la vie est triste ! — O vert séjour,
Bois, c'est dit, je m'envole, et je casse l'amour,
Fil que la femme attache à la patte de l'âme.
Je mets mon avenir en liberté. Je blâme
Le bon Dieu d'avoir fait l'homme de deux morceaux
Dont l'un est une femme.

Écoutant.

Ah ! j'entends les oiseaux,
La pluie a cessé. — Dieu ! que la vie est morose !
Où trouver l'idéal ? O vide du cœur !

UN PAPILLON, à une violette.

Rose !

LA VIOLETTE.

Flatteur !

LE PAPILLON.

Un baiser.

LA VIOLETTE.

Prends.

LE PAPILLON, au lys.

Je t'aime, ô lys !

LE LYS.

Coureur !

LE PAPILLON.

Un baiser.

LE LYS.

Prends.

DENARIUS.

L'amour est une vieille erreur ;
Le cœur est un viscère. Aimer ! sotte aventure.
L'homme est fait pour rêver au fond de la nature ;
Contempler l'infini dans les cieux transparents,
Voilà tout le destin de l'homme.

LE PAPILLON, à un liseron.

Un baiser.

LE LISERON.

Prends.

SCÈNE II.

La pluie a tout à fait cessé. Soleil partout. Toutes sortes d'êtres.

UNE VOIX, dans l'air.

C'est le printemps qui vient, ce frère de l'aurore;
C'est la saison qui rit, sœur de l'heure qui dore;
C'est l'instant où verdit le sillon nourricier,
Où, sonore et gonflé des fontes du glacier,
L'Arveyron bleu s'accouple au flot jaune de l'Arve,
Où mai sort de l'hiver et le sphinx de sa larve;
Bonheur! Soleil! Les maux et les froids sont finis;
L'azur est dans le ciel, l'amour est dans les nids;
L'amour trouble les yeux de vierge des gazelles;
Oiseaux, mêlez vos chants; âmes, mêlez vos ailes;
Gloire à Dieu!

UN MOINEAU FRANC, sortant de dessous les feuilles et secouant ses ailes.

Dehors, tous!

Au signal donné par le moineau, un mouvement extraordinaire agite la forêt. Il semble que tout s'éveille et se mette à vivre. Les choses deviennent des êtres. Les fleurs prennent des airs de femmes. On dirait que les esprits des plantes sortent la tête de dessous les feuilles et se mettent à jaser. Tout parle, tout murmure, tout chuchote. Des querelles çà et là. Toutes les tiges se penchent pêle-mêle les unes vers les autres. Le vent va et vient. Les oiseaux, les papillons, les mouches vont et viennent. Les vers de terre se dressent hors de leurs trous comme en proie à un rut mystérieux. Les parfums et les rayons se baisent. Le soleil fait dans les massifs d'arbres tous les verts possibles. Pendant toute la scène, les mousses, les plantes, les oiseaux, les mouches se mêlent en groupes qui se décomposent et se recomposent sans cesse. Dans des coins, des fleurs font leur toilette, les joyeuses s'ajustant des colliers de gouttes de rosée, les mélancoliques faisant briller au soleil leur larme de pluie. L'eau de l'étang imite les frémissements d'une gaze d'argent. Les nids font de petits cris. Pour le voyant, c'est un immense tumulte; pour l'homme, c'est une paix immense.

UN BOUTON D'OR, à une pâquerette.

Vois, ma sœur du gazon,
Le soleil éclater de rire à l'horizon.

LE MOINEAU.

Beaux jours! Chacun s'en va vers sa terre promise,
Et part pour son éden. L'anglais fuit la Tamise,
Le turc cherche la Mecque, et le grec lorgne Spa.

UN HOCHEQUEUE.

Congé!

UNE ABEILLE.

La clef des champs!

UN MOUCHERON, apercevant une rose et se tournant vers le soleil.

Baiserai-je, papa?

LE MOINEAU.

L'artificier Phœbus là-bas tire sa gerbe.

UN MYOSOTIS.

Un peu d'arc-en-ciel tremble au bout de tout brin d'herbe.

UNE BRANCHE D'ARBRE.

Ce bougon de nuage est parti. C'est charmant.
Jouons.

UNE CHOUETTE, du creux d'un saule.

Arbres, fleurs, nids, profitez du moment,
Vivez, chantez! jasez comme un club de portières!
Mais gare l'oiseleur! Gare les bouquetières!
Gare le bûcheron!

LES FLEURS.

Tout ça, c'est des ragots!

LES OISEAUX.

Nous ne te croyons pas.

LA CHOUETTE.

Prenez garde.

LES BRANCHES D'ARBRE.

Fagots!

LE MOINEAU, chantant

Comme j'allais entrer pour lorgner dans l'église
Cidalise,
Je me suis arrêté pour prendre le menton
A Goton.

LE HOCHEQUEUE.

Que chantes-tu là?

LE MOINEAU.

J'ai cueilli cette morale
Du temps où, ne rêvant qu'églogue et pastorale,
Dans les bois de Meudon, j'avais pris pour palais
La barbe d'un vieil antre, ami de Rabelais.

Aux oiseaux.

Hé! venez voir, pinsons, verdiers, les geais, les merles!
La toile d'araignée est un sac plein de perles.

UN NÉNUPHAR, se penchant.

Charmant!

L'ARAIGNÉE.

J'aimerais mieux des mouches.

LES OISEAUX.

Nous aussi.

UNE ORTIE.

L'oiseau vaut le chat.

LES GOUTTES DE PLUIE, tombant de feuille en feuille.

Ut-Ré-Mi-Fa-Sol-La-Si-
Ut.

LE MOINEAU.

Ça, jouons.

LE HOCHEQUEUE.

Faisons un horrible vacarme.

DENARIUS, en contemplation.

Frais silence!

UNE GOUTTE D'EAU, en tombant.

J'étais diamant, je suis larme.
Femmes, ne tombez pas.

LE MOINEAU.

La femme, ô goutte d'eau,
Ne tombe pas; va voir à Mabille, au Prado,
Partout où l'amour mène à grands guides son coche,
Au Wauxhall. L'homme tombe, et la femme...

LA SURFACE DE L'ÉTANG.

Ricoche.

LA LAVANDE.

La taille de la guêpe est charmante.

L'ORTIE.

Corset.

LA GUÊPE.

Cette lavande en fleur sent bon.

LA RONCE.

Water-closet.

LES PAPILLONS.

Jouons!

LES OISEAUX.

Courons!

LE MOINEAU.

Pillons! L'ordre, c'est le délire.

Entre un paon.

LE PAON.

Quel tumulte de chants et de cris! Bruit de lyre
Mêlé de grincements! Sous ces acacias
On croirait qu'Apollon écorche Marsyas.

LE MOINEAU.

A sac les fleurs! Drinn! Drinn!

LE PAON.

Toi qui fais ce tapage,
Qu'es-tu?

LE MOINEAU.

Je suis gamin; autrefois j'étais page.
Je m'ébats, cher seigneur. Si je n'étais voyou,
Je voudrais être rose et dire : *I love you.*
Je suis l'oiseau gaîté, rapin de l'astre joie.
A nous deux nous faisons le printemps. L'aigle et l'oie
Sont mes deux ennemis, l'un en haut, l'autre en bas.
Vous êtes entre eux deux. Bonsoir.

Il se jette au milieu du tumulte.

Hé!

Les oiseaux l'accueillent avec de grands cris de joie. Les fleurs et les feuilles s'effarent.
Il se tourne vers le paon qui se pavane.

Je m'ébats.

Entre un essaim de frelons.

LES FRELONS, chantant.

A bas Socrate, Épicure,
Shakspeare, Gluck, Raphaël!

IMPRIMERIE NATIONALE.

A bas l'astre ! à bas le ciel !
Vivent la bave et le fiel,
L'ombre obscure,
La piqûre
Sans le miel !

LE MOINEAU.

A bas les noirs frelons avec leurs voix d'eunuques !

Les oiseaux poursuivent et chassent les frelons avec de grands cris

LES VIEUX ARBRES, *aux oiseaux.*

Vous faites trop de bruit ! Paix donc !

LE MOINEAU, *aux arbres.*

Salut, perruques !

LE HOCHEQUEUE.

Académiciens, fichez-nous donc la paix.
Je sais, vous êtes sourds et vous êtes épais,
Soit. Contentez-vous-en. Foin de vos vieux branchages
Où l'antique Zéphyr redit ses rabâchages !

UN PIQUEBOIS.

A bas, vieux grognons !

LE MOINEAU, *regardant autour de lui.*

Mais, palsambleu ! c'est la cour
Que ce bois ! C'est Versaille et l'Œil-de-bœuf...

A une touffe de bruyère.

Bonjour,
La Bruyère.

A une branche d'arbre.

Bonjour, Rameau.

A une corneille sur le rocher.

Bonjour, Corneille.

Au nénuphar.

Bonjour, Boileau.

A un papillon blanc qui tourne autour d'une rose épanouie.

L'enfant, laisse là cette vieille,
Elle est d'hier matin.

Le papillon s'en va.

LA ROSE.

Que cet âge est grossier!

LES FLEURS, à un limaçon qui passe.

Fi! le vilain!

LE LIMAÇON.

Tout beau! je suis un financier.
Je laisse de l'argent derrière moi, les belles.

PLANTES ET FLEURS, en foule, se penchant vers le papillon blanc.

Viens! viens! beau papillon!

LE PAPILLON.

Vos noms, mesdemoiselles?

LE SOUCI.

Mariage.

L'ORTIE.

Vertu.

LA ROMAINE.

Porcia.

LE LIERRE.

Bon Accord.

LA SALSEPAREILLE.

Mon nom est force, amour, santé.

L'ORTIE.

Signé Ricord.

UN ROSIER EN FLEUR, au papillon.

Viens chez moi. Mes boutons sont des cachettes d'âmes.

Le papillon se précipite dans le rosier et y disparaît.

LE MOINEAU.

Le tonnerre devrait faire des mélodrames.
A-t-il fait tout à l'heure assez de bruit pour rien!

Au hochequeue.

Regarde. Le bois chante un hymme aérien.
Parmi les Cupidons, marmaille vive et leste,
Bambins ailés, Vénus, bonne d'enfants céleste,
Sourit dans l'ombre à Mars, le divin tourlourou.

UN NUAGE.

Le bonheur, c'est le ciel!

UN RAMIER.

C'est le nid!

LA CHOUETTE.

C'est un trou.

LA RONCE, *chantant.*

Les moutons, promis aux fourchettes,
Passent là-bas; j'entends leurs voix.
Sonnez, clochettes,
Au fond des bois.

Le beau Narcisse est en manchettes;
Silène a mis toutes ses croix.
Sonnez, clochettes,
Au fond des bois.

Les Jeannots avec les Fanchettes
Vont folâtrer en tapinois.
Sonnez, clochettes,
Au fond des bois.

Les faunes, hors de leurs cachettes,
Avancent leur profil sournois.
Sonnez, clochettes,
Au fond des bois.

DENARIUS.

O nature farouche, âpre, chaste, superbe,
Je vis en toi! J'écoute avec amour ton verbe!

UNE GIROFLÉE.

Tiens, tiens! Je n'avais pas encor vu ce grimaud.
Quels ongles noirs!

DENARIUS.

Tout est énigme et tout est mot.
Oh! je sens la forêt pleine de la chimère!
La création, c'est une sombre grammaire.
L'invisible, au réel mêlé, change un rayon
En regard, et la fleur et l'arbre en vision.
Les hommes sont en proie aux choses. Le mystère
Leur parle, même après le rire de Voltaire.
S'ils n'ont plus Zoroastre, ils ont Cagliostro.

UNE GRUE, au vent qui lui ébouriffe les plumes.

Du respect! je suis femme!

Elle donne des coups de bec et des coups de patte de tous les côtés avec colère.

LE HOCHEQUEUE.

Unguibus.

LE MOINEAU.

Et rostro.

LES ARBRES.

Paix!

DENARIUS, contemplant.

Le mot de l'énigme est sépulcre.

UN CONCOMBRE.

Vinaigre.

LE PAPILLON, sortant du rosier.

Oh! les fleurs!

UNE SAUTERELLE.

J'aime mieux les herbes.

LES FLEURS.

Grande maigre,
Va te faire engager à l'Opéra.

Elles se penchent furieuses pour chasser la sauterelle.

LE MOINEAU.

Satan!
Quel hourvari!

LES FLEURS.

Va-t'en, puce des blés!

LA ROSE.

Va-t'en!

UN PIED-D'ALOUETTE.

Prends garde à toi! La fleur peut s'envoler.

UNE GUEULE-DE-LOUP.

Et mordre.

LES ARBRES.

Paix-là!

L'âne broute le pied-d'alouette, la sauterelle et la gueule-de-loup.

LE MOINEAU.

Hé! que fais-tu, toi?

L'ÂNE.

Je rétablis l'ordre.

LE MOINEAU.

C'est un peu bref, monsieur de Montmorency.

SCÈNE III.

DENARIUS, rêvant.

Champs
Que l'orgue de l'azur emplit de ses plains chants,
Cieux où le jardinier éternel se promène
Versant les fleurs, la vie et la joie à la plaine
Des cribles du nuage, opulent arrosoir,
Vénus, astre, esprit, flamme, œil du cyclope Soir,
O nature, c'est vous, c'est moi! Je vous adore.
Votre aile couve l'âme et je me sens éclore. —
Tout se donne pour rien ici, tout est gratis,
Et les petits sont grands, et les grands sont petits,
Et la création s'offre à la créature.
Ces grands arbres, seigneurs de toute la nature,
A qui Dieu pour valets donne les mois changeants,
Ne prêtent point sur gage et sont d'honnêtes gens.
Champs! on peut être pauvre et bien avec l'aurore.
Bois, vous nous prodiguez votre souffle sonore,
Tu nous donnes, soleil, ton rayon éclatant,
Et vous ne dites pas au pauvre homme : C'est tant!
On boit quand on a soif; on n'entend pas la source
Vous murmurer : Combien as-tu? Voyons ta bourse.
Salut, honnête bois. Vous n'êtes pas, ô loups,
Des hommes; les halliers ne sont point des filous.
Vent, sève, azur, salut! Vous n'êtes pas, nuées,
Des coureuses de nuit et des prostituées.
Tout chante un opéra mystérieux ici.
De partout, du rocher, des fleurs, du tronc noirci,
De ce qui se contemple et de ce qui se cueille,
Des prés, des gouttes d'eau tombant de feuille en feuille,
Des branches saluant quelqu'un dans l'infini,
De la mouche, du vent, du nid calme et béni,
Une oreille invisible entend sortir des gammes.
L'herbe sent tressaillir les monstres cryptogames,
L'informe champignon chante un chant inconnu.
Tout est doux dans cette ombre, et tout est ingénu.
La femme y manque, bien qu'on y trouve la ronce.
L'antre pensif, pareil au sourcil qui se fronce,

Est un sage; l'oiseau nous salue en buvant;
Les arbres pleins de pluie ont l'air d'aider le vent
Et semblent essuyer le ciel avec leur cime.
Oh! je veux m'engloutir dans ce paisible abîme!

Rêvant.

Les arbres, dans leurs troncs et sous leur orteil noir,
Ont des trous pleins de mousse et d'herbe, et l'on croit voir
De petits dieux blottis dans tous ces petits antres.
Des cupidons frisés montrent partout leurs ventres.

S'enfonçant dans sa rêverie.

Pourquoi pas? Je serais un homme primitif.
Ma grotte sombre aurait l'azur pour pendentif.
J'aurais une cahute en branchages couverte,
Et je savourerais, seul dans ma stalle verte,
Force partitions que m'exécuterait
Le vent musicien dans l'orchestre forêt.
Tapi dans l'ombre où l'hymme universel commence,
Je battrais la mesure à la nature immense.
A l'heure où, réveillant le pâtre et le faucheur,
L'aube sacrée emplit l'horizon de blancheur
Et des trous du taillis fait de claires fenêtres,
Marcher, vivre! Être là quand chuchotent les êtres,
Les oiseaux, ces enfants, le chêne, cet aïeul!
Écouter, dans le jonc, l'épine et le glaïeul,
Les déesses jaser au fond des grottes noires,
Et rire et se jeter de l'eau dans leurs baignoires!
Être de ceux à qui les nymphes se font voir!
Ciel! rêver, quand l'étang offre aux nuits son miroir,
Quand le vent vient peigner les cheveux verts du saule,
Et voir sortir de l'eau quelque ineffable épaule!
Contempler dans la source, à l'ombre des buissons,
De vagues nudités flottant sous les cressons!
Vivre dans les frissons et dans les dithyrambes!
Voir la naïade aux yeux d'astre laver ses jambes!
— Je suis fou. Mon esprit patauge en plein Chompré. —
Non, restons dans le vrai, dans l'herbe, dans le pré.
C'est assez d'être un loup, ne soyons pas un faune.
Appeler un lys Flore et voir Pan dans un aulne,
Croire entendre quelqu'un quand on parle à l'écho,
Empoisonner de dieux les champs, c'est rococo.
Le vrai suffit. Soyons un simple philosophe.
Quand Cybèle disait à l'homme enfant : Dodophe,
Lorsque l'humanité tétait son pouce, bon,

La fable avait son prix. Mais l'homme est un barbon,
Diable! à présent, l'esprit humain porte perruque,
Et notre raison branle une tête caduque.
Croire aux nymphes est bête. Il faut être réel.

Rêvant.

— Vivre comme l'ours, grave et seul, avec le ciel,
A la bonne heure! Au diable Anna, Toinon, Lisette,
Madame la marquise et mam'zell' la grisette,
La femme en bloc! les yeux noyés, les yeux fripons!
Ouragan, ouragan, emporte les jupons!
Délivre-nous! — Je hais la femme en théorie.
Sa fidélité fait rire ma rêverie.
Son cœur compte dix, vingt, trente, cent; jamais un.
Elle achète au coiffeur pour deux sous de parfum.
Elle est blanche? un accès de colère : elle est bleue.
Dans ses cheveux se tord le serpent fausse queue.
L'été vient; triste fleur, le soleil l'enlaidit,
Les taches de rousseur la rouillent. Elle dit :
Je sue. Elle est trop grasse ou trop maigre. Cet ânge
Crotte ses bas. C'est faux, c'est perfide. Ça mange.
La portière le soir lui glisse des billets.
O seules belles, fleurs, seules vierges! œillets,
Pervenches, lys, muguets, jonquilles, pâquerettes,
Dont le seul papillon touche les collerettes,
Yeux purs qui vous ouvrez dans l'ombre au bleu matin,
Douces fleurs, je ne veux aimer que vous.

CHŒUR DES FLEURS.

Crétin!

UNE PIERRE.

Fossile!

L'ÂNE.

Âne!

UNE GRENOUILLE.

Crapaud!

LES FLEURS.

Porte ailleurs tes semelles!

DENARIUS.

Soyez mes femmes, fleurs.

LES FLEURS.

Ciel! être les femelles
D'un tel mâle!

DENARIUS.

Je veux baigner mon front en feu
Dans vos seins! me rouler dans vos lits!

LA VIOLETTE.

Sacrebleu!

DENARIUS.

Fleurs!

LA PERVENCHE.

Qui nous a flanqué cette brute splendide?

LA MANDRAGORE.

C'est Bobèche effaré qui croit être Candide.

DENARIUS.

Je vous aime! Soyez mon sérail, liserons!

LES LISERONS.

Viens-y!

L'ORTIE.

Viens t'y frotter!

LES AUBÉPINES.

Nous te caresserons
Le visage, le front, le nez!...

LA GIROFLÉE.

J'aurai cinq feuilles.

DENARIUS.

Forêt, caverne d'ombre et de paix qui m'accueilles,
Merci! — Le désert seul résiste à l'examen.
Paris est fou; la femme est le revers humain;
La femme de la vie est le mauvais visage;
Penseur, sois veuf; voilà ta vie, ô sage!

L'ÉCHO.

Osage!

DENARIUS, à la forêt.

J'ai découvert ceci, bois, dans ta profondeur :
La fleur est la beauté, la femme est la laideur.

MURMURE DES ARBRES.

Amour! amour! amour!

DENARIUS, apercevant une rose.

O rose diaphane,
Si chaste qu'on dirait que le regard te fane,
Dieu prit, pour composer ton souffle gracieux,
Toute la pureté qui flotte dans les cieux.
Puisque tu brilles, fleur, l'étoile est superflue.
Je t'aime!

LA ROSE.

Il faut aimer une fille joufflue,
Mon cher.

DENARIUS, avançant la main vers la rose.

Sois à moi. Viens!

LA ROSE.

Ne me tutoyez pas.

Elle lui pique les doigts.

LES AUTRES FLEURS.

Elle a bien répondu, la duchesse!

DENARIUS, égouttant le sang de son doigt.

Aïe!

Il s'éloigne et retombe dans son extase.

Appas
Du désert!

....

....

Dites, fleurs, champs, sentiers non foulés,
Que faut-il faire, oiseaux, pour être heureux? Parlez,
Arbres qui caressez le penseur quand il entre.

LE LIERRE.

Prends patience.

UNE HIRONDELLE.

Prends la poste.

UNE CITROUILLE.

Prends du ventre.

DENARIUS.

Où trouver la figure idéale du cœur?
L'homme va, poursuivi par un rire moqueur.
L'ombre, derrière nous, rit.

VOIX DANS L'AIR.

Lumière et pensée!
O ciel époux, reçois la terre fiancée.
Êtres, l'amour est flamme et l'amour est rayon;
Il tend d'en haut la lèvre à la création,
Et la nature pose, en entr'ouvant son aile,
L'universel baiser sur la bouche éternelle!

LES ARBRES.

Amour! amour! amour!

DENARIUS.

De moment en moment
La paix me gagne; ô joie! anéantissement!
Fuir la vie! être seul dans les bois, c'est le rêve,
C'est tout! le paradis, c'est la solitude.

UNE POMME, lui tombant sur la tête.

Ève.

Entrent Balminette et madame Antioche. Au fond, dans le taillis, Oscar qu'on ne voit pas.

SCÈNE IV.

DENARIUS, BALMINETTE, MADAME ANTIOCHE, OSCAR, au fond, LA FORÊT.

BALMINETTE.

Oscar est jaloux comme...

MADAME ANTIOCHE.

Ah! j'en ai plein le né,
D'Oscar. — Beau temps! Le ciel est rebadigeonné.
C'est comme à l'Opéra dans les apothéoses.

BALMINETTE.

J'ai joliment dîné. J'ai mangé de huit choses.

OSCAR, au fond, criant.

Par ici!

BALMINETTE.

C'est joli. Regarde donc, l'étang
Est comme une croisée.

Apercevant Denarius.

Ah! quel orang-outang!

DENARIUS.

J'ai peur d'avoir trouvé cette femme jolie.

MADAME ANTIOCHE.

Mes souliers trop étroits font ma mélancolie;
J'ai trop marché, j'ai mal à mon cor, Balmina.

UN CAILLOU DU SENTIER.

Le pied qu'on veut avoir gâte le pied qu'on a.

Denarius contemple Balminette.

DENARIUS.

Cette femme a dans l'œil la céleste étincelle.
C'est Diane, ou Psyché!

LE MOINEAU.

Ça, c'est mademoiselle
Balminette, lingère en chambre, rue aux Ours,
Numéro trois.

BALMINETTE.

Oscar, attends-nous!

Elle fredonne.

Nos amours
Ont duré...

OSCAR, au fond.

Par ici! viens!

BALMINETTE, fredonnant.

Toute une semaine...

DENARIUS.

Si ce n'est pas Psyché, c'est au moins Célimène.

LE MOINEAU.

Balminette, animal!

L'ORTIE.

Et l'autre domino
C'est madame Antioche, actrice à Bobino.

DENARIUS.

Oui, c'est Agnès. Ses yeux sont tout bleus d'ignorance.

BALMINETTE, à madame Antioche.

Des vieux que nous servons connais la différence.
Le tien donne un chapeau, le mien donne un coupé.
Je vais avoir salon, cocher et canapé.
J'entre chez moi demain.

DENARIUS.

Ce sont deux tourterelles,
Deux fleurs, deux lys! La blonde est divine.

L'ORTIE, aux fleurs.

Ces belles,
Nos sœurs, ont pris racine et puisent leur gaîté,
Leurs châles, leurs rubans et leurs robes d'été,
L'une dans un banquier, et l'autre dans un juge.

LA RONCE.

Tout coffre-fort recèle un ange qui le gruge.

LE MOINEAU.

La nature dédie aux roses le fumier.

BALMINETTE.

Donc, foin de la mansarde et je vole au premier.

MADAME ANTIOCHE.

Tu lâches Oscar?

BALMINETTE.

Mais!

MADAME ANTIOCHE.

Oscar en mourra.

BALMINETTE.

Brute!
— Sais-tu que c'est gentil, ce bois-ci! — L'herbe jute,
Par exemple! — On pourrait cueillir sous ce rocher
Une salade.

MADAME ANTIOCHE.

J'ai de la peine à marcher.

Apercevant l'âne.

Si l'ânier était là, je me paierais bien l'âne.

L'ÂNE.

A l'heure. — Comme toi, Javotte!

MADAME ANTIOCHE, *appelant.*

Oscar!

BALMINETTE.

Il flâne.
Laisse-le.

MADAME ANTIOCHE.

Balmina, vraiment, c'est un Mahieu
Que ton banquier.

BALMINETTE.

Divan, six fauteuils, damas bleu.
Un salon Louis quinze, un boudoir renaissance.
Moi, je suis bonne et j'ai de la reconnaissance.

L'ORTIE.

Au mont-de-piété.

BALMINETTE.

Ce vieux m'aime.

MADAME ANTIOCHE.

Un Mahieu !

BALMINETTE.

Le plafond de ma chambre est peint en camaïeu,
Genre ancien.

MADAME ANTIOCHE.

Mais Oscar...

BALMINETTE.

Oscar est jaloux comme...
Et puis il est menteur, fourbe, ingrat, économe.
C'est un serin.

MADAME ANTIOCHE, secouant sa robe.

Vraiment la pluie a tout trempé.

BALMINETTE.

Oscar, c'est l'omnibus; Mahieu, c'est un coupé.
Je préfère Mahieu.

DENARIUS, les observant toujours sans être vu et de derrière un arbre.

Je sens s'ouvrir mon âme
Devant ce chapeau rose aux yeux bleus.

LE MOINEAU.

Jusquiame,
Quel est le vrai poison qui rend fou ?

LA JUSQUIAME.

Le regard.

LE MOINEAU.

L'amour pince déjà ce bélitre hagard.
Achevons-le. Donnons ce cuistre à Balminette.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE CAILLOU du sentier.

Elle a le pied petit et la jambe bien faite.

LE MYOSOTIS, à un ruisseau.

C'est dit. Incendions ce grand dadais transi.

LE RUISSEAU, à Balminette qui est au bord et qui cherche à le traverser.

Allons! relève donc ta jupe.

OSCAR, au fond.

Par ici!

BALMINETTE, traversant le ruisseau.

Je disais donc qu'Oscar est jaloux comme un tigre.

LE RUISSEAU.

Mais retrousse-toi donc, Margot!

BALMINETTE.

Bigre de bigre!
Je me mouille les pieds! Nous sommes embourbés.
Mes brodequins tout neufs de dix francs sont flambés!

MADAME ANTIOCHE, apercevant Denarius.

Prends garde, Balminette, on voit ta jarretière!

BALMINETTE.

Qu'est-ce que ça me fait?

Elles s'en vont.

DENARIUS.

C'est Vénus tout entière!...

LE MOINEAU.

Non pas. Jusqu'au genou.

DENARIUS.

Je ne sais ce que j'ai.
Je suis fou. Cette femme en passant m'a changé.
Oui, c'est l'idéal, c'est la figure rêvée!
Oh! cette robe blanche un instant soulevée!
L'éclair du paradis! Tout mon corps a frémi!
C'est dit, je m'y ferai mener par quelque ami.
Par qui? Je ne sais pas son nom. Je n'ai personne.
Mon pouls est dans ma tempe une cloche qui sonne.
La femme est tout! Je suis pris, brûlé, dévoré.
Oh! je la reverrai, je la suivrai, j'irai,
Je mettrai sous ses pieds mes rêves, mes idées,
Tout! Fallût-il franchir des murs de vingt coudées,
Payer Vidocq, braver monsieur Oscar, l'enfer,
La mort, et dans mes poings tordre des gonds de fer,
Oui, j'irai!

L'ORTIE.

Tu n'auras qu'à soulever le pène.

DENARIUS.

J'aime!

LE MOINEAU.

Enfin! c'est heureux! Nous eûmes de la peine!

LE CAILLOU, au ruisseau.

Sans nous, si nous n'avions fait retrousser Goton,
Ce Jocrisse risquait de devenir Platon.

14 mai 1854.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

RELIQUAT

DU

THÉÂTRE EN LIBERTÉ.

Les variantes et les plans des premières comédies publiées dans ce volume ont été reportés après la description du manuscrit de chaque pièce; pour MANGERONT-ILS et ÊTRE AIMÉ, les notes nous ont paru assez importantes pour que nous leur donnions place dans ce Reliquat.

MANGERONT-ILS?

Un reliquat assez important, dont une partie a déjà été publiée dans les notes de l'édition Hetzel, existe pour cette comédie : des plans, le dénouement primitivement trouvé par Victor Hugo, puis abandonné, enfin de nombreuses notes dont nous donnerons ici les plus curieuses; voici comment l'idée s'était d'abord présentée :

LA BONNE AVENTURE DU ROI.

La Zingara :

— Vous vivrez autant qu'un homme qui passe là dans le chemin creux.

On l'amène. C'est un voleur qu'on va pendre. Il a deux enfants(?) avec lui. — Qu'on le mette en liberté, dit le roi. — Il lui fait des offres. Le voleur refuse. Il veut sa liberté. Si on le gracie, il se laissera mourir de faim. On le laisse aller, avec cet écriteau sur la poitrine :

Hombre del rey.

Ce plan est écrit au dos d'une adresse timbrée par la poste : *24 décembre 1865*, ce qui nous fixe sur l'époque où Victor Hugo a conçu sa comédie.

Puis, un passage supprimé, antérieur à la version définitive, nous présente Aïrolo faisant son entrée dans le refuge :

Hé bien, petits oiseaux! Après? Quand vous aurez,
A force de couver vos nids chauds et dorés,

A force de mamours et de battements d'ailes,
Et de roucoulements, peut-être peu fidèles,
Persuadé, chanteurs du branchage profond,
Hélas, aux jeunes gens des deux sexes, qu'ils font
Leur devoir en étant amoureux, charmants, ivres,
Aux garçons, qu'un soupir vaut mieux que tous les livres,
Aux filles, qu'être belle et plaire, c'est assez,
Voyons, en serons-nous vraiment plus avancés?
Quelle est votre malice, au moment de la mue,
De faire aux bords des eaux rêver la vierge émue,
Et de rendre, ô jaseurs célestes, l'épaisseur
Des forêts dangereuse à force de douceur!
Vous donnez ce scandale et ce mauvais exemple
De chanter dans le bagne et d'aimer dans le temple.
Ne sentez-vous donc pas que vous fâchez beaucoup
Tous les amis des mœurs et tous les gens de goût
Quand vous établissez, ô joyeux peuple libre,
Afin d'alléger l'âme, et de faire équilibre
A tant de maux amers, à tant de dures lois,
Que le droit au baiser existe dans les bois!

....

Regardant dans les branches.

Encor! L'un dit : veux-tu? l'autre répond : nenni.
Coquette! Ah! ça, voyons, quand aurez-vous fini?

Pensif.

Jamais! — Ce feu des cœurs, nature, tu l'attises.
Oiseaux, vous faites faire aux hommes des sottises.

Regardant dans les sentiers de la forêt.

Diantre! de gens armés ce bois est infesté.
Qui veut-on prendre? il faut me mettre en sûreté.
Ce cloître est lieu d'asile. Il vaut bien ma caverne.

Enjambant le parapet, un pied pendant de chaque côté.

Si je sors on me traque, et si j'entre on me cerne,
Pas d'autre choix. Entrons. C'est toujours un répit.

Il entre et regarde dans l'intérieur du cloître.

J'y vois déjà quelqu'un.

A la statue.

Bonjour, saint décrépit.

Pensif.

Je ne retrouve plus ici la bonne femme.
Depuis huit jours je cherche en vain la bonne femme.
Viendrait-on par hasard saisir la vieille femme?
L'autre soir, elle allait cueillant la jusquiame,

Étant sorcière, elle a cette herbe en amitié.
Elle avait l'air malade; elle m'a fait pitié;
J'ai vu son grand front blême argenté par la lune,
C'était lugubre. Elle a son antre dans la dune.
on doit fort la chercher.
Elle se cache. Au fait, elle a peur du bûcher.
Pourvu qu'elle n'ait point rencontré quelque archer?
Serait-elle en prison sous clef?
Comme on la fourrerait sous clef! Pauvre diablesse!
La prison, c'est aussi là que le bât me blesse.
Je suis pour les humains ce que, pardonnons-leur,
En langage vulgaire ils nomment un voleur.

Cette version, continuant par des vers utilisés et publiés, finit ainsi :

Tiens! c'est précisément le roi. Bon. Je me cache.
Quand on parle du roi, l'on en voit le panache.

Après avoir renoncé à ces vers pour *Mangeront-ils?* Victor Hugo a écrit en tête du premier feuillet cette note :

Jusqu'à :

Vous faites faire aux hommes des sottises,

et en ajoutant quelque chose, cela pourrait être le prologue des *Deux Trouvailles de Gallus.*

Trois fragments inédits de la scène III, acte II :

LE ROI.

Cruche!

AÏROLO, saluant.

La cruche, — soit! — renonce à puiser l'eau.

LE ROI.

Sois raisonnable.

AÏROLO.

Roi, tu m'agaces les fibres.
Quand il peut s'envoler dans les espaces libres,
Je ne vois pas pourquoi l'homme ici-bas consent
A continuer d'être un bipède pensant.
Quant à moi, je n'ai point de goût pour d'affreux mondes
Où les fauves sont mis sous clef par les immondes,

Et votre terre est un de ces mondes maudits.
Monseigneur, je n'ai pas du tout pour paradis
De sentir passer l'air à travers ma poitrine;
Je dédaigne la femme, avenante ou chagrine,
. . . .

Le reste du fragment est coupé.

Deuxième fragment :

AÏROLO, tantôt approchant, tantôt éloignant la plante de sa bouche.

Un peu de mauvaise herbe entre les dents. C'est fait.
On est libre. On s'enfuit. L'ombre où l'on étouffait
L'ombre, où le bonnet d'âne éternel vous coiffait,
S'ouvre et croule, et l'on entre ébloui dans l'aurore.

LE ROI, éperdu, et tâchant de lui ôter le rameau des mains.

Montre donc cette plante. Est-ce une mandragore?
Est-ce une jusquiame? ô Dieu, s'il l'avalait!
Je tremble.

Aïrolo gesticule avec la plante que le roi cherche à lui prendre.

AÏROLO.

O mort, mamelle obscure, c'est ton lait
Qui nourrit, à travers le sépulcre, les mondes!
L'astre boit la fleur morte au sein des nuits profondes,
Et, ver fait papillon, graine faite forêt,
Ce qui s'en va revient dans ce qui reparaît.

A part.

Je me souviens un peu de ce qu'a dit la vieille.
Ce doit être à peu près cela.

Troisième fragment :

AÏROLO.

Désappointer les sens et chagriner la chair,
C'est la vertu.

LE ROI.

Brigand!

AÏROLO, toujours souriant, prend un couteau sur la table
et en approche la pointe de sa poitrine par un trou de ses haillons.

Quand on me contrarie,
L'ennui me prend.

LE ROI, à part.

Il va se faire une avarie!

Haut.

Écoute, chenapan.

AÏROLO.

Parlez, cher gentleman.

LE ROI.

Gredin, sache ceci : je suis le roi de Man,
Je suis furieux, j'ai des soldats, une geôle,
Des gibets, des bourreaux...

AÏROLO.

Eh bien?

LE ROI.

J'obéis, drôle!
Fais ton valet du roi de cette île de Man!

AÏROLO, à part.

Parbleu! comme c'est simple! ayez un talisman.

LE ROI.

Qu'exiges-tu de moi, scélérat?

AÏROLO.

Peu de chose.
Sois gentil.

LE ROI.

Bandit! — Ha!

AÏROLO.

C'est fait. Métamorphose.

Un dossier, qu'on trouvera relié à la suite du manuscrit, porte ce titre : Ancien dénouement.

Ce sont, en effet, deux variantes du dénouement abandonné; nous les donnons ici dans l'ordre :

PREMIÈRE VARIANTE.

AÏROLO, à part.

. . . .
Mon roi devient mon groom. Je lui plais. Il frissonne
De tendresse devant mon exquise personne.
Il m'aime. Homme de goût! Soyons prudent pourtant.
Ce serait le moyen de le rendre à l'instant
Intraitable et féroce autant qu'il paraît souple,
Si je lui demandais la grâce de ce couple.

Désignant le caveau.

Les réconcilier est impossible.

Rêvant.

Aussi
Je ne vois qu'une chose à faire. Arrivons-y.

LE ROI, allant à son fauteuil.

A table!

Le roi s'assied

AÏROLO, à part.

On est ici comme en une tenaille.

Jetant les yeux sur les assistants, archers, courtisans, etc.

Comment éparpiller toute cette canaille?
Il faut un coup hardi.

LE ROI, lui montrant le tabouret.

Prends place à mes côtés.
Je t'invite!

AÏROLO, à part.

Pardon. Moi, j'ai mes invités.

Haut et solennellement.

Citoyens, vous soldats, chers assassins, silence!
Je parle au nom du roi. Je lui fais violence
En répandant le jour, du haut de ce buffet,
Sur le tas d'actions admirables qu'il fait.
Aujourd'hui la vertu qu'il montre est toute neuve,
La bonté. Notre roi, certes, j'en suis la preuve,
Gardait à ses sujets cette surprise. Il veut

L'amnistie. Ainsi fait le soleil, quand il pleut.
Il me pardonne. Il veut que sa clémence éclate...

LE ROI.

Je pardonne aux coquins seulement.

AÏROLO.

Ça me flatte.

LE ROI.

A toi seul. A personne après

AÏROLO.

De la bonté
Pour un. Quoi de plus beau! Peuple, sa majesté
M'a donc sauvé; mais moi je suis ingrat...

LE ROI.

Bah!

AÏROLO.

Triste,
Las, maussade, et de plus fort spiritualiste;
Ça dérange mes plans de remordre au pain noir
De la vie, et je veux souper chez Dieu ce soir.
Merci, roi, je m'en vais là-haut.

De deux coups de poing à droite et à gauche, il écarte l'entourage, bondit par-dessus le parapet d'enceinte, et disparaît dans la forêt. Ébahissement.

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, moins Aïrolo.

LE ROI, se levant de son fauteuil.

Qu'est-ce? Il me quitte!
Au moment de se mettre à table! — Est-ce un fou? — Vite!

Aux archers et aux courtisans.

Qu'on le reprenne.

Tous se dispersent et se mettent à poursuivre Aïrolo.

MESS TITYRUS, regardant au fond.

Il fuit. Il gagne les fourrés.

LE ROI, aux archers restés près de lui.

Il faut le ressaisir à tout prix. — Tous! courez!

LE CAPITAINE ARCHER.

Si l'on tirait dessus, sire? Un coup d'arquebuse
Peut seul courir après un pareil fuyard.

LE ROI.

Buse!
Tu veux tuer ton roi!

MESS TITYRUS, regardant dans le bois.

Ravins, étangs, roseaux,
Il franchit tout, il fait concurrence aux oiseaux,
L'écureuil près de lui serait une tortue.

LE ROI, à tous ceux qui l'environnent.

Courez! organisez sur l'heure une battue!

MESS TITYRUS, à part.

Qu'il se perde, et s'en aille au diable! Maintenant
J'aime autant cela. Bigre! il devenait gênant

Au roi.

Il saute d'arbre en arbre.

LE ROI.

Ah! ciel!

MESS TITYRUS.

Il est agile,
Souple, hardi, robuste, adroit, leste...

LE ROI.

Et fragile!

Il va au fond du théâtre, et donne des ordres avec des gestes effarés à des gens qu'on ne voit plus. Il n'est resté sur la scène que lui et Mess Tityrus.

Cernez! — Ramenez-moi cette crapule! Hélas!
Soyez très doux pour lui! Pourvu qu'il n'aille pas
Prendre une pleurésie à courir de la sorte!

Ah! je suis dans sa peau sans espoir que j'en sorte!
Ménagez-le! — Gredin!

MESS TITYRUS.

Quel galop! Quel compas!

LE ROI, criant.

Qu'on l'empoigne! Surtout qu'on ne le touche pas!

MESS TITYRUS, à part.

Empoigner sans toucher, beau problème à résoudre.

LE ROI.

Ah! je suis ahuri de tous ces coups de foudre!

Criant dans la forêt.

Quiconque lui ferait du mal serait pendu.
Allez-y doucement! Horrible individu!
Il doit suer! Ayez des couvertures prêtes.
Vous me répondez tous du brigand sur vos têtes!
C'est le plus précieux des hommes après moi.

MESS TITYRUS.

Il vole, il rampe. Il tient tout le bois en émoi.
Je serai fort surpris si nos gens le dépistent.

LE ROI, à Mess Tityrus.

N'est-il pas effrayant que de tels gueux existent?
Il faut absolument qu'il soit repris, gardé,
Et que je le possède, étant son possédé!
C'est dans ma destinée un tigre, une comète,
Un dragon!

Aux archers dans la forêt.

Reprenez ce coquin! Qu'on le mette
Dans du coton! Soyez très peu brutaux!

VOIX DES ARCHERS, dehors.

Poussons!

LE ROI.

Il doit être en sueur. Je me sens des frissons.
Ah! j'abdique. L'état de roi n'est plus tenable.

Ne m'avariez pas cet être abominable!
Quelle calamité publique s'il se perd!

MESS TITYRUS.

Sire, en évasion le maroufle est expert.

LE ROI.

D'abord je te défends de l'appeler maroufle!
C'est mon alter ego. Quand il court, je m'essouffle.
Je suis éclaboussé par le mal qu'on en dit
Tout comme par le mal qu'on lui fait. Quel bandit!
J'ai là, certe, un jumeau désagréable! Ah! fourbe!

Criant dans la forêt.

Pas une égratignure à sa peau, vile tourbe!

MESS TITYRUS.

Il échappe. Nos gens se concertent entre eux.

LE ROI, regardant.

Il a tous les talents des bêtes, c'est affreux.
Il est poisson, il plonge. Il est ramier, il perche.

Criant.

Prenez-le!

LE CAPITAINE ARCHER, survenant.

Sire, il a disparu.

MESS TITYRUS.

Qu'on le cherche!

LE ROI.

Qu'on le trouve! — Ah! quel drôle! un monstre, en vérité!
Que vais-je devenir ainsi décomplété?

LE CAPITAINE ARCHER.

Il nous glisse des mains ainsi qu'une couleuvre.

LE ROI, à Mess Tityrus.

Eh bien, mettons-nous-y nous-mêmes. Tous à l'œuvre!

LE CAPITAINE ARCHER.

Il est insaisissable. Il a pour se cacher
Cent réduits. Il connaît tous les trous de rocher.

LE ROI.

Dire que ce félon faisait le bon apôtre!

A Mess Tityrus.

Traquons-le. Prends le bois d'un côté, moi de l'autre.
Va par ici, je vais par là.

Ils sortent. L'un par la droite, l'autre par la gauche. Le capitaine archer suit le roi.

Depuis quelques instants, au bruit qui se fait et aux cris que l'on pousse, lady Janet s'est réveillée. Elle a écarté les branches du caveau, au fond duquel est couché près d'elle lord Slada encore endormi. Elle est à demi sur son séant, et écoute. Elle a encore dans le regard l'étonnement du sommeil.

Au moment où sortent le roi et Mess Tityrus, elle pousse doucement lord Slada.

SCÈNE CINQUIÈME.

LADY JANET, LORD SLADA.

LADY JANET, à lord Slada.

N'entends-tu point?...

Lord Slada ouvre les yeux et s'étire.

LORD SLADA.

Je rêvais. Je m'éveille. Et mon rêve rejoint
Ta beauté, comme, au fond du ciel qui se dévoile,
Un doux nuage errant vient rejoindre une étoile.
J'apercevais en songe un firmament de feu.
Je reviens près de toi, je n'étais qu'avec Dieu.
Chaque fois que je vois ton front, c'est une aurore
Qu'il me semble, ô Janet, n'avoir pas vue encore,
Et les plus noirs cachots dans les plus noirs donjons
Seraient illuminés par tes yeux...

En se retournant pour contempler lady Janet il aperçoit au milieu de l'enceinte la table servie, et se dresse comme en sursaut.

— Ah! mangeons!

Janet se retourne. Moment d'éblouissement.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LADY JANET.

Une table!

Elle recule.

J'ai peur.

LORD SLADA, s'avançant.

J'ai soif.

Il prend une bouteille et emplit de vin un verre.

LADY JANET.

Du vin peut-être

Empoisonné

LORD SLADA.

J'en bois.

Il boit.

Ah! je me sens renaître!

LADY JANET, lui tendant un verre.

Verse.

Lord Slada lui emplit son verre. Elle boit.

LORD SLADA.

Eh bien?

LADY JANET.

Je me sens revivre.

LORD SLADA, lui montrant le fauteuil.

Mets-toi là.

Elle s'assied. Il s'assied près d'elle sur le tabouret, prend un couteau, et découpe une poularde; il pose une assiette devant lady Janet.

Une aile?

LADY JANET.

Oui.

Elle mange. Il mange.

Mais qui donc a servi ce gala?

LORD SLADA.

Cela m'est bien égal. — Évidemment les fées.

LADY JANET, buvant.

Tu crois cela?

LORD SLADA.

Je crois aux volailles truffées.

Il mange et boit.

Oui, c'est la fée Urgèle! — ou bien je ne sais qui.

Il déguste un flacon.

Je ne la savais pas connaisseuse en whisky.
Mais quel festin!

Il entame un pâté. Il lui verse à boire. Il lui change son assiette
Tous deux mangent et boivent.

Faisans, pâtés, vins!

LADY JANET.

C'est étrange,
Nous avions faim.

Elle dévore.

LORD SLADA, la fourchette dans une main, le verre dans l'autre.

Manger c'est oublier d'être ange.
Mais cet oubli du ciel a bien son bon côté.
Le paradis à droite, à ma gauche un pâté,
Je pencherais à gauche.

Il boit, s'essuie la bouche à la nappe, et prend la taille
de lady Janet, qui s'effarouche doucement.

Un kiss!

Il la presse.

Donne, ma biche ..

LADY JANET.

Sa biche!

LORD SLADA.

...Ton joli museau!

LADY JANET.

Museau!

Lord Slada l'embrasse. Elle se débat.

LORD SLADA, prenant un couteau et éventrant une cloyère.

Bourriche,
Ouvre tes flancs!

Il pose une nouvelle assiette pleine devant lady Janet.

Mangeons!

Il entame tous les plats autour de lui.

Les roses, ça sent bon,
Mais, tiens, respire un peu le parfum d'un jambon.
Qu'en dis-tu? Foin des fleurs! vive la nourriture!

Il mange, boit, et mange.

LADY JANET.

Comme il parle!

Tendrement.

Qu'as-tu?

LORD SLADA, gai.

Moi, rien. Je suis nature.
Je dîne.

Il se penche vers elle pour l'embrasser.

Votre bec, madame.

Il l'embrasse.

Bec charmant!

Il la prend sur ses genoux. Elle se laisse faire, scandalisée.

Oh! comme ce matin, je suis ivre!

LADY JANET.

Autrement.

Elle se tourne vers le bois et écoute.

Qu'est-ce donc que ces cris qu'on entend?

VOIX DANS LA FORÊT.

Sus au traître!
Poussez! cherchez! allez tout au fond! il doit être
Fort loin.

Apparaît dans les branches, au-dessus de la table où sont assis lord Slada et lady Janet, le visage d'Aïrolo.

AÏROLO, dans les arbres.

Fort loin.

Lord Slada et lady Janet lèvent la tête.

LADY JANET.

C'est lui! notre ami!

AÏROLO, sautant à terre.

Chers amis,
C'est parbleu moi!

Il montre la table chargée de mets.

Voilà le déjeuner promis.
Je n'ai pu dans le bois trouver que ça.

Il pousse près de la table une pierre et s'y assied. Il prend une assiette, un couteau, une fourchette et un verre.

Mais, vite!
J'ai moi-même assez bon appétit.

Il s'attable, se met à manger, boit, tord, avale. S'interrompant au milieu d'une bouchée.

Je m'invite.

Regardant lord Slada et lady Janet.

C'est ça, tout s'est passé comme j'avais prévu.
Réveil, puis nourriture.

Il mange.

Et tout est bien, pourvu
Que ce satané roi...

Il écoute et se remet à manger. Tout en mangeant, il remarque lady Janet sur les genoux de lord Slada.

Des mamours. C'est dans l'ordre.
En ménage, mieux vaut s'embrasser que se mordre.

Il boit.

LORD SLADA, l'interrogeant.

Comment donc as-tu fait?

LADY JANET.

Expliquez-nous enfin
Tout ce rêve.

AÏROLO.

Plus tard. Un soir. L'hiver prochain.

Il mange et boit. Puis s'arrête.

Mais chut!

Il écoute.

Quoiqu'il soit doux de vider des bouteilles,

Ici ventre affamé doit avoir des oreilles.

Il se lève vivement de table, lady Janet et lord Slada se lèvent, il leur montre la brèche du fond.

L'ennemi dépisté se rapproche. — Partez.

Il les pousse au pied de l'issue.

Une barque est en bas dans ces rocs écartés.
Manger d'abord, et fuir après. C'est mon programme.
Vous êtes libres. Vite. A la voile! à la rame!
Pas d'adieux.

Tout en parlant, il les fait sortir et descendre, et leur montre du doigt le bateau. Sortent lady Janet et lord Slada.

Grand bruit. Cliquetis d'armes dans la forêt. On entend le tumulte des archers revenant.

Entre le roi, suivi de Mess Tityrus, et de tous. Aïrolo dirigeant d'en haut le départ de lord Slada et de lady Janet, s'est engagé dans l'escalier. On ne le voit plus.

SCÈNE SIXIÈME.

LE ROI, MESS TITYRUS, LE CAPITAINE ARCHER,
LES ARCHERS, AÏROLO.

LE ROI, criant.

Janet fuit! Slada m'échappe!

Il montre la falaise.

En bas!

Ils s'en vont!

Aux soldats.

Faites feu.

Il désigne la brèche de sortie. Les soldats couchent en joue la brèche. Aïrolo y paraît et barre le passage.

AÏROLO, surgissant.

Sur moi.

LE ROI, aux soldats.

Ne bougez pas!

A part.

Capitulons.

A Aïrolo.

Ami!

A part.

Comment s'en rendre maître?

Aïrolo se tourne vers l'escalier et regarde au bas de la falaise.

AÏROLO.

Ils sont dans le bateau.

Il se penche du côté de la mer, et crie :

Je vous rejoins!

Il saute du haut du parapet dans la barque où sont lord Slada et lady Janet. On le voit disparaître.

LE ROI.

Le traître!
Il s'embarque. Il m'expose au naufrage!

LE CAPITAINE ARCHER.

Il est temps
De tirer!

Les soldats couchent en joue le bas de la falaise.

LE ROI.

Non!

Les soldats relèvent leurs mousquets. Le roi regarde au dehors.

Il part!

Il revient atterré sur le devant du théâtre.

Pourvu qu'il ait beau temps!

Au bas de ce premier dénouement, une note :

1867. Achevé le 27 avril à 8 h. 1/2 du matin. — Il y a deux ans, à deux jours près, le 25 avril 1865, j'achevais *les Travailleurs de la mer.*

Cette comédie a été commencée le 18 janvier 1867, et presque menée à fin en un mois. Divers incidents ont interrompu le travail final. Je ne l'ai terminée qu'aujourd'hui 27 avril.

DEUXIÈME VARIANTE.

AÏROLO, LE ROI, LORD SLADA, LADY JANET.

....

AÏROLO, souriant, à lord Slada et à lady Janet.

..... Le roi vous aime.

Bas au roi.

Ici ne point broncher!

LE ROI.

Mais...

AÏROLO, bas.

Soyons caressant.

Les deux amants, voyant le roi, ont reculé vers le fond de la scène.

A lady Janet.

Vous pouvez approcher.
Sans peur. Sa majesté n'est pas du tout méchante.

LORD SLADA.

Sire...

AÏROLO.

Vive le roi! Votre bonheur l'enchante.

LE ROI, bas à Aïrolo.

Escroc!

AÏROLO, continuant.

Il s'en délecte. Il l'aspire à longs traits.

Au roi.

Je vois votre pensée intime, et je l'extrais.
Les avoir chagrinés, c'était votre tristesse,
Et vous en eussiez même eu des remords, altesse,
Si ce n'était contraire à votre dignité.
Vous y songiez l'hiver, vous y songiez l'été...

LE ROI, bas, en lui donnant un coup de poing.

Mais ils ne sont absents que depuis trois jours, brute!

AÏROLO, poursuivant.

Ce matin, l'œil en pleurs, après un peu de lutte,
En pensant qu'ils avaient des crampes d'estomac,
Vous avez dit, sautant hors de votre hamac,
A l'heure où le soleil épanouit son disque :
Sauvons-les!

LE ROI.

Ne pouvoir l'étrangler!

AÏROLO.

Bon roi!

A part.

Bisque!

Aux courtisans.

Je suis son favori, messieurs, pour le moment.

Au roi.

Souffrez que je m'en vante, altesse, effrontément.

Aux courtisans.

Je protège, du haut de mon crédit extrême,
Les bannis, les proscrits; et le bon Dieu lui-même,
Quoique à peu près chassé par nous du ciel tonnant,
Et mal en cour, aurait sa grâce incontinent
S'il présentait au roi, pour rentrer dans sa charge,
Une supplique avec mon apostille en marge.

A lord Slada et à lady Janet, montrant le roi.

C'est pour rire qu'il a troublé votre roman.

LADY JANET, fléchissant le genou.

Est-il vrai? Soyez bon, sire.

LE ROI, grinçant.

Dispensez-m'en.

Les deux amants reculent de nouveau. Le roi, à part.

Si! faisons bon visage à toute la séquelle.

AÏROLO, à part.

Par exemple, s'il est une chose à laquelle
Je n'eusse jamais cru, c'est à ce plumeau-là!

LE ROI, entre ses dents.

Toujours, pour mieux bondir, le guépard recula.

LADY JANET.

Qu'a-t-il dit?

AÏROLO.

Ce n'est pas cela qu'il voulait dire.
Le roi vous veut heureux.

LE ROI.

Hein?

AÏROLO.

Voyez son sourire.

Le roi éclate de rire.

LE ROI.

Oui, certe! et je vous vais emmener à ma cour.
A part.
Au fait, ils vont sortir d'ici. J'aurai mon tour.

AÏROLO, regardant les arbres.

Chantez, petits oiseaux, société chorale!
Au roi, montrant lord Slada et lady Janet.
Nous sommes mariés. C'est correct. La morale
A son péage en poche et n'a point à grogner.

LE ROI, à part.

Je les fais, en sortant de l'asile, empoigner.
Ça m'arrange.
Il se frotte les mains.

AÏROLO, à part.

Il prend bien la chose.

LORD SLADA, saluant.

Milord!

LADY JANET, saluant.

Sire!

LE ROI, affable.

Vous êtes mariés, cela doit me suffire.

AÏROLO.

Sur ce, l'air étant pur, le prince étant clément,
Les amants ayant faim, dînons gaillardement!
Au roi, gracieusement.
Assieds-toi, sire.

Il fait asseoir lord Slada et lady Janet sur des chaises, s'assied entre eux sur le fauteuil, et montre au roi un escabeau au bout de la table.

LE ROI, à part.

Il prend le fauteuil, et me laisse
Le tabouret!
Aïrolo emplit les assiettes et les verres de lord Slada et de lady Janet.

AÏROLO, aux deux amants.

Buvez et mangez.

Lord Slada et lady Janet se jettent avidement sur ce qui leur est servi et, absorbés par l'appétit, semblent ne plus rien voir ni entendre.

LE ROI.

Cette espèce
Sert quelqu'un avant moi!

AÏROLO, continuant à verser du vin dans les verres de Janet et de Slada.

Je fais passer d'abord
Ceux qui n'ont point mangé depuis trois jours, milord,
Ces époux. L'estomac, qui nous presse et nous tire,
Est un fort grand seigneur qu'on sert le premier, sire.
Quiconque règne vient après quiconque a faim.
Le jour où je serai précepteur du dauphin,
Une éducation qu'il faut qu'on me confie,
Je lui mets dans le bec cette philosophie.
Et, dût-il en crever, il l'avalera.

LE ROI, à part.

Gueux!
J'aurai dans un instant ma revanche.

AÏROLO, versant à boire au roi.

Après eux,
C'est vous, roi. — Que la joie aimable vous effleure!

LE ROI.

Je suis gai.

A part.

Patience! On va voir tout à l'heure!

Il s'assied sur le tabouret.

Rions.

AÏROLO, trinquant avec lui.

Sire!

LE ROI, tout en buvant, à part.

Ils sont pris au piège plus que moi.

LORD SLADA, buvant.

Je renais!

LADY JANET, mangeant.

Je me sens revivre.

LE ROI, bas à Aïrolo qui domine son tabouret du haut de son fauteuil.

Homme sans foi!
Félon! banqueroutier! fourbe! âme criminelle!
Vil repris de justice! infâme traître!

AÏROLO, découpant une perdrix et lui en offrant un morceau.

Une aile?

LADY JANET, bas à lord Slada.

Je t'ado....

LORD SLADA, bas à lady Janet.

Je t'adore!

AÏROLO.

Adorez-vous tout haut.

Montrant le roi.

Il s'y plaît. — Un baiser ne serait pas de trop.

LE ROI, souriant.

Cousin, nous finirons ensemble la journée.
Pour vous mon palefroi.

A lady Janet.

Pour vous ma haquenée.

A tous les deux.

J'entends vous ramener en triomphe à Duffin.

AÏROLO.

Capitale de l'île.

A part.

Oui-da! serait-il fin?

Il observe le roi.

LORD SLADA, bas, à lady Janet.

Hein? Le suivre?...

LADY JANET, bas, à lord Slada.

Quitter l'asile! ami, je tremble.

AÏROLO, se levant, un flacon de vin de Chypre à la main.

Il n'est pas de bonheur plus doux que d'être ensemble.
Si ce n'est le bonheur d'être seul.

Il emplit les verres de lady Janet et de lord Slada.

Chers époux!

Il emplit le verre du roi.

Bois!

Il trinque avec le roi.

Mon contentement de vous voir heureux tous
Est plus grand que le roi Salomon dans sa gloire.
C'est humain de manger, mais c'est divin de boire;
Et l'immense rosée éparse est un cadeau
Que fait la fraîche aurore aux oiseaux buveurs d'eau.
Le vin vaut mieux. Le tort du vin, c'est qu'on le paie.
Hélas! conclusion : avoir de la monnaie.

Emplissant les verres.

A goûter de ce vin j'ose vous convier.
La vie est un fardeau, le coude est le levier.
Levez le coude ayant en main une bouteille,
Et le mal disparaît, et votre âme est vermeille.

Découpant les viandes et servant.

Tout enfant, je pensais : Les roses, ça sent bon.
Mais, quand j'eus respiré le parfum d'un jambon,
Je me suis dit : Voilà le progrès.

Versant au roi.

Je t'arrose!

Mangeant une bouchée.

Quand le jambon sera gratis comme la rose,
L'homme aura retrouvé le paradis perdu.
Chers amants, quel malheur si j'eusse été pendu!
Ah! la justice humaine est une pas grand'chose!
Mais ce prince est clément, sur lui je me repose.
Sur une borne ainsi parfois aime à s'asseoir
Le vieux fagotier las qui des forêts, le soir,

Revient avec un tas de feuilles sur sa tête.

Levant les yeux sur le rayonnement du plein midi.

L'olympe, autrement dit le ciel, est de la fête.

Il prend brusquement les deux amants par les épaules et les fait lever.

Et maintenant, debout! partez!

Effarement. Le roi se dresse. Aïrolo renverse la table qui croule sur le roi et, en tombant, fait une sorte de barricade de débris entre la moitié du théâtre où est le roi avec les soldats et la moitié du théâtre où est Aïrolo avec lord Slada. Tumulte. Aïrolo pousse vivement lord Slada et lady Janet vers la brèche du parapet qui est derrière lui et qui donne sur l'escalier de la mer. Tout en les poussant, il fait face au roi et surveille les soldats.

LORD SLADA.

Quoi!...

LE ROI.

Ciel!

AÏROLO.

Amants!
Je vous flanque dehors. Pas de remercîments.
Une barque est en bas. Faites force de voiles!
Cette sortie est libre. Allez!

LE ROI.

Tu te dévoiles!

AÏROLO.

Bah! tu crois?

LORD SLADA.

Mais...

AÏROLO.

Prenez la clef des champs tous deux!
Je barre le passage.

LE ROI.

Archers!

LORD SLADA, à Aïrolo, résistant.

Au milieu d'eux!
Vous seul!

AÏROLO, le poussant dehors.

Vous m'agacez. Pas de chevalerie.
Je suis invulnérable, et fée.

LE ROI.

Aux armes!

AÏROLO.

Crie.

LES SOLDATS.

Aux armes!

AÏROLO, à lord Slada et à lady Janet.

Partez vite! Ils sont un peu grognons,
Mais je m'en charge. Allez!

Regardant le ciel.

Très beau temps!

Il les pousse violemment et les force à sortir. Lord Slada et lady Janet disparaissent dans la brèche, et s'enfoncent dans l'escalier.

LE ROI.

Compagnons!
Aux mousquets! Feu!

AÏROLO, debout devant l'issue et croisant les bras.

Sur moi.

Les soldats mettent en joue Aïrolo.

LE ROI, avec épouvante.

Sur lui! — Que nul ne bouge!

VARIANTE FINALE.

(Après le mot : FIN.*)*

DANS LA FORÊT.

LE ROI.

Gueux, tu m'as perdu!

AÏROLO.

Soit. J'ai fait quelque ravage.

LE ROI.

Je te hais. Au moins reste avec moi, vil sauvage!
Sans toi je ne puis vivre, infâme!

AÏROLO.

Je m'en vais.
Viens si tu veux.

LE ROI.

Que faire à présent? Moi, j'avais
Des habitudes.

AÏROLO.

Ça, je le comprends. C'est large
Le pouvoir. Mais les bois aussi ont de la marge.

ÊTRE AIMÉ.

Ce simple monologue du roi a deux variantes importantes; voici d'abord, complète, celle qui a été publiée en partie dans *Toute la lyre;* la forme est différente, mais l'idée étant absolument conforme à celle qu'on a lue page 183, nous croyons devoir donner ici cette nouvelle version :

Écoute-moi. Voici la chose nécessaire :
Être aimé. Hors de là rien n'existe, entends-tu?
Être aimé, c'est l'honneur, le devoir, la vertu,
C'est Dieu, c'est le démon, c'est tout. J'aime, et l'on m'aime.
Cela dit, tout est dit. Pour que je sois moi-même,
Fier, content, respirant l'air libre à pleins poumons,
Il faut que j'aie une ombre et qu'elle dise : Aimons!
Il faut que de mon âme une autre âme se double,
Il faut que, si je suis absent, quelqu'un se trouble,
Et, me cherchant des yeux, murmure : Où donc est-il?
Si personne ne dit cela, je sens l'exil,
L'anathème et l'hiver sur moi, je suis terrible,
Je suis maudit. Le grain que rejette le crible,
C'est l'homme sans foyer, sans but, épars au vent.
Ah! celui qui n'est pas aimé, n'est pas vivant.
Quoi, nul ne vous choisit! Quoi, rien ne vous préfère!
A quoi bon l'univers? l'âme qu'on a, qu'en faire?
Que faire d'un regard dont personne ne veut?
La vie attend l'amour, le fil cherche le nœud.
Flotter au hasard? Non! Le frisson vous pénètre;

L'avenir s'ouvre ainsi qu'une pâle fenêtre;
Où mettra-t-on sa vie et son rêve? On se croit
Orphelin; l'azur semble ironique, on a froid;
Quoi! ne plaire à personne au monde! rien n'apaise
Cette honte sinistre; on languit, l'heure pèse,
Demain, qu'on sent venir triste, attriste aujourd'hui,
Que faire? où fuir? On est seul dans l'immense ennui.
Une maîtresse, c'est quelqu'un dont on est maître;
Ayons cela. Soyons aimé, non par un être
Grand et puissant, déesse ou dieu. Ceci n'est pas
La question. Aimons! Cela suffit. Mes pas
Cessent d'être perdus si quelqu'un les regarde.
Ah! vil monde, passants vagues, foule hagarde,
Sombre table de jeu, caverne sans rayons!
Qu'est-ce que je viens faire à ce tripot, voyons?
J'y bâille. Si de moi personne ne s'occupe,
Le sort est un escroc, et je suis une dupe.
J'aspire à me brûler la cervelle. Ah! quel deuil!
Quoi, rien! pas un soupir pour vous, pas un coup d'œil!
Que le fuseau des jours lentement se dévide!
Hélas! comme le cœur est lourd quand il est vide!
Comment porter ce poids énorme, le néant?
L'existence est un trou de ténèbres, béant;
Vous vous sentez tomber dans ce gouffre. Ah! quand Dante
Livre à l'affreuse bise implacable et grondante
Françoise échevelée, un baiser éternel
La console, et l'enfer alors devient le ciel.
Mais quoi! je vais, je viens, j'entre, je sors, je passe,
Je meurs, sans faire rien remuer dans l'espace!
N'avoir pas un atome à soi dans l'infini!
Qu'est-ce donc que j'ai fait? De quoi suis-je puni?
Je ris, nul ne sourit; je souffre, nul ne pleure.
Cette chauve-souris de son aile m'effleure,
L'indifférence, blême habitante du soir.
Être aimé! sous ce ciel bleu — moins souvent que noir —
Je ne sais que cela qui vaille un peu la peine
De mêler son visage à la laideur humaine,
Et de vivre. Ah! pour ceux dont le cœur bat, pour ceux
Qui sentent un regard quelconque aller vers eux,
Pour ceux-là seulement, Dieu vit, et le jour brille!
Qu'on soit aimé d'un gueux, d'un voleur, d'une fille,
D'un forçat jaune et vert sur l'épaule imprimé,
Qu'on soit aimé d'un chien, pourvu qu'on soit aimé!

14 mars 1874.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Les derniers vers de cette version ont été biffés et constituaient des variantes à la pièce publiée page 183. Voici maintenant la note que nous lisons en tête du manuscrit :

J'ai fait ces vers, *Être aimé,* autrement, mais avec le même fond, il y a près de quarante ans. Je les ai lus à M. Édouard Thierry, alors mon ami. Il me les a demandés pour les copier et ne me les a pas rendus, j'ai oublié de les lui réclamer. Depuis, il y a eu une foule d'incidents, l'exil, les séparations, les éloignements de toute nature. Ces vers se retrouveront-ils? M. Thierry les a-t-il gardés ou perdus? Dans tous les cas, je les refais aujourd'hui, en mars 1874. Si les anciens se retrouvent, on pourra comparer.

V. H. 15 mars 1874.

Les « anciens vers » ont été retrouvés; il sera curieux de les comparer en effet; la même idée se retrouve sous une forme satirique, étant interprétée par le railleur Maglia :

MAGLIA.

Mon cher, j'ai médité toutes les balivernes,
J'ai songé dans des trous, rêvé dans des cavernes
Pour tâcher de savoir au fond qui nous étions;
J'ai fouillé du museau toutes les questions;
J'ai pris la route droite et j'ai suivi l'oblique;
J'ai ruminé Socrate, Albert, Cardan, Jamblique,
Cratès, Anaxagore et Saint Thomas d'Aquin,
Et je suis arrivé de bouquin en bouquin
A reconnaître enfin que tout est un problème,
Et qu'il n'est qu'une chose : être aimé pour soi-même,
Qui vaille quelque peu, dans ce monde ignorant,
La peine d'exister et de vivre qu'on prend.
Un peu d'amour, voilà le vrai fond de la vie.
Tout est là. Tout le reste est ombre et fausse envie.
Un regard bienveillant qui vous suit doucement
Dans votre solitude et votre accablement
Vous tient lieu de pays, de maison, de famille.
Qu'on soit aimé d'un gueux, d'un voleur, d'une fille,
D'un forçat jaune et vert sur l'épaule imprimé,
Qu'on soit aimé d'un chien, pourvu qu'on soit aimé!

Ce manuscrit n'est pas daté, mais il ressemble beaucoup au manuscrit de *Ruy Blas,* et comme papier, et comme écriture.

COMÉDIES CASSÉES.

I

Nous avons cru devoir donner ici des extraits d'un volumineux dossier que Victor Hugo a lui-même curieusement intitulé : COMÉDIES CASSÉES; ce sont en effet des morceaux de dialogue, des phrases jetées çà et là, prose et vers, vers surtout, des plans, des titres, des listes de personnages suivies d'indications scéniques; nul doute, si Victor Hugo avait pris le temps de coordonner, de compléter, de recoudre ces morceaux, qu'il en eût augmenté son *Théâtre en liberté;* nous avons entrepris ce travail de mosaïque, et nous ne sommes parvenus qu'à grouper les personnages de chaque pièce.

Un auteur dramatique, devenu célèbre, avait, dans sa jeunesse, contracté l'habitude de quitter le théâtre avant le dernier acte d'un drame afin d'improviser lui-même un dénouement à l'intrigue dont il venait de suivre les péripéties; ici, la tâche est plus difficile : retrouver le fil de la pensée dans ces mille fragments épars, conclure d'après une ébauche, rapprocher les morceaux des *Comédies cassées,* et se constituer, en quelque sorte, le collaborateur de Victor Hugo, c'est une satisfaction que peu de nos lecteurs se refuseront.

Il y a plusieurs comédies dont les personnages appartiennent au même sujet : LES GUEUX, gueux de tous temps et de toutes familles, brigands de cape et d'épée et philosophes besogneux; puis LES MÔMES, satire des collégiens impatients de voir leur lèvre s'ombrer de moustache; DON CÉSAR (est-ce le don César, continuation du personnage de *Ruy Blas?*), nous reportant à l'époque des grands seigneurs et des belles coquettes; LES ÉTUDIANTS, bohèmes rappelant un peu ceux de Mürger, grisettes aspirant à devenir lorettes; nous les avons déjà entrevus dans *la Forêt mouillée;* un dossier de comédie, contenant des fragments, vers et prose, ne se rattachant, par ses personnages, à aucun des titres précédents et dont les morceaux pouvaient être utilisés dans telle ou telle œuvre, sorte de réserve où Victor Hugo aurait puisé s'il avait eu le temps matériel de mener à bonne fin tous ces essais.

Au premier plan et au-dessus de tous les personnages des diverses comédies, se détache une silhouette, celle de *Maglia;* nous avons déjà rencontré Maglia au cours de ce volume, et nous avons lu quelques-unes de ses chansons dans *Toute la lyre;* ici, il nous est présenté, en vers et en prose, sous tous ses aspects; c'est le philosophe aimable, souriant, poète à ses heures, railleur toujours, voleur souvent, conseillant les ducs et pactisant avec les gueux, ayant plus ou moins côtoyé les galères, homme d'épée, de corde, un peu cousin germain de ce *cher Zafari,* mais peu chatouilleux sur le point d'honneur. Laissons-le se présenter lui-même :

MAGLIA.

Par je ne sais quel mystérieux travail de rapprochements et de comparaisons, il se faisait dans l'esprit de Maglia des transformations étranges, soudaines, presque inintelligibles au vulgaire, qui traduites au dehors par ses paroles le faisaient passer tantôt pour distrait, tantôt pour visionnaire, tantôt pour fou. Un jour, dans une promenade que nous fîmes ensemble en Normandie, un de ses amis le trouva debout, immobile et pensif au bord de l'Océan. Maglia regardait la mer; la mer souriait au soleil; la vague, capricieusement caressée par l'aile blanche des mouettes, déployait toute sa grâce; de temps en temps une pierre se détachait de la falaise et tombait dans le flot, le flot se refermait sur elle, se ridait un moment, puis se remettait à sourire, et il semblait qu'on sentît la pierre tomber silencieusement à jamais dans l'infini; Maglia contemplait cette chose si belle et si profonde, si inconstante et si sereine, si amère et si azurée, qui est gracieuse tant qu'elle n'est pas terrible, qui charme jusqu'au jour où elle tue. — Que fais-tu donc là, lui dit son ami. Il répondit, sans détourner son œil fixé sur la mer : *Je regarde cette femme.*

MAGLIA, au marquis.

Si j'avais cet honneur d'être un seigneur exquis,
Charmant, jeune, beau, riche, ainsi que vous, marquis,
Si j'avais le bonheur d'être ce que vous êtes,
Au lieu d'avoir des chiens, des maîtresses, des dettes,
Cortège qui vous suit en aboyant; au lieu,
Ce matin pour l'œil noir et ce soir pour l'œil bleu,
D'aller sous vingt balcons faire le pied de grue,
Et de n'oser passer par telle ou telle rue,
A cause des marchands hideux auxquels on doit;
Au lieu d'être un oiseau que plume un joli doigt,
Et qui perd sa chanson, sa liberté, ses ailes,
De me faire marcher dessus par les donzelles,
Et d'en être amoureux, sot métier, qui vous fait
Chaque jour vendre un champ pour payer un bouquet;
Au lieu d'être pillé galamment par les grâces,
Et de me ruiner chez ces belles voraces
Tout entier, à la fois, et de tous les côtés,
Et de brûler, parmi les rires effrontés,
Aux flambeaux des brelans, que le jour meure ou naisse,
Mes fermes, mes châteaux, ma santé, ma jeunesse!
— Car, jeunes gens, c'est bien la peine, en vérité,
Que le bon Dieu, qui tire au sort l'humanité,
Vous ait fait en naissant d'abord gagner les quines,
Pour tout jeter au vent, au gré de cent coquines! —
Au lieu de tout cela qui peut déshonorer,
Je mangerais mon bien, mais sans le dévorer,
Je vivrais carrément comme un bon gentilhomme;
Sans être avare, fi! je serais économe;
Seigneur, j'ignorerais ce que c'est qu'un huissier,
Nuls soucis, et jamais face de créancier
N'oserait devant moi faire la pleine lune.
Vive l'amour! j'aurais une blonde, une brune,
Point à la fois, monsieur, c'est un tiraillement.
J'aurais laquais, chevaux, femmes, — modérément,
Et je serais heureux d'une façon honnête
Et sûre. Après cela, je ne suis qu'une bête.

MAGLIA. — LE COMTE FERNANDINA.

MAGLIA.

Où court-on de la sorte avec cet air farouche?

LE COMTE FERNANDINA.

Tous les noms du Seigneur me viennent à la bouche.
Je suis sombre, inquiet, jaloux, brûlant, transi,
Furieux, et j'ai fait le sonnet que voici :

Si j'avais sous la main un jardin de Lenôtre,
Je vous l'arpenterais du soir jusqu'au matin;
Si j'avais sous la main un vieux psautier latin,
J'y courrais, comme un loup, lire ma patenôtre;

Si j'avais sous la main mon épée ou la vôtre
J'en percerais dix fois ma veste de satin;
Si j'avais sous la main la maîtresse d'un autre,
Je l'aimerais, pour faire enrager ma catin!

Hier sur ce cheval que tout le monde admire
Polyclete passait, et j'ai vu Lindamire
Le suivre de cet œil qui rêve et qui sourit;

Depuis ce moment-là, je me creuse la tête.
Le cavalier lui plaît pour avoir l'air très bête,
Et le cheval lui plaît pour être plein d'esprit.

MAGLIA.

Bravo!

LE COMTE FERNANDINA.

Mais je suis fou! ma rage est sans pareille!
Je souffre horriblement! j'extravague!

MAGLIA.

A merveille;
Comte, vous deviendrez — vous êtes en chemin! —
Un vrai Socrate grec, un Sénèque romain.
Après la passion l'âme songe et s'affaisse.
Dieu dans le sang qui bout fait cuire la sagesse.

MAGLIA. — LE MARQUIS ANTONIUS. — FABBIRESCO.

LE MARQUIS ANTONIUS, rêveur.

(Fabbiresco à sa droite, Maglia à sa gauche.)

Pour y parvenir...

FABBIRESCO.

Vous avez besoin du mari.

MAGLIA.

Et de la femme.

FABBIRESCO.

Vous ne pouvez pas plus vous passer de l'un...

MAGLIA.

Que de l'autre.

LE MARQUIS ANTONIUS.

Comment faire?

FABBIRESCO.

Le mari est bête.

MAGLIA.

Et vaniteux.

FABBIRESCO.

La femme est jolie.

MAGLIA.

Et coquette.

LE MARQUIS ANTONIUS.

Me faire tout simplement l'ami du mari...

FABBIRESCO.

C'est le moyen de déplaire à la femme.

LE MARQUIS ANTONIUS.

Devenir tout bonnement l'amant de la femme...

MAGLIA.

Vous choquerez très fort le mari.

FABBIRESCO.

Tenez, monsieur le marquis Antonius, il y a un moyen...

LE MARQUIS ANTONIUS.

D'être très bien avec tous les deux?

FABBIRESCO.

Oui.

LE MARQUIS ANTONIUS.

Avec le mari et avec la femme?

FABBIRESCO.

Avec le mari et avec la femme.

LE MARQUIS ANTONIUS.

A la fois?

FABBIRESCO.

A la fois.

LE MARQUIS ANTONIUS.

Lequel?

FABBIRESCO.

C'est d'être l'ami de l'un...

MAGLIA.

Et l'amant de l'autre.

IDYLLE.

SYLVIO.

Don Blas aimait Alcmène; Alcmène aimait don Blas.
Ils allaient dans les prés et se parlaient tout bas.

MAGLIA.

Le soir ils regardaient, dans la campagne blonde,
Des effets de soleil les plus charmants du monde.

SYLVIO.

Tout le jour ils jasaient dans l'ombre à petit bruit.

MAGLIA.

Mais nous ne disons pas ce qu'ils faisaient la nuit.

Cauterets, 18 août 1843.

LE CHŒUR.

.... Donc, c'est la réalité,
Un oncle par oubli t'a fait son légataire,
Tu viens de voir tomber des griffes d'un notaire
Un charmant million qui te coûte un reçu;
O rimeur, te voilà plus riche et plus cossu
Qu'un galion venant de l'Inde orientale,
Te voilà rempli d'or; — et maintenant installe
Dans ton gîte une femme, ou tout autre rongeur;
Avant six mois d'ici, je te le dis, songeur,
Quelques Arthurs aidant, et quelques Anatoles,
Tu verras tes doublons s'amincir en pistoles,
Tes onces d'or décroître et fondre tes louis;
Cependant tu vivras, et tes yeux éblouis
Verront tourbillonner, dans l'azur et la joie,
Dentelles, fleurs, chapeaux, châles, robes de soie,
Jockeys, chevaux, festins, et rouler ta Margot
Au bal en grand carrosse, au bois en escargot;
C'est bien; et tu riras du soir jusqu'à l'aurore;
Et quand un jour, frappant sur ton coffre sonore,
Tu diras, te sentant un peu d'anxiété :
— Es-tu là, million? — un liard effronté
Te répondra : — présent : que me veux-tu, bonhomme?

MAGLIA. — LÉLIO.

Nuit.

LÉLIO.

Qui va là devant nous?

Le passant marche en faisant des zigzags.

MAGLIA.

C'est un ivrogne dans l'exercice de ses fonctions.

Le passant arrive devant une porte, frappe et chante :

TRUMEAU.

Portier! le nain sculpté sur ton marteau de cuivre
Rit au nez du pauvre homme à qui tu n'ouvres pas,
Mais entends-moi, le vin fait trébucher mes pas.
Un ivrogne est sacré, surtout quand il est ivre.

Portier! j'ai cette nuit fêté les meilleurs vins.
Respecte-moi. J'ai bu d'une admirable sorte.
Je suis ivre! Entends-tu? Vite! ouvre-moi la porte!
Cerbère de Bacchus lécha les pieds divins.

MAGLIA, l'abordant poliment.

Salut au seigneur Ranezzio!

(L'ivrogne est tout stupéfait. Il ne s'appelle pas Ranezzio. Mais Maglia a intérêt à faire croire à Lélio qu'il connaît quelqu'un dans la ville. Maglia finit par persuader Lélio et l'ivrogne, qui accepte après examen le nom de Ranezzio.)

MAGLIA. — UN MARI.

UN MARI.

Ah! je la forcerai bien à me céder et à m'obéir, je ne reculerai devant aucun moyen. Elle dit qu'elle se vengera? Comment se vengera-t-elle? et, d'ailleurs, ne suis-je pas le maître? je suis son mari après tout. Oui, je la dompterai, je briserai son caractère, son orgueil, ses caprices, sa vanité, sa coquetterie! je lui ferai sentir mon autorité, je serai sans pitié, je la foulerai aux pieds, je marcherai sur elle!...

MAGLIA.

Vous aurez tort. Marcher sur la terre, cela fait venir de la corne aux pieds; marcher sur une femme, cela en fait venir à la tête.

Quant à Jorge Sandil, c'est le beau dégoûté.
Il vit ciré, verni, brossé, frotté, ganté.
Il ne redoute rien dans la nature entière,
Rien qu'une goutte d'huile ou qu'un grain de poussière.
Sa chambre est une boîte, et comme en un coffret
Tout est dans son logis mis en ordre. — Il irait,
S'il pouvait de la nuit percer les sombres voiles,
Épousseter le ciel et fourbir les étoiles.
Un jour, dans un ravin à cent pas d'Avila,
Vingt gueux sortant d'un trou lui dirent : Halte-là!
Et comme un d'eux, prenant par le cou mon don Jorge,
Tirait son coutelas pour lui couper la gorge,
— Doucement, lui dit Jorge, est-ce propre, cela?

MAGLIA. — LE DUC.

LE DUC.

Quant à toi...

MAGLIA.

Monseigneur?

LE DUC.

Je te donne pour femme doña Martina Gy.

MAGLIA.

La duègne?

LE DUC.

La duègne.

MAGLIA.

Pour femme?

LE DUC.

Pour femme.

MAGLIA.

A moi?

LE DUC.

A toi.

MAGLIA.

Son âge?

LE DUC.

Soixante ans.

MAGLIA.

Votre Excellence tient à me la donner?

LE DUC.

J'y tiens.

MAGLIA.

Avec ses soixante ans?

LE DUC.

Avec ses soixante ans.

MAGLIA.

Monseigneur, si vous le trouvez bon, je la prendrai en monnaie. Donnez-moi trois filles de vingt ans; cela fait soixante, et je vous tiens quitte.

DON FÉLIBIO, puis MAGLIA.

DON FÉLIBIO, rêvant.

Chauves et barbus, laids ou beaux, méchants et bons,
La nature est un piège où toujours nous tombons;
La nature profonde et qui tous nous attire
Met le désir dans l'âme et dans l'homme un satyre;
La main d'un vieux bonhomme en bonnet de coton
Tremble et court d'elle-même aux appas de Goton.
Les servantes partout maîtresses de leurs maîtres,
Suzon menant les rois, Toinon menant les prêtres,
Partout de vieux sultans jetant leur vieux mouchoir,
Voilà le train du monde; et chacun y vient choir,
Chacun glisse à son tour, et la pente est facile,
Et plus on a d'esprit, plus on est imbécile.
Les plus brutes toujours ce sont les plus savants.
O graves mandarins, peints sur les paravents,
O sages, aux Babets jamais vous n'échappâtes.
Le docteur Aristote allait à quatre pattes
Portant une Margot quelconque sur son dos;
Quand Aspasie au lit entr'ouvrait ses rideaux,
Socrate, bouc divin, riait comme un vieux Gille;
Amaryllis donnait des tapes à Virgile;
Lalagé te jetait à la tête un torchon,
Mon divin maître Horace!...

MAGLIA, survenant.

Et l'appelait cochon.
Il n'existe ici-bas qu'un homme, — et qu'une femme.
On est la même bête ayant tous la même âme.

MAGLIA. — DOÑA ZUBIRI. — LE SEIGNEUR PLATON.

MAGLIA.

Les femmes! — la chemise, tant que vous voudrez; le masque jamais.

LE SEIGNEUR PLATON.

Pardieu, voilà une impertinente façon de parler, et si ce que tu dis des femmes est vrai, je voudrais bien savoir, mon philosophe, pourquoi cela est.

DOÑA ZUBIRI.

Cela est, monseigneur.

LE SEIGNEUR PLATON.

Vrai?

DOÑA ZUBIRI.

Vrai.

LE SEIGNEUR PLATON.

Volontiers toutes nues, jamais toutes franches! et la raison?

DOÑA ZUBIRI.

Cela est bien simple.

LE SEIGNEUR PLATON.

Dis-la.

DOÑA ZUBIRI.

La nudité montre leur beauté.

MAGLIA.

Et la franchise montrerait leur laideur.

LE SEIGNEUR PLATON.

Maglia, tu es le serpent!

DOÑA ZUBIRI.

Et il parle d'Ève!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Sitôt le père mort, contre de la monnaie
Vous changez le manoir paternel, les jardins,
Le parc où l'on voyait dans l'ombre errer les daims,
La basse-cour joyeuse et pleine de querelles,
Clos, vergers, prises d'eau, les tours et les tourelles,
La haute cheminée aux chenets reluisants
Où vos nobles aïeux ont, pendant cinq cents ans,
Chauffé leurs vieilles mains, fortes et vénérables!
Les prés, les champs, les bois, les chênes, les érables,
Les pins, vous vendez tout! cela vous est égal.
Tout, jusqu'au grand vieux lit gothique et conjugal
Où vous vîntes au monde, où votre mère est morte!
Et puis, c'est à Paris que le vent vous emporte.
Adieu le Limousin, le Perche ou l'Angoumois!
Vous vivez! vous prenez, en douze ou quinze mois,
Pour trois cent mille francs de fiacres et de filles;
Vous mangez goulûment votre plat de lentilles;
Tout est pour vous baisers, splendeurs, musique et chant;
Jusqu'à ce qu'un beau jour, au moment où cherchant
Une Californie au fond de votre poche,
Vous rêvez d'Aspasie ou de madame Doche,
Le diable, ce recors qu'on n'a jamais fléchi,
Se dresse à votre oreille en murmurant : Clichy!

SEPPIA, comédie.

MAGLIA, à Léo.

Farnèse, duc de Parme, avait toutes sortes de fioles d'or incrustées de perles où il conservait ses poisons les plus redoutables. Le diable a des femmes et des filles dont il se sert comme Farnèse de ses fioles. Les mauvaises pensées et les mauvaises âmes se cachent quelquefois, seigneur Léo, sous les plus douces formes de la beauté pure. Cette fille te plaît, elle est toute jeune, toute rose, toute belle, elle rit avec les plus jolies dents du monde, elle soupire comme une tourterelle au mois rayonnant d'avril, il semble qu'elle ait de la lumière dans les yeux, l'innocente; tu la regardes aujourd'hui avec complaisance, demain tu la contempleras avec amour.... Oh! si tu pouvais voir cet affreux fourmillement de démons qui est autour d'elle, et qui la suit sans cesse, comme tu t'enfuirais plein d'horreur!

Écrit au verso d'une convocation datée : *Chambre des Pairs, 12 juin 1847.*

FABLE.

Deux versions de cette fable; la seconde, d'après l'écriture, est de 1872 à 1875.

Un mari fort cocu, fort jaloux, fort marri,
S'arrachait les cheveux, maudissant sa femelle.
Il arrachait aussi ses cornes pêle-mêle,
Et les foulait aux pieds. — Ma femme aime Myrtil!
Viens me tirer de peine, ô Mort! s'écriait-il,
Viens, Mort! — La Mort paraît et dit, blême et hagarde :
— Que veux-tu? — Le mari, stupéfait, la regarde.
— Que tu m'aides, dit-il, à recharger mon bois.

Au verso d'un papier timbré par la poste : *Jersey, juin 1863.*

FABLE.

Un pauvre diable était cocu. Cet homme honnête,
Furieux, s'arracha les cornes de la tête,
Et les jeta par terre, et dit : — Mort! ô Mort! viens!
Jamais depuis les temps antédiluviens,
Cocu ne fut cocu plus que moi. Mort fatale,
Je te demande! Oh viens! je t'attends! — La Mort pâle
Parut, et demanda : — Que me veux-tu, bourgeois?
— Que tu m'aides, dit-il à recharger mon bois.

MAGLIA, au duc.

Toutes les femmes, duc, sont une seule femme.
Entre toutes, — c'est grave! — elles ont la même âme,
Le même éternel cœur comme on n'a qu'un soleil.
Les rangs sont divers, soit. Mais le sexe est pareil.
Suzon est un mystère aussi bien que Mandane.
Oui, c'est fort savamment qu'une femme se damne.
Vous avez vu parfois des hydres du Japon.
La duchesse en paniers, la soubrette en jupon,
Duc, ont dans la poitrine une affreuse chimère
Cent fois plus monstrueuse et cent fois plus amère!
O pauvre jouvenceau qui cours porter ton cœur
Où tu vois un sourire, une femme, une fleur,
Cavalier radieux qui dans le bal t'inclines,
Guettant sous la dentelle et sous les mousselines
Mille trésors charmants, ébloui, transporté
Devant une angélique et divine beauté,
Comme tu frémirais d'une terreur tragique
Si tu pouvais soudain, par quelque effet magique,
Voir le dragon hideux, vorace et carnassier,
A la gueule de flamme, à la griffe d'acier,
Prêt à saisir ton âme alors qu'elle se penche,
Qui t'écoute, caché sous cette gorge blanche!

DOÑA ZUBIRI. — LA DUCHESSE ROSANO. — MAGLIA.

ZUBIRI.

... Que faites-vous de tous vos amoureux?

LA DUCHESSE ROSANO.

L'un dit : ah! l'autre : hélas! l'autre s'écrie : holà!
Je fais de la musique avec tous ces cœurs-là.
C'est là mon clavecin. L'Agnès la plus niaise
Aime entendre un galant soupirer en fa dièze;
Le page et ses quinze ans, l'évêque avec sa toux,
Je prends qui s'offre. Afin de les conserver tous
Je n'en choisis aucun et je les inquiète.
Ils me suivent, jaloux, ardents. Je leur émiette
Mon cœur; c'est leur pitance. Ils sont fort mal nourris.
Selon qu'à gauche ou bien à droite je souris,
L'un fronce le sourcil, l'autre allonge une lippe
Effroyable. L'infant monseigneur don Philippe
Est mon meilleur pantin étant prince du sang.
Lorsque nous sommes seuls et qu'il devient pressant,
Qu'il prend feu, je lui dis : sonnez, Altesse. Il sonne.
George est trop brun, Sanche est trop blond; Magnus grisonne,
Mais il a de l'esprit et me fait des sonnets.
Pyrame s'extasie au choix de mes bonnets,
Admire mes rubans, vénère mes dentelles.
Scappa m'offre son cœur parmi des bagatelles;
Je prends les diamants et je laisse le cœur.
Tous les matins, ce louche et vieux enfant de chœur,
L'abbé Paul, qui rougit chastement lorsque j'entre,
Épris comme quelqu'un qui n'aurait pas de ventre,
M'envoie un lourd bouquet dont j'orne mon cocher.
Hier Cham le banquier, qui vient, pour me toucher,
Galoper, gros bonhomme, auprès de ma portière,
M'offrait mille louis pour voir ma jarretière
Derrière le Bacchus de marbre du jardin.
Karl a ma moquerie et Fritz a mon dédain,
Ils sont contents tous deux. Pèdre, amoureux classique,
Fait sur ma pièce d'eau voguer de la musique;
J'écoute si je veux. Quant au duc Annibal,
Il pleure, et tous les mois il me dédie un bal,
Et je lui ris au nez, et je danse à ses fêtes.

ZUBIRI.

Peut-on faire souffrir ainsi de pauvres bêtes!

Elles passent. — Maglia dans l'ombre.

VOIX DE MUSICIENS, dehors, chantant.

Les belles sur les cœurs se plaisent à marcher.
Avant que, dans l'ennui d'une amoureuse flamme,
Une larme touche une femme,
La goutte d'eau perce un rocher.

MAGLIA.

Vous êtes dans Madrid trois ou quatre coquettes
Qui faites rebondir les cœurs sur vos raquettes.
Mais prenez garde à vous. Si l'amour s'en mêlait!
La dévote s'étrangle avec son chapelet.

CHANSON DES JEUNES GENS

pendant que Zubiri choisit des bijoux dans la boutique.

Cette femme est pleine d'ombre,
Et c'est l'âme que je crains.
A ses yeux l'orfèvre sombre
Fait flamboyer les écrins.

La belle aux lèvres fleuries
Vous achète, ô diamants.
Pourquoi trembler, pierreries?
Laissez trembler ses amants.

Hélas! notre cœur existe,
Et son cœur est un tombeau.
Plus notre sort sera triste,
Plus votre sort sera beau.

Vous l'ornerez sous ses voiles,
Reine dans le bal qui luit,
Et vous deviendrez étoiles
Sur le front de cette nuit.

6 avril 1855.

BARDOCHEO. — DOÑA ZUBIRI.

Bardocheo est furieux. Il vient de surprendre Zubiri
sur les genoux du vicomte Annibal.

DOÑA ZUBIRI, calme.

Vous êtes soupçonneux. Quand même, ô Bardochée,
Vous me verriez avec un autre homme couchée,
Vous devriez ne pas vous défier de moi.

DON BARDOCHEO, exaspéré.

Ah! ça, c'est pour le coup extrêmement fort.

DOÑA ZUBIRI.

Quoi?
J'en suis à ne pouvoir plus vous dire les choses
Les plus simples.

A Chiquita, soubrette.

Vois donc si les portes sont closes,
Et si personne n'est dans la rue attroupé.
Au bruit que fait autour de ce doux canapé,
Sous ces discrets rideaux de velours et de moire,
Le duc Bardocheo, les passants pourraient croire
Que nous nous querellons quand nous nous adorons.

A Bardocheo.

Embrassez-moi.

Bardocheo, l'air bête, vaincu, l'embrasse.

MAGLIA. — LE MARQUIS.

MAGLIA.

Moi, pendant votre absence ici que vais-je faire?

LE MARQUIS.

Deviens amoureux.

MAGLIA.

Ouais! de qui?

LE MARQUIS.

De Zubiri.

MAGLIA.

Je ne suis pas encor bête comme un mari.
Çà, vous figurez-vous que je vais à mon âge
Faire ce doux roman et ce sot personnage?
Point. Lorsque ma jeunesse éclatait dans sa fleur,
Soit. J'étais amoureux, j'étais même voleur,
Deux beaux états, remplis de notions confuses
Sur la propriété, pleins de pièges, de ruses,
De périls, d'incidents, de bonheurs ténébreux.
Je reprends le dernier comme moins dangereux.
J'aime mieux m'exposer au gibet qu'à la femme;
Je me refais voleur.

LE MARQUIS.

Comme tu voudras.

MAGLIA.

Dame,
Il faut bien se distraire un peu.

LE MARQUIS.

C'est bien le moins.

MAGLIA.

Marquis, les dieux toujours jeunes me sont témoins
Que je ne puis rester dans un lieu sans rien faire.
Je ne connais ici pas un chat, n'ai d'affaire
D'aucun genre, je n'ai personne à qui parler,
Je ne sais pas la langue; eh bien, je vais voler.
Le vol est une langue universelle. Un homme...

LE MARQUIS.

Volé...

MAGLIA.

Comprend toujours...

LE MARQUIS.

Ce qu'on lui dit...

MAGLIA.

En somme.

MAGLIA. — CATHOS.

CATHOS, montrant l'argenterie, les nippes et les tableaux déposés à terre.

Encore un vol! mais tu te feras pendre!

MAGLIA, en haillons, gracieusement.

J'aime à te l'avouer, c'est vrai, je viens de prendre
Cette vaisselle plate et ces quelques chiffons.
Mais bah! je ne suis plus l'homme aux desseins profonds,
Je vieillis, je n'aspire, ô mon unique amie,
Qu'au jour où je pourrai, grâce à l'économie,
Me retirer en paix dans un de mes châteaux,
Cultiver les beaux-arts, près de toi, ma Cathos,
Et, baron bienfaisant, couler des jours prospères,

Montrant les tableaux de famille de Montmorin.

Entouré des portraits de mes archi-grands-pères!

MAGLIA, au duc.

Ce qu'on vole est toujours meilleur que ce qu'on a;
Nul légitime bien ne vaut une conquête;
Rester chez soi sans cesse est vertueux, mais bête;
Monseigneur, c'est ainsi que, fous ou sérieux,
Ont toujours raisonné tous les victorieux,
Depuis le beau garçon jusqu'au guerrier farouche,
Qu'ils prennent une ville ou baisent une bouche,
Car c'est la même chose et le même hasard
Au fond d'être don Juan ou bien d'être César.

MAGLIA, au vicomte et au chevalier.

Or ça, vous me plongez dans l'éblouissement!
Vous vous vantiez très haut jadis dans la province
Que votre aïeule était la maîtresse d'un prince,
Qu'elle en avait un fils, et vous trouviez fort bon
D'être un peu les cousins de ce bâtard Bourbon.
Il advient qu'aujourd'hui, de race noble ou vile,
Un pauvre jeune peintre est venu dans la ville,
Et vous vous indignez très vertueusement
Que votre sœur ait pris ce drôle pour amant!
Quoi! voilà maintenant la pudeur qui vous monte!
De cette façon-ci vous acceptiez la honte,
Et vous n'en voulez plus de cette façon-là!

MAGLIA, considérant Cornélia. — (*Nez aquilin.*)

Soit. Moi, je ne hais point ces grâces aquilines.
On peut, mère d'amour, descendre des collines,
Être la Vénus grecque, avec un nez romain.
Mais de ce genre-là je crains le lendemain.
Une heure arrive, hélas! tous les astres pâlissent,
Où des rapprochements terribles s'accomplissent,
Où le menton se prend d'amitié pour le nez.
Ce profil devient triste à quarante ans sonnés;
Et l'amour, quand parfois il y cogne son aile,
Doute si c'est Vénus ou bien Polichinelle.

Verso d'une lettre datée *Jersey, 23 avril 1853.*

MAGLIA, *à Venise.*

. . . .
Monsieur, ce plan ingénieux me touche.
Si j'avais un neveu, propre fils de ma sœur,
Un fils unique à moi, fait du sang de mon cœur,
Mon orgueil, mon bonheur, et qu'il fît d'aventure
A quelque misérable et vile créature,
A la pire Goton du pire carrefour,
Ce que vous voulez faire à cet ange d'amour,
Pure comme le lys qui s'entr'ouvre et frissonne, —
Après quoi, disparu, décampé, plus personne,
Il est parti! — Monsieur, sans attendre à demain,
Je prendrais tout l'argent que j'aurais sous la main,
Si je n'en avais pas, je vendrais ma chemise,
Et je partirais seul, sans manteau, sans valise,
Sans souliers, sans savoir : est-ce loin? est-ce près?
Je passerais la mer, j'irais, monsieur, j'irais
Jusqu'en Tunis, dans l'Inde, en Perse, au diable, en Chine,
Pour lui dire : Ah! gredin! et lui rompre l'échine!

MAGLIA. — LE DUC LÉO.

MAGLIA.

..... Qu'a votre seigneurie?

LE DUC LÉO.

J'ai que je suis stupide.

MAGLIA.

Ah! duc!

LE DUC LÉO.

Quoi! quand j'avais
Cette femme, j'étais bourru, grondeur, mauvais.
J'en avais tout mon saoul. Je t'ai dit à toi-même :
Comme c'est assommant, la femme qui vous aime!
Je priais tous les saints d'en être délivré.
Elle part. Je la perds. Je suis désespéré!
Je dis que c'est absurde, ou le diable m'emporte!

MAGLIA.

Le cœur de l'homme est fait de cette étrange sorte.

LE DUC LÉO, les yeux au ciel, plongé dans une profonde et douloureuse rêverie, et ne voyant plus Maglia.

Maintenant que je vois à quel point je t'aimais,
Oh! comme je serais à tes pieds, si jamais
Tu revenais charmer mon cœur qui te désire,
Et m'éblouir soudain l'âme avec ton sourire!

IMPRIMERIE NATIONALE.

MAGLIA, au duc.

Prenez une charogne, et puis enterrez-la
Au pied d'un arbre, l'arbre, en quinze ou vingt semaines,
Prospère et croît parmi tous ceux de vos domaines,
Il jette fleurs et fruits, on dit : c'est étonnant.
Au bout de peu de temps, il meurt. — Et maintenant
Fais une trahison et mets-la dans ta vie;
Tu vas grandir et croître à faire à tous envie,
Les gens s'effareront de ta prospérité,
Tu seras tout-puissant, riche, heureux, redouté,
Salué, vénéré, tu toucheras le faîte;
Un beau jour, tout à coup, au milieu d'une fête,
Sans qu'on sache pourquoi, toi si grand et si fort,
Tu deviendras tout pâle et tu tomberas mort
Comme si quelque main t'avait pris par derrière.
Duc, la prospérité mauvaise est meurtrière.
Malheur à qui dévore un immonde aliment.
Le Seigneur de là-haut fait pourrir promptement
L'arbre par la charogne et l'homme par le crime.

MAGLIA. — VAUGIRARD.

MAÎTRE VAUGIRARD.

Dans ma jeunesse j'eus pour guide Poulailler.
Quand cet homme historique et sachant travailler
Expira brusquement par défaut d'oxygène,
En d'autres termes fut pendu, le deuil, la gêne,
La misère, fondit sur moi; je me trouvai,
Le maître me manquant, seul et sur le pavé.
Lui mort, que faire, hélas! voler? est-ce qu'on vole,
Ami, sans les leçons de cette grande école?
Risquer qu'on dît de moi peut-être : l'animal!
Il déshonore l'art; il vole, mais très mal.
Non! je me résignai. Désespérant, en somme,
D'être jamais voleur, je me fis honnête homme.

MAGLIA.

Honnête homme! c'est beau; quand on l'est sans fureur.
Et quel est aujourd'hui votre état?

MAÎTRE VAUGIRARD.

Procureur.
On m'a fait marguillier de plus pour mes mérites.

MAGLIA.

Ce que de Poulailler autrefois vous apprîtes
Peut encor vous servir dans cette honnêteté.

MAGLIA. — ROGRUEL. — DON LÉLIO.

Une rue.

ROGRUEL.

C'est vous, seigneur Maglia?

MAGLIA.

C'est moi, maître Rogruel.

ROGRUEL.

Cela se trouve à merveille. Vous m'allez payer ce pantalon que vous portez et dont vous me devez le prix : quarante pesetas, argent d'Espagne.

MAGLIA.

Cela se trouve à merveille. Je n'ai pas le sou.

ROGRUEL.

En ce cas, je veux mon pantalon, et sur l'heure

MAGLIA.

Sauvage!

ROGRUEL.

Mon pantalon ou mon argent!

MAGLIA.

Je suis votre valet.

ROGRUEL.

Vous vous en allez comme cela?

MAGLIA.

Comme cela.

ROGRUEL.

Payez-moi ou je ne vous quitte pas.

MAGLIA.

Ne me quittez pas.

ROGRUEL.

Où allez-vous ?

MAGLIA.

Je vais.

ROGRUEL.

J'irai avec vous.

MAGLIA.

Faites.

(Ils sortent.)

Une autre rue.

LES MÊMES, DON LÉLIO.

LÉLIO, à Maglia, regardant Rogruel de travers.

Cet homme est avec toi ?

MAGLIA.

Non. Il est avec mon pantalon.

MAGLIA, conseillant un gueux.

Fais-toi musicien, basso, ténor, flûtiste,
Et tu gagneras gros. Le ladre le plus triste
Se laisse, sous le jeu d'on ne sait quel ressort,
Soutirer son argent par la chanson qui sort
D'une gueule barbue ou d'une bouche rose.
Le chanteur, le gosier divin, le virtuose
Tirerait d'Harpagon jusqu'à son dernier sol.
Le coffre-fort se force avec la clef de sol.

(Là-dessus l'autre trouve un vieux violon chez un bric-à-brac, et, sans avoir appris, se met à racler dessus.)

MAGLIA, s'arrêtant.

Une église!

(Il s'assied et regarde le portail. On entend des chants dans l'église.)

Parce que les saisons qu'amènent les années
Passent, de fruits, de pampre ou d'épis couronnées;
Parce que le soleil monte sur l'horizon,
Rit, et gonfle la grappe et mûrit la moisson;
Parce qu'à point nommé, sachant qu'il faut qu'on dîne,
Le hareng vers l'Europe entraîne la sardine;
Parce que vendémiaire et le chaud fructidor
Arrivent, leurs paniers remplis de pommes d'or,
Parce que cette terre, où nous tournons sans cesse,
Recommence sans fin sa multiple grossesse,
Et repeuple l'étang, la forêt, le verger;
Parce que le gardien qui nous donne à manger
Revient exactement toujours à la même heure,
Nous hurlons de bonheur dans la sombre demeure,
Nous nous attendrissons, nous plions le genou,
Et nous remercions Mithra, Brama, Vishnou,
Osiris, Jéhovah, Jupin, père des hommes.
O bêtes dans la cage! ô brutes que nous sommes!

RÉFLEXIONS DE MAGLIA.

Voulez-vous servir près d'un puissant convaincu de ce qu'il va dire un ami accusé injustement? abondez dans le sens de l'accusation et sauvez votre ami par un éloge d'autre chose qui sera aisément accepté. On cède à qui concède.

La Forêt-Noire, dit Maglia, la voici en trois mots : des pins, des sapins et des rapins.

(Sur un morceau détaché de l'album de voyage 1840.)

Tout est dans la Bible. Même le chemin de fer du Nord. Jérémie ne dit-il pas : — ... *Je vois une chaudière bouillante venir du côté de l'aquilon*[1].

MAGLIA, pensif.

Supposez un tableau, dit Horace aux Pisons,
Où, nous offrant d'abord un sein de bonne mine,
Une grisette aimable en carpe se termine,
Vous vous mettrez à rire en le voyant, amis.
Moi, Maglia, de même, artiste docte, admis
Dans l'atelier de Dieu, je ris de voir ce monde
Payer son aile d'or par une patte immonde,
Après quatrevingt-neuf revenir aux vieux temps,
Et ne planer un jour que pour ramper cent ans!

Moi, je dis que Marton
A cent fois plus de sens dans sa sagesse folle,
Et dans son œil charmant, dans sa vive parole,

[1] *Note du manuscrit :* « Le Seigneur me parla une seconde fois et me dit : « Que voyez-« vous? » — « *Je vois* une chaudière bouillante qui vient du côté de l'aquilon. »

(Jérémie, ch. 1, v. 13.)

Cent fois plus de raison et de sentiments vrais,
Et de cœur et d'esprit que n'en eurent jamais
Dans tous leurs vieux cerveaux que la poussière couvre
Tous ces sages fameux qu'on met dans le vieux Louvre
Sur des socles de jaspe et de marbres changeants,
Où leurs bustes barbus font la grimace aux gens!

Vous avez vu quelquefois dans un bois, l'hiver, sous un ciel sombre et pluvieux, une branche d'arbre au bout de laquelle on aperçoit un nid d'oiseau. C'est là mon cœur. La branche et le nid y sont encore; mais les rayons de mai, les chansons, les amours, les feuilles et les oiseaux ont disparu.

O nid charmant des illusions! L'été on ne te voit pas, mais on t'entend. L'hiver on ne t'entend pas, mais on te voit. Le jeune homme cache ses amours; le vieillard les laisse voir. Hélas! il n'a plus à lui que ce doux passé.

J'ai remarqué, s'écria Maglia, que les femmes honnêtes marchandent peu les nudités. Elles sont en général peu scrupuleuses et peu soigneuses à l'endroit des rideaux entrebâillés, des gazes transparentes, des jupes indiscrètement relevées. Il est presque toujours fort aisé de voir beaucoup de choses d'une femme honnête. Pour un rien, à tout propos, soit insouciance, soit inadvertance, soit innocence, elles laissent apercevoir leurs bras, leur gorge, leurs épaules, leur jarretière... (j'allais ajouter des *et cætera,* je m'en abstiens). Cette facilité tient sans doute à ce que la vue n'en coûte rien.

Chose bizarre! les femmes dites équivoques ont beaucoup plus de pudeur. Elles dérobent tout, couvrent tout, dissimulent tout, enveloppent tout. Cela tient peut-être à ce que la vue en coûte quelque chose.

Un riche virtuose amateur montre son talent aux fenêtres à tous les passants. A moins d'être en présence d'une salle comble à deux louis le billet, Paganini s'enferme et se cache avec une modestie inquiète et farouche chaque fois qu'il touche à son divin instrument. Loin des yeux du public payant, son talent se fait violette et cherche l'ombre. Cette modestie lui vient tout simplement de ce qu'il ne veut pas qu'on l'entende gratis jouer du violon.

La pudeur des filles ressemble à la modestie de Paganini.

— Maglia, dit Fabio, tout ce que vous dites là est de bien mauvaise compagnie.

— Mais de bien bonne observation, repartit Maglia[1].

---

[1] Écrit au verso d'une lettre datée : *23 avril 1840.*

L'avocat Clochebourde était un grand malin,
Il défendait la veuve et faisait l'orphelin.

Gaboardo. — Que crains-tu?

Maglia. — Je crains Dieu, cher Abner; — c'est un vers magnifique
De je ne sais plus qui dans je ne sais plus quoi.

(Conseils à un poëte comique.)

Bon, as-tu, mon garçon,
Ce grand art de couper ton style de façon
Que cela soit en vers sans cesser d'être en prose?

MAGLIA, montrant le vieux bourgeois.

Pour lui, vois-tu, tout est occasion
D'épargne, d'avarice et de privation,
Et ce bonhomme, sobre en présence des choses,
Craindrait d'user son nez en respirant des roses.

Jean Thibault. — On l'appelait dans le régiment *Gentilbeau.*

Quand Rosa vit venir à elle le beau sergent-major Gentilbeau, charmant, ravi, souriant, vainqueur, sous son bonnet à poil percé de balles, elle rougit comme une grenade...

Maglia. — En présence d'un grenadier.

MAGLIA, à Mandrin qui se vante.

Dans vos exploits il n'y a de grand que le chemin.

Doña Statira Crabi a touché ses quarante ans. Âge aimable! coquette pensive! Ses amants sont comme ses cheveux. Elle tient plus à eux qu'ils ne tiennent à elle.

Les hommes chassent, les femmes pêchent.

Lucio. — Beau parleur, beau séducteur.

Sylvio. — On prend les femmes par les oreilles.

Maglia. — Comme les lapins.

Melibeo. — Je suis brave quand je souffre; je suis poltron quand je suis heureux.

Maglia. — Je vous ai toujours vu heureux.

Buschmann. — C'est un protestant très chaud.

Maglia. — C'est-à-dire un homme très froid.

MAGLIA, au bossu.

Je présente mes respects à Votre Éminence.

L'amitié supplée aux sentiments naturels quand ils font défaut, et est la suprême nécessité de l'homme. A qui n'a pas de femme, pas de père ni de mère, pas de sœur ni de frère, pas de maîtresse, pas d'enfants, il faut un ami. Pour marcher, pour s'appuyer, pour vivre, l'amitié est une jambe de bois.

Conte :

Le roi avait perdu son ministre; il était comme un bâton qui a perdu son aveugle.

PAPAMOSCAR, comédie.

LE MARQUIS PINCEMOUCHE.

Ma correspondance avec la Zubiri s'est bornée à trois lettres, la demande, la réponse et la réplique.

MAGLIA.

On peut être bien des choses en trois lettres; on peut être un roi; on peut être un sot.

Ainsi qu'un grand artiste au front sombre et royal
Qui rêve sur son œuvre et cherche l'idéal,
Dans son laboratoire accroupi sur sa chaise,
Le diable était en train de faire une mauvaise
Réputation. Bruits, mensonges, vérités,
Haines, griefs, propos semés de tous côtés,
Il mêle tout ensemble. Il brosse, il cogne, il frotte
Le physionotype avec le paracrotte,
Ajoute saint Bézain (?), goûte la mixtion,
Cherche un bon jugement de condamnation,
Ou quelque fait en l'air gonflé de force gloses,
Bat, pile, chauffe, broie, et de toutes ces choses
Qui font qu'on ne peut plus dire ni oui ni non
Compose un gâchis noir dont il barbouille un nom.
C'est au plus courageux souvent, c'est au plus probe
Qu'il ajuste en riant cette effroyable robe.

MAGLIA.

O poëte, choisis ton auditoire et ton public! Ne sème pas tes perles devant des bourgeois.

MAGLIA.

En France, lorsqu'on vous coule en cuivre ou qu'on vous sculpte en chocolat, c'est que décidément vous êtes illustre. Devenir pendule ou devenir bonbon, voilà

les deux colonnes d'Hercule de la popularité. Les empereurs romains disaient : *je sens que je deviens dieu;* nos grands hommes pourraient dire : *je sens que je deviens pendule.*

Un marié, c'est un cocu en herbe.

LETTRE DE MAGLIA, prenant les eaux des Pyrénées.

Je m'embête énormément. Je bois du soufre, je vois des paysages fatigants, j'attrape des poux, je vis avec des espagnols, c'est abominable.

Je contemple des choses magnifiques, je suis dans les cascades jusqu'au cou, j'adore Dieu dans ses œuvres, il fait froid, il pleut, la servante est laide. Tirez-moi d'ici.

Il y a des gens de Paris, très élégants, très bien habillés, très bavards. Si je fuis les espagnols, je rencontre les parisiens. On me reconnaît, on me dit bonjour, on me force à avoir de l'esprit à des heures qui me gênent. Sauve-toi dans la montagne, dites-vous. C'est ce que je fais. Bon. Je fuis les espagnols, je rencontre les parisiens; je fuis les parisiens, je rencontre les ours.

Impossible d'avoir une côtelette ici. Ce sont les ours qui mangent les moutons. C'est reçu.

— J'aime mieux, dit-il, un vieil habit percé par les trous duquel je vois de l'esprit et de l'originalité qu'une magnifique redingote neuve enveloppant un boudin de stupidité.

MAGLIA (en 1844).

Je suis à la mode; je mets des gants jaunes, j'adore la musique, j'aime les chevaux, je me fais friser, je secoue la main des femmes, je fume, je bois, je sens l'écurie et le club, le fumier et la fumée, le crottin et le tabac, les femmes m'adorent, les chevaux me jettent par terre, je parle à tort et à travers danse, opéra, steeple-chase, turf, sport. Il faut bien hurler avec les loups et braire avec les lions.

OUVRAGES DE MAGLIA.

Dialogues de l'esprit et du cœur dans l'intérieur d'un honnête homme. — Un volume.

Affreux et abominables tours que le mieux joue au bien. — 20 volumes in-folio.

DON CÉSAR.

DON CÉSAR.

J'aime le vin, je hais tout liquide incolore,
Je n'ai point de logis, j'ai des trous à mes bas,
Et je ne gronde point des choses d'ici-bas.
S'il pleut, l'averse mouille et lave mon altesse,
Car je vis sans chapeau, pourquoi? par politesse
Pour le bon Dieu. — Seigneur, je suis, vous le voyez,
Fort honnête avec l'eau que vous nous envoyez;
Je la reçois toujours nu-tête et bouche close.
A part.
Je n'en bois point! — Parlons, s'il vous plaît, d'autre chose.

DON CÉSAR. — DON FELIBIO.

Une rue. Nuit. Toutes les fenêtres fermées.

DON CÉSAR.

Je n'ai pas encor vu s'ouvrir une croisée.
Cette ville est fermée et noire à faire peur.
J'ai froid. Ce vieux pourpoint n'est qu'un abri trompeur,
Et le vent par les trous me souffle sur le buste.
La question serait de trouver un vrai juste,
— J'ai faim — qui me donnât à souper.

Une fenêtre s'ouvre. Paraît don Felibio, en bonnet de coton, un flambeau à la main.

DON FELIBIO, éternuant.

Pchi!

DON CÉSAR.

Très bien!
Voilà donc un visage!

(Il ôte son feutre et s'avance avec de profonds saluts vers la fenêtre où est don Felibio.)

Honneur au citoyen,
Intègre serviteur de la chose publique,
Qui, toujours droit, toujours ferme, jamais oblique,
Met dans la vie intime un bonnet de coton,
Mais saurait au besoin mourir comme Caton!

DON FELIBIO, à part.

Ce passant parle bien. Ce doit être un notaire.

Haut.

Monsieur, il fait très froid ce soir. Pour ne rien taire
J'ai mis ma houppelande et mes souliers fourrés.

DON CÉSAR.

Je vous en félicite.

DON FELIBIO.

Êtes-vous de Xerez?

DON CÉSAR.

Non, je suis d'Oyarzun.

DON FELIBIO.

Monsieur, la bise pince.
Je plains les voyageurs épars dans la province.
A part.
Philosophons un peu, cela fait digérer.

DON CÉSAR.

C'est un fort grand déboire à cette heure d'errer
Avec le nez tout rouge et les mains toutes bleues!

DON FELIBIO.

Et les pauvres marins qui sont à dix, vingt lieues
Des côtes! — sur la mer prête à les dévorer!
L'homme est né pour souffrir, monsieur.

DON CÉSAR.

Et pour pleurer.

DON FELIBIO.

Et les enfants sans feu, comme c'est lamentable!

DON CÉSAR.

Et les gens qui n'ont pas de quoi se mettre à table!

DON FELIBIO.

Résignons-nous. Les uns ont froid, d'autres ont chaud;
Je jeûne, vous mangez; c'est une loi d'en haut.
Néanmoins nous devons nous entr'aider sur terre.
Quand on rencontre un pauvre, un pauvre est un mystère,
On lui doit partager ce qu'on a.

DON CÉSAR.

Saint-Maclou
Dit : Donnez quelque chose.

DON FELIBIO.

Et Saint-Paul : Donnez tout.
Socrates doit en dire autant, mais il me manque

D'avoir étudié le grec à Salamanque.
Vous lirez ce précepte encor, j'en suis certain,
Dans Plotin, dans Jamblique et dans Saint-Augustin.
Je puis, si vous voulez, vous citer les passages.

DON CÉSAR.

Heureux l'homme de bien qui sait par cœur les sages,
Qui vit dans la justice et croît dans la raison,
Et qui, lorsque le soir il rentre en sa maison,
Trouve tout en bon ordre et sa femme bien aise,
Et ses enfants joyeux, et derrière sa chaise
Un feu vif empourprant la nappe aux plis carrés!

DON FELIBIO.

Monsieur, j'ai tous ces biens! monsieur, vous me croirez
Si vous voulez, chez moi c'est ainsi que nous sommes,
Ces biens, je les souhaite à tous les autres hommes!

DON CÉSAR, à part.

Le vrai juste est trouvé! bon, n'allons pas plus loin.
Haut.
Seigneur, daigneriez-vous me donner dans un coin
Un lit, pour y passer cette nuit de décembre?

DON FELIBIO.

Désolé. Je n'ai pas chez moi la moindre chambre!

DON CÉSAR.

En ce cas, donnez-moi, pour aller n'importe où,
De quoi souper ce soir.

DON FELIBIO.

Vrai, je n'ai pas un sou.
Pchi!
Il ferme la fenêtre et s'en va.

DON CÉSAR.

Je viens de découvrir, dans mon désastre immense,
Le point où finit l'homme, où le bourgeois commence!

IMPRIMERIE NATIONALE.

UN SEIGNEUR. — DON CÉSAR. — DON FADRIQUE.

— Qu'est devenu le baron don Fadrique?

DON CÉSAR (encore riche).

Il est fort en ruine. Il n'a rien conservé
De son luxe qu'un air d'orgueil sur le pavé;
Sa rapière encor brille et son éperon sonne;
Du haut jusques en bas de sa longue personne,
On voit se découper et pendre, festonnant
Toute sa vanité, farouche maintenant,
Hideux, cachant son poing, ou sa patte, ou sa serre,
Les haillons, lambrequins de la sombre misère.
Le soir, d'un air superbe il mange un oignon cru.
Du reste, comme il a récemment disparu,
Je le crois travaillant dans l'ombre; il s'est, sans doute,
Fait, pour rester baron, voleur de grande route.

FADRIQUE apparaît au fond du théâtre et lui dit :

.... Tu seras comme moi.

DON CÉSAR.

Non.
Car tu deviens méchant, et je resterai bon.

FABIO. — DON CÉSAR.

FABIO.

Nous en reparlerons, mais quel est ce seigneur?

DON CÉSAR.

C'est un de ces rêveurs que le vulgaire nomme
Du vain nom de voleurs de grand chemin. Cet homme
Établit un péage, en son instinct profond,
Sur quelque âpre montée ou sur quelque vieux pont;
Là, vers le soir, à l'heure où vont passer les coches
Bourrés de voyageurs et chargés de sacoches,
Il s'assied dans un bois sur des touffes de fleurs,
Et, seul, pensif, les pieds sur terre, l'âme ailleurs,
Tandis que le soleil des hêtres se retire
Et que Melibœus va souper chez Tityre,
Tandis que les troupeaux rentrent par les ravins,
Et qu'on chante Bacchus chez les marchands de vins,
Lui, laissant sur la route errer ses yeux obliques,
Il songe, au bruit flatteur des voitures publiques,
Et, carabine au poing, écoute ce duo
Où le fouet dit clic-clac et le cocher hu ho,
Puis, armant son fusil de l'air le plus honnête,
Il sort, et crie aux gens : Messieurs, c'est tant par tête!

LE VOLEUR (guenilles) à don César.

Monsieur, quand j'eus vingt ans, mon père m'embrassa.
Puis il me dit : Va-t'en! je te donne le monde.
Travaille où tu voudras sur la machine ronde.
Va! l'univers et Dieu sont grands. Je t'aiderai!
Je partis. Jours heureux! jeunesse! âge doré!
Enfin je rencontrai, dans ma fortune errante,
Sur les bords d'un beau fleuve à l'onde murmurante,
Cette ville, et lui fis l'honneur de la choisir.
Mon père m'envoya, dès qu'il sut mon désir,
Pour meubler mon faubourg de gens de connaissance,
Et pouvoir tout de suite entrer en jouissance,
Un bel assortiment de gredins variés.
Quinze bourgeois hideux furent avariés
Dès le lendemain soir. Le début fut superbe.
Depuis, j'abandonnai toute mesure acerbe,
Et poliment, sans bruit, sans mots désobligeants,
Je me mis à fouiller dans les poches des gens.
Monsieur, je vis ici comme un cuistre en Sorbonne,
Parfaitement heureux. Mais la ville est moins bonne
Voilà trois ans. On sort suivi par des valets.
On a le mauvais goût d'avoir des pistolets.
C'est ridicule, après les choses que j'ai faites.
En somme, cependant, nous faisons des recettes.

DON CÉSAR, ses Compagnons, DOÑA ZUBIRI.

Entre doña Zubiri.

DON CÉSAR, aux mendiants et aux coupe-bourses en guenilles.
Affreux tas de barbes et de haillons.

Gens! une femme vient! aux armes! soyez beaux.
Diaprez de tabac d'Espagne vos jabots.
Faites luire à vos doigts vos bagues d'émeraudes;
Fouettez votre dentelle avec des chiquenaudes.
Quittons la mine fauve et prenons l'air exquis.
Enfants, l'autre côté d'un gueux, c'est un marquis!

DON CÉSAR.

J'y promenais mon feutre et ma plume et ma ganse.
Reste désespéré de ma vieille élégance.

Viens ça, Goulatromba, monstrueux animal,
Que la vermine fuit de peur d'avoir du mal.

DON CÉSAR.

Payer ses créanciers est de mauvais exemple.

LES GUEUX.

PROLOGUE.

Là grouillent, tas sordide, étrange et tortueux,
Tous ces hommes de vol, de potence et d'épée,
Par qui la gueuserie arrive à l'épopée,
Vaugirard, Million, le grec Escarbuclès,
Jean Serpent, pour sonnette ayant ses fausses clés,
Gnaf, grand par son esprit, Burg, fameux par son râble;
Je ne t'oublierai point, toi, l'homme mémorable,
Râpeloup!

LE VOLEUR A SON FILS.

Ô mon fils, doux espoir d'un père criminel,
Tu vas quitter Paris, cloaque maternel,
Fils, et tu vas voler de tes malpropres ailes...
— Voler! quel mot! il fait songer aux hirondelles!
Un mot peut être double aussi bien que les fleurs;
Les voleurs sont oiseaux, les oiseaux sont voleurs. —
Donc, fils, puisque tu vas être oiseau pour ton compte,
Écoute..
.... C'est vrai, nous sommes peu logés.
....
Mon fils, je n'ai jamais lu dans aucune histoire
Ceci : que le Très-Haut, quand la nuit se fait noire,
Rentre, et pour échapper à la bise, au brouillard,
Habite un toit quelconque, et que ce bon vieillard
Dans telle rue, à tel numéro, soit visible,
Et que l'éternel, pris par les prêtres pour cible,
Et sur qui, nous dit-on, les rois sont copiés,
Ait une cheminée et s'y chauffe les pieds;
Or, je ne comprends pas pourquoi l'on nous tracasse,
Et ce qu'on peut trouver de juste et d'efficace,
Fils, à nous appeler vagabonds, puisque Dieu
Manque de domicile et n'a ni feu ni lieu.

LE GROUPE DE BOURGEOIS (*effaré*).

Mais enfin qu'est-ce
Que ce Goulatromba?

GOULATROMBA *survenant, déguisé en diseuse de bonne aventure.*

Veillez sur votre caisse.
Vous le reconnaîtrez à ce signalement :
Un espagnol qui veut qu'on le croie allemand,
Cape déchiquetée en barbe d'écrevisse,
La main du vol, le front du crime, l'œil du vice.

Il prend à l'un sa montre, à l'autre son mouchoir, à l'autre sa bourse.

GOULATROMBA. — ROSARIO.

GOULATROMBA.

Amoureux, toi! je t'aimerais mieux mort.
Bon, je te vois d'ici, mon cher! tu vas te mettre
A baiser un vieux gant, un méchant bout de lettre,
Tu vas songer, souffler dès l'heure où l'aube naît,
Et tricoter amour et jour dans un sonnet.
En quatre mots, tu vas devenir très stupide.

ROSARIO.

C'est le bonheur!

GOULATROMBA, avec une emphase douloureuse.

Qui fuit comme un éclair rapide!

Contrefaisant Rosario et mettant la main sur son cœur.

Ah!...

Il éclate de rire, puis reprend un air très sérieux.

Le bonheur — écoute un sage, mon garçon —
Ce n'est pas de rêver sans rime ni raison,
De mêler la guitare avec les castagnettes,
D'errer sous un balcon, l'esprit plein de sornettes,
D'avoir l'air bête et jeune autant qu'un bachelier,
Et d'envoyer d'en bas, caché sous un pilier,
Selon que c'est Inez ou que c'est Inézille,
Une œillade à la femme, un soupir à la fille,
Tandis que ta beauté, l'ange auquel l'âme croit,
Rit en voyant d'en haut ton nez rouge de froid!
Le bonheur, le voici : n'avoir jamais l'air bête,
Garder sa joie au cœur et sa raison en tête,
Vivre en vrai lansquenet, embrasser Margoton,
Jurer, sacrer, narguer Satan comme Pluton,
Et coiffé d'un chaudron, chantant à perdre haleine,
Becqueter nuit et jour une bouteille pleine!

GOULATROMBA. — GABOARDO.

Gaboardo, ivre, terrible, écumant, menaçant,
les poings levés, rugissant, accable Goulatromba d'injures.

Après qu'il a fini :

GOULATROMBA, se tournant vers le public.

Je pourrais massacrer cet insecte, seigneur;
Mais je ne daigne pas lui faire cet honneur;
Le tuer, ce serait supposer qu'il existe.

GOULATROMBA. — GABOARDO.
LA MÈRE BOILU.

La cuisine. Les deux gueux arrivent.
La mère Boilu les regarde effarée.

GOULATROMBA à la mère Boilu, grosse énorme vieille cuisinière au menton orné de goupillons blancs.

O Vénus de céans! Vous êtes grasse et belle.
Le fourneau pour vous brûle et vous fait les yeux doux;
Le monstre Tournebroche est amoureux de vous.
Ignorant votre nom, je vous nomme Lucinde.
Pendant que vous plumez chastement cette dinde,
Puisqu'avril dans les cieux rit aux tendres ébats,
Souffrez qu'on vous dérobe un pur baiser.

Il se penche sur elle et lui vole sa tabatière dans la poche de son tablier.

LA MÈRE BOILU.

A bas,
Mufle!

GABOARDO.

Ne faites pas attention aux choses
Que dit ce papillon, grand fureteur de roses.
Chère, il est fat, il est né fat, il sera fat
Jusque dans la vallée âpre de Josaphat.
Embrochez votre dinde avec calme, ô sylphide!
Fermez l'oreille au chant de ce Zéphyr perfide.

Il lui coupe la jeannette d'or qu'elle a au cou, et fourre l'objet dans sa poche.
Ils sortent. — Dans la rue.

Maintenant nous avons de quoi souper. Viens-t'en.

CARCAGENTE au duc d'Almanza.

Monseigneur, vous avez des bottes, j'en conviens,
Et ces bottes encor jusqu'à quel point sont-elles
Des bottes, sous ce flot de soie et de dentelles
Qui les cache à nous gueux, marauds, estropiés,
Et qui fait que nos yeux sont charmés par vos pieds!
Quant à votre chapeau, c'est le plus beau des feutres.
Duc, près de vous les dieux d'Homère sont des pleutres;
Et vous êtes un grand si grand que pas un grand
N'est plus que vous superbe, authentique et flagrant.
Vous avez un manteau de prince sur le râble.
Mais fûtes-vous toujours ce mortel mémorable?
Telle est la question. Jadis, duc d'Almanza,
Vous vîntes à Madrid, je me rappelle ça,
Comme un simple filou qui cherche de l'ouvrage;
Laid, petit, vous aviez l'air d'un monstre en sevrage;
N'ayant rien à manger, vous étiez très frugal.
Temps lointains! Vous avez réussi, c'est égal.
Donc bravo! Mais Dieu sait avec quelles savates,
Hélas! et quel chapeau, seigneur, vous arrivâtes!

GOULATROMBA, horrible, en guenilles.

Vous êtes fort novice en l'art mystérieux
De plaire aux femmes, Jean. Tenez, moi qui suis vieux,
J'irais plus loin que vous tout jeune que vous êtes.
Vous ne savez pas bien ces façons, ces toilettes,
Ces mélanges de mots profonds, et de rubans
— Profonds aussi —; ces jeux, ces soupirs absorbants,
Ces complications d'habits et d'attitudes
Qui prennent la coquette aussi bien que les prudes,
Et font qu'on leur paraît de charmants scélérats.
Et vous combinez mal ce rire d'enfant gras
Qui laisse voir vos dents plus haut que la gencive,
Avec la chevelure éplorée et pensive
D'un garçon de café qui prend des airs fatals.

CARCAVIEJA. — UN BOURGEOIS.

CARCAVIEJA, bohémien, poëte, voleur, en guenilles.

Neige, vent.

Ça, tu prends mon manteau pour une flûte, ô vent!
Tu fais de chaque trou sortir des mélodies.
Diogène au pourpoint troué, quoi que tu dies,
C'est ennuyeux, l'hiver, de montrer — son orgueil.
S'il faut au pâtre Argus un trou devant chaque œil,
Cette cape serait bonne pour lui. Je gèle.

Ici l'invocation au manteau neuf.

Manteau neuf! idéal! — (Éloge du manteau.) — Depuis vingt ans je te cherche à travers, etc. Mais le sort m'est contraire. Souvent j'ai trouvé dans mes voyages

Parfois des pays neufs, toujours de vieux manteaux!

Enfin j'aborde ici, mouillé de grosses pluies.
O vent! j'ai de l'humeur. Laisse-moi! Tu m'ennuies.
Va-t'en (Il éternue.) — puisque tu m'as à ce point rafraîchi —
Faire de la musique avec quelque autre... — Apchi!
Je te hais franchement, Borée aux grosses joues,
Et je hais comme toi mon manteau, dont tu joues.

Rêvant et grelottant.

....
Je fus longtemps jaloux du bon Dieu qu'à Venise
Je vis peint sur un mur, église Saint-Mathieu.
Il avait un manteau superbe, ce bon Dieu,
On devinait dessous des poches vraiment belles,
Telles qu'on aurait pu mettre en chacune d'elles
Un coche à six chevaux et s'en aller avec!

Apercevant un bourgeois enveloppé d'une cape neuve.

Ciel! quel manteau!

Abordant le bourgeois avec force révérences.

Seigneur...

LE BOURGEOIS, sans le voir, se parlant à lui-même.

J'aime ce beau froid sec.

CARCAVIEJA, saluant.

Daignez, sire, agréer mes civilités.

LE BOURGEOIS, l'apercevant.

Bigre!

CARCAVIEJA, saluant.

Respectueuses.

LE BOURGEOIS, effaré.

Hon! cet homme a l'œil d'un tigre.

FIASQUE. — BUBBO.

FIASQUE.

J'étais jadis bizarre, et j'aurais pris peut-être
Fort mal qu'on me criblât de pierres ma fenêtre,
Qu'on me coupât la bourse et qu'on me fît cocu.
Aujourd'hui, du néant des choses convaincu,
Je dis à tout venant : Prends ma bourse, imbécile,
Enlève mon épouse, enfreins mon domicile!
Attendu que je n'ai, sage un peu fatigué,
Pas d'argent, pas de gîte, et pas de mie, ô gué!

BUBBO.

Tu ris!

FIASQUE.

Je pleure peu.

BUBBO.

Quoi! tu n'as pas de femme!

FIASQUE.

Non. La femme, ça tient de la place dans l'âme.
Mon cœur est fort petit. J'y suis tout seul, ma foi.
Mon cher, je n'ai d'amour que juste assez pour moi.

IMPRIMERIE NATIONALE.

VAUGIRARD. — MALUCHE. — MILLION.

Un bois. — Maluche, aux aguets. — Million en vedette.

Million revient furieux.

MALUCHE.

.... Qu'as-tu? pourquoi ces yeux farouches?

MILLION.

Le passant s'est enfui. Que diable, tu te mouches!
Tu chasses le gibier. Tu te mets sans motif
A faire fanfarer ton organe olfactif.
Est-ce qu'on éternue au seuil d'une aventure?
Il venait gentiment juché sur sa monture,
Candide, contemplant les arbres et les eaux;
Il s'est tourné tremblant au bruit de tes naseaux,
A vu confusément nos trois mines dans l'ombre,
Et s'est sauvé.

VAUGIRARD.

Tuons Maluche. Il nous encombre.

MALUCHE.

Doucement!

BOFON. — GABOARDO.

Les deux gueux (tout déguenillés et hideux) s'abordant.

BOFON.

Salut, Gaboardo! vous êtes monstrueux.
Vêtu de trous, logé dans des trous; sur les yeux
Un emplâtre; c'est beau! vous alliez, en somme,
La propreté du porc à la laideur de l'homme.

GABOARDO.

Salut! sachez que si vous avez le malheur
De me prendre ma bourse, ô vermineux voleur,
Vous la garderez! — car ce que ta main immonde
Effleure, je n'y veux toucher pour rien au monde

VAUGIRARD, armé jusqu'aux dents, surgissant à la fenêtre.
Au cabaretier effrayé.

...O tavernier! crois-tu pas que j'ergote
Sur ce qu'on peut manger d'obscur dans ta gargote?
Que je cherche à gâter ton commerce matois,
Que je vienne entraver tes chasses sur les toits,
Et que, dans cette course affreuse qui les pousse
Vers tes petits oignons et vers ta sauce rousse,
Je veuille retenir, troubler, estropier
Tes lapins de gouttière et tes chats de clapier.
Non, paix à tes produits! tes civets sont mes frères.
J'amnistie, ô bourgeois, tes ragoûts téméraires.
Je suis comme toi-même un voleur, et causons.
Ton argent?

VAGRIBOU, vieux. — LA CHAILLOU, vieille.
Tous deux chiffonniers.

Vagribou a vu rôder autour de la Chaillou d'un air tendre Glabruche, autre chiffonnier d'environ quatrevingts ans.
Scène de jalousie. Tapes.

LA CHAILLOU.

Ah çà, dans ta pensée il faut que je réponde
De ce qui peut passer par la tête du monde,
Et parce que les gens sont amoureux de moi,
Tu me fiches des coups!

VAGRIBOU.

Je te gifle. Eh bien quoi?
C'est le droit de l'amour.

CARCAGENTE, à Sibilette.

Les immortels, du haut des cieux, charmante garce,
Daignent vous envoyer une illusion farce.
Vous vous croyez l'objet de l'amour insensé
D'un infant qui du cœur épelle l'A B C.
Or ce n'est qu'un gamin quoique ce soit un prince.
O belle, son amour plus que ta taille est mince;
Crois-moi donc, prends plutôt, si tu veux un appui,
Un gaillard comme moi qu'un morveux comme lui.
Accepte mon cœur, belle. En même temps je t'offre
Mon art qui fait qu'on voit les sequins hors du coffre
S'évader pêle-mêle et vers moi, doux voleur,
Courir comme un essaim d'abeilles vers la fleur.
La bourse des passants, quand je passe, abandonne
Leur poche pour la mienne, et moi je lui pardonne,
Car cet or a raison de les quitter pour moi,
Car personne ici-bas ne sait, pas même un roi,
Pas même un pape, au vent semant ses patenôtres,
Se servir comme moi de la bourse des autres.
Donc, entre l'infant grêle et le bandit luron,
Va, crache sur le prince et choisis le larron.

VAUGIRARD, rêveur, regardant le parapet et l'enjambant à demi.

... Bientôt
Je vais mourir; je vais changer de paletot;
J'irai savoir chez Dieu s'il est vrai que le diable
Existe, ou chez Satan si Dieu n'est qu'une fable.
Voilà ce que l'on gagne à mourir. On s'instruit.

....

Vieux, gris, en haillons, voyant passer Biribette,
jolie et toute jeune.

Voilà de l'aurore qui passe.

Se frappant le front.

Au lieu de me jeter les quatre fers en l'air
Dans la Seine, une pierre au cou... — Tiens! quel éclair! —
Si je faisais la cour à cette belle fille!
Elle est digne de mes regards. Fraîche, gentille.
Pardieu, je veux la rendre amoureuse de moi.
J'ai, quand je veux, du charme et l'air bête, un émoi
Tendre, et dans mes discours tout le miel de l'Hymette.
Une femme, cela prend comme une allumette.
Abordons-la.

(Il aborde Biribette.)

FARGEAU. — CLANCHARDELLE.

Ils se rencontrent.

FARGEAU.

Et toi que fais-tu?

CLANCHARDELLE.

Moi, je vague; je griffonne,
Et j'ai faim. Le néant sur ma tête plafonne.
Fils, je hais. Je deviens une espèce de gueux.
Mes coudes sont percés; j'ai les cheveux fougueux;
L'œil hagard; j'ai de l'encre aux ongles comme un cuistre;
Ma bourse inhabitée est un endroit sinistre;
J'écris je ne sais quoi dans un journal bandit;
Par-dessus le marché, la rime en moi bondit,
Et mon esprit, façon d'eustache à double lame,
Après la diatribe ouvre l'épithalame,
Et les choses qu'ainsi ma plume aux crétins vend
Sont méchantes toujours et bêtes très souvent.
Vide est mon estomac, froide est ma cheminée.
Telle est, sous le plafond des cieux, ma destinée.

Au verso d'un prospectus anglais daté *30 septembre 1859.*

GABOARDO, voleur.

La nuit. — Lieu désert.

… Je commence à trouver le temps long.
Les heures de l'attente ont des sabots de plomb.
Pas un passant. — Déjà s'allume la Grande-Ourse. —
Pas un galant qu'on puisse alléger de sa bourse!
Pas un bourgeois hideux, pas un gueux pris de vin
Qu'on puisse un peu voler! — Aurais-je donc en vain
Respiré du couchant les brises insalubres?

Il va vers le fond, puis revient.

Ah diable! n'allons point sous ces arbres lugubres.
La police, hydre impure, y rampe loin du bruit.
La patrouille sournoise, amante de la nuit,
Y rôde. J'y pourrais rencontrer d'aventure
Ces êtres monstrueux, horreur de la nature,
Qui, dix contre un, armés d'affreux gourdins massifs,
Nous guettent lâchement, nous, promeneurs pensifs!

Timbale reparaît et voit son déjeuner que Vaugirard
vient de dévaster largement.

TIMBALE, avec un sourire amer.

Vraiment, on n'a plus rien maintenant de sacré.
J'eus tort de laisser seul cet être sans scrupule.
Dans quel temps vivons-nous! il m'a, lâche crapule,
Mangé mon déjeuner pendant que j'écrivais!

Regardant ce qui reste.

Un spectre d'os nageant dans l'ombre des navets!
C'est horrible, et c'est fort! Pendant que j'élucubre
Pour l'Ambigu-Comique une page lugubre
Et que je flanque l'art dans un chemin nouveau,
Cet embêtant gredin me dévore mon veau!

LE DUC. — CARCAMOSCA.

LE DUC, à Carcamosca, *idéal du gueux.*

Et qu'es-tu, toi, grand maigre, affreux coquin,
Qui sous tous ces haillons caches ta mine blême?

CARCAMOSCA.

Tel que vous me voyez, je suis la vertu même.
J'habite, j'en conviens, des hauts-de-chausses tels
Qu'en portent rarement les illustres mortels;
Je suis calomnié par cette vile étoffe;
Mais, monseigneur, le juge est mauvais philosophe
Qui punit les maigreurs, absout les embonpoints,
Et qui voit des forfaits par les trous des pourpoints.
Mon manteau contre moi porte un faux témoignage;
Ne l'écoutez pas. — Duc, je suis un personnage
Plus fidèle à sa dame, au devoir, aux serments,
Plus imbu de l'honneur et des raffinements,
Plus terrible aux félons, plus humain, plus rapide
A sauver la beauté, plus franc, plus intrépide,
Plus prompt dans une auberge à payer son écot,
Qu'un chevalier français en tunique abricot.

FRAGMENTS.

VAUGIRARD.

Que le sage ait pour loi d'être ivre, qu'il ne faille
Songer qu'à la goguette et qu'à la boustifaille,
Qu'on doive en tout singer le satyre glouton,
Et que le but de l'homme ici-bas soit Goton,
Ce sont là, j'en conviens, des vérités. Les bases
De la raison, sans faste inutile et sans phrases,
Sont toutes dans ces mots au saint livre gravés,
Et soufflés par Dieu même à Salomon : Buvez!
Aimez!

FIASQUE, consolant le vaincu et examinant le nez sanglant.

Ce coup de poing, qui rend vos yeux un peu joufflus,
N'est pas grave; il n'en peut résulter tout au plus
Qu'une incurvation de la ligne dorsale
Du nez, ce qui sera hideux.

LE BARON GRICH, le battu, cherchant son adversaire qui n'est plus là.

En vain j'exhale
Ma rage! il s'est enfui! je veux ravoir ce gueux!
Le dévorer!

FIASQUE.

Tout cru! je vous trouve fougueux.

VAUGIRARD, en guenilles, racontant son histoire à Clouchignolle en haillons. Tous deux vieux et horribles.

.... La vie, hélas! pour toi comme pour moi
Est de joie et de deuil un étrange amalgame.
J'aimais, je fus aimé, je suis fort polygame;
La nature est mon code, et j'ai plus d'une fois
Contracté mariage au plus profond des bois
Par-devant l'infini, l'azur et le mystère,
Le soir, heure où l'amour en quête d'un notaire

Voit luire, aux deux côtés des portes du ciel bleu,
La lune et le soleil, panonceaux du bon Dieu.

(La porte du cabaret.)

GABOARDO, embrassant la bouteille.

Je vous atteste, ô champs, prés, fleurs, et cætera!
Je t'atteste, ô nature, elle est ma bien-aimée!
Sois témoin, toi soleil, chose bien allumée,
Nombril du ciel, sequin très gros, vie, esprit, feu,
O jeton de présence éternel du bon Dieu

LE PRÉDICATEUR, en chaire.

Maître et seigneur de tout, ayant les firmaments,
L'air et l'eau, les soleils qui sont ses diamants,
Dieu nous donne l'été, le printemps et l'automne

FIASQUE, dans un coin.

La médiocrité de ce cadeau m'étonne,
Étant si riche.

LE PRÉDICATEUR.

Été, printemps, que de rayons!

FIASQUE, à part.

Vous oubliez l'hiver, dont nous nous passerions.

Au verso de la *Lettre d'Espagne,* traduction anglaise imprimée et datée 22 novembre 1868.

GABOARDO.

La belle fille au cou d'albâtre, au front joyeux,
Dont les épais cheveux cassent les dents du peigne,
Se change avec le temps en une affreuse duègne
Faisant le guet autour d'une blonde à l'œil bleu.
Ainsi cette bouteille, où je puise un beau feu,

Sitôt qu'elle est vidée et que j'ai fait ripaille,
Devient un vieux tesson planté sur la muraille
Qui m'empêche d'aller boire le vin d'autrui.
Cela grisait hier, cela coupe aujourd'hui.

GAGARBIGOU.

Je suis fort respecté. Tous ces drôles me voient
Sur l'étage placé juste au-dessus du leur;
Pour le filou, je suis voleur, pour le voleur,
Je suis homme d'épée, et pour l'assassin, diable.

VAUGIRARD, parlant de la chiffonnière.

J'avais été vainqueur, j'avais eu de l'attrait;
Je sentis que la belle enfin m'idolâtrait,
Plaisir divin auquel peut se comparer seule
La volupté du chien qui tient l'os dans sa gueule.

Au verso d'une enveloppe timbrée *30 août 1859*.

GOULATROMBA.

Si j'avais seulement, net et ne devant rien,
Deux ou trois millions, je trouverais moyen
De mener une vie aimable et grassouillette,
J'aurais comme un évêque une chaude douillette,
J'aurais comme un chanoine une fraîche Goton.

VAUGIRARD.

Je vis couché. Je suis un être horizontal.

Au verso d'une lettre datée *4 mai 1850*.

CONSEILS DE VAUGIRARD A SON JEUNE FILS MIRACLE.

Miracle, écoute-moi. Te voilà grand. Il faut
Penser, et tâcher d'être un voleur sans défaut.

....

Quand un gueux, du quartier Maubert ou du Pont-Neuf,
Passe avec une trique à foudroyer un bœuf,
Rêve, et demandes-en aux dieux une pareille.
Fils, garde un ongle long pour te gratter l'oreille;
Va tout nu; sois sauvage, aime les femmes, bois.
Sache être patient le soir au coin d'un bois.

....

Fils, respecte la loi. Sache que le gibet
A droit sur sa colline au titre d'éminence.

Une masure sans toit. — Groupe de mendiants en haillons.

Vaugirard se présente et ôte son chapeau.

Messieurs, je voudrais être admis dans votre cercle.
J'entre correctement, en ôtant mon couvercle.
Demandez-moi mes noms, prénoms; je répondrai.

BASCULABUS.

Comment appelles-tu ce vieux feutre effondré?

VAUGIRARD, à Basculabus.

Duc, je crois avoir dit mon couvercle.

Un homme comme il faut, et qui met des chaussettes,
Doit changer de chemise au moins huit ou dix fois
Par an.

Ce n'est pas trop. Non.

Une fois par mois,
C'est presque du luxe.

Oui, mais c'est élégant.

Sobre

Et modéré, j'ai là ma chemise d'octobre,
Nous sommes fin novembre, et je crois sans danger,
Et correct, après six semaines, d'en changer.

Au verso d'une lettre de faire-part datée *20 janvier 1874*.

FIASQUE. — CIGRU, valet.

FIASQUE.

Qu'as-tu?
Tu sembles méditer sur le destin des hommes?

CIGRU.

Mon maître m'a surpris lui chipant quelques pommes
Qui pendaient sur la route et par-dessus le mur,
Et sa botte a froissé le haut de mon fémur.
Je suis tragiquement pensif, et j'élucubre
Ma réplique à l'affront du coup de pied lugubre.

FIASQUE.

Fais-le cocu.

CIGRU.

J'y songe.

LE MENDIANT, au parvenu.

Seigneur, je me souviens de vos commencements.
Vous fûtes comme nous, ô prince, un va-nu-pattes.
Pour ramasser à terre un liard vous rampâtes;
Vous étiez l'ornement du bouge où nous bâillons;
Vos guenilles faisaient frissonner nos haillons;
Quels orteils monstrueux, prince! et vous aggravâtes
L'épouvante des pieds par l'horreur des savates.
Je m'en souviens. C'était hideux. Vous êtes beau.
Vous avez dû passer par un fier lavabo!

Au verso de vers imprimés et datés *30 mars 1874*.

ONUFRIO.

.... Je n'ai d'autre mérite
Que d'être sur la terre un homme à peu près nu;
Morbleu! j'erre, naïf, sous le ciel ingénu.
Je vis tout pénétré de la probité douce
Des arbres, des oiseaux, des fleurs, des nids de mousse;
Je me baigne aux ruisseaux, je respire le vent;
Son panier sous le bras, l'automne en arrivant
M'offre une pomme, ou bien des noix, avec largesse;
J'ai la frugalité, c'est déjà la sagesse.
Quand on boit de l'eau pure on a le cœur content.
C'est être vertueux que d'être bien portant;
Ainsi vivait jadis la race phrygienne,
Et la morale, ami, commence à l'hygiène.

VAUGIRARD, à Million assis par terre, rêveur.

.... Que fais-tu dans ce champ, animal?

MILLION, fredonnant.

Fils, c'est un pré bucolique
Où j'écoute, au renouveau,
Le duo mélancolique
D'une fauvette et d'un veau.

COUR DES MIRACLES.

BURGOCHE, vieux, en haillons, à GOUFFLARDE, vieille, en haillons.

Marquise, ouvre ta gueule et ferme tes mirettes.

Il lui met un hareng saur dans la bouche.

GABOARDO, plaintif.

Je suis un être doux, pur, quoique infortuné.
J'ai l'âme d'une fleur avec de vieilles bottes.

IMPRIMERIE NATIONALE.

FIASQUE, à Dieu.

Satan se fait un jeu de ta création.

....

Et quand il veut sauter de soleil en soleil,
D'un seul bond, par-dessus l'immensité nocturne,
Le diable pour trapèze a l'anneau de Saturne.

Ils étaient compagnons, collègues et confrères;
Ils avaient tous été plus ou moins aux galères.

LES MÔMES.

SUJET DES MÔMES.

— Avortement. —

Les mômes veulent faire les hommes. Ils se figurent qu'ils ont des maîtresses, il leur en faut, les grandes filles les adorent, etc.

Ils font des échafaudages farces, et toutes les peines qu'ils prennent font réussir de vrais jeunes gens qui ne se sont donné aucun mal.

Le principal personnage (11 ans) s'appelle *P'tit.*

LES ENFANTS, comédie.

(Mettre en scène les variétés de l'enfant.)

Le baby.
Le marmot.
Le bambin.
Le moutard.
Le mioche.
Le môme.
Le gamin.
Le galopin.
L'écolier.
Le collegien.
L'étudiant.
Le philosophe.

Comédie.

LES MARMOUSETS.

GONDOLE.
CASTAGNETTE.
SCARLATINE.
LE PÈRE MESCHACÉBÉ, portier.

GEORGET. — JACQUOT. — BALMUSETTE. — Un Passant.

La pièce commence par les confidences de Georget (13 ans) à Jacquot (11 ans) parce qu'on l'appelle toujours *le petit :*

Tu sauras que je suis un être furieux.

Tout en causant il appelle Jacquot *petit.* Jacquot s'étonne. Georget : Tiens! je te le rends.

Non! je n'entrerai pas! Petit! cela m'assomme!
C'est vrai, je ne suis pas gros comme un éléphant;
Ah! je suis le petit, le rien du tout, l'enfant
Qui tette encor son pouce! Entre, moutard! Qu'importe!
Viens! — Si c'était un homme on fermerait la porte.
Toujours petit! petit par-ci! petit par-là!
Écolier pour Suzon, gamin pour Atala,
Mais c'est horriblement bisquant! — Crebleu! j'en crève,
Sans conséquence! moi!

Elle me laissait voir, j'écume quand j'en parle,
Comme si j'eusse été son chat ou son king charle,
Sa gorge jusque-là... etc.

Hé bien, tu n'entres pas, petit?

Encor la scie!
Mais c'est à renoncer à l'amour, sacrebleu!
C'est à jeter la femme à la tête de Dieu!

Georget indigné est sorti de chez Balmusette. Il est éperdu de colère.

UN PASSANT.

Pourriez-vous m'enseigner la rue aux Foins, petit?

A ce mot *petit,* Georget se retourne furieux.

GEORGET, au passant.

Sois maudit! sois cocu! qu'un voleur t'escofie!

LE PASSANT.

Le galopin est fou!

Il s'en va en haussant les épaules.

Sujet :

BALMINETTE (1). — BALMUSETTE (2).

1, bonne petite ouvrière amoureuse et sage. 2, lorette fameuse. Autrefois amies. Se sont perdues de vue. 1 aime Léo, n'aime que lui. 2, sans s'en douter, le lui prend et joue avec cet amant. 1 s'en aperçoit. Jalouse. Écrit à Léo chez 2 : *Si tu ne reviens pas ce soir, demain matin je serai morte.* Donne le billet à porter à Georget. Georget, par vanité d'enfant, s'en va chez 2 qui s'habille et lui dit : entre, et ne remet pas la lettre. Il dit à 1 : Léo a reçu ta lettre et a dit qu'il viendrait demain. 1 s'empoisonne.

BALMINETTE, à Georget.

Eh bien? as-tu remis ma lettre? Oh! que je souffre!
George!

GEORGET, à part.

Ah! chien! j'ai flanqué la lettre dans le gouffre
De l'oubli.

PREMIER MÔME.

Tu m'as l'air sombre?

DEUXIÈME MÔME.

Ami,
Ma portière est un monstre et c'est là ma misère.
Je palpite, lugubre et tremblant, dans sa serre.
Ah! quelle vie! il faut rentrer au reposoir
Au plus tard entre neuf et dix heures du soir;
Si j'arrive passé ces heures incongrues,
Je croque des marmots terribles dans les rues.
Vent, pluie ou grêle, il faut lui demander pardon
Pour qu'elle se décide à tirer le cordon.
Je suis infortuné d'avoir cette concierge.
Elle est noire et poilue, elle est vieille, elle est vierge;
C'est une hydre. Plains-moi. Ton pauvre ami, mon cher,
S'il avait pour portière une parque d'enfer,
La mère Lachésis, femme au père Lachaise,
Ne serait pas plus triste et plus mal à son aise.

IMPRÉCATION DE PETIT GEORGET

AU MAÎTRE DE PENSION.

Tu me flanques trois jours au pain sec, vil gredin,
Quoi! pour avoir grimpé sur le mur du jardin!
Et tu gueules, brigand, et tu me pulvérises
Parce que j'ai mangé pour deux sous de cerises!
cocu!
Sois maudit! que ta femme, ange aux sourcils de jais...

PETIT JACQUOT, survenant et l'apercevant. A part.

Cet être furieux convient à mes projets.

PETIT JACQUOT. — PETIT ALFRED.

PETIT JACQUOT.

Autrefois j'y songeais vaguement; aujourd'hui
Que je veux l'oublier, je n'ai plus qu'elle en tête.
Oui, plus je veux haïr cet être déshonnête,
Plus je prends mon parti, plus je fais à présent
D'efforts pour me l'ôter de l'âme en me disant :
Elle est l'aventurière et je suis l'aventure,
Et c'est une catin que cette créature;
Plus je regarde en haut, en bas, Suzon, Flora,
Les étoiles, les fleurs, le diable, et cætera,
Plus je trouve en mon cœur, où je fouille et je scrute,
Que j'en suis amoureux comme une bête brute.
L'homme est ainsi, vois-tu. Cire, il se croit rocher.
Il enfonce la flèche en voulant l'arracher;
En répétant toujours : N'y songeons plus! on songe.
Le cœur de souvenirs s'emplit comme une éponge,
Et change en fièvre, en rage, en furie, en tourment,
Ce beau travail d'oubli qu'on fait stupidement.

PETIT ALFRED. 15 ans.

Moi, c'est tout différent. Sache ce fait étrange :
C'est un être classique et chaste que mon ange,
Mademoiselle Emma-Javotte Barbareau.
On dirait qu'elle a lu Virgilius Maro.
Elle veut du parfait amour, quoi! de l'idylle!
Me rêve tourtereau, moi qui suis crocodile!
Et dans les idéals qu'elle invente en cousant
Quelque blague à tabac pour m'en faire présent,
L'imagination de cette belle calque
Alfred, clerc d'avoué, sur le berger Ménalque.
Quand on est rugissant, être rêvé bêlant!
Hein?

PETIT JACQUOT.

C'est triste.

PETIT ALFRED.

Avoir soif d'amour âcre et brûlant!
Adorer une jupe, et la croire basquine!
Et n'y pas trouver même, hélas! une coquine!
C'est avoir du malheur!

PETIT JACQUOT. — PETIT GEORGET.

PETIT JACQUOT.

Eh bien? quel dénouement?

PETIT GEORGET.

Mon cher, c'est pitoyable,
Je m'étais dit : — Je vais m'amuser comme un diable;
Un coup de foudre va sortir de mon pétard;
Melpomène renaît au quartier Mouffetard. —
Je m'étais dit : — Ces gens vont être dramatiques.
Ils vont faire la nique aux Atrides antiques.
On va s'entretuer et se flanquer à l'eau.
Lise est Desdémona, Jeannot est Othello. —
Mais bah! des yeux pochés, une coiffe fripée,
Des nez bleus! voilà tout. Pantin cognant Poupée,
Jean rossant Paul, Lison qui griffe Paméla!
Je ne m'attendais pas à ce Bobino-là!
Qu'on me rende l'argent. Je déchire l'affiche.
Que ce tas de crétins soit heureux! Je m'en fiche.

PETITBLOU. 15 ans.

Une provinciale! oui! c'est fort! et je l'aime!
Qu'on se prenne d'amour pour la beauté suprême
Qu'on rencontre à Musard valsant en domino,
Ou pour l'actrice enfin qu'on voit à Bobino,
C'est tout simple, parbleu! mais qu'une fille d'Ève
Vienne de Carpentras ou de Clermont-Lodève
Pour me tourner la tête et pour me rendre fou,
Voilà ce qui me fait hululer dans mon trou!

Au verso d'une enveloppe timbrée *17 avril 1856.*

PETIT JACQUOT, revenant de parlementer avec la portière.

J'ai vu la dame; elle a sur la tête un turban;
Un vrai turbantibus, un turban de grand-prêtre;
Je l'ai vue à sa loge, irritée, apparaître;
Elle a très peu goûté mon discours fort disert;
Elle m'a menacé d'un balai qui lui sert
Pour balayer sa cour et planer dans les nues.

Au verso d'une enveloppe timbrée *13 novembre 1853.*

LE MÔME.

..... Les amants, que c'est bête! ça croit
Que personne ne voit leurs manèges. Le farce,
C'est que dans vingt cancans leur histoire est éparse,
Pendant qu'ils font des tas de mystères; ils vont
Enfouir leur bonheur dans quelque trou profond,
Ils prennent le silence et l'ombre pour armure,
Et le galant chuchote et la belle murmure :
— Cachons-nous! prenons garde. Ayons beaucoup d'esprit
Si quelqu'un le savait! — Or tout le monde rit.
Et l'on voit dans leur cœur comme on voit dans la rue.

Rêvant.

L'amour change en oison l'homme et la femme en grue;
Or je me suis juré de n'aimer jamais. Non!
Et je me tiens parole! A bas Lise et Ninon!
Et j'ai déjà quinze ans, et je n'aime personne.
Oui, morbleu, j'ai quinze ans!

LE MÔME, posant l'échelle contre le mur. A son camarade.

Allons au fait. Il faut dîner. Voici des poules.
Bon. Si le garde passe, il nous arrêtera,
Nous fourrera tous deux au poste, et cætera.
C'est un vol, j'en conviens, mais un vol légitime.
Bref, je monte à l'échelle et j'entre dans l'abîme,
C'est dit; et je te pose ici la question
Qu'Alexandre eût posée à son Ephestion,
Oreste à son Pylade, Énée à son Achate :
Me suis-tu?

L'AUTRE MÔME, se grattant l'oreille.

Sacrebleu! la chose est délicate.

Au verso d'un imprimé daté *1er février 1856.*

PREMIER MÔME. (Il voulait se tuer.)

Une autre idée.

DEUXIÈME MÔME.

Après?

PREMIER MÔME.

Je l'ai. Pourquoi la taire?

DEUXIÈME MÔME.

Dis.

PREMIER MÔME.

Ne nous tuons pas. Allons en Angleterre.

DEUXIÈME MÔME.

Au fait, c'est une fin presque du même gris.

PREMIER MÔME.

A Londre, on dit : — je viens vous enseigner Paris,
Anglais! — On est beau, jeune, et parmi les ladies,
Ayant des yeux de flamme, on fait des incendies;
On met le feu, mon cher, aux quatre coins des miss;
Et, comme feu Macbeth, le thane de Glamis,
Comme l'heureux Brummel, chef du prince de Galles,
On est roi.

DEUXIÈME MÔME.

Je t'admire, ami. Tu te régales
De chimères. Bravo. Tout à l'heure, un réchaud,
Du charbon. A bas tout! la vie est un cachot,
Sortons-en. Tuons-nous. Calfeutrons la fenêtre.
Mourons vite, ayant fait la bêtise de naître.
Maintenant, te voilà brusquement transformé.
Tu rêves un éden, un infini semé
D'anglaises au front blanc qu'un cheveu blond effleure,
T'offrant du thé parmi des tartines de beurre
Et des sorbets glacés dans des sourires froids!
L'imagination reprend toujours ses droits.
Citoyen, c'est fort bien. J'approuve vos délires.

PETIT GEORGET (11 ans), à Petit Jacquot.

Mon cher, j'aspire à l'or, aux femmes,
Aux festins, aux amours chez Mabille rêvés,
A l'antique usurier qui nous vend des pavés,
Aux ânes dans les bois de Meudon et de Sèvre,
A la moustache enfin, virgule de la lèvre!

IMPRIMERIE NATIONALE.

PREMIER MÔME.

Citoyens, je présente une loi, qui consiste
A presser sur son cœur Manon quand on est triste.

DEUXIÈME MÔME.

Moi, ce contre-projet, dûment homologué :
Droit de prendre en ses bras Margot quand on est gai.

TROISIÈME MÔME, au deuxième.

Je protège Margot. Gare à qui la diffame!

Au premier.

Et je te dis à toi que Manon est ma femme.
Jabote, soit. Mais si tu pousses le babil
Jusqu'à la compromettre en présentant ton bill,
Comprends-tu le français, crétin? je t'extermine.

LES MÔMES.

PETIT JACQUOT. — PETIT GEORGET.

(Noms provisoires. En chercher d'autres.)

JEAN, *dit* GUEULE. 15 ans. Rhétoricien.

En concile. Dans la rue.

PETIT JACQUOT.

Avons-nous de l'argent?

PETIT GEORGET.

Oui.

PETIT JACQUOT.

Combien?

PETIT GEORGET.

Deux sous.

PETIT JACQUOT.

Peuh!

Aux autres mômes; ils fouillent l'un après l'autre dans leur poche.

Et toi?

— Moi, rien.

— Moi, rien.

— Moi, rien.

— Moi, rien.

— C'est peu.

Apprendre est beau, la classe est douce; je préfère
Ficher mon camp. Fort bien, amis, mais comment faire
Pour dîner?

PETIT GEORGET.

Nous irons au cabaret, parbleur!

PETIT JACQUOT.

L'or seul est éloquent, la faim est un hâbleur.
Quand on n'a pas de caisse et de malle, et qu'on s'offre
Au cabaret avec son ventre pour tout coffre,
Le gargotier devient lugubre et discourtois.

Levant les yeux.

Ciel! que vois-je? un civet qui passe sur les toits!

Il grimpe sur le toit d'un hangar d'une serre qu'on aperçoit de la rue, et reparaît un moment après tenant à la main un chat noir étranglé (le même à qui la vieille vient de prodiguer des tendresses) qu'il jette aux mômes.

PETIT JACQUOT, au bord du toit.

La chatte de la vieille est morte. Gémissons.
Répandons des discours, funèbres oraisons.
Jean, pleure comme un veau, sanglote.

Les mômes font cercle autour du chat mort.

JEAN, pathétique

Elle était pulchre
Et formose, mais noire. O chatte du sépulcre,
O chatte de minuit, ô chatte du sabbat,
Tu meurs! quel deuil, sorcière, à ton pâle grabat!
Plus de gros dos! Ta chatte, hélas, a fui dans l'ombre.
Plus de miaulement autour du balai sombre!
Elle apparut, jura, fit ronron, et creva.
Hélas! tout ce qui porte une griffe s'en va,
Les prêtres et les rois, les tigres, les chats même
Ne sont que des souris devant le chat suprême,
La mort!

Levant la tête. A Petit Jacquot.

Mais il faudrait des oignons!

PETIT JACQUOT, redescendant du toit.

En voici.

Il montre aux mômes des oignons. Pendant le discours de Jean, il s'est glissé dans la serre, a fureté, et a trouvé dans un tiroir les oignons de tulipe que le hollandais vient d'y serrer (scène précédente) après avoir constaté que ses oignons et ses caïeux valaient trente mille francs. Petit Jacquot jette les oignons à terre à côté du chat.

A Jean.

Oui, voilà des oignons, Bossuet.

Levant les yeux au ciel.

Et merci,

Bon Dieu!

Aux mômes.

La main d'en haut est dans ce chat visible.
J'ai surpris ces oignons dans un tiroir paisible.

PETIT PIERROT (9 ans).

Je ne veux plus aller en classe; ça m'assomme;
Et quant à mes parents, je m'en fiche.

PETIT JACQUOT (11 ans).

Jeune homme,
L'amour dit filial ne vous étouffe pas.

PETIT JACQUOT, indigné.

O crétin! bourgeois! cerveau perclus!
Mari le plus complet, le plus certain, le plus
Réussi qu'ait produit la corne d'abondance.

NINI, à Petit Georget.

Que c'est joli, les bois et les oiseaux! regarde.

PETIT GEORGET.

Ma chère, parlez moins. Vous devenez bavarde.
Ce genre me déplaît, et j'en éprouve un choc.
La poule ne doit pas chanter devant le coq.

PETIT JACQUOT (11 ans).

Comme c'est embêtant, les femmes vertueuses!

LE SPLEEN.

Autre version de la scène publiée page 249 :

LE SPECTRE.

... A trente ans!
Donc, tu veux te tuer. Vivre est trop difficile.
Hé! conducteur! en route! — Ah! faquin imbécile!
Tu ne doutes de rien! Ah! tu te trouves mal

Lui montrant le grabat.

Sur ce lit somptueux et charmant...

TITUTI, à demi-voix.

Animal!

LE SPECTRE, continuant.

Et tu crois être mieux entre les quatre planches!
Tu t'en vas, fat sinistre, au champ plein de croix blanches!
Quoi! tu vides ta poche et tu jettes au vent
Ton reste, — beaucoup, peu, n'importe! — toi vivant,
Toi chiffre, toi zéro, qui n'as rien que le nombre!
Quoi! tu vois sans frémir, autour de toi, dans l'ombre,
Monter la plaine obscure où rampe le crapaud!
Tu dis : j'ai perdu. Soit. Et tu sors du tripot
Comme un joueur qui part de Hombourg ou de Bade!
Tu sautes dans l'abîme avec une gambade!
Fou! tu prends le tombeau comme on prend le steamer!
Oses-tu, toi chétif, mauvais, stupide, amer,
Convive insultant l'hôte et renversant la table,
Toi dont l'âme est malpropre et n'est pas présentable,
Toi qui n'as jamais su ton droit ni ton devoir,
Dire à ton Dieu, crier à ton juge : viens voir!
Et détourner sur toi ses regards vénérables!
Et mêler brusquement aux choses misérables
Que tu fais, ver de terre, et que les hommes font,
Ce qui n'a pas de fin, ce qui n'a pas de fond!

TITUTI.

C'est à dire, mon cher, ta phrase et ma culotte.

LE SPLEEN.

PERSONNAGES :

FARTHING, milord.

DENARIUS, étudiant.

MARAVEDI, la maîtresse des deux ; fille pour Farthing, astre pour Denarius.

LIARD, philosophe.

SOU-POUR-LIVRE, portier.

OBOLE, académicien.

BAÏOQUE, voleur.

NADA, juge.

CENTIME, homme d'État.

ZÉRO, héros.

NADIR, l'auteur.

Nuit étoilée. Fenêtre ouverte.

LORD FARTHING.

Que d'étoiles ce soir! Illumination
Gratis.

Rêvant. Il s'assied près de la fenêtre.

Qu'est cette vie? ombre et déception.
Vous aimez une fille. Elle en épouse un autre.
Et, pour se consoler comme il faut qu'on se vautre,
Vous courez les brelans; cela n'est pas joyeux.
Vous vous amourachez d'une veuve aux doux yeux;
Bouquets, soupirs; au bout de quelque simagrée
Pour la forme, — abrégeons — la dame vous agrée,
Bien; vous êtes l'amant; que produit ce beau feu?
Zéro. Vous devenez aussi bête que feu
Le mari; voilà tout.

Se levant et regardant le ciel.

Immensités profondes!
Je voudrais bien savoir si, parmi tous ces mondes
Que dans ce trou nommé le ciel on aperçoit,
En haut, en bas, il est un globe où vivre soit
Quelque chose d'aussi triste que dans le nôtre?

Il se rassied.

Et jamais on n'est libre. Oui, qu'on soit prince, apôtre,
Banquier, qu'on aille seul, qu'on marche en légion,
Qu'on ait au cœur l'amour ou la religion,
La cendre sur le front ou le fard sur la joue,
On sent toujours qu'on a des fils dont quelqu'un joue.
Si je pouvais casser mon fil! Mais non, je suis
Pris quelque part, peut-être au plus noir de ces nuits,
Lié, tenu par l'ombre! Ah! néant que nous sommes!
Je pends à l'infini comme les autres hommes,
Je m'agite au-dessus d'un abîme, élevant,
Baissant, tordant ma tête et mes bras dans le vent;
Ces gestes dans la nuit, cela s'appelle vivre.
Oui, vivre. — On boit, on mange, on se gave, on s'enivre;
L'âge arrive; un beau jour on s'éveille assommant,
Rabâcheur, laid, podagre, et pour couronnement,
Pour toute poésie au bout de cette prose,

On meurt, on va sous terre; on devient quelque chose
D'horrible, en proie au sphinx infernal ou divin,
Après avoir été quelque chose de vain,
Et spectre après avoir été marionnette.

A une étoile.

Réponds, toi que je vois briller là-haut, planète,
As-tu des hommes, dis, mêlés à tes rayons?
Valent-ils plus ou moins que nous?

VOIX DANS L'ÉTOILE.

Nous vous voyons.
Nous vous plaignons.

Un nuage passe et l'étoile disparaît. — Farthing n'a pas entendu la voix, non perceptible pour l'oreille de chair, et continue de rêver.

TITUTI, rêvant.

O désillusion! Le blanc était du noir.
La vie est un corbeau qu'on a pris pour un cygne.
Le destin vous caresse et puis vous égratigne;
Il vous berce un moment par de parfaits accords,
Puis vous rosse et vous fait des bleus par tout le corps.
Il était souriant, bon! le voilà morose.
Et nous devons trouver toute simple la chose,
Toute épine du soir étant rose au matin,
Et toute prude étant l'envers d'une catin.
Oh! du laid et du mal quel reflux monotone!
Pas de face qui n'ait une grimace.

Un coup de tonnerre dans le lointain.

Il tonne.
C'est de quelque ouragan l'éclair avant-coureur.

Reprenant sa rêverie.

Partout la parodie à côté de l'horreur.

Coup de tonnerre.

Il tonne encor. — Tout est deuil, problème, ombre, énigme.

Autre coup de tonnerre. Il lève la tête.

O bon vieux firmament, pourquoi ce borborygme?
C'est donc bien beau, ce bruit de Silène fourbu
Qui ronfle dans son antre après avoir trop bu?
C'est triste que l'azur, sans que rien le provoque,
Vous lâche à tout propos ce vacarme équivoque,
Si bien qu'on ne sait plus si c'est, dans le ciel bleu,
Le sommeil d'un ivrogne ou la fureur d'un Dieu!

Quant aux quatre saisons, trois au moins sont stupides.
Au diable le printemps et toute sa fraîcheur!
Avril n'est qu'un enfant maussade et pleurnicheur;
On peut à la Saint-Jean quitter le coin de l'âtre,
J'en conviens; mais plus tard, fi! l'automne est grisâtre;
L'hiver est noir; je hais ces hideux mois vieillards,
Nivôse, Pluviôse et Ventôse; ô brouillards!
Le firmament bougonne et grogne; il s'emmitoufle
De vapeurs que remue un affreux vent qui souffle;
Et quel soleil! clignant son œil presque fermé,
Ouaté d'ombre, au point qu'il a l'air enrhumé!
Et la pluie! et la grêle! et toutes ces nuées
Par décembre à travers les cieux éternuées!

FARGEAU, sur le quai, bouquinant.

Bon. Ça, c'est dom Poirier. Ça, c'est Félibien.
Ça, c'est Barmne... ou Cujas. — O volumes, combien
De millions de doigts vous ont laissé leur crasse!
Qu'êtes-vous, sombre amas d'antique paperasse?
Est-ce que vous dormez? est-ce que vous veillez?

Rêvant.

O de l'esprit humain feuillets dépareillés!
La vieillerie est vieille. — Elle était inventée
Avant l'homme, et je crois vraiment que Prométhée,
Lorsqu'il escalada l'infini d'un pied sûr,
A dû la retrouver jusqu'au fond de l'azur;
Oui, je suis convaincu que Dieu, sous les pilastres
De sa bibliothèque inexprimable d'astres,
A ses univers vieux et ses mondes bouquins.

LES ÉTUDIANTS.

TITUTI, dans son grenier. Il pleut.

Au printemps, dieux! Lisa! Jenny! la chair l'emporte.
Ils disent qu'elle est faible et je dis qu'elle est forte.
Comme on flambe au printemps, et comme on prend des yeux,
Un sourire, un regard, des dents, au sérieux!
L'amour ouvre son livre et l'âme apprend à lire.
En mai la volupté tressaille et prend sa lyre.
Toinette est Cymodoce et je suis Corylas;
Viens aux prés Saint-Gervais et cueillons des lilas!
La nature éblouie éclate en dithyrambes.
Jeanneton court dans l'herbe et laisse voir ses jambes;
Anna dort, ses bras blancs sur la mousse posés.
La terre est toute aux fleurs et la bouche aux baisers.
Un rayon de soleil emplit d'amour ma chambre.
O mon grenier! mon nid!

Mais quand revient décembre,
Assombrissant les cieux de son sourcil grognon,
Quand ma vitre grelotte au coin du noir pignon,
Que l'averse me lave et que le vent m'essuie,
Quand le bonhomme Hiver sous sa coiffe de pluie
Bougonne, et, ramassant les plis de son burnous,
Serre son vieux réchaud entre ses vieux genoux,
Bonsoir! Je suis plus froid que le tendre Racine.
Adieu, toi, ma cousine! Adieu, vous ma voisine!
Je suis marmotte après avoir été ramier;
Je vois stoïquement la dame du premier
Derrière son rideau se lacer demi-nue.
Sur toutes ces beautés, mon amour éternue.
Je deviens réservé, sage, idiot, discret.
Est-ce que par hasard le cœur s'enrhumerait?

LES CHATS ET LES CHATTES, comédie.

FRÉVENT, ouvrant sa fenêtre sur le toit.

O souffles! ô parfums de l'aurore sereine!
D'ici je te contemple, ô gouttière, ô garenne!
En dépit des haillons hideux qu'à leur réveil
Les vieilles font sécher sur les toits au soleil,
En dépit des bâtons où pendent des guenilles,
Je puis rêver de fleurs, d'herbes et de charmilles,
Je puis me figurer la vague odeur du thym,
Car ici, sous mes yeux, je vois, dès le matin,
Parmi les vieux jupons et les vieilles culottes,
Bondir ce qui sera plus tard des gibelottes.

BALMINETTE. — DENARIUS. — MADAME ANTIOCHE.

BALMINETTE, à Denarius.

.... Comme c'est bête
D'être ainsi méfiant pour une femme honnête!
Tu fais de tout un monstre, un trouble, un tremblement.
Et pas de chien coiffé qui ne soit mon amant!
C'est aimable. Un bobêche, un borgne, un cul-de-jatte,
Pour décrocher mon cœur n'a qu'à tendre la patte.

MADAME ANTIOCHE.

Les hommes sont ainsi. Ce sont des andalous.
Ils sont tyrans, ils sont sans cœur, ils sont jaloux,
Et de tous les Mahieux ils nous font des Clitandres.

BALMINETTE, à Denarius.

C'est vrai, quand je te dis les choses les plus tendres,
Ma minette, mon cœur, mon chou; quand je te dis
Que je t'aime, et que j'ai tes yeux pour paradis,
Que c'est toi que je veux, que c'est toi que j'admire,
Tu n'en crois pas un mot; mais qu'on vienne te dire
Qu'un bancroche est sorti de terre tout exprès
Pour me faire la cour; cela tu le croirais,
Archicroirais!

TRÉVENT, dans les arbres, pendant que M. Goguebleu
prend le frais sur le balcon de son château.

.. Quel est ce ventre-ci?
C'est lui! — Te voilà, vieux! tu complotes, satyre,
De prendre par contrat Galatée à Tityre!
O vieux riche, plongé dans ta vieille noirceur,
Qui jettes ton mouchoir de sultan épouseur,
Et ton hameçon d'or, et tes fauves prunelles,
Et ton sourire horrible aux jeunes péronnelles,
Tu vois de ton balcon passer à l'occident
Le Soir, ce bouvier sombre, et tu rêves pendant
Qu'il mène paître, au fond des immensités mornes,
Le taureau, le bélier, et les astres à cornes!

Songeant.

Tout se touche en ce monde, ô sagesse, ô raison,
Par un côté quelconque, et voilà la façon
Dont peut fraterniser le bourgeois avec l'astre.

IMPRIMERIE NATIONALE

Comme on s'adore! avril! pauvreté de l'oiseau!
Mansarde partagée avec une grisette!
O la flûte d'un sou! déjeuner de Lisette!
Genoux contre genoux, le ciel bleu pour rideau.
Amour! que de baisers dans une cruche d'eau!

Il revient avec une botte de radis, deux petits pains et un pot à l'eau plein. — Chantant :

Amour! eau claire! ivresse!
.... jeunesse!
Paradis de radis!
Radis du paradis!

Vers faits la nuit en dormant, nuit du 10 au 11 mai.

ÉLISA. — OGREMOUCHE.

ÉLISA.

On l'appelle dans la pièce Lise — Élisa — Lison — Lisette — Élisabeth — Lisbeth — Isabelle — Isabella — Betsy.

Quoi! cet homme me trompe après ce que j'ai fait!
Ah! mon Dieu! soyez donc sage, honnête, économe!
J'aurais pu m'en aller avec un beau jeune homme,
Manger beaucoup d'argent avec un autre amant.
Pas du tout, j'ai voulu faire du sentiment!
Avec ce magot! Vrai, ces choses-là m'irritent!
Les femmes n'ont jamais que ce qu'elles méritent!
Il est vieux. Les trente ans sonnés. Il est fort laid.
Eh bien, tous les matins j'allais chercher son lait,
Je balayais sa chambre et j'étais sa servante.
Sais-tu, j'ai mis ma montre et ma pendule en vente.
J'étais ensorcelée, oui! Soufflant dans mes doigts,
L'hiver, sans feu, logeant dans un trou sous les toits!
J'ai vendu ma chemise! et je suis devenue
Stupide! j'eusse été mendier toute nue
Pour cet homme! effets, linge, il ne m'est rien resté.
Jusqu'à ma chaîne en or au mont-de-piété!
Rien! voilà ce que c'est que ce gredin-là!

OGREMOUCHE.

Lise,
Tu commences l'état de pauvresse d'église,
Et tu demanderas un jour la charité
Pour n'avoir point vécu dans la réalité.
La femme, hélas! qui n'est qu'une espèce de rose,
Fait de la poésie et l'homme de la prose.
Tu le sauras un jour. Mais vite, en attendant,
Aie un autre amoureux à mettre sous ta dent.
Si tu veux me donner trente sous, total mince,
Je te procurerai dans la journée un prince.

VAUGIRARD. — FRÉVENT.

Rue. Nuit.

VAUGIRARD.

Que faites-vous donc là?

FRÉVENT.

Je suis à cette porte.

VAUGIRARD.

Qu'y faites-vous?

FRÉVENT.

J'attends que Balminette sorte.

VAUGIRARD.

Pourquoi?

FRÉVENT.

Pour lui lancer ma déclaration.

VAUGIRARD.

Êtes-vous tous les soirs ainsi de faction?

FRÉVENT.

Tous les soirs.

VAUGIRARD.

Quelque temps qu'il fasse?

FRÉVENT.

Je le brave.

Je passe ainsi les nuits sous son balcon.

VAUGIRARD.

C'est grave.

Mon cher, méfiez-vous des rhumes de cerveau.
Un amant enrhumé prend le profil d'un veau.

Vous courez le danger de devenir comique.
Il faut à la beauté, dans l'ombre balsamique,
Parler avec le cœur et non avec le né.
Maxime. Or, vous risquez, étant enchifrené,
Comme Oreste sortant des brouillards de l'Érèbe,
De lui dire tout bas à l'oreille : je t'aibe!

FRÉVENT.

O ciel!

VAUGIRARD.

Éclat de rire, et patatras l'amour!

FRÉVENT (le poëte), couché dans sa mansarde.

Rêverie! Ô cigare invisible du sage!
Opium idéal! narguilé du cerveau!
Ô paradis! rêver, étendu comme un veau!
Dieu! comme ne rien faire est un genre facile!
Au lieu de condenser, alchimiste imbécile,
L'idée en action sous son crâne qui bout,
Et d'y faire tenir des drames tout debout,
Au lieu de se donner la peine de s'extraire
De l'âme un tas de vers qu'attend un vent contraire,
Qui font que l'œil est sombre et que le front pâlit,
Le matin, chaudement allongé dans son lit,
On rêvasse; on s'emplit la cervelle de fées;
Calme, on flâne en soi-même; on songe par bouffées;
Dort-on? ou rêve-t-on? vers le plafond qui rit,
On regarde s'enfuir ce qu'on a dans l'esprit
En bleuâtre vapeur, mollement dispersée;
Et, couché sur le dos, on fume sa pensée.

CLAUDE-BLAISE. — FRÉVENT.

Claude-Blaise écrit, et lit. Gros livres ouverts. Entre Frévent.

FRÉVENT, passant sa tête par la porte entrebâillée.

Seigneur don Blasius, il est des cabarets.

CLAUDE BLAISE, continuant d'écrire.

Soit.

FRÉVENT.

Bacchus gobelotte au fond d'un antre frais.

CLAUDE-BLAISE, écrivant toujours.

Et puis?

FRÉVENT.

D'un Ramponneau divin j'ai fait trouvaille.

CLAUDE-BLAISE, sans lever les yeux.

Après?

FRÉVENT.

Cela veut dire : as-tu soif?

CLAUDE-BLAISE.

Je travaille,
Je pioche, je ne puis. Va-t'en!

FRÉVENT.

Ce genre est froid.
Le trop sage est un fou. Pour marcher vraiment droit,
Il faut de temps en temps qu'on erre et qu'on dévie.
Que l'homme en méditant se prépare à la vie,
Qu'il lise, pense, apprenne, et s'ôte la noirceur
Et l'ombre, de son âme assidu fourbisseur,
Qu'il se fasse un harnais solide, qu'il s'astique
Pour cette redoutable et rude gymnastique,
C'est bien; mais, fichtre! il faut aussi que par moment
Il respire, et regarde un peu le firmament,

Et, puisque Jéhovah fit les femmes, les roses,
L'aube et le vin du Rhin, qu'il sourie à ces choses.
Or la guinguette est bleue et le ciel est vermeil.
Viens, laisse-toi tenter par le diable soleil.
Il fait beau. Gloire à Dieu dans l'infini! Viens boire.

....

CLAUDE-BLAISE.

Je suis tout flamme et feu, mon cher. Je suis tenté
D'adorer une miss. Voici pourquoi j'y penche :
Premièrement, il faut qu'une femme soit blanche;
Or, j'affirme ceci, moi savant, moi piocheur :
L'anglaise ici-bas seule a ce don, la blancheur;
Adam fut de Paris, mais Ève était de Londre.
La femme est neige.

FRÉVENT.

Soit. Crains de la faire fondre.
Il ne te restera dans la main qu'un peu d'eau.
De l'onde, dit Shakspeare.

CLAUDE-BLAISE.

Amen, dit le credo.
Tu prêches bien, toi l'être ayant droit à la trogne;
Et tu te connais fort en eau, pour un ivrogne!

BÉVENT.

Il m'est mort l'an dernier un oncle, être ventru.
Légiste et bègue, habile au bel art des Patru,
Parlant mal, bien payé, godaillant en vacance,
Il s'était fait son ventre avec son éloquence.
L'homme maigre et le gueux auquel manque un ducat
Admiraient, effarés, cet énorme avocat.
Ce poussah possédait un magot. Mettre en terre
Le poussah, déterrer le magot, fut l'affaire
Du premier jour. J'étais seul héritier. Après
Avoir logé mon oncle en un trou propre et frais,
Et fait moi-même un speech convenable à ses mânes,
Je connus Paul, Alfred et Suzon. Ces bimanes,
Voyant que je mangeais un oncle, m'ont aidé.
Suzon m'a tout d'abord montré l'A B C D,
Cadeaux, bals, opéra, bouffes, loge et baignoire;
Paul a continué l'alphabet, rouge et noire,
Baccarat, lansquenet, et, grâce au cher Alfred,
J'arrive au dernier sol, autrement dit à Z.

(*Il fait sonner l'*l *de* sol *et pirouette sur ses talons.*)

FRÉVENT, à Cyprien.

Mes pièces de cent sous sont en pleine déroute.

.... Je suis lugubre, ô Cyprien.
Débine à fond. Je suis à sec. Je n'ai plus rien.
Pas même un vieux croûton tout poivré de poussière.
Ma portière, aujourd'hui ma concierge, est grossière.
J'ai la mine du gueux prêt à passer filou.
Trous aux coudes, la faim et la soif, pas le sou,
Misère, ô bourse plate, ô gorge de furie!
Une flamme en mon âtre aurait l'air ahurie,
Et dirait au tison : « — Que faisons-nous ici?
Quel pleutre! ce foyer est à peine noirci.
Ce misérable est fait pour souffler dans ses pattes.
Je m'envole — ». — O beautés qui jusqu'à moi grimpâtes
Dans des jours plus heureux, et qui gaîment, pieds nus,
Dansiez dans ma mansarde, ô Javotte, ô Vénus,
Margot qu'Horace eût peinte en un vers anapeste,
N'approchez pas. Je suis un pauvre. J'ai la peste.

DENARIUS.

.........Je connais ce flâneur. Un suçoir
Est au bout de chacun de ses doigts. L'autre soir
Je l'ai pris qu'il avait une main dans ma poche.
J'ai crié : Corbleu! lui, d'un accent de reproche,
M'a demandé : Monsieur, pourquoi ce ton grondeur?
Il souriait avec une douce pudeur.
J'ai repris : filou! drôle! Alors cet être aimable
M'a dit, levant au ciel un œil inexprimable :
— Je ne sais pas comment ma main errait par là. —

SERIO.

Il prenait ton gousset pour une tombola.
C'est un distrait.

DENARIUS, interrompant sa dissertation et dressant sa fourchette.

Ce civet miaula.
Je ne m'étonne point que ce tavernier-là
Soit riche à millions au dire des portières;
Car vous le protégez du haut des cieux, gouttières,
Et le rêveur retrouve — et ce n'est pas mauvais —
Votre plomb dans son vin, vos chats dans ses civets!

TITUTI.

Sapristi! c'est terrible! Oui, j'ai fait un sot choix!
J'avais pour le moment un appétit bourgeois;
Je crains d'être tombé sur un être céleste.
J'aspirais à quelqu'un de vif, de gai, de leste;
Et je rêvais un bout de roman Crébillon
Avec un bon franc rire orné d'un cotillon.
Or cette belle-là n'est point ma fantaisie.
Ce n'est pas de la chair, c'est de la poésie;
On dirait un esprit, une déesse, avec
Son front romain, son œil biblique et son nez grec;
C'est Phœbé se levant blanche au milieu des tombes;
Elle a l'air de passer dans un vol de colombes.
Des ailes, c'est fort bien. Mais bah! j'aimerais mieux
Le tutoiement terrestre avec deux jolis yeux.
On est fâché parfois d'un excès de fortune.
Quand on veut le réel, l'idéal importune.
Il me gênerait fort, pour me coucher le soir,
Qu'on m'offrît une étoile au lieu de mon bougeoir.
Tu prends un cygne au lieu d'un merle. A présent, dîne!
Je voudrais une carpe et je pêche une ondine.
C'est superbe; il n'est pas démontré néanmoins
Qu'on sera satisfait d'avoir plus, voulant moins.
Avoir plus, c'est souvent avoir trop; et notre âme
Salue humblement l'ange, et préfère la femme.
Pour moi, dont les goûts fiers cependant sont connus,
Si j'attendais Goton, j'éluderais Vénus.

Contraste avec Denarius qui cherche l'idéal et qui trouve une grisette.

LE CABARET.

Étudiants. — Tables. — Trois chandelles aux poutres du plafond.

FRÉVENT, debout, son verre à la main.

.... Fils, gamins, gens illustres,
Attention. Groupez vos têtes sous les lustres.
Je porte un toast au vin, au père généreux
Des verres pleins de pourpre et se choquant entre eux.
Je bois à la santé du vin, et de la vigne,
L'oïdium me fait l'effet d'un tour indigne
Que les naïades font à accBhus, bon garçon.
Gloire au vin! et mépris à toute autre boisson!
Fils, tout autre breuvage est lâche et léthifère!
Fils, le vin pousse Athène et Phidias à faire
Des chefs-d'œuvre sacrés et divins, et le gin
Pousse à les filouter Londres et lord Elgin.
Gloire au vin!

COMÉDIES CASSÉES.

II

Dicté le 31 octobre 1842.

DON ORFEO.

Qu'on soit mari, Gildas, ou bien qu'on soit amant,
Une femme vous trompe; — on le sait vaguement,
On s'en doute, on le sent. Mais, quel que soit l'indice,
Il s'écoule du temps avant qu'on la maudisse,
qu'on est sur le retour,
Lorsqu'on aime vraiment, qu'on vit au jour le jour,
Et quand on sait le prix même d'un faux amour.
On souffre et l'on se tait; on observe, on épie;
Une sourde douleur, par moments assoupie,
Vous ôte tout repos; pourtant on vit ainsi.
Le matin on dit : non! et le soir on dit : si!
Le doute, mal cruel dont nul n'a fait l'étude,
Passe à l'état chronique et devient certitude;
On rêve, et le soupçon de tout rêve s'accroît;
On finit par s'y faire; on est calme, on se croit
D'airain, et l'âme en paix d'un sombre ennui s'abreuve.
Eh bien! qu'alors soudain il vous tombe une épreuve,
Qu'un de ces incidents, qui n'ont plus rien d'obscur,
Vienne vous démontrer ce dont vous étiez sûr;
Que ce malheur connu par un fait se révèle,
La chose vous paraît subitement nouvelle,
Il semble qu'on s'éveille en sursaut, frissonnant,
On sent je ne sais quoi d'horrible et de poignant,
Quelque chose d'affreux qui dans le flanc vous passe,
Comme si tout à coup, froide d'un froid de glace,
Retournée en tous sens par un démon moqueur,
Une lance d'acier vous traversait le cœur!

...... S'apitoyer sur autrui, grande affaire.
La fraternité vraie est peu de notre sphère;
Dans ce monde où, depuis les temps diluviens,
Tout vivant a sa part de peines, j'en conviens,
L'homme, passant bougon, regarde en sa sagesse
Comme un don magnifique et comme une largesse
Un attendrissement qu'il détourne de soi;
Même dans la pitié, l'égoïsme est la loi.
Un tête à tête avec soi-même, c'est la vie.
Faut-il pas que pour Jean, Pierre ou Paul, on dévie
De la compassion qu'à soi-même on se doit?
On ne tremperait pas le bout du petit doigt
Dans les afflictions d'un inconnu qui passe.
On laisse Saint-Vincent de Paul au Val-de-Grâce
Ou la sœur infirmière à l'hospice Cochin
Dialoguer avec les douleurs du prochain.
Chaque homme, qu'un voisin lamentable importune,
Ne parle volontiers qu'à sa propre infortune,
Et dit : J'ai bien assez de mon propre malheur!
Un homme à consoler fait l'effet d'un voleur.
On se prodigue à soi les pleurs; on en est riche;
Mais s'il s'agit de plaindre un frère, on devient chiche
De soupirs et d'hélas, et l'on n'a plus de voix.
Moi je suis triste au fond de l'âme quand je vois
L'avarice qu'on a de pleurer sur les autres.

Au verso d'une adresse timbrée : *16 novembre 1857.*

Je suis vieux; elle est vieille; et son cœur est à moi.
Une jeune pourrait croire de bonne foi
M'aimer, et puis un jour, qu'une occasion naisse,
Prendrait quelque blondin; jeunesse veut jeunesse.
Mais avec celle-ci je suis tranquille; elle a
Mon âge, et la même âme en nous toujours brûla;
Je n'ai pas à veiller sur un corps qui m'échappe;
Le corps est une porte où personne ne frappe
Dès que la ride vient ou que le poil blanchit.
Il me manque des dents, sa taille s'avachit,
Tant mieux; elle n'a plus de ces regards chandelles
Où les mouches d'été viennent flamber leurs ailes,
Tant mieux! je suis chez moi. Je n'ai pas d'envieux.
Je l'idolâtre vieille, elle m'adore vieux.
Les ans derrière nous s'en vont dans la bruine.
Tous deux en même temps nous tombons en ruine;
Nos lézardes ne font que nous donner du jour,
Et ne sont qu'un passage à des rayons d'amour,
Et nous nous aimons mieux que nous ne nous aimâmes.
Nos corps en s'écroulant nous laissent voir nos âmes.

SCÈNE D'AMOUR. (*Conversations écoutées.*)

Interlocuteurs : UN SOLDAT, UNE FILLE coiffée d'un mouchoir jaune et rouge. Assis tous deux. Verdure : le gazon des Champs-Élysées.

LA FILLE.

C'est tout de même joli, un pompon rouge.

LE SOLDAT.

Possible.

LA FILLE.

Puisque vous n'êtes pas de service demain, nous irons au Jardin des Plantes.

LE SOLDAT.

Voir l'éléphant.

LA FILLE.

Dit. (A une de ses compagnes qui survient.) — Élodie, va donc nous acheter deux sous de pain d'épice.

Le tête-à-tête recommence.

LE SOLDAT.

C'est aujourd'hui samedi. C'était hier vendredi.

LA FILLE, elle rajuste sa chaussure.

Il faut que je fasse remettre des clous à mes souliers. Cela n'est plus neuf, mais c'est encore bon.

LE SOLDAT.

Oui.

LA FILLE.

Je n'aime pas le vieux. Je ne suis pas comme Élodie qui a mis l'autre jour une petite corde à son soulier, parce que le ruban était cassé.

LE SOLDAT.

Hun!.....

LA FILLE.

Si j'étais son bon ami, qu'elle a dans le 16e, je lui dirais bien.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE SOLDAT.

Oui.

LA FILLE.

C'est un voltigeur, je crois, ou un canonnier. Il porte là une chose.

LE SOLDAT.

De quelle couleur que c'est?

LA FILLE.

Jaune.

LE SOLDAT.

C'est un voltigeur.

LA FILLE.

J'aime mieux quand on a ça rouge.

LE SOLDAT.

Hun.....

LA FILLE.

Tiens, regardez donc ces deux carabins qui passent avec des chapeaux blancs. C'est des républicains.

LE SOLDAT.

Hun!.....

LA FILLE.

Ah! voilà Élodie qui revient. Quel ennui! à peine si on a causé.

Élodie arrive avec son pain d'épice. Fin du tête-à-tête.

DON SCIPION. — FLAVIO.

FLAVIO.

Sais-tu bien ce que c'est qu'Élise? Elle a trouvé
Moyen d'être une sainte en restant une femme.
Je regarde ébloui la clarté de son âme.
Elle se pare, accepte un hommage galant,
Est bonne, danse, rit; tout cela reste blanc;
On peut en être fou, mais il faut qu'on l'estime;
Elle est avec le ciel sur un pied fort intime;
Elle en monte, à coup sûr, les secrets escaliers;
Son toit sert de perchoir aux anges familiers;
Cette Ève offre au bon Dieu sa pomme, et l'y fait mordre.

DON SCIPION.

Eh bien, présente-moi.

FLAVIO.

Toi, l'homme de désordre,
Toi don Juan, toi Byron, toi l'ouragan, jamais.
Ton noir tourbillon sied aux orageux sommets,
Point au charmant parterre où croît le lys paisible.

DON SCIPION.

Tu me refuses?

FLAVIO.

Non. Choisis quelque autre cible.
Vise une autre beauté. Respecte celle-ci.
Les coquettes, voilà ton fait.

DON SCIPION.

Mais non.

FLAVIO.

Mais si.

Adore-les. C'est pain bénit si tu t'y blesses,
Démon, je te renvoie...

DON SCIPION.

A qui donc?

FLAVIO.

Aux diablesses.

LE MARQUIS PLATON, rêvant.

Voilà : mes créanciers cessent d'être polis.
Ils montent à toute heure et cognent à ma porte,
Avec des Dieu le damne! et des Diable l'emporte!
Les uns m'appellent B, d'autres me disent : F!
Ma situation devient critique, bref.
Le gouffre, dont la pente est savonnée et lisse,
Est là devant moi, fichtre! et je sens que j'y glisse.
Si je n'hérite pas de mon oncle avant peu,
Si ce bonhomme-là, dont je suis le neveu,
Ne s'en retourne point bientôt chez nos grands-pères,
Et ne me lègue pas maisons, forêts et terres,
Biens patrimoniaux, plus acquets et conquets,
Je puis être forcé de vendre mon laquais;
Et même mon chien.

LE MARQUIS CLÉRANTE. — PSITT, son valet.

LE MARQUIS, vieux, goutteux, écrivant un billet doux et consultant son valet.

« Jeune beauté, je suis de vos charmes épris... »

A Psitt.

Est-ce racinien?

Il se remet à écrire.

« Rivale de Cypris,
De quelques millions je suis le triste maître... »

PSITT, à demi-voix.

Je les fiche à vos pieds. Hi! va donc!

LE MARQUIS, écrivant.

« J'ai peut-être
Quelques lustres de trop... »

PSITT, à part.

Peut-être! vil barbon!

LE MARQUIS, écrivant.

« Mais vos dards m'ont percé... »

PSITT.

Vieux style.

LE MARQUIS.

C'est le bon.

PSITT.

Soit.

LE MARQUIS, achevant d'écrire.

« Couronnez ma flamme, adorable Cécile. »

PSITT.

Couronner une flamme, ah! c'est très difficile.
La flamme brûlera la couronne.

LE MARQUIS, rêveur.

C'est vrai.

PSITT.

A moins que ce ne soit un éteignoir.

Au verso d'une adresse timbrée *4 décembre 1868.*

LA BOSSUE. (*Comédie.*)

CORCOVA, le bon valet, rêvant sur son balai.

Pourquoi donc ce détail, une protubérance,
Qui fait rire le fat, le sot et la catin,
Un renflement qu'estompe à demi le lointain,
Beauté sur l'horizon, est-il laideur sur l'homme?
Le mont le plus sublime et le plus haut, en somme,
Qui sur son âpre dos tient l'hiver prisonnier,
Si superbe et si haut qu'il soit, ne peut nier
Qu'il n'ait, dût la bêtise et l'ignorance en braire,
Ésope pour cousin et Triboulet pour frère.
J'aplatis le Vésuve, il fume inaperçu;
Et le mont Blanc n'est rien qu'un énorme bossu.

Juan a pour procédé, pour embûche et pour nœud
De ne point regarder la femme dont il veut;
Qu'elle se nomme Olympe, Aspasie ou Frisquette,
Cette froideur étrange irrite la coquette,
Elle se dit : Quel est ce bel indifférent?
Et la voilà songeant, rêvant et soupirant,
D'âpre devenue humble et de superbe tendre,
Vaincue afin de vaincre et prise afin de prendre;
Conquise, elle le suit de ses yeux languissants;
Quand bon lui semble, il n'a qu'à dire : je consens.
Il eût par ce moyen pris Marion de Lorme
Même au marquis d'Effiat. Le dédain, c'est la forme
De son filet.

Au verso d'une adresse timbrée *26 mai 1857.*

SIBILETTE. — DON EURYALE.

SIBILETTE.

D'abord, pour commencer, vous êtes un voleur.

DON EURYALE.

Moi!

SIBILETTE.

Vous.

Il marche vers elle. Elle ouvre sa main et le menace d'un soufflet.

N'approchez pas. Je vais faire un malheur!
Vous m'avez volé.

DON EURYALE.

Quoi?

SIBILETTE.

L'autre jour.

DON EURYALE.

Quoi, barbare?

SIBILETTE.

Un baiser.

DON EURYALE.

Je le nie.

SIBILETTE.

Et moi je le déclare.

DON EURYALE.

Cherche dans tes baisers et vois s'il t'en manque un.

Cet homme, maître et roi
Du logis qu'il égaie et du champ qu'il défriche,
Gourmand, libre-penseur, ample, joyeux et riche,
Qui du sort, quel qu'il fût, en tout temps s'arrangea,
A soixante ans sonnés depuis dix ans déjà.
Il vit en paix avec les hommes et les choses,
Il aime les enfants, les poëtes, les roses,
Il a de bonnes dents, un estomac parfait,
Rit avec la jeunesse ou dévaste un buffet,
Et le ventre, la bourse et l'esprit jamais vides,
Porte gaillardement le poids des ans livides.
Et maintenant, compare à ce bonhomme heureux
Son fils, grave niais, pédant, bigot, peureux,
Qui tousse en regardant Margot d'un air malingre,
Qui pense comme un pleutre et qui vit comme un pingre,
Et dis s'il n'est pas vrai, malgré l'âge envieux,
Que le vieux est le jeune et le jeune le vieux!

LE MARQUIS DE FOURNAISE.

Le diable, sous le nom de marquis de Fournaise,
Vint un jour visiter la terre, et fut bien aise
De voir qu'on y mourait d'amour moins que d'ennui,
Qu'on y faisait rôtir les gens comme chez lui
En compromettant fort le bon Dieu dans la chose,
Qu'Adam restant l'épine, Ève restait la rose,
Et que la terre enfin, telle que la voilà,
N'avait pas Belzébuth, mais avait Loyola.

LE COMTE FULVIO. Sa guitare. Il fredonne :

Larira, turlurette,
Landeridera.

Il s'assied sous le balcon et chante.

Un frais maillot rose, un arc, une aigrette,
C'est ainsi qu'Amour est fait par Campra.
Marquise Suzon, sans tant de toilette,
On ferait l'amour dans votre chambrette,
Comme à l'Opéra, mieux qu'à l'Opéra.
L'amour, Turlurette,
L'amour, Lalira.

Votre cheminée, ô Suzanne, est faite
De marbre qu'Amour de Paros tira.
Vous avez la braise et j'ai l'allumette.
Nous mettrons le feu, marquise Suzette,
Quand il vous plaira, comme il vous plaira.
Le feu, Turlurette,
Le feu, Larira.

LE MARQUIS SCIPION. (Palerme.)

Quoi! le papier timbré me poursuit en Sicile!

Il lit un papier qu'il tient à la main.

— Saisie exécutoire avec commandement. —
Je contemple ceci prodigieusement.
O mes doux créanciers, vous eûtes beau, mes anges,
Me faire parapher force lettres de changes,
Avec aval, protêts et la prison en-cas,
Vous eûtes beau, prudents, à chacun des ducats
Qui de vos coffres-forts et de vos escarcelles
Tombèrent dans ma poche, attacher des ficelles,
Je vous admirerai si jamais, n'importe où,
De mes gouffres sans fond vous repêchez un sou!

La nuit. — Forêt.

— Hein! — qui ça? — m'avez-vous parlé? — Non. — Qui va là?
— Personne. Je suis seul. C'est bête. J'ai la haine
Des bois. Ça prend la nuit presque la forme humaine.
C'est fort pénible. On a dans le même moment
Peur de la solitude et du fourmillement.
On évite un fourré pour choir dans la clairière.
A tous les pas on tremble. On voit surgir derrière
Quelque méchant rocher, qu'un rapin copia
Le matin même avec un peu de sépia,
Et du jaune et du vert délayés dans du bistre,
La fascination effarée et sinistre.
L'arbre danse avec l'ombre un lugubre entrechat.
Chaque trou noir abrite un spectre aux yeux de chat.
On prend les feux follets pour de bons feux de pâtres
Et l'on rêve des gens se chauffant à des âtres,
Vite on y court, laissant Pan caresser Syrinx;
Tout à coup, l'enroûment vous pince le larynx,
Et vous vous embourbez dans une eau peu guéable.
Brrr! — Fût-on esprit fort, il est désagréable,
Je le déclare, d'être en un bois à minuit,
Et d'entendre le vent qui passe, l'eau qui luit,
Les branches, les roseaux, les broussailles sans nombre
Dire on ne sait pas quoi confusément dans l'ombre,
Dialogue importun et farouche, où l'écho
Mêle je ne sais quel diable de quiproquo.
— Cette fois, c'est quelqu'un. — Qui va là? — Non. Personne.

DIALOGUE ENTRE SATAN ET LE DIABLE.

Satan parle sévèrement au diable qui est sa caricature :

Je suis le Dieu, tu es le singe.

Je suis l'énorme mal, tu es la misérable malice.

Je suis un monstre, tu es un drôle.

De quel droit me compromets-tu?

Je fais trembler, je fais pleurer, je fais saigner. Tu fais rire, et c'est de moi qu'on rit sur ton dos.

Que signifient ces cornes, cette queue et ce pied fourchu?

Réponse du di.ble :

Je te fais homme. Je te rends service. Sans moi l'homme ne te comprendrait pas. Tu lui échapperais et il t'échapperait. L'homme a été fait à l'image de Dieu; moi je fais le diable à l'image de l'homme. De là une pénétration réciproque.

Nudité! vêtement de l'antique pudeur!
Ève, qui n'avait point de canezou de tulle,
Et montrait son genou plus haut que la rotule,
N'en était pas moins chaste aux yeux d'Adam tout nu;
Suzanne, Vénus juive au beau front ingénu,
Semblait aux deux vieillards une blanche statue;
Ruth, femme de Booz, apparaissait vêtue
De clarté, d'innocence et d'ombre, au chérubin
Qui, par un trou du ciel, la regardait au bain!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Vous croyez, en voyant ce grand œil bleu qui brille,
Que c'est tout bonnement une charmante fille?
Point. C'est un rude esprit, gravement entêté
De raison, de sagesse et de rigidité.
Monseigneur, préparez vos machines de guerre.
Il va falloir convaincre et plaider. — Charmer? plaire?
Aimer? fi donc! la belle a des opinions,
Nie où nous affirmons, affirme où nous nions,
Croit aux prêtres, au diable, aux épouses fidèles,
Aux grands mots. Son esprit est plein de citadelles
Qu'il faudra prendre avant d'arriver à son cœur.
A chaque pas, beau duc, beau galant, beau vainqueur,
Vous rencontrerez là, vous et vos embuscades,
Des tas de préjugés qui font des barricades,
Genre anglais. C'est fort triste et fort bête! — O douleur
Qu'à cet âge adorable où rit la vie en fleur,
Où l'horizon chantant n'est qu'une aube dorée,
Où l'œil rêve, où la lèvre a la fraîcheur pourprée
D'une cerise et fait accourir les oiseaux,
Où le corps souple ondoie et fait honte aux roseaux,
Une belle aux longs cils dont la prunelle flambe,
Dont le jupon troussé devrait montrer la jambe,
Un brin de fille au nez mutin, au vif minois,
Marchant comme Vénus avec des pieds chinois,
Digne de s'appeler Jeanneton ou Javotte,
Soit plus sourde à l'amour qu'une vieille dévote
Qui, nuit et jour, lisant ce qu'elle a cent fois lu,
Fouille un bouquin moisi de son grouin poilu!
Abomination! dérangement des choses!
Les étoiles auront des scrupules, les roses
Seront prudes. Corbleu! de toute éternité,
A quoi bon avoir fait l'amour pour la beauté?
Dire que le bon Dieu, dans ce simple et vieux thème,
Où je-ne-vous-hais-pas doit répondre à je-t'aime,
Et dont pas un seul mot ne se peut oublier,
Vous fait des contresens ainsi qu'un écolier!

5 mars 1847.

Que votre majesté daigne me laisser faire.
Ne vous en mêlez pas. Pour détruire un contrat,
Griffe d'aigle ou de roi ne vaut point dent de rat.
Laissez-nous seuls, — nous vils, cachés, petits, voraces,
Au fond de notre cave avec ces paperasses.
Vous payez bien. C'est tout ce qu'il faut. Sous vos pieds
Nous vous ferons la chose en gredins bien payés.
Tout ce qui vous déplaît, droits, parchemins et titres,
Avec les réclamants, les juges, les arbitres,
Disparaîtra! — Cela, sans qu'on sache comment.
Vous direz entre nous et tout bas : c'est charmant!
Et tout haut, c'est affreux! qu'on me cherche ces drôles!
Qu'on les pende! — Chacun nous serons dans nos rôles,
Et rien n'altérera, pour notre gloire à tous,
Votre surnom de Juste écrit sur les gros sous.

Verres en main, couronnes en tête, orgie.
Un vieillard entre, en robe de franciscain.

MATHIAS.

Qui donc ose à cette heure et dans un pareil lieu?..

GRÉGOIRE.

Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu.

Tous se lèvent effarés et reculent.

Eh bien, que faites-vous? qu'avez-vous donc, ô princes?

Son regard va de l'un à l'autre.

Mathias, dont le talon pèse sur dix provinces,
Albert qui pris Arras, Péronne et Saint-Omer,
Toi, Guillaume, qui bats de tes ailes la mer,
Guy le vaillant, Hugo le fort, Max le superbe,
Voici que, comme au vent frissonne le brin d'herbe,
Et toi, grand Charle, et toi, Sanche le bataillard,
O princes, vous tremblez au souffle d'un vieillard!
C'est que ce vieux, tremblant lui-même, humble et terrible,
Tient dans sa main les clefs de la porte invisible!
C'est qu'il peut vous lier au poteau de Satan!
C'est qu'il faut s'en aller quand il a dit : Va-t'en!
O rois! qui suis-je? un moine; une pauvre âme obscure;
Un vil morceau de chair dans un vil froc de bure;
Un moribond penché sur le tombeau béant,
Un être fait de nuit, de fange et de néant,
Qui ne vaut même pas qu'on lui crache à la face,
Un roseau qui chancelle, une ombre qui s'efface,
Et je vous tiens! — Guerriers, cœurs gonflés de fureurs,
Loups, léopards, lions, aigles, rois, empereurs,
Victorieux, plus grands que les géants des rêves,
Qui marchez précédés d'un tourbillon de glaives,
Vous qui, sanglants, versant votre âme aux escadrons,
Comme Dieu dans les vents, soufflez dans les clairons,
Maîtres du monde, pleins d'orgueil, ivres de joie,
Je suis le ver de terre et vous êtes ma proie!

Que ferai-je de vous? Ah! maudits! ah! damnés!
Le cri du genre humain que vous assassinez
Est venu dans ma nuit et je viens de l'entendre.
Je puis souffler sur vous comme sur de la cendre,
Et nul ne saura plus, ô bâtards d'Attila,
Ce que sont devenus ces rois qu'on voyait là!

ÉLIO. — Fragment.

Oui, mon âme est limpide, et pas un souvenir
Ne s'y laisse effacer, submerger, ni ternir.
Mon âme ne perd rien de ce que Dieu lui jette;
Triste, elle n'est pas trouble; elle n'est point sujette
A l'obscurcissement lugubre de l'oubli;
Elle reflète l'aube en fleur, le soir pâli,
Le nuage en son vol, les oiseaux dans leurs courses.
Les monts n'ont pas de lacs, les bois n'ont pas de sources
Qui puissent lutter, même aux beaux jours de l'été,
Avec sa transparence et sa sincérité.
Mon âme est la citerne obscure des idées,
Des songes, des regrets, des mémoires gardées,
Des lointains souvenirs mêlés aux longs espoirs,
Un miroir profond luit dans ses abîmes noirs.

Mes jours sont tombés là goutte à goutte; mes âges,
Mes saisons, mes instants joyeux, mes heures sages,
Sont là, cercle par cercle, et rien ne s'y confond;
Ma vie est clairement visible jusqu'au fond;
De mes illusions on peut compter le nombre;
Et ceux qui, par hasard, se penchent sur cette ombre,
S'étonnent, car leurs yeux distinguent tous les plis
Du flux et du reflux dont mes jours sont remplis,
Jusqu'au moindre plaisir, jusqu'à la moindre faute;
Et jamais le destin, qui nous donne et nous ôte
Tour à tour nos bonheurs, nos trésors, nos appuis,
N'a mis une eau plus pure en un plus sombre puits.

23 juillet.

O vide! ô solitude! ô néant de notre être!
Le matin, quand je sors du plus laid des grabats,
Quand j'ai tiré ma grègue et que j'ai mis mes bas,
Ma mâchoire exécute un bâillement immense,
Et je me dis : Voilà ce rien qui recommence!
Un tour de roue! un jour de plus! c'est assommant!
Que diable voulez-vous que sous le firmament
Fasse un bonhomme orné de quelque intelligence!
Le bon Dieu nous créa dans un jour de vengeance.
Quel métier faire? à quoi se vouer? cré mâtin!
Par quel bout, justes cieux, prendre notre destin?
Voyons, conseillez-moi, plafonds, soleils, étoiles!
Faites-vous procureur, soldat, marchand de toiles,
Marchand d'esteufs, curé, saltimbanque, — à quoi bon?
Restez garçon pour être un jour un vieux barbon
Qui voit venir, tremblant devant sa ménagère,
L'heure sombre où Babet se transforme en Mégère!
Ou, dans votre paroisse, allez de votre main
Coller deux louis d'or aux chandeliers d'hymen,
Épousez une fille accorte, belle et sage, —
Pour traîner dans ce bagne appelé mariage
La femme, cette chaîne, et l'enfant, ce boulet!
Parce qu'en grandissant, les hommes, s'il vous plaît,
De marmots qu'ils étaient deviennent des jocrisses,
Parce qu'ils ont passé du téton des nourrices
A vos appas, Suzon, Manon, Lise, Amanda,
Et que, pour le cheval, ils quittent le dada,
Ils sont très fiers! pour moi, j'enrage! Par Hercule,
Ce monde est un fiasco complet et ridicule!
Oh! qui que vous soyez, Jupin, Brama, Vishnou,
Bons dieux, de qui le crâne est nu comme un genou,
Qui, contre vos sénés échangez vos rhubarbes,
Et dans vos paradis portez de longues barbes,
Je vous le dis, sans être athée ou voltairien,
La vie est inutile! elle n'est bonne à rien,
Pour un gaillard profond taillé dans mon étoffe,
Sinon à devenir un très grand philosophe!

VIRGILIO, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place.

DON GARCI. — LE DUC, MAGLIA, ANAFESTO GALEOFA,
sortant tous trois d'un cabaret et riant à gorge déployée.

DON GARCI, allant à eux.

Paix aux hommes joyeux!

LE DUC.

Bonjour à don Garci.

DON GARCI.

Virgile est amoureux.

ANAFESTO GALEOFA.

La preuve?

DON GARCI.

La voici :
Hier nous revenions de promener en troupe
Sur l'eau, ramant nous-même et chantant à la poupe;
On arrive; on n'avait pas encor débarqué,
Flora lève sa robe et saute sur le quai,
Montrant sa jambe avec cette grâce hardie
D'une femme qui sait que sans cesse on mendie
Ces charmants hasards-là tout autour des beautés.
Or, qu'a fait mon Virgile aux regards effrontés,
Lui qui guette toujours quelque objet malhonnête?
Il a baissé les yeux et détourné la tête.
Donc il est amoureux.

LE DUC.

C'est juste.

ANAFESTO GALEOFA.

Ou bien dévot.

MAGLIA.

C'est la même chose.

LE DUC.

Oui.

ANAFESTO GALEOFA.

Duc, c'est plus qu'il n'en faut
Pour le déclarer fou, rêveur, amoureux fade,
Poëte, homme abruti, dangereux et malade,
Capable de parler tout seul à haute voix,
De regarder la lune et d'aller dans les bois!

Je puis, pour vous servir et si votre caprice,
Duc, est de renvoyer quelqu'un à *sus padres*,
Me prendre de querelle avec qui vous voudrez.
Parlez. Vous convient-il que j'aille chercher noise
A ce romain qui cause avec une génoise?
Voyez ce cavalier mis en turc d'opéra.
Vous plairait-il de voir la mine que fera
Ce galant embrasseur des belles, quand, farouche,
Il aura le baiser de la mort sur la bouche?
Dois-je aller transpercer ce muguet éventé
Qui présente à Fanchette une tasse de thé?
Voulez-vous que je fasse un spectre de ce masque?
Voulez-vous que, là-bas, ce marquis bergamasque
Qui profite des luths, des chants et des hautbois
Pour entraîner sans bruit Marphise au fond du bois,
S'interrompe soudain dans sa douce équipée,
Et recule devant une pointe d'épée,
Et, hors de cette ville et hors de ce canton,
Fasse un tel saut qu'il tombe ébahi chez Pluton?
Êtes-vous un jaloux rôdant dans les coulisses?
Voulez-vous transformer en terreurs ces délices?
Donnez vos ordres, duc, je suis là.

FIASQUE.

Je conviens que l'enfer est un endroit maussade.
Avoir le flamboiement éternel pour façade
Et ne rien voir jamais que de la braise, et puis
Du charbon rouge, et puis des grils, et des gens cuits,
C'est ennuyeux. Je suis d'avis que c'est morose,
Et que Dieu pouvait bien inventer autre chose.
L'enfer fait double emploi, puisqu'il avait l'amour.
Pour nous rôtir tout vifs, à quoi bon ce grand four,
Puisque les yeux charmants d'une femme suffisent?

Au verso d'une couverture de livre publié en 1868.

MELIBÆE.

Épris comme une brute, ami, je l'observais;
Car le bon est toujours guetté par le mauvais;
Il n'est pas un pommier — tout est vrai dans la fable —
Qui, si quelque Ève vient à passer, n'ait un diable.
Un jour elle se mit en colère à propos
D'une fleur mal posée à l'un de ses chapeaux,
Et, s'emportant, faillit chasser sa camériste.
Jusque-là mon amour songeait, perplexe et triste :
Comment venir à bout de cet être charmant
De la chasteté sombre ayant l'escarpement,
D'un mur, d'une Jungfrau, d'une diable de femme
Inaccessible, avec une perle pour âme,
Honnête, sage, froide à bouche que veux-tu,
Qui ferait reculer à force de vertu
Tous les Lauzuns, tous les dons Juans, tous les Dorantes?
Dans ces perfections vraiment désespérantes
Tout à coup à mes yeux cette tache avait lui.
Un défaut! quel bonheur! dis-je. — J'étais celui
Qui rêve une escalade et qui trouve une échelle.

LÉLIO.

Mais c'est fort amusant d'être actrice, mon cher!
Et qui dit le contraire est un cuistre morose.
C'est une fort aimable et fort charmante chose
De vivre dans les fleurs et les bravos, oui-dà!
De s'appeler Lucinde, Elmire, Florinda,
D'avoir des gens, un groom, des rôles, des toilettes,
De s'habiller en page avec des épaulettes,
D'éblouir le bourgeois stupide à l'œil ardent,
Et de mettre le feu, rien qu'en les regardant,
A tous ces jeunes beaux qui frisent leurs moustaches,
Au lieu d'être Nanon et de traire les vaches!

LYDIO.

Tant que j'aime les gens, ils sont forts contre moi;
Mais quand, par mauvais cœur ou par manque de foi,
Par froideur, injustice ou conduite vilaine,
Ils ont de ma poitrine éteint la chaude haleine,
Quand ils ont bien des fois par le mal répondu
Au bien que je faisais et qui n'était pas dû,
Quand ils ont bien payé d'ingratitude infâme
Les générosités qui venaient de mon âme,
Quand je les ai bien vus mentir et défaillir,
Alors, cessant d'aimer, je cesse de faiblir;
C'est bien; je redeviens mon propre ami; je pèse;
Ma partialité pour mon prochain s'apaise;
L'égoïsme d'autrui, de ma bonté vainqueur,
Me réveille, et me fait rentrer le mien au cœur.

GRELOT, sur la lisière de la forêt.

Je te connais, ô lune. Tu t'amuses
A remplir les halliers de figures camuses,
De larves, de linceuls flottant dans la vapeur,
De souffles, de regards; et quand nous avons peur,
Ta grosse face ronde en éclate de rire.
Certe, il faut savoir lire, il faut savoir écrire,
Il faut être un gaillard plus hardi qu'un moineau
Pour s'en aller la nuit trousser le domino
Des spectres, ou lever le masque des fantômes.
Mais ce soir je t'affronte, et j'affronte tes gnomes,
Tes lynx, tes nains portant au dos leur embonpoint,
Et tes saules, bras noirs qui nous montrent le poing.
Va, ne te gêne pas, lune, fais-moi des niches.
Tes stryges, tes hiboux grimaçant aux corniches
Des antres, tes rochers poussant de sourds abois,
Je m'en fiche, ô farceuse effrayante des bois!
O Phœbé, je vais voir Margoton, je suis brave.

(Faire Margoton ravissante, poétique, jupon de futaine troussé dans les eaux vives, une fleur des champs, une fraîcheur des prés. *Marguerite.*)

Une chambre garnie.
A côté une chambre également meublée, et vide.

C'est bien. Je prends la chambre.

Affaire terminée.

Fouillant dans sa poche.

Ah! voici le denier à Dieu.

Reçoit et fait la révérence.

La cheminée

Fume-t-elle?

Jamais. — Monsieur, ce n'est pas cher,
Escalier balayé, lit d'acajou, bon air,
Trois chaises, une table, et, regardez, le dôme
Du Panthéon, Picpus, la colonne Vendôme,
Saint-Jacques du Haut-Pas, Saint-Germain-l'Auxerrois,
Tous les toits de Paris, pour trente francs par mois!
— Quand monsieur entre-t-il?

Tout de suite.

A part.

Oh! bavarde!

Bien. Monsieur est chez lui. Seulement, prenez garde.

A quoi?

L'on entend tout dans la chambre à côté.

Elle sort.

Diable! si j'avais su! je me suis trop hâté!
C'est gênant. J'ai mal fait de louer cette chambre.

(Entre Lise furieuse. Éclatant. — Je vous ai suivi. C'est ici votre nouveau logis. — Oui. — Je sais la partie de campagne d'hier. — La cousine.)

Elle riait,
Elle montrait ses dents, elle était enchantée
Qu'on lui pressât la main, gantée ou non gantée,

Et qu'on lui prît la taille en sautant les fossés,
Et vous êtes un monstre, et vous me trahissez!

Moins haut.

Je lui dirai son fait, à la cousine.

Prends garde. On entend tout dans la chambre voisine.

Ne me tutoyez pas.

C'est juste. On entend tout.

Ah! le dîner sur l'herbe! Enghien! Meudon! Saint-Cloud!
Trahison! Donnez donc à ce monsieur votre âme!
Soyez folle! oubliez la pudeur de la femme,
Donnez-vous, livrez-vous! dites : il m'aime tant!
Trompez votre mari!

Chut! le voisin entend!

Elle baisse la voix et continue de l'injurier.

IMPRIMERIE NATIONALE.

BONUFRIUS. — LE DIABLE.

BONUFRIUS.

Oh! je voudrais qu'un dieu
Me métamorphosât, ainsi que dans Ovide,
En pourceau. Je me sens insatiable, avide,
Ambitieux, j'égale en lyrisme Boileau!
O rêve! être joyeux comme un poisson dans l'eau,
Ou comme un lycéen qui va dans les coulisses!

LE DIABLE, apparaissant.

Bonjour.

BONUFRIUS.

Bonjour.

LE DIABLE.

Veux-tu vivre dans les délices?

BONUFRIUS.

Oui certe!

LE DIABLE.

Y nager?

BONUFRIUS.

Oui.

LE DIABLE.

Jouir plus que les rois?

BONUFRIUS.

Ça me va.

LE DIABLE.

Posséder tous les biens à la fois?

BONUFRIUS.

Oui.

LE DIABLE.

Bien. Tu donneras, ô bonhomme effroyable,
Ton âme, non à moi Satan, non au grand diable,
Mais au grand âne, au vieux Jocrisse, au dur pédant
Frappant le sol pourri d'un son quadrupédant,
A l'immense porteur d'oreilles, docteur sombre,
Qui s'appelle Ignorance, Ineptie, Orgueil, Ombre,
Et domine à jamais sur l'horrible bourgeois;
Tu seras imbécile ou féroce à ton choix;
Tu seras opulent, béat, bête et prospère;
Veux-tu? Tu seras maître et tu te croiras père;
Tu gouverneras tout et tu ne feras rien;
Tu seras blanc et noir, dévot, voltairien,
Croyant, sceptique, sot, spirituel, infâme;
Et vous aurez l'honneur, ô mari d'une femme,
D'être outrageusement heureux, choyé, cocu.
Veux-tu de ce sort-là? Réponds.

BONUFRIUS.

Je suis vaincu.
J'accepte.

MIRLITON. — BELVÉDÈRE.

MIRLITON.

Goddam! Caramba! Fichtre! ah! diavolo! tarteiffle!
L'homme broute le bœuf et le lapin le trèfle,
Le chardon fait un ventre au sieur Aliboron,
L'ours mange du chrétien et l'oiseau du mouron,
Moi j'ai pour fonction d'avaler des couleuvres.
Pour nourriture, mets, entremets et hors-d'œuvres,
J'ai la verte couleuvre, amante des buissons.
O sabres, pistolets, estocs, estramaçons,
Tromblons aragonais chargés jusqu'à la gueule,
Vengez-moi de ce fat et de cette bégueule!
En guerre! heureux amants, tremblez! le statu quo
S'écroule, et le duel va cogner le duo!

BELVÉDÈRE, son rival, survenant.

Qu'avez-vous, cher?

MIRLITON, subitement radouci, avec une grimace aimable.

Seigneur, je prends le frais.

BELVÉDÈRE.

Dans l'ombre
J'entendais votre voix toute irritée et sombre
Comme un rugissement.

MIRLITON.

Moi, pas! Je fredonnais.

BELVÉDÈRE.

J'entendais : — pistolets! — tromblons aragonais!
Estocs! estramaçons!

MIRLITON.

C'est un air de bravoure
Que j'essayais.

Aplatissement aimable et absolu.

[UNE CONVERSION.]

Amoureux?

Amoureux.

Tendre?

Il est tendre.

Bah!

Jaloux?

Il est jaloux.

Pas possible. Il est bête?

Bête comme un amour. Charmant, crédule, honnête.
Quand je l'ai pris c'était un petit chenapan.
Il devenait oison à force d'être paon.
Le drôle à toute vitre allait cogner ses ailes;
Ça vous faisait des yeux à toutes les donzelles;
Du cœur, il n'en avait pas plus que sur ma main.
Le dedans du maroufle était en parchemin.
Ah! le gredin! un juge avait l'âme plus fraîche.
Ce môme, avec sa joue en fleur comme une pêche,
Était plus desséché, plus fané, plus râpé
Qu'un vieux Lauzun, déjà par vingt femmes trompé.
Il bafouait l'amour, l'illusion, le rêve.
Il disait : — Je suis diable et je vois le fond d'Ève.
Toutes les femmes, oui, mais une femme, non. —
Il se grisait; et, gris, Vénus valait Toinon;
Margot valait Diane, et ce gamin morose,
Se piquant au chardon, croyait cueillir la rose.
C'était un vieux faquin de vingt ans, tout fripé.
Ma foi, dans une œillade un jour je l'attrapai.
— Ah! dis-je, je te tiens, ma petite canaille! —
Bref, depuis six grands mois tantôt que j'y travaille,
Des morceaux de don Juan j'ai refait Chérubin.
Maintenant ça rougit comme Suzanne au bain,

Maintenant c'est un lys, maintenant c'est un page.
Quand madame Alizon passe en grand équipage,
Aux sourires de Berthe et d'Anna, aux oui-dà
De Dolorès, devant la gorge d'Amanda,
Léo baisse les yeux comme un séminariste.
Je suis gaie, il est gai; je suis triste, il est triste.
Je règne. — Oui, j'ai vraiment fini par triompher.
A force de taper, à force de griffer,
De pleurer, de crier, de lui faire la moue,
A force de m'user les ongles sur sa joue,
De mordre comme un loup, de suer comme un bœuf,
Je suis venue à bout de le remettre à neuf.

Au verso d'une lettre timbrée *29 septembre 1853*.

. ... J'étais pas mal grand. Mon père eut de l'ennui
De me voir à seize ans aussi bête que lui.
Un matin il me dit : Voici douze cents livres
Par an. Va-t'en fourrer ton grouin dans les livres.
Et je vins à Paris. Là je vécus, pardieu!
En gentilhomme. Au lieu d'aller en classe, au lieu
De me fendre le crâne avec Musa, la muse,
Je m'étais dit : Il faut que jeunesse s'amuse,
Et bien loin de pourrir sur les bancs, je mangeais
Les liards paternels avec de doux objets,
Margot, Toinon, Flora, Suzon, gueuses exquises,
Grisettes presque aussi chères que des marquises.
Ripailles, goinfrerie, ô beaux temps amoureux!
Je me sentais stupide et j'étais fort heureux.
O deuil! Voilà-t-il pas qu'un traître, un pion, un cuistre,
Griffonne à mes parents, dans un style sinistre,
Mes jeux, mes ris, mes bals chez Desnoyers, Toinon,
Suzon, Flora, Margot qui vous dit toujours non
Et pense toujours oui! — Cet historiographe,
Fougueux, calomnia même mon orthographe,
Disant que je n'avais rien appris, que j'étais
Capable d'affirmer qu'Homère était nantais,
Que je distinguais peu Pontoise d'avec Rome,
Que j'ignorais le grec, et que j'étais, en somme,
Un âne, et qu'un beau jour on me rencontrerait
Broutant le frais chardon dans la verte forêt.
Mon père m'écrivit. Funèbre catastrophe!
La lettre était concise et n'avait qu'une strophe :
— Reviens, drôle! — Voici. Je suis revenu.

LE MARQUIS PLATON.

O Jeanne!
Jeanne, dont la paupière en amande se fend,
Ouvrière des prés frais et verts, brune enfant
Qui, près d'un gros garçon dont le bras ceint ta hanche,
Ayant bien travaillé, vas rêver le dimanche,
Car Jeanneton aux champs devient Jeannette au bois!
Lorsque nous t'entourons et te pressons parfois,
Nous, les jeunes, les beaux, nous, ce tas de bravaches,
Tu t'enfuis en criant : Je vais traire mes vaches!
Et tu vas en effet, à genoux, et songeant,
Triste, à ces gais seigneurs tout galonnés d'argent,
Traire la vache noire ou bien la vache rouge,
Et pendant que tu fais ta besogne, en ton bouge
Le vent porte l'odeur des genêts et des houx,
Et tes vaches vers toi tournent leurs grands yeux doux.
Toi, sombre et le cœur gros, tu nous portes envie.
— Que voilà de galants qui mènent belle vie!
Te dis-tu, comme ils sont heureux tous ces gens-là!
Rire et chanter! ils n'ont à faire que cela!
Tuer les daims du roi! prendre la taille aux femmes!
Et rouler en carrosse avec de belles dames! —
Oh! que dirais-tu, Jeanne aux yeux de candeur pleins,
Qui compares ton sort au nôtre, et qui te plains,
Qui nous voit rayonnants, en fête, en chasse, à table,
Et qui t'en vas après songer dans ton étable,
Jeanne, que diriez-vous, si vous pouviez nous voir
Soudain dans nos plaisirs nous interrompre un soir,
Tout laisser, tout jeter, et tout à coup moroses,
Trouvant un goût amer aux plus charmantes choses,
Quitter l'air insolent et prendre l'air courtois,
Puis, par quelque escalier qui branle sous les toits,
Monter, gravir, grimper, pour en tirer des piastres,
Chez un vieux grigou blanc logé tout près des astres,
Entrer, saluer bas, plier comme un roseau
Si le vieux grogne ou geint, baiser sur le museau
Ses chats, ses affreux chats, flagorner ses Gertrudes,
Ses Gotons, faire enfin, parmi cent platitudes,
A genoux comme vous, et sans nous récrier,
L'horrible fonction de traire un usurier!

LA FEMME. — L'AMI. — LE MARI.

LA FEMME, au mari.

Canaille! escroc! brigand! crapule! affreux gredin!

L'AMI, au mari.

Quelle est cette beauté loquace, et pas mal mûre?

LE MARI.

C'est ma femme.

L'AMI.

Elle a l'air fâchée.

LE MARI.

Elle murmure,
C'est vrai. Chaque matin, prête à tous les combats,
Elle met sa colère ainsi qu'on met ses bas.
Elle parle, tempête et tonne. Je l'écoute.
C'est pour mon bien. — Parlez, femme. — Elle me cailloute
De maints petits silex très pointus le chemin
Du paradis. Hier est semblable à demain.
Elle m'éprouve. Elle est le plus parfait modèle
De tous les grognements, et je sens auprès d'elle,
Ce qui me met à point par degrés pour les cieux,
Une vague cuisson de purgatoire.

LA FEMME.

Gueux!

....

Cela continue.

Au verso d'une adresse timbrée : *février 1867.*

MARGUERITE, douce, jolie, autrefois servante. — DON ALCIBIADOS, son mari, vieux bourgeois.

DON ALCIBIADOS.

Vous me dites : — Tonnez, frappez, soyez terrible,
De dix ans de prison punissez ce baiser! —
Parce que la Margot que j'eus tort d'épouser
Cherche les pieds du beau Fadrique sous la table,
Me rebiffe, et me rend la vie insupportable,
Vous voulez que j'évoque un juge aux référés,
Et que j'aille me plaindre à des bonnets carrés!
Que, me voyant dupé par cette déloyale,
J'appelle à mon secours l'autorité royale,
Et fasse appréhender au collet mon hymen
Par le droit visigoth et par le droit romain!
Vous moquez-vous? Toujours j'ai fait des gorges chaudes
Des sots qui, comme moi trompés par leurs ribaudes,
Tendent la main aux lois comme des mendiants,
Et tirent du fourreau les grands expédients.
Faut-il pas que je fasse assembler un concile
Pour rendre mon épouse honnête et moins facile?
Que j'aille dire au roi : — Mon ménage va mal!
Majesté, Margoton est un rare animal! —
Dans ces emphases-là que d'autres se fourvoient.
Je ne suis pas de ceux qui volontiers emploient
Le choc d'une comète à tuer un ciron,
Qui, gênés d'une mouche, invoquent l'Achéron,
Et dont la rage épique et convulsionnaire
Pour foudroyer un pou dérange le tonnerre.
Pardieu, quand il s'agit de corriger Goton
Je plante là la foudre et j'empoigne un bâton.
Oui, quand la gueuse bronche et manque à mon service,
Pour l'arrêter à temps sur le bord de son vice,
Mon juge, mon alcade et mon corrégidor,
C'est le manche à balai du fond du corridor.
C'est moi tout seul qui suis l'ânier de ma bourrique.
Elle prend un galant et moi je prends ma trique.
Quoi, Fadrique et Margot se sont vus en secret,
Ils se sont parlé bas, et cela suffirait
Pour remplir le pays d'un fracas ridicule,

Et faire chevaucher les juges sur leur mule!
Il serait trop plaisant que tous les convaincus,
Que tous les vieux crétins et que tous les cocus
Qui se sont empêtrés avec des maritornes,
Allassent remuer le monde avec leurs cornes!

24 août 1853. — Comète.

LE PÈRE GIPANIER, montrant Gipanier fils.

Vous voyez ce garçon? — il a vingt ans, je l'aime,
Il est mon fils unique, il a fait sa troisième,
Je lui donne parfois, quand je vends mes cotons,
Trois francs pour aller voir un peu les margotons,
Il est tout le bonheur que j'ai sur cette terre,
Mon orgueil, mon dauphin, mon prince héréditaire,
C'est lui qui s'ornera plus tard dans mon comptoir
De ma cravate blanche et de mon habit noir,
Et qui gouvernera mes satins et mes toiles;
Mais il n'a qu'à venir me parler des étoiles,
Des bois, des prés, des voix qui murmurent dans l'air,
De monsieur Beethoven et de monsieur Schiller,
De l'enfant, de l'oiseau, de la fleur, de la femme,
Des musiques qu'on a dans le fond de son âme,
Et de la mer sereine et du ciel rayonnant,
Et je te vous le flanque au diable incontinent!

Apostrophant son fils avec fureur.

Essaie un peu!

GIPANIER fils, levant un nez stupide.

Papa?

Au verso de la couverture d'un livre publié en 1853.

.... Un jour,
C'était l'hiver; je vis s'entr'ouvrir la fenêtre
Du grenier qui fait face à mon bouge où pénètre
Librement la jeune aube au sourire ingénu.
Je ne vis pas Suzon, mais je vis son bras nu;
Et ce bras nu, bravant l'affreux givre qui tombe,
Calme, émiettait du pain qu'une pauvre colombe
Sur la neige du toit becquetait en tremblant.
Le pain, le bras, le toit, l'oiseau, tout était blanc.
De ces quatre blancheurs que Dieu mettait en scène
Une bonne action sortait qui fit ma peine,
Me faisant amoureux plus qu'il n'est de raison
D'abord de la colombe, ensuite, de Suzon.

PROLOGUE D'UNE COMÉDIE.

XVIII[e] siècle. — Un bivouac. — Des housards. — Officiers causent et boivent.
Philosophie et rasades.

Douter, est-ce un mal? non.

Soit. Un coup de rogome.

Ne t'imagine pas que le doute est dans l'homme;
Il est dans l'univers, et le doute est voulu.
Le monde immense et sombre est un livre mal lu,
Et d'une obscurité telle à certains passages
Qu'il en reste un reflet d'horreur au front des sages.
Tout est sphinx. Cherchez Dieu. Vous ne le trouvez point.
Tout le dénonce, tout le suit, tout le rejoint,
Rien ne le montre; et c'est notre angoisse éternelle
Que Dieu se dissimule et sous notre prunelle
Fonde, et qu'étant partout, il ne soit nulle part.
Est-il dans la gazelle ou dans le léopard?
Il n'est point dans l'espace, il n'est point dans le nombre.
Dieu même a voulu mettre entre nous et lui l'ombre.
Pourquoi? Le guide absent me rend ma liberté.
L'homme a plus de mérite ayant moins de clarté.
L'homme en viendrait, si Dieu n'était son âpre étude,
A pas assez d'effort par trop de certitude.
Dans le gouffre divin et dans le gouffre humain,
Pourquoi plonger, si j'ai la perle dans ma main?
Qu'ai-je à chercher de plus, si je tiens le principe?
C'est pourquoi Dieu recule, ondoie et se dissipe.
Il se couvre de doute au fond de son ciel bleu,
Et nous songeons. Peut-Être est le masque de Dieu.
Mais à travers les trous du masque on voit l'étoile.
Et c'est assez pour croire.

Allons, bon! prends le voile!
Fais-toi béguine!

L'âme ici-bas manque d'air.
Qu'on l'appelle fakir, talapoin, calender,
Ou curé, je n'ai pas d'objection au prêtre.
Une religion, c'est utile, vieux reître.

Le plus fort sent et voit son néant toujours là.
Fais apparaître Omphale ou passer Dalila,
Hercule est un dadais, Samson est un maroufle.
Notre barque fait eau pour peu que le vent souffle;
Notre coche branlant verse au moindre cahot.

Prêche, va!

Triste sort! Le remède est là-haut.
Quelqu'un qui peut beaucoup pour nous, à qui l'on conte
Ses chagrins, qui nous veut du bien, qui nous escompte
Un peu de paradis sur la terre en bonheur,
Qui vient quand nous disons à mains jointes : Seigneur!
Et par qui le guignon que nous avons s'efface,
Mon cher, c'est Dieu.

Le diable est la boutique en face.

De quoi parlez-vous-là, housards, au coin du feu?

De l'immortalité de l'âme.

Sacrebleu!

De l'immorta...?

Lité.

L'âme. J'entends. Grimoire

Et charabia.

Cela n'empêche pas de boire.

Depuis Frédéric deux, philosopher au camp,
C'est la mode. Un pandour a droit d'être éloquent
Comme Jean-Jacque, ou bien badin comme Voltaire,
Et de connaître à fond Dieu, le ciel et la terre.
Le spiritualisme accepte l'alcool,
On boit ferme, et l'on est Platon en hausse-col.

Tu railles. Mais je crois.

Tout détour mène à Rome.

Il croit à Dieu, je crois au diable. Et toi, jeune homme,
A qui crois-tu?

Je crois à mon passementier.
Si mon dolman est bien broché d'or tout entier,
Si tout mon uniforme a l'air couvert de flammes,
Si je suis galonné, brodé, j'aurai des femmes,
Et le but de la vie est rempli.

Donc l'habit?...

Fait l'homme. Un beau pourpoint qu'on brosse et qu'on fourbit,
Et dont on sait extraire une bonne fortune,
C'est ma philosophie à moi.

Mais c'en est une!

CRITIQUE

.....Leur grammaire est un sergent de ville
Qui mène, pour dégâts faits au sacré vallon,
Eschyle au poste et met Shakspeare au violon.
Leur poétique mord, insulte, bave et nie.
D'en bas ces nains bouffis soufflent sur le génie.
— Éteignons ce Molière! éteignons ce Rousseau! —
Pour coiffer le soleil ils prennent leur boisseau.
L'étoile est un désordre, et l'aube dans le prisme
Manque aux règles du goût et fait du gongorisme.
— A bas ce rayon fou, qui, nous brusquant les yeux,
Sous prétexte qu'il est un astre, monte aux cieux!
Ce Milton, c'est du feu! ce Dante, c'est du rouge!
A bas! — Ils sont là tous, accroupis dans leur bouge,
Criant, gesticulant, s'époumonant, grondant :
— A bas! il est mort! bien! c'est fini! — le pédant
Louant le sot, la brute admirant la ganache,
Et la comète passe avec son grand panache!

IMPRIMERIE NATIONALE.

MACHIENNE et GOBLON, laquais.

MACHIENNE.

Alors, en m'appelant d'une grêle de noms :
— Ah! maroufle! ah! coquin fait pour les cabanons!
Brute! animal! vaurien! gueux! drôle! — il entre en danse
Par quatre bons soufflets qu'il m'adjuge en cadence,
Puis me flanque à la porte, et, pour ultimatum,
M'octroie un coup de pied formidable au bottom.

GOBLON.

C'est un homme galant et de bel équipage.
Je m'en souviens. Je fus son laquais et son page.
Grande maison. J'étais de travail ahuri,
Toujours lavant, frottant, brossant, mais mal nourri,
Avec des fouillements fréquents dans mes bagages,
Et ces mots, chenapan et canaille, pour gages,
Emboursant un soufflet plus souvent qu'un écu,
Et fièrement orné de coups de pied au cu.
Je suis resté six mois chez lui. C'est un bon maître.
Un beau matin j'en suis sorti. — Par la fenêtre.

FARGEAU.

La belle alors bondit des coussins du sofa,
Et, l'œil en feu, grinçant des dents, m'apostropha.
Quels éclairs! quel beau flot de frénésie et d'ire!
Tout ce qu'elle me dit ne saurait se redire.
Le grand piaillement vespéral des marais,
Weber hagard criant au noir Freyschutz : Parais!
L'obscur croassement des hiboux, les cris rauques
Du gamin britannique incendiant Guy Faukes,
Les pingouins triomphant de faire du guano,
Némésis, verge au poing, fouaillant l'infâme Haynau,
Tous ces bruits ne sont rien près du fracas étrange
Que la colère fit en sortant de cet ange.

LE MARQUIS DARIUS. — LE VALET.

Le marquis Darius et son valet, embusqués.
Ils voient Lucette passer dans la pénombre au fond du théâtre tendrement appuyée au bras du duc.

LE VALET.

Eh bien!
Quand je vous le disais! Madame est infidèle!
Votre crédulité s'enfuit à tire d'aile,
N'est-ce pas? Voyez-vous, ces perles sans défauts,
C'est traître. Elle vous trompe, hélas!

LE MARQUIS DARIUS.

Je voyais faux,
Tu voyais juste.

Il lui donne un coup de pied au cul.

LE VALET.

Eh mais!

LE MARQUIS.

C'est pourquoi j'administre
A tes reins stupéfaits ce coup de pied sinistre.
Résiste désormais à la démangeaison,
Quand ton maître et seigneur a tort, d'avoir raison.
C'est insolent à toi, drôle, et c'est peu docile
De montrer de l'esprit quand je suis imbécile.

Donc battons-nous, monsieur. Je vais vous rompre un membre
Ou deux. C'est ma façon de ramener les gens
A la religion. Les plus hardis sergents,
Quand leur sang coule à flots, cherchent en hâte un prêtre
Et deviennent dévots. Saint-Ignace, avant d'être
Au camp sous Pampelune atteint d'un biscayen,
Était un page affreux jurant comme un payen,
Vain, joyeux et sonore ainsi qu'une cymbale;
Il vit Dieu par le trou que lui fit une balle.
Je vous rendrai ce grand service, s'il vous plaît,
En vous crevant un œil avec mon pistolet.

Que fais-tu là?
Vous le voyez, je soupe, cher seigneur.

Vous soupez? et de quoi? je ne vois rien du tout.
....

.... Aujourd'hui,
N'ayant eu sous la dent ni gibier, ni bécasse,
Rien de ce qu'on rôtit ni de ce qu'on fricasse,
Ni pâté, ni salmis, pas même un miroton,
Je digère Sénèque, Aristote et Platon.
Donc mon esprit, qui rit de mon estomac vide,
Soupe superbement d'Iamblique et d'Ovide.
Bref, passant, tu me vois mangeant, mets un peu secs,
Les poëtes latins flanqués des sages grecs.
L'homme est un animal, ruminant et morose,
Qui broute la sagesse à défaut d'autre chose.

Je suis un belluaire aidé d'un géomètre;
Deux astres fort divers sur ma naissance ont lui;
Je suis très fort, je suis très fin; en moi celui
Qui terrasse est doublé de celui qui calcule;
J'ai les yeux de Barême et les biceps d'Hercule;
Je ne crains rien; je dis à Satan : animal!
J'ai pour but de trouver l'utilité du mal;
J'invite l'ouragan, que l'averse accompagne,
A verser ses seaux d'eau dans les fleuves d'Espagne,
Dans le Manzanarès ou le Guadalquivir;
Je cherche à quoi ce dont on a peur peut servir;
Je mets cet écriteau sur les lions : Fourrure.

DON LINO. — DON MENALCO.

DON LINO.

Vous avez de l'argent. Beaucoup. Vous êtes riche...

DON MENALCO.

Sans doute, mais surtout j'ai dans l'esprit, mon cher,
Une idée, un projet, un plan superbe et clair.
C'est une invention sublime et peu commune.
Un riche en l'exploitant doublerait sa fortune.

DON LINO.

Que ne l'exploitez-vous vous-même, bien plutôt !

DON MENALCO.

J'ai juste en mon idée autant de foi qu'il faut
Pour hasarder sans peur la fortune d'un autre.

Au verso d'un télégramme daté *6 septembre 1867*.

MASQUES. — ORGIE.

MAGNUS, le poëte, chantant.

Le carnaval hurlant mêle sous ses guenilles
Aux jeux, les papillons, les ennuis, ces chenilles;
Le bal est un sabbat singeant le paradis;
La mort verse le vin que tu bois dans ta coupe;
    Tout masque porte un spectre en croupe;
Mardi-Gras sous son loup chante De Profundis.

Les vices que Musard endort, joyeux et tendres,
S'éveillent effarés le mercredi des cendres;
Comme des accusés, en plein jour, à tâtons,
Ils s'évadent, cachant plume, cape et mantille;
    La descente de la Courtille
Est une Josaphat au bruit des mirlitons.

BRUKKEFALL, après la valse.

Onufre, je t'arrête au bord du précipice.
Diable, ne t'éprends point de cette fille-ci.
Elle est blonde, c'est vrai, mais fiancée aussi.

ONUFRIO.

Que ne parlais-tu donc avant que je valsasse
Avec cette beauté du ciel, et de l'Alsace!
C'est un ange allemand; un de ces anges blonds
Éclos au clair de lune au milieu des houblons.
En l'adorant on aime une fée, une grâce,
Une elfe, une péri, blanche, idéale, et grasse.
Le serpent d'Éden semble onduler dans son cou.
La chair d'Ève et l'esprit de Satan. J'en suis fou.

LE LAQUAIS DU SORCIER.

Arnal est dans le fauteuil du sorcier.

La vieille marquise douairière Bamonadiente et doña Zubiri sont venues le consulter, et lui ont confié, l'une son épagneul, Jupiter, l'autre son amant, le page Léandre. Il a chassé le chien à coups de pied, et trouvé l'amoureux si fou qu'il l'a fait emmener de force aux petites maisons. Il se remet à lire le grimoire de son maître auquel il ne comprend rien. Les deux femmes reviennent. Il ne lève pas le nez de son livre qui l'absorbe.

LA MARQUISE.

Qu'as-tu fait de mon chien?

ARNAL.

Comment?

LA MARQUISE.

De Jupiter.

ARNAL.

Il était fort malade, et je le fais traiter,
Malgré son humeur noire et moyennant finance,
Par un homéopathe en qui j'ai confiance.

LA MARQUISE.

Qu'est ceci?

DOÑA ZUBIRI.

Qu'as-tu fait de mon Léandre?

ARNAL.

Il est
Dans sa niche.

DOÑA ZUBIRI.

Que dit cet impudent valet?

LA MARQUISE.

Mon chien? un médecin!

DOÑA ZUBIRI.

Mon amant dans sa niche!

ARNAL.

Ah! diable! je confonds l'amant et le caniche!

COMÉDIES CASSÉES. — II. — SUJETS.

LE PÈRE. — *Drame.*

Paladin devenu ermite. — Dans le creux d'un rocher aux portes de la ville où il a régné, où son fils règne. (On croit le vieux mort.) — Homme de fer et de justice; adorant son fils; le suivant des yeux, priant pour lui. — Haute taille. — Encore formidable.

Le fils, gueux, échafauds, orgies; peuple malheureux.

Le bourreau de la ville, lapidé par les enfants, se réfugie dans le rocher de l'ermite qui l'accueille. L'homme est tout effaré. — Viens, dit le vieux, tu es mon frère. — Je suis le bourreau. — Tu es mon frère.

Le bourreau s'en va en lui disant : — Tu peux, vieillard qui m'a traité en frère, moi le maudit, me demander tout ce que tu voudras. Je t'obéirai. — Va, dit le vieux.

(Ici le drame. L'ermite veut avertir son fils, qui le repousse et l'insulte diversement, le soufflette sans savoir que c'est son père.)

Le rival du fils est condamné par le fils à mourir. Mais comme ce rival est aimé par le peuple, pour qu'il ne parle pas, il mourra bâillonné et la nuit, un masque lui couvrira la figure.

L'ermite va trouver le bourreau, et lui dit : Voici le moment venu. Tu m'as promis de m'accorder ce que je te demanderais. — Oui. — Cède-moi ta place pour demain. Même taille. Tu te masques, je me masquerai. — Le bourreau consent. — Prends mes habits. Voici mon épée à mains. (Le Père adore toujours son fils.)

Scène du cachot. — Le condamné. — L'ermite. — Le duc.

Le duc vient voir si le bâillon va bien. — Je crois qu'il pourra parler et crier, dit l'ermite vêtu en bourreau. — Essaie-moi le bâillon, dit le duc.

Le duc met le bâillon. Alors le Père brise la chaîne du condamné, lie les mains du duc, lui jette sur le corps le voile noir qui le couvre de la tête aux pieds et le pousse par les épaules en disant : marche!

Le duc se débat inutilement sous le voile noir. — Sur l'échafaud, torches, peuple. — Le vieux se démasque et regarde fixement le duc effaré. — Je suis ton père. — Puis il lui coupe la tête et la montre au peuple :

Voici la tête d'un bandit.

(Il faut trouver un motif insurmontable pour qu'il ne puisse se nommer à son fils qu'à la fin. Il faut qu'il le défende et le sauve plusieurs fois avant la fin où il le tue.)

L'IDYLLE DE L'IVROGNE. — *Comédie.*

Portefaix. Colosse. Vaincu par le vin. Est devenu ivrogne de chagrin. Ne travaille plus. Des dettes. Bat les murs le soir et tombe au coin des bornes. Méprisé. Tous contre lui. N'a plus que son enfant. Une petite bâtarde qu'on lui reproche et qu'on méprise aussi. Petite fille. 10 ans. Ramène son père. Le couche Le calme furieux. Paie ses dettes avec son travail. A soin de lui. Chante pour l'endormir. Devient mère de son père. Elle lui ôte sa pipe de la bouche, lui met la main dessus quand il crie. Puis, à son tour, tombe endormie de fatigue sur sa chaise. Il se réveille et la bénit.

Au verso d'une adresse timbrée : *décembre 1861.*

CONTE.

Marin bourru, brutal, dur, grognon.

Ne lâchant dans son langage bref
Pas un mot, sans l'avoir empanaché d'une F,
Commandant le clipper du Canada *la Loutre.*

En mer. Sauve une étoile filante qui allait s'éteindre dans l'océan. Envoie sa chaloupe. L'étoile, oiseau de feu, se pose gracieusement sur la poupe, puis s'envole et retourne au ciel.

Reconnaissance des étoiles.

Chaque fois qu'il montait à son poste, Vesper,
L'œil-flamme, était chargé de chercher le clipper.
Il regardait partout, et si quelques désastres
Le menaçaient, Vesper en rendait compte aux astres.

On tenait conseil. On le sauvait.

Vénus, tant bien que mal,
Se chargeait de tirer d'embarras l'animal.

(Trouver une fin.)

LA GROTTE DU SORCIER.

SPAVACCIO.

Je te demande, ami sorcier, la clef des champs.
Je ne saurais rester plus longtemps dans ton bouge.
Tu m'effares avec ta flamme bleue et rouge;
Tes apparitions me font perdre le peu
De raison que m'avait octroyé le bon Dieu;
Je m'abrutis à voir ces choses; tu me fêles
La calebasse avec tes anges à neuf ailes,
Tes séraphins, tes djinns, tes vampires tout nus,
Et tes dragons portant en croupe des Vénus.
Le diable est jour et nuit sur moi comme un mousquite;
Tu devais m'enseigner ton art, je t'en tiens quitte;
Je renonce à plonger dans ce tohubohu;
Mon front devient cornu, mon pied devient fourchu;
J'ai peur de m'éveiller loup-garou dans ton antre;
Je t'ai payé, c'est bon, garde l'argent.

Il se dirige vers la sortie de la caverne.

LE SORCIER.

On entre;
On ne sort pas.

(Un rocher tombe et ferme l'entrée de la grotte; le sorcier disparaît. Désespoir de Spavaccio. Une taupe sort d'un trou, et lui offre de le faire sortir. A une condition. La comédie s'engage.)

Le sorcier a un serpent à sonnette apprivoisé. — Quand il veut appeler son domestique, il regarde le serpent, le serpent secoue sa sonnette. Le domestique paraît.

Le duc. — Sa fille. — Alphonse (on ne sait trop qui), toutes les jalousies autour de lui. — Un gros homme jovial, sans gêne, inconnu, vêtu en paysan, mais devant lequel le bailli s'est ébouriffé et qui a dit au bailli avec autorité et bas : *Silence!*

Dénoûment :

Cabaret. — Les amants pris au piège. Le duc furieux. Les épées dans l'ombre. Situation terrible. Le gros homme buvant dans un coin. Au moment tragique, il s'éveille et dit :

Mais puisque les oiseaux chantent sous la feuillée,
Puisque l'aube marie au parfum le rayon,
Puisque les fleurs ne font aucune objection
Aux papillons entrant dans leurs chambres mal closes,
Je ne vois pas pourquoi, dans la saison des roses,
Deux enfants de vingt ans ne pourraient pas s'aimer.
Depuis quand défend-on aux cœurs de s'enflammer?
Ces époux ont suivi l'amour qui les appelle;
Nous, de notre côté, préparons la chapelle;
Et prévenons le prêtre afin qu'en s'éveillant
Ils tombent à genoux sous le poële blanc.
Il faudra deux fauteuils de velours, je les donne.
Il se peut qu'au dossier on voie une couronne,
Vous pourrez l'y laisser, monsieur le duc; pourquoi?
C'est qu'Alphonse est mon fils et que je suis le roi.

Au verso d'une adresse timbrée *13 décembre 1860.*

LA CLÉMENCE D'HERCULE. Comédie.

Hercule, gai, donnant à manger à Satan après l'avoir terrassé et garrotté.

SATAN.

J'ai faim.

HERCULE.

Pauvre petit, vas-tu te trouver mal?

Il lui donne la moitié de la miche qu'il mange.

Allons, flanque-toi ça dans le torse, animal!

IMPRIMERIE NATIONALE.

COMÉDIE.

LE LOUP.

Oserai-je à vos pieds risquer un madrigal?

LA CHATTE.

Parlez, ou taisez-vous, cela m'est fort égal.

LE LOUP.

Pourtant d'un coup de dent ou bien d'un coup de patte
Je puis vous supprimer; je suis loup.

LA CHATTE.

Je suis chatte.

LE LOUP.

Eh bien?

LA CHATTE.

Je ne crains rien.

LE LOUP.

Et moi j'ai peur.

LA CHATTE.

De quoi?

LE LOUP.

De vous.

....

LE LOUP, en s'en allant.

Je me ferais tuer par cette femme-là.

DERNIÈRE SCÈNE.

La chambre de Thérèse.

Balmusette entre et trouve Thérèse sur son lit, pâle, une fiole de laudanum vide sur sa table de nuit. Balmusette tient un gros bouquet à la main. C'est le jour de la fête de Thérèse, elle vient la lui souhaiter. En entrant elle dit :

Ça sent la pharmacie. Ouvre donc ta fenêtre.

Puis :

Tiens! au lit! tu es malade? est-ce que tu es malade? comme tu es pâle!

Thérèse lui raconte son histoire sous cette forme :

Qu'aurais-tu fait si ton amant...

BALMUSETTE.

J'aurais bisqué.

THÉRÈSE.

Et si... (crescendo)?

BALMUSETTE.

J'aurais ragé.

THÉRÈSE.

Et si... (crescendo)?

BALMUSETTE.

J'aurais giflé.
Ah mais! vli vlan! J'aurais saccagé les marquises.
Sapristi!

THÉRÈSE.

Eh bien moi, je meurs.

Elle meurt.

BALMUSETTE, se jetant sur son corps.

Pas de bêtises!

Tableau des délices de l'amour :

Et nous allions en fiacre à la porte Maillot.

LUNA, comédie.

MAGLIA, à la lune.

Vagabonde!
Je t'aime! comme moi tu n'as pas de souliers.

Souvent la nuit, sans pain, sans cape, sans souliers,
Enviant le rustaud qui ronfle en son alcôve,
Seul, affamé, caché comme une bête fauve
Dans les bois, ou rôdant sur le pavé du roi,
O lune, n'ayant pas d'autre piastre que toi,
Triste, j'en demandais au diable la monnaie!

(Il y a là un sujet de féerie. Le diable paraît, prend la lune et lui en donne la monnaie en petits ducats de feu. Nuit.)

CONTE.

Tous les mois, Dieu et le diable jouent avec la lune à pile ou face. Quand la lune retombe, nous la revoyons. Jusqu'à présent, Dieu a gagné à tout coup; la lune retombe toujours face; le jour où elle retombera pile, le diable éclatera de rire et ce sera la fin du monde.

FÉERIE.

Le poëte récite des vers. La lune bâille.
Le financier fait faillite et s'enfuit.
Au lever du rideau de l'acte suivant, on voit un grand trou à la lune.

Au verso d'une adresse timbrée : *27 mars 1852.*

L'ESPRIT NOIR. LUI. ELLE.

(Noms à trouver.)

L'ESPRIT NOIR, apparaissant.

Tremblez. Je suis démon.

LUI.

Je suis homme, elle est ange.
J'ai le courage, elle a la lumière. Démons,
Nous ne vous craignons pas puisque nous nous aimons.

L'ESPRIT NOIR.

Je vous ruinerai! Nus, sans pain, sous le chaume!

LUI.

Que j'entende sa voix, je suis riche, ô fantôme!

L'ESPRIT NOIR.

J'ai tout pouvoir. Je puis vous faire muets, sourds...

LUI.

Mes yeux lui parleront et l'entendront toujours.

L'ESPRIT NOIR.

Aveugles.

LUI.

Soit. La nuit, démons, même la vôtre,
N'empêche pas deux cœurs de battre l'un pour l'autre.

L'ESPRIT NOIR.

Je vous séparerai.

LUI.

Nous nous aimerons.

L'ESPRIT NOIR.

Bien.
Je vous tuerai. De vous il ne restera rien.

LUI.

Que deux âmes prenant leur vol dans les étoiles.

INTERMÈDE.

LA MER. — L'OURAGAN.

Hurlements et cris de la mer.

L'OURAGAN, au public.

Je suis là pour donner la réplique à madame

Au verso d'une enveloppe timbrée : *14 août 1860.*

LE MARQUIS AUTREFOIS. LE COMMANDEUR.

Le marquis. — Je disais donc, cher commandeur...

(Paraît le commandeur de Chateauneuf, l'ancien régime littéraire. Ami de Voltaire, ami de Larive. Déclamant *Tancrède* et disant : Tout est perdu. Le romantisme.)

Le marquis, continuant. — ... Si bien que, cher commandeur...

(Chateauneuf s'évanouit. Paraît le commandeur de l'habitation Galiffet à Saint-Domingue, le fouet sous le bras. Costume de planteur. Ancien régime négrier. Tout est perdu. La philanthropie.)

Le marquis. — Eh mais, commandeur...

— Des croyants (paraît Haroun-al-Raschid) —;

(Le temps des mille et une nuits est passé, marquis. Plus de chimères. Le genre humain ne s'en laisse plus conter. Le bonhomme Galland n'endort plus personne. Tout est perdu. La vérité.)

Le marquis. — Pourtant, commandeur...

(Paraît le commandeur de marbre. — C'est toi, don Juan, je te reconnais. Viens. — Il prend Autrefois dans son poing de pierre et la terre s'ouvre sous eux.)

Scène : Colin. Maillard.

Ce sont deux philosophes. Ils discutent et disputent et la scène finit ainsi :

Colin. — Tout. Voilà mon dernier argument.

Maillard. — Rien. Voilà le mien.

Colin. — Et maintenant où en sommes-nous?

Maillard. — Je ne vois rien. Et vous?

Colin. — Je n'y vois goutte.

L'ORAGE.

Jupiter bat le petit Vulcain qui renverse la table de nuit.

JUNON.

Patatras! mais voyez le gâchis qu'ils me font.
Cela va pénétrer à travers le plafond.

Il pleut. Pluie et orage dans la plaine. Nuage noir.
Voyageurs qui se hâtent et se réfugient sous les arbres.

THÉOPHILE GAUTIER.

Quoi! c'est toi, Jupiter, qui fais tout ce tapage?

Querelle entre Théophile Gautier et Jupiter.

THÉOPHILE GAUTIER.

Tu n'es qu'un drôle digne
Du prix de tragédie et du prix Monthyon.

Le vieux apporte des épées, veut se battre.
Le jeune refuse obstinément.

LE VIEUX.

Qu'est-ce à dire? on recule!
O brins d'herbe que fait trembler le crépuscule,
Frisson d'un vieux bourgeois qui ferme son volet,
Colique de jocrisse auprès d'un pistolet,
Chienlits du mardi gras aux chausses déchirées,
Du lièvre au fond des bois oreilles effarées,
Chanson du voyageur qui va seul et transi,
Vous êtes la bravoure à côté de ceci!

PERLIMPINPIN, diable.

Dans cette conjoncture il me faut de l'esprit.
A moi! viens à mon aide, inventeur de la poudre.

PERLIMPINPIN, sortant d'une trappe.

Présent!

(Perlimpinpin, diable. Un pharmacien qui est toujours occupé à faire de la poudre.)

PROLOGUE.

LES PRIÈRES S'ENVOLANT.

Chacun demande ce qu'il désire.

LE PAUVRE.

Être riche!

LE RICHE.

Être heureux!

LA CHENILLE.

Des ailes.

LE GOURMAND.

Une gueule

LE ROI.

Régner.

L'ESCLAVE.

Être.

LE FORÇAT.

Mourir.

LA VIERGE.

Un mari.

LA FILLE PUBLIQUE.

Coucher seule.

Au verso d'une adresse timbrée *1869*.

PHILÉMON PERVERTI.

CALIFRIO (*Philémon, le vieux*).

Paradis!
A soixante-cinq ans avoir une conquête!
Changer novembre en mai, le rhumatisme en fête,
S'épanouir soudain en rajeunissement,
Et de vieux tenancier devenir jeune amant!
Savourer les printemps, respirer les soirées,
Rentrer au bosquet vert des blondes Cythérées!
Prendre une jeune au lieu de la vieille qu'on a!
Remplacer Alizon par Évirallina!
Barbara par Eglé! redevenir Clitandre!
Manger de la chair fraîche avec du bon pain tendre
Au lieu de chair salée avec de vieux biscuit!
O fascination dont la splendeur me luit!
Je romps avec la vieille! il faut qu'elle s'en aille!
Je sens que je vais être une horrible canaille.

(Il chasse la vieille — *Baucis* — qui l'aimait ayant été jeune avec lui, — et il se tourne vers l'autre. Cour. La goutte l'arrête au premier pas et le catarrhe au premier mot. Il dit : je t'aime, entre deux quintes. *Églé* se moque de lui. Il rentre à son logis et trouve Baucis morte de misère et de douleur au coin de la borne devant la porte. La nuit tombe sur le vieux. C'est *son* diable — diable perdeur pour chaque homme — qui l'a grisé d'amour sous la forme d'Églé. *Baucis* était son ange. Cela se dit dans une scène dans le bleu après la mort.)

LE DUC.

Je vais
Les faire expédier tous deux, cousin, cousine,
Par quatre honnêtes gens dans la chambre voisine.
C'est le plus court moyen.

— Ce n'est pas le meilleur.

— Quoi! tu n'es pas d'avis...

— De tuer? non, seigneur.
C'est malpropre, d'abord. Cela tache les dalles.
Puis on trouve parfois des faiseurs de scandales,
Des gens de mauvais goût qui, tout cru, sans rougir,
Nomment assassinat cette façon d'agir.

— Assassinat! quel est le mot que tu m'opposes?

— Il faut subir les mots quand on a fait les choses.

Il s'obstine à la chasteté et devient amoureux d'une fée, la fée Flammèche. — Flammèche lui donne un rendez-vous et lui dit : — J'attends.

Le voilà rêveur.

Pour avoir cru Laïs qui l'attirait au piège,
Alcibiade fut un grand sot. Que serai-je,
O Platon, si je prends Flammèche au mot?

L'ÉCHO.

Homo.

LA MORT DE LOUIS XVI.

Le duc d'Orléans et Bonaparte (en sous-lieutenant d'artillerie) dans la même taverne.

QUELQU'UN.

Celui qui doit hériter de Louis XVI est ici.

BUONAPARTE.

Je le crois.

Derniers mots de la pièce :

La foule. — Le fiacre qui passe. — La pluie.
Le roulement de tambour.

ROBESPIERRE, à Talma.

Comment s'appelle votre ami, ce sous-lieutenant d'artillerie?

TALMA.

Napoléon Buonaparte.

ROBESPIERRE.

Ce nom-là n'est pas un nom français.

BONAPARTE.

Citoyen Robespierre, il le deviendra.

Scène d'adieux. — La famille royale. — Un conventionnel sur le seuil d'une porte vitrée entr'ouverte.

Au moment où Louis XVI lui dit les paroles les plus tendres et les plus déchirantes, la reine, hors d'elle-même, se lève éperdue et va tomber mains jointes, sans dire un mot, à genoux devant lé conventionnel.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un café. — Le diable en garçon de café.
Dieu entre et s'asseoit à une table.

LE DIABLE.

Qu'offrir à monsieur?

DIEU.

Rien. Donnez-moi le journal.

LE DIABLE, à part.

Qu'est-ce que c'est que ça? c'est un original.

IMPRIMERIE NATIONALE.

TITRES ET NOMS DE COMÉDIE.

LES PAUVRES, *comédies.*

LES DEUX SOUFFLETS.

PRÊTÉ ET RENDU.

GOUJON ET BROCHET, *comédie.*

TRIPOUILLE ET GICORNE, *comédie.*

FALBALA, *comédie.*

LES ENFANTS QUI JOUENT, *comédies.*

PROLOGUE.

MONSIEUR CHOSE.
MACHIN, son domestique.

LA POUPÉE, *tragédie.*

LOCHE, COCHE, GRAILLE, CHIFFE, *comédie.*

LA VEUVE MALABAR, *comédie.*

UN BOIS.

GRIBLUCHE, voleur. — SUPRACIER, gendarme.

. . . .

SUPRACIER, *survenant.*

Qu'est-ce que tu fais là?

GRIBLUCHE.

Je viens au fond des bois respirer des aromes.

PERSONNAGES ·

DONA SOLEDAD.
ARDÈCHE.
LE VICOMTE DE GERGUZANNE.
LE MARQUIS DE PUYCABIEU.
LE DUC POLYPHÊMUS.
GARONNE, vieille femme.

ABRICOT, troubadour.
FEMELLE, démon du vent.
TONITRU, bon garçon.

LA CAMPADAGIOLE, baladine.
FORMICALÉO, abbé.
LE MARQUIS DE CHAUDBAIN.
PIÈCE-CENT-SOUS, drôlesse.

CONTE.

LE GÉANT TRUMAGILOCCOBALGABRUTH.
LE NAIN VIRGULE.
LA SORCIÈRE FLAILLE.
SWE E E E (vent coulis de la montagne).

PERSONNAGES :

L'abbé Cornuchat.
La mère Gironcaille.
Clochon-Clochette (la petite boiteuse jolie).

Le duc.
Médianoche, jolie fille.
Tocad-Alasdoce, jolie fille.
Polandré, étudiant.
Senor don Cascar, estudiante.
Bugoche, voleur paisible.
Paturages, autre voleur.
La marquise Sacrificios.

Lord Gédonius.
Humour } ses deux laquais.
Spleen }

PROLOGUE.

Dialogue des deux trompettes de la Renommée.

Fanfare et Charivari.

PERSONNAGES :

Le Roi.
Lord Balmacintyre.
Pantalustrade, philosophe.
Amen, courtisan.
Don Astuciosos.
Species, valet.
Clodamira.

La petite Rablette.
Valdoyen
Cibagre.
Busemuseau.

PERSONNAGES :

Gummorus, suédois.
Gomenec'h, breton pirate.
Babadagh, tartare.
La mère Gamelle.
Jaquette.

Le marquis de Fourjubière.
La Gorue, vieille.
Vermeille, sa fille (18 ans).
Cidevant, homme pensif.

Jacques Mébus, homme.
Futaine, femme.
Le marquis Léonidas.
Beltabidanette, fée des prés et des guinguettes.

La scène est aux Porcherons et dans la lune.

PROLOGUE.

Une fourmi qui veut remuer le Mont-Blanc, voilà le sujet de la pièce.

Personnages du Prologue :

Amphi.
Gouri.

DIALOGUE D'ALPHA ET DE BÊTA.

Alpha, l'âme (la voyelle).
Bêta, le corps (la consonne).

SCARAMUCCIO.

O lune! pain à cacheter blanc sur la noire lettre de la nuit! ô recéleuse de mystères, ô silence, ô duègne, salut!

PERSONNAGES :

Grossou, roi.
Planache,
ou Planèche,
ou Planiche, son bouffon.
ou Planoche,
ou Planuche,
Bonitru, maître d'école.

Muguette.
Le marquis de Prétondu.
Maglia.
Stamboul (le passementier déguisé en turc).
Brûlepourpoint (esprit de Muguette).
Blaise, dit Blas, amoureux à l'espagnole.

Miss Tily (Mathilde).
Cécile.
Cambizio.
Maître Gobluneau.
Muscabielle.
Gambaluna.
Rugardel.
Gervers.
Fluban.
La Bucchima.
Préaulin.
Bigoureux.
Chiquetal.
Crabureau.
Lord Huntewille.
Maître Scabeau, huissier.
Floriola.
Plaisance.
Ogremouche.

IDYLLE EN UN ACTE.

LE MARQUIS VIODELI.

Je suis un beau garçon, gai, triomphant, paisible,
Et je vais balançant dans le monde invisible
Des brochettes de cœurs à ma moustache en croc.

LES DRAMES DE L'INVISIBLE.

LES CINQ DOIGTS, *comédie*.

EN SICILE.

PERSONNAGES :

Don Terentio, amoureux.
Lord Snorro, ennuyé.
Le docteur Busius, académicien des arcades.
Tanissetta, bohémienne et lorette. (Espèce de fille sauvage et publique, mêlant la sierra Morena au bal Mabille.)
Mademoiselle Blanche (immaculata).
Trapezzia, valet.

Moscamierda.
Muscafex.
Fumouche, laquais.
Le Père Sabbat, balayeur.

COMEDIE.

Rosemarie.
Le marquis de Champbleu.
La marquise.
Vitriol, parasite, } les deux commensaux du marquis.
Magisquin, pou, }
Blanchepoirée, laquais.
Murmure, portier.

LA PUISSANCE DES FAIBLES.

Cinq comédies.

PERSONNAGES :

CUTROFIANO, coquin napolitain.
LE MARQUIS SPICALI.
FAMBLUCHETTE.
FLORABELLE.
CALVADOS, bon vieillard.
BROUSSAILLE, poëte et philosophe, faisant l'office du chœur antique.

AÏROLA, gentildonne.
SASTROVONNE, l'intendant.
GÉSUFIEL, berger.
LE MARQUIS ANNIBAL.

TRAPISPAVI, spadassin.
PLAFOND, philosophe et laquais.
BOCAFIERA.
LE MARQUIS DE PONTBIAIS.
TREVISCONTI.
RIPETTA, bouquetière.

LE MARQUIS TASTRATO.
SABINA MUCHENTAL.
CABEZALOBO, vieille fée-duègne.
BESALEON, voleur.
RUBIS, laquais.

WFFA, reine.
ZABETHOSCO.
LORD LUDECANE.
LORD CAËRL.
LORD HILNON.
GUTHORME.
DON MUSEO, courtisan.

Barutius, ⎫
Wf-here, ⎬ moines.
Baornas, ⎭
Glaphyth, jeune fille.
Lucette, autre jeune fille.

Ophonde, tyran d'Agrigente.
Wadlagarin, roi de Metz.
Spera, étoile.
Quidvis, sorcier.
Rose, femme.
Ruse, femme.
Le comte Marc-Antoine.
Toinette, sa maîtresse.

Cagrobe.
Le marquis Lisabel.
Le nain Mofobigote.
Dona Zubiri.

Chaillot.
Calembourg.
Écarlate, page.
Placemaubert, fille de joie.
Jaquette.

Dona Rosario.
Don Scipion.
Fantache, son laquais.
Gargarismus.

ENTR'ACTE.

DIALOGUE.

Grain de blé.
Grain de mil.
Grain de sel.
Grain de sable.
Grain de cendre.
Grain de folie.

AUTRE ENTR'ACTE.

ENTRE QUATRE-S-YEUX.

ŒIL BLEU (foi), ange.
ŒIL NOIR (passion), femme.
ŒIL CHÂTAIN (pensée), homme.
ŒIL VERT { ironie / envie } démon.

LE LAQUAIS DU SORCIER, *comédie.*

LE VICOMTE JUVÉNAL DE GAVRELLES.
LE MARQUIS MEMNON, sorcier.
FARRADESCHI, son valet.
LA DUCHESSE GIROLAMA.
Le burgrave THYMO DE CRESTEIN, en français BASSOMPIERRE.
SUZANNE-LISE, fille de joie.

LE DIABLE EN CINQ ACTES.

Comédie.

LE DIABLE.

Monologue.

(La scène est dans un bénitier.)

Dialogues de la chose avec sa parodie :

SATAN. — Le diable.
CHAOS. — Tohubohu.
PROTÉE. — Arlequin.

COMÉDIE.

Le prince de Flambefinette.
Le comte Tropicali, d'une famille caporale.
Barbalonga, espion.
Altieri, sénateur.
Carmonica, musicien.
Le Doge.
La Dogaresse.
Pastabinetta, danseuse.
La Condesa, fille de joie espagnole.
Gentiane, fée des prairies.

La scène est dans des gondoles.

LE BRUIT, *comédie.*

PERSONNAGES :

Gloria, reine.
Tambour, roi.
Renommée, trompette.
Tapage, page.
Vacarme, carme.
Réclame, journaliste.
Chefs du clan Bataclan :
Hourvari.
Brouhaha.
Tohubohu.

COMÉDIE.

PERSONNAGES :

Piersilvestro, braconnier.
Le duc Sturbalanza.
Léchalotte, valet.
Frosinona, ex-religieuse, aujourd'hui ballerine.
La fée Pigoche.

La scène est dans une prairie.

Josué, gendarme du soleil.

COMÉDIE.

DON FRASCO, hidalgo castillan.
ONUFRIO, } étudiants { l'un d'Italie.
BRÜKKEFALL, } étudiants { l'autre d'Alllemagne.
LE MARQUIS VANDALISMUS.
GONGORETTA, } jolies filles.
PERTUISANE, } jolies filles.
FLORÉOLA, } jolies filles.
GUEULE-D'ABBÉ, lutin.

La scène est à Luna (pays du connétable Alvar), dans un château en Espagne.

LES MARCHES DU TRÔNE, *drame.*

PLUS PERSONNE, *roman.*

PROLOGUE.

PIC, REPIC et CAPOT, les trois personnages.

PIC.

Ta plume, ce trognon, c'est ça!

REPIC.

Tronçon d'épée
Du roi François premier à Marignan.

CAPOT.

....

PERSONNAGES :

JUNON, } amies du pays latin.
ROUSSELETTE, } amies du pays latin.
ETCÆTERA, } amies du pays latin.

Arthur-Gustave-Alfred, étudiant.
Monsieur Chaumière, philosophe.
Céleri, gamin.
La mère Bouleau, portière, se disant la comtesse de Richencourt, cousine de Talleyrand, ruinée par des malheurs.
Huantemoc, diable.
Huantepec, diablesse.

NOMS :

Poilfou.
Gouttière, chat espagnol.
Furoli. — Hubiron.
Le Birbante.
Brulebec.
Le sieur Baverlochère, huissier.
Brugouballe.
Mouchedragon. — Grive-la-Braillarde. — Le chevalier Canonica.
Le vicomte de Beauhappé. — Le marquis de Montblapin.
Divers bourgeois : M. Givierge, M. Grecteur.
Castagnette, page. — Triana, duègne. — Ziana, soubrette.
Carcabagote, vieille. — Labéon.
Venderilla. — Quillebœuf. — Le marquis de Vireblaise.
Groubœuf.
Madame Taureau, ma portière.
Cillanyre, Nyréane, Psantomérie, fées.
Gifflemouard.
Le marquis de Toursalée.
La Poitrasson, portière. — Madame Chimborazo, portière.
Cavatine. — Haricot, page de Cavatine.
Le marquis de Maveur.
Le docteur Moyenagium.
Beauganard. — Gocryphe. — Maître Gancienne, bourgeois.
Marinoir.
Résoville, éditeur. — Résouille, bouquiniste.
La mère Tinquerache. — Le père Commère.
Sabiruboli, saltimbanque.
Le vicomte Charybde. — La marquise Scylla.
Gian-Giac.
Le marquis de Rose-Ruisseau.
Le bonhomme Québec, usurier.
Gloupieu.

MOZAMBIQUE, drôlesse. — LE MARQUIS D'HABITAINE.
LORD BOCARGO.
LE MARQUIS DE HAUTEUR. — LE VICOMTE DE FONBRÛLÉ.
GIFFOINE.
PHILANDRE, prédicateur.
SCARABÉE, chevalier armé de toutes pièces.
FATRAS. — GABINETTO. — MALOTRUCHE.
LE PÈRE SIX-FOURS.
CADAZÙ. — PROSOPIANO. — SOUPESALÉE.
LA MÈRE PATURGE.
LE MARQUIS DE MATOUR.
MADAME GOBRUCHE. (Caractère de la dame : la poule en colère.)
DON ASTROMONO. — VAUTRIPANT.
BABURAFF.
LORD LLANFAIRFECHAU. — MAÎTRE THUBANEAU. — L'ABBÉ MASCAGRUL.
GRIMARGOULE, sorcière. — OGREMOUCHE, portière. — MANORINE. — LE MARQUIS MINERVA.
VASISTAS, philosophe. — BORBORYGMES, philosophe.
BOUQUEBILLE. — BIGROGNE.
MADAME BOITANDIER, VICOMTESSE DE GÉMEUX.
LE MARQUIS CLOCHER DE VALTAQUIN.
(Nom de fille :) ESCADRON.
GOPPOBRANI, sbire.
LA CLOUBROTTE. — FARNACHE. — MIZAMBARD. — SCOGNANIGLIO.
EPITAFIO, philosophe.

VOLEURS :

GENERACCIO. — PRISTIGOUCHE.
GRUBUCHE. — GOGUEROSSE. — GOPULACHE.
DRAGUET, OCCHIALI, pirates.
GALOUNARD. — RÂPELOUP. — TRIPECAILLON.
CASSECULOTTE. — MABLOUR. — LONGUÉCHELLE.
MARAVÉDI. — SPINALONGA. — CARABU. — CROQUELARDIT. — MAUBERT.
PINTADE. — CROQUEFER. — DEMI-LUNE. — MADRIGAL.

VALETS :

Lyonnais. — L'Angevin. — Bellebranche et Tartouille.
Fatras. — Gabinetto.
Machienne. — Dalmazzo. — Moquechien.
Pontoise.

Faire un volume intitulé :

PIÈCES POUR LE THÉATRE DES FÉES.

FÉES :

Benbecula (fée des Hébrides).
Boccarina.
Estypalée (fée des Cyclades).
Malhyène.
Hohohua, hibou, et sage...
Mathieu, volcan.
Jobin, tempête.
Guéande (la géante du conte).
Déaundaï (fée).
La fée Dadascurribourrique.
La fée Gismonda. — Cillanyre. — Nyréane. — Psantomérie.
Le géant Brouffandasgulbilipantos.
Le géant Spumagirgabo.
Le géant Gulzùberadral.
Le géant Cornemontagne.
Le géant Gorsolicombacafru. — Le nain Byps.

DÉMONS :

Gorguléon (force, colère).
Thauphirméphel (ruse).
Versochali. — Urian. — Mariage. — Million. — Clin-d'œil. — Tabu.
Gianpifalzar. — Le démon Grand. — Le démon Petit.
Diables et diablesses : Rire-aux-larmes. — Huantepec. — Huantemoc.
Folle-avoine. — Mariposa. — Drée. — Verre luisant, démon des ivrognes.
Queen-Spleen. — Surlababi. — Mirlababo.

Calimgapatam, Unicorn, *diables.*

Iphihéziphi, diable. Nom tiré d'un vers de Racine : *Sacrifiez Iphigénie.*

Noms de diables : Pluviôse, diablesse des mauvais ménages. — Furca, diable des gibets. — L'Hazard-de-la-fourchette, diable bohême. — Harry Skussy, diable anglais.

Goulu. — Babiole. — Branche-de-houx.

Génies : Flamma. — Alazul (aile bleue). — Flableuette, génie femelle, fée, flamme, fleur, jour, nuit. — Galopin.

LE MANUSCRIT

DU

THÉÂTRE EN LIBERTÉ.

Les œuvres contenues dans ce manuscrit s'échelonnent sur une période de trente-quatre années environ, de 1840 à 1874; le papier, le format adopté diffèrent. On trouvera dans l'album de gravures un aperçu des transformations de l'écriture. Nous reproduisons à la fin de chaque acte ou de chaque saynète les fragments et variantes au fur et à mesure. Chaque œuvre est en général paginée par lettres alphabétiques, indépendamment du numérotage à l'encre rouge fait par les soins de la Bibliothèque nationale.

I. NOTES EXPLICATIVES.

Deux projets de préface pour le *Théâtre en liberté;* le premier commençait ainsi :

Des courtes pièces qu'on va lire, deux peut-être, *La Grand'Mère* et *Margarita*[1], pourraient être représentées sur nos scènes telles qu'elles existent. Les autres sont jouables seulement à ce théâtre idéal que tout homme a dans l'esprit.

Le théâtre peut être libre de deux façons, vis-à-vis le gouvernement qui combat son indépendance avec la censure, et vis-à-vis le public qui combat son indépendance avec le sifflet. Le sifflet peut avoir tort et avoir raison, la censure a toujours tort.

PROLOGUE.

Le bas de l'avant-dernier feuillet est rayé, puis recopié à la page suivante, augmenté de quatre vers.

[1] *Margarita* fait partie du Livre dramatique des *Quatre Vents de l'Esprit.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

Deux petits feuillets contiennent le brouillon du prologue. On y trouve quelques variantes :

Parlez. Que voulez-vous toutes deux?

LA TRAGÉDIE.

Moi, l'apôtre.

LA COMÉDIE.

Moi, le prédicateur.

LA TRAGÉDIE.

Le vieillard.

LA COMÉDIE.

Le barbon.

LA TRAGÉDIE.

Le jaloux.

LA COMÉDIE.

Le cocu.

LA TRAGÉDIE.

Le laurier.

LA COMÉDIE.

Le jambon.

LA GRAND'MÈRE.

Très peu de remaniements à ce manuscrit, paginé de A à X; une variante intéressante pour le titre :

LA VICTOIRE DES PETITS.

Au verso du titre définitif, la distribution des personnages donne le nom de la margrave : *Sophie de Hanovre, margrave de Bareuth,* et, sous une rature, on peut lire le nom donné d'abord à Emma Gemma : *Drika.*

Dès la première scène entre les bourgeois et les paysans, ce passage rayé :

Des fois la nuit, de loin, je le vois qui regarde
Les étoiles qui sont dans le ciel.

DEUXIÈME PAYSAN.

Prenons garde.
Ça, c'est très dangereux.
Si nous le dénoncions?[1]
Dimanche, en revenant de mes dévotions,
Je l'aperçus cueillant des fleurs dans les bruyères;
J'eus des démangeaisons de lui jeter des pierres.

C'est un sorcier.

J'ai peur de ces sortes de gens.

Puisqu'il se cache ainsi, c'est qu'il craint les sergents.

Au verso de la scène II, un brouillon de cette même scène :

HERR GROOT.

Plus loin, marauds. Plus loin. Rangez-vous. Quelqu'un passe.

Les paysans sortent. A la Margrave, avec un salut, en lui montrant la maison.

C'est ici.

LA MARGRAVE.

Vil logis digne d'une âme basse.

HERR GROOT.

J'attends vos ordres.

LA MARGRAVE.

Moi, bonhomme, vos conseils.

Plusieurs ajoutés dans cette scène.

A la scène V, une variante montre la Margrave plus intransigeante encore :

Je hais mon fils! Je veux que son orgueil s'abaisse.

(1) Les vers en italiques sont rayés dans le manuscrit.

Au-dessus de ce vers, rayé, Victor Hugo a écrit le vers définitif :

Je ne sens pas du tout que ma colère baisse.

Au bas du dernier feuillet, la date publiée page 37, et le compte des vers : 436.

L'ÉPÉE.

Le manuscrit de *l'Épée* comprend cinquante feuillets épuisant deux séries alphabétiques de A à Z². Il est assez fertile en variantes; des brouillons, des plans nous montrent la genèse de cette œuvre.

Voici les variantes du titre même :

SLAGISTRI. — LE PUITS DE L'ÉPÉE.

Sur un petit carré de papier, nous trouvons le plan primitif de L'ÉPÉE :

MAGISTRI. — Espèce de premier paysan de son district. Vénéré sur ses grands bœufs. Riche, bon, travailleur doux. — Soixante ans; avec son fils, un homme, son petit-fils, un enfant, et son père, vieillard, et son grand-père, centenaire. — Aime son père, adore son grand-père qui est comme Dieu pour lui. S'agenouille presque devant ce siècle vivant. — Le pays est récemment conquis par les russes. Régime militaire. Exactions. — Magistri se tait, et sa résignation calme ses compatriotes. — Un jour, c'est la fête de l'empereur. Le centenaire passe devant le buste impérial exposé sur la place et, ignorant, ne salue pas. — Quatre coups de battogues à ce vieux, dit le sergent, et qu'on le ramène chez lui à cheval sur un âne, le visage vers la queue. — Le père voit, ne peut empêcher, vient dire la chose à Magistri. Magistri, effaré d'horreur, crie à son père : *tu mens!* — En ce moment un âne s'arrête devant la porte mené par des soldats. L'aïeul est dessus. Magistri y court, le rapporte. Le vieux est mort. — Aux armes! crie Magistri. — Délivrance.

Puis voici l'ébauche en vers de la fin du plan; nous la donnons telle quelle avec ses lacunes :

Vois-tu, nous étions là, nous le suivions, tenant
Les cierges allumés de la vieille chapelle,
L'aïeul était allé, tu sais comme on l'appelle,
Porter.....
Aux pauvres, et prier au chevet des mourants;
Il sortait d'un logis où quelqu'un agonise.

Il a, devant le burg, pour entrer à l'église,
Passé sans saluer la porte du château.
Certe, il ne l'a pas fait exprès. Sur son manteau
Il marchait les deux bras croisés sur son manteau,
Il croisait ses deux bras, songeant avec tristesse.
Les yeux baissés, songeant aux morts avec tristesse.
Le duc l'a vu du haut du palais. Son altesse
A crié : Quel est donc l'homme qui passe ainsi?
Qu'on le châtie! — Alors ses soldats l'ont saisi,
Ont déchiré sa robe et l'ont battu de verges.
Ils ont pris les flambeaux en or où sont les cierges,
Ont jeté son vieux livre à l'eau dans le fossé,
Puis ils l'ont attaché sur un âne, et chassé.
Et le voici.

Sur un bout de papier, une distribution modifie les noms des personnages :

SLAGISTRI.

PERSONNAGES.

Prêtre-Lucas, l'aïeul.
Yanko, le fils, le brigand.
Slagistri, le jeune fils.
Kraïna, fille.
Michelema, fille.
Scodra, fille.
Matschva, fille.
Goratscha, vieille.
Prêtre-Sinan.

On voit que, dans cette distribution, Albos prenait le nom de Slagistri; dans d'autres petites notes il est appelé Gantivaro, Gorvona, Urbos; et Slagistri, son père, est nommé tantôt Gondar, tantôt Urosch.

Malgré ces tâtonnements, le manuscrit même a subi bien des remaniements.

ARC DE TRIOMPHE ET CAVERNE.

En tête, la date où cette scène a été commencée : *21 janvier 1869.* Les titres de chaque scène sont ajoutés à l'encre rouge, ainsi que toutes les indications qui précèdent le premier vers. C'est en revisant sans doute que Victor Hugo se sera servi de cette encre qui reparaîtra plus d'une fois au courant du manuscrit. Après la

chanson des jeunes filles, dès que le Chanterre annonce l'arrivée du duc, nous trouvons en marge, sans désignation de personnages, huit vers encerclés d'encre rouge, et, au-dessus, cette note :

A réserver tout ce qui est encadré de rouge.

Qu'il soit le bien venu.

Écoutant
Paix! la rumeur grandit.
Mais le duc, n'est-ce pas l'empereur?

Tu l'as dit.
Le duc, c'est l'empereur Mathias. Il est riche
En titres; empereur d'Allemagne, en Autriche
Archiduc, ici duc des dalmates, ailleurs
de Hongrie
Roi des romains, et grand parmi les batailleurs.

Vive l'empereur duc!

Gloire à son arrivée!

le peuple
le monde
L'aigle, c'est l'empereur, l'empire est la couvée.
L'empereur duc est fier et superbe. Il est fort.

Avez-vous jamais vu son cortège? D'abord
Un tas de trompettes.........................

Un passage rayé donne à Albos ce nouveau nom :

C'est le grand pâtre Aklys...

Le Chanterre nommait le duc : *Othon Deux*.

Trois feuillets plus loin, toujours à propos du duc, nouveau passage entouré d'encre rouge :

Toutes les nations, du Bosphore à la Sprée,
L'appellent Empereur et Majesté Sacrée,
Mais nous, nous l'appelons Monseigneur, nous avons
Ce privilège-là, nous autres esclavons.

Un passage entouré de rouge présente les groupes discutant sur la possibilité d'un trésor caché par Slagistri :

Mais on ne devrait pas permettre qu'il se serve
De ce trou pour y mettre un trésor en réserve,
Comme on le dit.

Vraiment! un trésor!

Un trésor.

Caché là!

Mais c'est donc un larron?

Pis encor.

Qu'est-ce donc?

Je ne sais; mais ce doit être, certe,
Une âme noire.

Cet incident du trésor se rencontre plusieurs fois dans le manuscrit; on le retrouve dans un petit fragment séparé; après avoir reçu des mains de Slagistri l'épée, Albos lui crie :

Mon père! aux armes!

— Bien. Jette aux rois tes défis.
Et c'est là le trésor que je cachais, mon fils.

Dans le récit du vieillard, une variante rayée montrait Slagistri errant :

Il en est résulté pour ce dur compagnon
Vingt ans d'on ne sait quelle existence sans nom.
Il vit absent, errant; il paraît, il se sauve.
Plutôt que d'être esclave il s'est fait bête fauve.
Trop d'entêtement fait que le ciel s'obscurcit.
Cet homme entravait tout. J'abrège mon récit.

A l'entrée d'Albos, deux feuillets, contenant l'hommage du petit-fils au grand-père, ont été ajoutés.

Un passage ajouté en marge, puis rayé, donnait à Prêtre-Pierre lui-même l'idée de faire dresser un arc de triomphe :

Gloire aux rois!

— Peuple, il sied de faire accueil au prince,
Et vous ne deviez pas attendre que je vinsse

Pour lui dresser un arc de triomphe, et chercher
Toutes nos fleurs depuis le lac jusqu'au rocher,
Pour en faire une voûte au-dessus de sa tête.
Hâtez-vous, jeunes gens. Qui fête le roi, fête
Dieu lui-même. Honorons monseigneur, et ce soir,
S'il daigne ici passer, tenez prêt l'encensoir.

Dans le dialogue entre Prêtre-Pierre et Slagistri, nouveau passage entouré :

Tu caches un trésor, dit-on, dans cette ombre?

Oui.

Au peuple.

Et quand tu le verras, tu seras ébloui,
Peuple!

VOIX DANS LA FOULE.

A qui donc est-il, ce trésor?

SLAGISTRI.

A vous.

PRÊTRE-PIERRE.

Trêve
Aux discours insensés!

Montrant le souterrain.

Que fais-tu là?

SLAGISTRI.

Je rêve.
Je vous plains. Je médite, innocent et puni.

Plusieurs ratures dans la fin de cette scène et quelques vers, utilisés, tracés au crayon sous le texte écrit à l'encre.

Au dernier feuillet du manuscrit la date : *24 février 1869;* le compte des vers : *922,* et cette note à l'encre rouge :

Je note ce détail, pur hasard, du reste. J'ai commencé ceci *le 21 janvier,* et je l'ai fini *le 24 février.*

V. H.

Après le titre : SLAGISTRI, *variantes du dénouement,* vient un feuillet portant ces variantes presque illisibles :

Oh! l'aigle dans son aire, au sommet des grands monts,
A contre le serpent son coup de bec terrible,
Oh! la louve, le loup au fond du bois horrible,
Peut dévorer celui qui touche aux louveteaux,
L'éléphant aux pieds lourds, pareils à des poteaux,
Marche sur une armée ainsi que sur de l'herbe,
Oh! le tigre est heureux, le lion est superbe,
Ils ont des dents, ils ont des griffes. Vers leurs trous
Si quelque chasseur vient, ils dressent leur poil roux,
Restent tranquillement assis au seuil de l'antre,
Et posent sur son front leurs pattes quand il entre.
O puissants animaux! Dieu les a tous armés,
Mais l'homme est nu. Tyrans, triomphez, opprimez,
Faites le   plus   et la fosse plus creuse.
.... sur eux la   monstrueuse.
L'homme est faible. Venez chez nous, souffletez-nous.
Nous naissons dans les pleurs, nous vivons à genoux.
L'homme est un vaincu. L'homme est vil. Sa main crispée
Est sans force. Il n'a pas d'ongles.

UROSCH.

Il a l'épée.

A la suite, nous avons fait relier les notes et les brouillons donnés au courant de cette étude.

MANGERONT-ILS?

Sous le titre, en regard de la distribution, une note à l'encre rouge :

Cette comédie est, en réalité, en un acte. (Voir la continuité possible et naturelle feuille P².) Je la coupe en deux actes par condescendance pour une habitude théâtrale, du reste peu raisonnée. Donc :

ACTE PREMIER. — LA SORCIÈRE.

ACTE DEUXIÈME. — LE TALISMAN.

Après le feuillet du titre, deux pages de notes, qui semblent être de François-

Victor Hugo, donnent des détails sur l'île de Man, sa situation géographique et politique, ses mœurs; entre autres particularités, la note signale celle-ci :

Les habitants de cette île prétendent que leur langue est celle que parlaient Adam et Ève dans le jardin d'Éden.

Le manuscrit comprend trois séries d'alphabet, de A à Z[3]; beaucoup de ratures et d'additions marginales; pour les quelques feuillets mis au net, on en retrouvera les brouillons reliés après la version définitive.

LA SORCIÈRE.

Dès la première scène, une variante intéressante dans le monologue de Zineb, quand la sorcière a lu le message de «l'évêque à l'abbé» :

Oui, c'est là le procès
Des deux pouvoirs. Le roi, plaie, et le prêtre, abcès.

SCÈNE DEUXIÈME. — LE ROI. — MESS TITYRUS.

Un passage rayé, contenant quelques variantes, supprimait l'expérience du pigeon tué, et donnait à Mess Tityrus, sans doute par erreur, le nom d'Aïrolo :

Roi, le peuple est miel, le prêtre est fiel.
Voulez-vous voir votre île en feu, fâchez les prêtres.

LE ROI.

Aïrolo, veux-tu mon avis sur ces traîtres
Qu'on nomme les abbés, sur ce tas de bandits,
Sur eux, sur leur enfer et sur leur paradis,
Sur leur bible, d'erreurs et de mensonges faite,
Sur l'étole qu'ils ont au cou, blanche et point nette,
Le voici : leur savoir, néant; leur Dieu, sornette.

Toujours dans la même scène, Zineb est nommée *Zabeth*, nom de l'héroïne de la seconde *Trouvaille de Gallus.*

Un grand ajouté marginal à la scène suivante contenant quelques variantes lisibles sous les ratures.

Tu t'es transfigurée en un rayon joyeux,
Et ta beauté ressemble aux choses éternelles.

La scène finissait par ce vers :

Tourne vers moi ton œil de pleurs divins chargé.

SCÈNE QUATRIÈME.

Cette scène ne comprenait que trois feuillets, nous allons en reproduire l'enchaînement primitif :

.... Je m'occupe ici de la cuisine[1],
N'eussions-nous que des noix, mortdieu! nous mangerons.
Laissez faire. Je vais chasser aux environs.

LADY JANET.

Cet homme m'a fait peur, mais il rit d'un bon rire.

LORD SLADA.

Qu'es-tu?

AÏROLO.

Celui qui rôde. Un passant. Pour tout dire,
Je suis pour les humains ce que, pardonnons-leur,
En langage vulgaire ils nomment un voleur.
J'ai choisi comme vous ce cloître pour refuge.
Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit.....[2]
Je suis un conquérant de liards dans les poches.
Des bons gros sacs d'argent je flaire les approches.
Je suis pensif, errant, flâneur, rebelle enfin.
Je livre la bataille immense de la faim
Contre le superflu des autres. Qu'on me dise
Que j'ai tort si la faim devient la gourmandise,
J'en tomberai d'accord, mais je suis maigre, hélas!
Sur ce, d'être à jamais en fuite, je suis las,
Et j'ai pris comme vous cet asile pour gîte.
Cela dit, je m'en vais aux provisions.

Le texte continuait tel qu'il est publié; on peut se rendre compte ainsi de l'importance des vers ajoutés; une note à l'encre rouge, en tête du premier feuillet intercalaire, indique que le *Théâtre en liberté* devait subir quelques transformations avant d'être représenté :

Note pour moi : Abréger ce speech d'Aïrolo pour la représentation.

Au feuillet suivant nouvelle note à l'encre rouge :

Ajourner ce qui est entre les accolades à l'encre rouge.

[1] Voir page 110.
[2] La rime et les deux vers masculins sont restés en blanc sur le manuscrit.

Cette note même est biffée ainsi que les accolades désignées; la première accolade entourée, et publiée, dix vers, est au haut du feuillet C[2]. Plus bas, sur le même feuillet, en marge, quatorze vers, non seulement entourés, mais biffés à l'encre rouge, faisaient expliquer par Aïrolo la cruauté du roi jouant avec la vie des condamnés :

Amis, j'ai comme vous ce roi pour bête noire,
Il donne un chaudron rouge aux sorciers pour baignoire,
Il est féroce, il joue à faire grâce aux gens;
Qu'un homme au gibet marche entouré de sergents,
J'ai vu la chose un jour caché dans une foule,
Le roi dit : — Je pardonne. Ôtez-lui sa cagoule.
Qu'il vive! — L'homme heureux, ivre, éperdu, bondit,
Chante, se sent renaître, alors le roi lui dit :
— Imbécile! c'était pour rire. — Et le fait pendre.
Oh! je le hais, ce roi! vous lâcher, vous reprendre,
C'est hideux. Je veux bien mourir, mais une fois,
Pas mille. Or ce matin, des pas, des bruits sournois
Ont troublé le hallier où la nuit je m'enfonce,
J'ai balayé ma roche, épousseté ma ronce...

Dans la dernière scène, bien plus condensée à l'origine, quatre feuillets semblent intercalés; il est à remarquer que le talisman donné par Zineb à Aïrolo, la plume de héron, n'est mentionnée que dans les pages ajoutées ou en marge, la première version n'en parle pas, et sous les vers rayés il n'en est pas question.

Après le dernier vers du premier acte, le compte des vers en marge :

1030 vers.

A ce même feuillet, le second acte s'enchaînait au premier, comme le dit la note au commencement du manuscrit.

ACTE DEUXIÈME. — LE TALISMAN.

Note en tête :

Si je coupe en deux actes, l'acte II commencera ainsi.
En un seul acte, la série des scènes est marquée en rouge.

On se rappelle qu'à la scène deuxième du premier acte, le texte primitif ne contenait pas l'incident du pigeon portant le message; ici encore, à la scène deuxième de cet acte, deux nouveaux feuillets ont été intercalés en raison de l'épreuve que le roi tente en montrant le pigeon mort à Zineb.

SCÈNE TROISIÈME.

LE ROI. — MESS TITYRUS. — AÏROLO. — LE CONNÉTABLE. — LE CAPITAINE ARCHER. ARCHERS, UN MOINE.

Cette scène a été fort travaillée.

Dès le début, un enchaînement condensait l'intrigue :

LE ROI.

Ôtez de son cou cette corde.
Déliez-lui les mains, détachez-lui les pieds.

LE CONNÉTABLE.

Comment!

On délie Aïrolo.

LE ROI, à Aïrolo.

Je te fais grâce.

AÏROLO.

Eh bien, vous m'ennuyez.
J'avais pris mon parti d'en finir.

LE CONNÉTABLE, lui remettant la main au collet.

Son Altesse
Est trop bonne.

Aux archers.

Pendez ce drôle avec vitesse.
Il insulte le roi!

LE ROI, montrant le connétable.

Pendez cet homme-ci.

LE CONNÉTABLE.

Moi?

LE ROI.

Vous.

LE CONNÉTABLE.

Pour quel délit?

LE ROI.

Pour régicide.

LE CONNÉTABLE.

Si...
Mais... Non... quoi!...

LE ROI.

Pas de cris. Je hais qu'on se lamente.

Cinq feuillets intercalaires, surchargés eux-mêmes, contiennent le monologue du roi et les boutades d'Aïrolo.

Vers la fin de la dernière scène, un feuillet débute par la version que nous avons donnée au Reliquat.

Après le dernier vers, la date :

Fini le 27 avril 1867.

SUR LA LISIÈRE D'UN BOIS.

Six feuillets de papier de fil, presque sans ratures. Victor Hugo n'avait pas, en l'écrivant, donné de destination à cette saynète; en regard du titre, nous lisons :

Peut-être pour le *Théâtre en Liberté.*

Daté après le dernier vers :

H. H. 16 juin 1873.

ÊTRE AIMÉ.

Quatre feuillets pour ce monologue, dont deux très raturés; quelques ajoutés en marge et ces derniers vers rayés :

Ah! c'est pour ceux qu'on aime...
C'est pour ceux-là que Dieu vit et que le jour brille,
Qu'on soit aimé d'un gueux, d'un voleur, d'une fille,
D'un forçat jaune et vert sur l'épaule imprimé,
Qu'on soit aimé d'un chien, pourvu qu'on soit aimé!

Daté après ces vers :

15 mars 1874.

[LES DEUX HONNEURS.]

Cette saynète, publiée dans *Dernière Gerbe,* a pris ici sa place définitive et fait bien partie de «ce théâtre idéal que tout homme a dans l'esprit». Un feuillet double, papier pelure, sans date, mais dont l'écriture nous semble être de 1850 à 1854; en tête, cette indication :

Il faut sauver son père à elle, qui est prisonnier du duc, qui l'aime.

En marge, cette note biffée :

Peut-être vaudrait-il mieux qu'il dît tout cela en monologue en recevant une lettre de la princesse prisonnière, disant : livrez la ville pour sauver mon honneur.

MAGLIA.

Des pièces intercalées aujourd'hui dans le *Théâtre en liberté,* bien peu sont datées, il leur faut donc donner une date approximative d'après l'écriture et le papier qui nous semblent appartenir à une période s'étendant de 1839 à 1858 environ. Suivons l'ordre adopté dans ce volume :

I. *Un seul jour ne fait pas un homme tel que moi...* — Écriture et papier bleuté se rapportant au manuscrit de *Ruy Blas.*

II. *Pardieu, depuis trente ans je feuillette et tourmente...* — Mêmes remarques que pour la pièce précédente.

III. Maglia. — Don Cefalo. — Papier mince, blanc, écriture plutôt antérieure aux fragments I et II.

IV. *La vie, ô gentilhomme, est une comédie...* — Ce manuscrit n'est pas de l'écriture de Victor Hugo; une note en haut indique pourquoi l'original n'existe pas :

Dicté le 2 novembre 1842.

Le journal intime du poète nous apprend qu'à cette époque il s'était foulé le pouce de la main droite.

V. [Maglia. — Blancmoineau.] — Le début de cette pièce tient au verso d'une enveloppe de lettre à l'adresse de Victor Hugo à Guernesey; malheureusement le timbre de la poste est effacé et ne laisse pas distinguer le chiffre de l'année; ce verso d'enveloppe est collé en marge d'un long feuillet écrit de 1855 à 1858.

VI. *Préférer cent écus à deux cents coups de trique...* — Petit manuscrit tenant sur une demi-feuille de papier à lettre, 1855 à 1857 environ.

VII. Maglia. — Le duc. — Le marquis. — Feuillet double, papier bleu pâle, écriture renversée, 1848 à 1850. Contient en germe l'idée de la première *Trouvaille de Gallus.*

VIII. *Serais-je mécontent? — Moi mécontent, non pas!...* — Même observation que pour la pièce IV. — En tête la mention : *Comédie dictée.* — Au-dessus du nom de Maglia, Victor Hugo a écrit plus tard celui de Don César, il confondait assez souvent les deux personnages; quelques mots écrits de la main gauche : *vieux, déguenillé.* Les huit derniers vers sont également écrits de la main gauche en marge du second feuillet; ces vers ont dû être dictés en 1842.

DON CÉSAR.

I. UNE AVENTURE DE DON CÉSAR. — Ce manuscrit est formé de trois fragments d'époques différentes. — Le plan, en prose, donné dans le texte publié comme indications scéniques, semble être de 1840 à 1844; une autre page, reproduisant le dernier vers :

> Messieurs, c'est une erreur, mais c'est une aventure.
> J'accepte.

donne un incident qui n'a pas été développé :

> Chemin faisant, les sbires rencontrent d'autres sbires qui emmènent un beau jeune homme, les deux escouades s'accostent, se grisent, et, sans s'en apercevoir, changent de prisonniers.

Enfin le texte de la saynète paraît être de 1868 à 1870.

II. DON CÉSAR. — DON ALCIBIADÈS. — GOULATROMBA. — Feuillet bleu pâle. Écriture de 1840 à 1846.

III. DON CÉSAR. — ZEBEDRO. — Feuillet plus ancien encore que le précédent, peut-être antérieur à 1840.

LES GUEUX.

I. MOUFFETARD. — LE MARQUIS GÉDÉON. — Huit feuillets de grand format, quelques ratures et quelques ajoutés en marge. La sixième page a été intercalée.

II. GAVOULAGOULE. — Demi-page; 1868 à 1872.

III. PORTRAIT DE GABOARDO. — Petit carré de papier pelure bleu clair, 1850-1852. Au-dessous des vers, Victor Hugo a dessiné deux têtes; la première ébauche ne l'ayant pas satisfait, il l'a barrée de deux traits; la seconde accompagne le texte, on l'a vue page 218.

IV. *LE PÊCHEUR BAS-BRETON, TOUT MOUILLÉ PAR LA MER...* — Sur une seule page, deux reprises d'écriture; peut-être un espace de deux années, peut-être un simple changement de plume, a motivé cette différence d'écriture qui nous semble être de 1844 à 1846.

V. GABOARDO. — GOULATROMBA. — Demi-feuille de papier. 1855 environ.

VI. FIASQUE. — PAMFILO. — Trois feuillets, dont les deux premiers datent de 1844. Bien plus tard, vers 1870, Victor Hugo a substitué le nom de Fiasque à celui de Gaboardo et continué la discussion des deux philosophes sur un troisième feuillet.

VII. *PUISQUE SUR L'ALMANACH LE MOIS DE MAI RAYONNE...* — Petit fragment sans ratures; 1853 à 1855.

VIII. BURGOCHE. — GLUVEAU. — Large feuillet de papier bleu semblable à celui du manuscrit de *la Grand'mère,* mais l'écriture, plus récente, semble de 1869. Un brouillon donne *Goiveau* comme variante au nom de *Gluveau.*

IX. [PORTRAIT DE GOLBORNOS.] — Page sans rature, 1850 à 1852.

X. GROBUCHE. — BAUGRAILLON. — Grosse écriture de 1874 à 1876; en tête cette indication :

Il y aura deux comédies.
Une : LES MÔMES (des enfants). L'autre : LES GUEUX (des mendiants).

XI. GABOARDO. — GOULATROMBA. — Fragment, 1848-1850.

XII. *PARTICULARITÉ DE CETTE VIE HUMAINE...* — Au bas de ces vingt vers, cette phrase latine :

Hic terrarum mihi præter omnes angulus ridet.

XIII. *NOUS AVONS COMME TOI NOS MISÈRES, NOS PEINES...* — Fragment de 1850 environ, au verso d'une convocation à :

Monsieur le Vicomte Victor Hugo,
Membre de l'Académie française,
de l'Institut.

XIV. GOULATROMBA. — LE DUC. — Saynète de 1842 à 1846 où le nom de Goulatromba a été partout substitué à celui de Maglia.

LES MÔMES.

I. JACQUOT. — CHIQUOT. — Deux feuillets bleus de l'écriture renversée de 1848 et 1850. En tête cette variante du titre :

Les amours des fleurs.

II. CONVERSATION DES FLOTS. — En marge de la demi-feuille de papier à lettres qui a servi à écrire cette « Conversation », nous lisons la liste des gamins qui « jouaient les flots » : *Romarin, Boilu, Grimebodin, Talotte, Filasse, Popard, Bigru, Quine-au-lièvre, Bigarreau.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE SPLEEN.

Nous n'avons dans le texte de cette division que les fragments portant le nom du personnage principal, *Tituti.*

I. *Quel effrayant vacarme il a fait cette nuit!...* — Demi-feuille de papier dont on a coupé la marge. Daté au bas :

Nuit du 18 au 19 novembre 1848.

II. *La chemise c'est l'homme. Et la nature entière...* — Au verso d'une enveloppe portant l'adresse de Victor Hugo à Guernesey; vers 1856.

Même remarque pour le fragment suivant.

IV. *Ce goût que les malheurs ont pour la compagnie...* — Écriture de 1848 environ.

V. *Sois excellent, naïf, pur, généreux, honnête...* — Au verso de la lettre de faire part du décès de la femme d'un proscrit dont il a été fort question dans l'historique de l'*Histoire d'un Crime,* Amable Lemaître. Cette lettre est datée du 5 octobre 1857.

VI. *Bon! va, sois chimérique à ton aise, crétin!...* — Un feuillet bleu sur lequel on a collé deux ajoutés; 1856 à 1858.

VII. *O Suicide, viens, je t'appelle...* — Sept feuillets, trois bleus et quatre blancs; on constate trois reprises d'écriture. Environ 1848-1850.

COMÉDIES CASSÉES.

I. Le Colimaçon. — Deux feuillets; 1870-1872.

II. *Les êtres que j'admire avant tout dans ce monde...* — Une page sans ratures portant comme seul nom de personnage : *Le chœur.* 1848.

III. L'oncle Boiloup. — Manuscrit en deux parties; le début semble de 1847-1848 et la réplique de l'oncle de 1854 ou 1855.

IV. *A table! officions. Alleluia, pantoufle...* — Au verso de cette pièce, on en lit le brouillon, quelques vers à peine déchiffrables. 1853-1855.

V. Gipanier. — Écriture pâlie sur un fragment de papier jauni. Environ 1848.

VI. Le marchand drapier. — La marge est entièrement remplie d'ajoutés en tous sens. Écrit au verso d'une convocation imprimée en 1858.

LA FORÊT MOUILLÉE.

Beaucoup de remaniements, d'interversions, d'ajoutés et de ratures dans ce manuscrit paginé de A à R. — Sur la feuille de titre cette note :

(Peut-être abréger. Indiquer davantage l'idée en resserrant. Réserver les coupures pour les reprendre çà et là dans *Homo.*)

Nous n'avons pas trouvé dans le dossier inédit intitulé COMÉDIE de fragment portant le titre : *Homo.*

Le feuillet chiffré B offre un début bien plus condensé et donne ce sous-titre : LA FORÊT MOUILLÉE. *Idylle.*

NOTES DE L'EDITEUR.

I

HISTORIQUE.

Le *Théâtre en liberté* parut en 1886, dans l'année qui suivit la mort de Victor Hugo. Ce fut pour le public la révélation d'un Victor Hugo inattendu. On admira cette fantaisie, cet esprit, cette belle humeur, et on témoigna même quelque surprise. On avait tort. Car la fantaisie est répandue dans plusieurs œuvres du poète. Mais ici elle se dégageait plus impérieusement, elle s'imposait plus impérativement parce qu'elle se présentait plus nette, plus en relief, étant presque sans alliage.

Ce qui étonna un peu, c'est que ce Victor Hugo, prétendu nouveau, se produisît si tardivement. On voulait découvrir là quelque filon ignoré de son génie cependant si varié.

L'impression et l'interprétation étaient fausses, et nous sommes amenés à étudier l'origine de cette veine fantaisiste d'où sortira plus tard le *Théâtre en liberté.*

Le personnage de don César de Bazan, dont Victor Hugo a donné une figure si vivante, si spirituelle, si pittoresque, si amusante dans *Ruy Blas,* a été le parrain de ce théâtre gai et plein de verve que le poète concevait déjà en 1838 et auquel il s'intéressera jusqu'en 1874, c'est-à-dire pendant plus de trente-cinq ans, mais, il est vrai, avec des répits et avec des intermittences.

C'était déjà bien du théâtre en liberté, mais il ne songeait guère encore à son ou ses volumes du *Théâtre en liberté.*

Ce gueux de don César, d'élégantes manières, ce grand seigneur sordide, qui fraye avec les chenapans et qui courtise les Lucinde et les Isabelle, l'attire, le fascine, le passionne; et, dès 1842, Victor Hugo a dans l'idée quelque grande comédie dont le personnage principal sera don César.

Nous avons retrouvé de grandes feuilles doubles de dossier avec ce titre : *Don César de Bazan* et dans un angle : *Comédie.* Il n'a pas arrêté de plan, il n'a pas esquissé un scénario, il n'a pas même tracé une ébauche. Il nous présente son personnage sous divers aspects; il le peint avec complaisance sous ses traits variés. Il écrit, ici et là, dix, vingt, trente vers; les petits bouts de papier se multiplient, les fragments de dialogue pullulent. Il a bien cependant dans quelque coin de son esprit le sujet de sa comédie. Car don César converse avec des gueux que le poète sans doute a dénichés dans cette Cour des Miracles de 1653 dont il avait donné une description dans son roman de *Notre-Dame de Paris,* dès 1828. Quant aux aventures dont son don César sera le héros, nous les ignorons; peut-être en trouverait-on le scénario rudimentaire dans une des scènes du premier acte de *Ruy Blas,* lorsque don César raconte ses prouesses avec les chenapans, les sacripants, le fameux voleur Matalobos, et lorsqu'il adresse des billets doux à ses Lucindes?

La verve du poète, en tout cas, n'est jamais en défaut; on sent, en lisant

tous ces fragments, que c'est pour lui un passe-temps, une diversion, une distraction, une récréation, un amusement; car il ne suit pas, comme pour ses drames, une idée; il fait volontiers l'école buissonnière. S'il laisse de côté son don César qu'il reprendra plus tard, il se retourne vers d'autres personnages moins relevés, il met en scène des voleurs, des bandits, des gredins de haute et de basse volée.

Vers 1840, il a créé un personnage de comédie, le seigneur Maglia, pauvre, misérable même, errant, essuyant toutes les rebuffades, subissant toutes les avanies, menant la vie d'aventure, aimant, buvant, maroufle, voleur, coquin, et... philosophe, sorte de personnage protée, pratiquant les coups de main, suivant les milieux et suivant les temps avec une incomparable maestria. Il placera, à côté de son Maglia, Goulatromba, ce Goulatromba dont nous parle don César dans le quatrième acte de *Ruy Blas :*

> C'est un homme fort doux et de vie élégante,
> Un seigneur dont jamais un juron ne tomba,
> Et mon ami de cœur, nommé Goulatromba...

Cet homme doux, expert dans l'art de vider d'innombrables verres au cabaret et les poches des grands seigneurs, à coups de bâtons, au coin d'un bois, est un des artistes préférés de Victor Hugo dans sa troupe de gredins. Sa galerie de mandrins, dont il expose les portraits de 1848 à 1852, est d'ailleurs bien meublée. C'est Fiasque, c'est Gaboardo, c'est Gavoulagoule, c'est Million.

Enfin Victor Hugo enrichit son musée d'une autre catégorie de portraits; ce sont de pauvres diables, des miséreux, des bohèmes, des êtres inoffensifs, déguenillés, qui n'ont pas le sou, vivant au jour le jour, attendant une bonne aubaine, du ciel ou du hasard, supportant leur malheur avec une philosophie aimable, trouvant des consolations dans l'amour désintéressé d'une Margot ou d'une Suzon. Ce sont les acteurs de quelque comédie qu'il désigne sous le nom : *les Étudiants.* C'est Tituti, Frévent, Denarius, Bévent.

Tous ces personnages, d'origines diverses, se meuvent, s'agitent dans cette période de 1850 à 1858. Et dans ces fragments de dialogue, il y a de la belle humeur, de l'esprit, parfois un mot de la fin qui laisserait croire plutôt à une série de saynètes détachées qu'à quelque grande comédie.

De cette production luxuriante de scènes, on peut détacher un fragment, qu'on a lu dans le Reliquat et qui offre un intérêt particulier parce qu'il peut être considéré comme une des origines les plus lointaines du *Théâtre en liberté.* Il appartient à la période de 1848 à 1852. Il met en scène : le duc, Maglia et le marquis. Le duc reproche au marquis de choisir une jolie fille, Inez, dans un taudis. Maglia répond : « C'est la fable : *le Coq, le Fumier et la Perle* ». Le marquis prie Maglia d'aller vers Inez, de lui remettre une bourse; et le bandit philosophe riposte qu'il s'agit de changer la perle en grain de mil.

Or n'est-ce pas précisément la fable *le Coq et la Perle* qui, en 1865, inspirera la comédie *Margarita?* Le coq cherche un grain de mil et ne trouve qu'une perle : *Gallus escam quærens margaritam reperit.* C'est là l'origine des *Deux Trouvailles de Gallus,* qui formeront primitivement et provisoirement une des parties du *Théâtre en liberté.* Le rapprochement était intéressant à signaler.

En 1854, Victor Hugo écrit *la Forêt mouillée,* cette jolie et alerte comédie; et sa verve ne s'épuise pas; car c'est de cette même époque, en 1853 et 1854, que datent *les Comédies injouables qui se jouent sans cesse,* comme *Susurrant voces, Cocarde et Louchon,* d'autres encore qui

figureront dans *Toute la lyre;* et c'est de 1855 que datent les chansons de *Margot,* de *Suzette et Suzon,* et des accortes grisettes qui consolent nos étudiants Tituti, Frévent, etc., de leurs jours sans pain.

Victor Hugo accumule ainsi scènes sur scènes, chansons sur chansons, fragments de comédies légères et souriantes, mais sans les développer; il a forgé quantité d'anneaux, avec la pensée d'en faire plusieurs chaînes.

Il y a là un travail préparatoire considérable qui prouve que le Victor Hugo du *Théâtre en liberté* s'affirmait dès 1838. Le poète s'entraînait dans ce genre nouveau pour lui jusqu'en 1858 pendant les heures de loisirs, ou de repos momentané, et il se donnait à lui-même le spectacle de divertissantes marionnettes.

En 1865, il commence la petite comédie, *Margarita,* et il écrit *la Grand'mère,* qu'il appelle tout d'abord *la Margrave.* Il n'a pas alors trouvé son titre de *Théâtre en liberté,* car en 1866, sur la couverture de son roman *les Travailleurs de la mer,* on lisait :

M. Victor Hugo fera paraître prochainement :

TORQUEMADA
DRAME EN CINQ ACTES.

MARGARITA
COMÉDIE EN UN ACTE.

LA GRAND'MÈRE
COMÉDIE EN UN ACTE.

Victor Hugo a bien songé à *Torquemada* en 1866, mais il n'en a pas écrit un seul vers. Il a, en revanche, constitué tout un *dossier de comédies,* qu'il note, dans ses carnets, sur la liste de ses œuvres en préparation, et il ajoute ce mot : *important.* Ce sont des scénarios, des ébauches, des scènes, des titres de comédies. Les sujets de pièces ont foisonné, et il les porte évidemment dans son esprit, car il mentionne le titre, l'endroit où l'action se passe, les noms des personnages, et parfois il donne quelques lignes d'esquisse. C'est à la fin de 1866 qu'il choisit le titre de *Théâtre en liberté* et qu'il amorce le volume dans un projet de préface qu'on a lu plus haut. Il n'est question que de «courtes pièces», et deux seulement sont signalées comme pouvant être jouées : *la Grand'mere* et *Margarita.* Mais ce n'est encore qu'un projet, car, suivant son habitude, il modifie sans cesse son œuvre, la transforme, la bouleverse, l'émonde ou la complète au fur et à mesure qu'il crée.

Au début de l'année 1867, Victor Hugo écrit sa pièce *Mangeront-ils?* Il lit en famille plusieurs scènes le 25 février, et il termine sa comédie le 27 avril. Il semble bien qu'il songe à ce moment à introduire *Torquemada* dans son *Théâtre en liberté,* quoiqu'il ne l'ait pas encore commencé; mais il paraît hésiter à publier un volume de théâtre. Trouve-t-il le moment inopportun? Redoute-t-il que ce théâtre nouveau genre soit attaqué?

A cette date de fin avril, son fils François-Victor, au courant de ses incertitudes, lui écrit : «Je ne puis partager ton inquiétude. Un volume considérable, renfermant deux drames et deux comédies, n'a pas besoin d'être défendu quand il est signé de toi. Tu n'as pas fait de théâtre depuis *les Burgraves,* et je suis sûr que cette explosion de quatre œuvres dramatiques aurait un succès énorme. Le théâtre a, comme le roman, un intérêt d'action que n'a pas la poésie lyrique; et *Torquemada* sera certainement plus compris des masses qne n'ont été *les Chansons des rues et des bois.* Donc c'est notre avis, à Charles et à moi, écris *Torquemada,* publie-le avec les trois autres pièces, et ne te préoccupe pas du reste.»

Cette lettre place donc, en quelque sorte, *Torquemada* dans le *Théâtre en li-*

berté avec trois autres pièces. Victor Hugo a été convaincu, car quelques mois après, le 6 octobre, il expose ses intentions à Lacroix : «Mon cher éditeur, je serai à Guernesey le 15 octobre, et vous y pourrez venir par conséquent le 15 novembre. Du reste, je vous écrirai. Je suis au moment de partir à Guernesey, je vous donnerai tous les détails que vous souhaitez, et ils vous seront d'autant plus utiles que nous serons plus près de la publication. Le *Théâtre en liberté* sera publié par *séries*. Chaque volume aura un titre spécial. La première série (un volume) sera intitulée la *Puissance des faibles*, et contiendra quatre comédies, deux en vers et deux en prose, qui, à elles quatre, forment six actes.»

Il y avait évidemment *Mangeront-ils?* et *la Grand'mère*, quant aux comédies en prose, elles étaient à peine esquissées, il n'y avait pas de scènes ou de fragments de scènes.

Victor Hugo était alors absorbé par son roman *l'Homme qui rit*, qu'il devait achever seulement l'année suivante le 3 août 1868. Il envoyait à Lacroix la première partie de son manuscrit le 21 novembre et la fin au début de janvier 1869. Ainsi, depuis avril 1867 jusqu'à 1869, il avait dû abandonner son *Théâtre en liberté*. C'est en janvier 1869, lorsqu'il est libéré de son roman, qu'il a une sorte de fièvre de théâtre, car il termine *Margarita*, il écrit *l'Épée*, du 21 janvier au 24 février, puis *Esca*, du 11 mars au 4 avril; et, avec *Margarita*, comédie, et *Esca*, drame, il constitue *les Deux Trouvailles de Gallus*; et peut-être la fable du coq, du grain de mil et de la perle, mentionnée dans un fragment de *Maglia*, vers 1850, ne fut-elle pas étrangère à la conception de cette pièce? Cette fois, il possédait les éléments d'un volume ou d'une première série du *Théâtre en liberté*. Aussi, le 19 avril, au moment où paraissait *l'Homme qui rit*, il s'empressait d'annoncer sur la couverture :

Pour paraître prochainement :

LE THÉÂTRE EN LIBERTÉ

DRAMES ET COMÉDIES.

DIEU

POÈME.

LA FIN DE SATAN

POÈME.

Victor Hugo commençait le 1er mai *Torquemada*, qu'il achevait le 21 juin, parce qu'il avait sans doute l'intention de l'introduire dans une des séries du *Théâtre en liberté*.

Un petit drame en cinq scènes, *Welf, castellan d'Osbor*, terminé le 22 juillet, avait sa place, à côté de *l'Épée*, dans le *Théâtre en liberté*. Mais plus tard, quand Victor Hugo prépara sa seconde série de *la Légende des Siècles*, il songea à publier dans un même livre : *Welf* et *l'Épée*. Nous avons retrouvé cette note dans ses papiers :

> Un dernier mot.
>
> Ce n'est pas sans intention que l'auteur a placé au commencement de ce livre *Welf* et à la fin *Slagistri*. L'espèce d'écho que ces deux poèmes se renvoient, si on l'écoute attentivement, est un cri : *Liberté!*

Puis Victor Hugo se décida à réserver *Welf* pour la seconde série de *la Légende des Siècles* et *l'Épée* pour son recueil de théâtre.

Le *Prologue*, daté du 26 juillet 1869, devait servir de préface. Si *les Deux Trouvailles de Gallus* entraient dans le *Théâtre en liberté*, ce n'était pas pour longtemps; car, en 1870, Victor Hugo avait décidé, comme le prouve une de ses notes[1], que *les Deux Trouvailles de Gallus* formeraient le livre dramatique des *Quatre Vents de l'Esprit*. Mais, au moment où

[1] Voir l'historique des *Quatre Vents de l'Esprit*.

il désarticulait et démembrait ainsi son *Théâtre en liberté,* il se rendait bien compte qu'il ne pourrait pas publier plusieurs séries, comme il l'avait primitivement annoncé à Lacroix en 1867. En revanche, en raison du nombre de comédies amorcées et non écrites, de saynètes isolées, de fragments destinés à figurer dans quelque drame, il prévoyait que des manuscrits incomplets ne pourraient être utilisés dans son *Théâtre en liberté,* et ne seraient probablement jamais achevés; et une note, datée du 20 mai 1870, portant primitivement le titre de *Toute la lyre,* biffé, puis remplacé par celui de *Toute l'âme,* disait au sujet de ce ou de ces volumes projetés sous ce dernier titre : «Mes fils, après ma mort, le compléteront avec tous les fragments, drame, comédie, satire, épopée[1]».

Cependant, sur la couverture de *l'Année terrible,* le 20 avril 1872, malgré l'amputation des *Deux Trouvailles de Gallus,* Victor Hugo annonçait bravement le *Théâtre en liberté* en deux volumes. C'est qu'à ce moment il n'avait pas lâché ses bandits puisque, de 1868 à 1872, il persévérait à faire dialoguer Fiasque, Million, Goulatromba, Gaboardo, Gavoulagoule, et même, le 10 septembre 1872, il improvise une longue scène entre Mouffetard et le marquis Gédéon; et puis il n'avait pas abandonné sa comédie de *don César* et sa comédie de *Maglia;* il avait toutes sortes de projets en tête; il avait même arrêté les titres et ébauché parfois les scénarios comme : *la Clémence d'Hercule, les Pauvres, le Laquais du sorcier, l'Ivrogne, Philémon perverti, les Enfants,* etc., et aussi *les Mômes.*

Il avait même imaginé quantité de noms bizarres comme : Brulebec, Grivela-braillarde, Casseculotte; Borborygmes, philosophe; la Poitrasson, portière; le docteur Moyenagium, le vicomte Charybde, la marquise Scylla; Gribluche, voleur; Supracier, gendarme; Pièce-cent-sous, drôlesse; Tonitru, bon garçon; le géant Trumagiloccobalgabruth; le nain Virgule; Tocad Alasdoca, jolie fille; Amen, courtisan; la petite Rablette; Murmure, portier; Place-Maubert, fille de joie; Philandre, prédicateur.

Ces noms de personnages, dont nous citons les plus drôles, ne sont pas jetés au hasard; comme on l'a vu dans le Reliquat, ils sont groupés, formant des listes répondant sans doute à des projets de pièces.

En 1873, Victor Hugo disposait seulement des pièces suivantes : *le Prologue, la Grand'mère, l'Épée, la Forêt mouillée, Mangeront-ils?* et *Sur la lisière d'un bois,* qu'il venait d'achever. Il ne put réaliser tous ses projets. S'il avait voulu même ajouter les *Comédies injouables qui se jouent sans cesse,* il n'aurait pas eu la valeur de deux volumes, voilà pourquoi, conformément à son désir, exprimé dans la note de 1870, des comédies parurent dans *Toute la lyre.*

On a dû juger, par le texte nouveau et le Reliquat que nous avons publiés, ce qu'aurait pu être le *Théâtre en liberté,* tel que Victor Hugo l'avait conçu. Ce volume, enrichi de nombreux fragments inédits, nous montre l'esprit, la belle humeur, la fantaisie savoureuse de celui qui, dans ses heures de détente et de délassement, savait donner la note joyeuse, et même comique, pour son propre amusement et l'amusement de ses lecteurs d'aujourd'hui et des spectateurs de demain. Nous disons spectateurs, car si *la Grand'mère* a été jouée avec succès à l'Odéon, si *Margarita* et, par suite, *les Deux Trouvailles de Gallus* paraissaient «jouables» à Victor Hugo, il n'est pas douteux qu'il se trouvera un théâtre pour révéler au public l'auteur dramatique sous un jour nouveau et pour jouer *les*

[1] Voir l'historique des *Quatre Vents de l'Esprit.*

Deux Trouvailles de Gallus et *Mangeront-ils?* Car nous nous rappelons avec quel succès les saynètes de *Toute la lyre* furent représentées soit à la Comédie-Française à l'occasion du Cinquantenaire de *la Légende des siècles,* soit à l'Odéon, dans les matinées du théâtre romantique; et elles n'avaient pas l'importance et la valeur des pièces des *Quatre Vents de l'Esprit* et du *Théâtre en liberté.*

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Le *Théâtre en liberté* reçut un chaleureux accueil à son apparition. La critique loua la verve étincelante, la fantaisie spirituelle, la richesse de langage du poète.

Le Charivari.

Pierre Véron.

... Ceux qui ont approché le grand poète n'ignoraient pas que ce génie sublime avait ses heures de caprice. Dans la conversation, il se plaisait souvent, après avoir émerveillé par quelque commentaire profondément philosophique, à se lancer soudain dans le paradoxe. On retrouve dans le *Théâtre en liberté* ce mélange curieux de grave et d'humoristique, de tendre et de railleur.

... J'ai dit que le *Théâtre en liberté* se composait de sept œuvres, toutes variées de ton. D'abord *la Grand'mère,* une comédie qu'on parle de monter rue Richelieu. Puis *l'Épée,* composition sévère et puissante. Et encore : *Sur la lisière d'un bois, les Gueux, Être aimé, la Forêt mouillée.*

... Un fragment nous attire tout particulièrement. Un fragment de *Mangeront-ils?* Il y a là un personnage du nom d'Aïrolo, d'une verve vraiment prodigieuse. Cet Aïrolo récite quelque part un monologue de près de trois cents vers qui est une véritable merveille.

...L'ancien héraut criait : *le roi est mort, vive le roi!* C'est la France qui, en lisant les œuvres que lui lègue cet intarissable, criera : Hugo est mort, vive Hugo!

Le Voltaire.

J. A. Magen.

La Fête de l'esprit.

Ce livre posthume s'appelle : *le Théâtre en liberté.* Il est jeune, il est ardent, il est beau d'une beauté triomphante. On croirait en vérité qu'il a jailli d'un front de trente ans. L'amour y murmure, sur des rythmes divins, sa chanson toujours fraîche, toujours vibrante, éternellement nouvelle au milieu de la ruine des choses.

...Il est bienfaisant, ce livre qui nous ouvre toutes grandes les portes d'or du merveilleux pays des rêves, nous élève doucement bercés sur les ondes d'une eurythmie souple et puissante.

Les marauds n'entrent pas ici, non plus que les sots et les imbéciles qui s'ignorent. C'est le refuge, l'asile sacré où les pauvres gens de bien viennent chercher un instant l'oubli des bassesses, des trahisons, des vilenies petites et grosses, des malicieux caprices du hasard.

Il nous a paru bien court ce livre de trois cents pages où le génie du maître revit, palpite, resplendit au milieu d'un essaim de pensées charmantes, au vol léger.

Nous l'avons lu en quelques heures avec ravissement.

C'est la fête de l'esprit!

Le Gagne-Petit.

Charles Bigot.

...Les trois œuvres principales qui composent ce volume portent pour titres : *l'Épée, Mangeront-ils?, la Forêt mouillée.*

L'Épée est un drame en cinq scènes d'une allure épique et farouche; *la Forêt mouillée,* une sorte de comédie, fantastique à la façon des comédies de Shakespeare, où, plus encore que dans les comédies de Shakespeare, la nature tout entière s'anime et prend une voix. C'est la symphonie du printemps où tout

célèbre et chante l'amour. On y entend parler la branche d'arbre et la goutte d'eau, les papillons et les fleurs, le moineau franc et le hoche-queue, jusqu'aux cailloux du chemin. C'est la vie universelle qui déborde. C'est la joie qui éclaire partout. Une centaine de vers de ce poème sont absolument délicieux. Mais c'est surtout *Mangeront-ils?* que je recommande dans ce volume.

...Nous sommes ici dans la fantaisie pure. Mais il y a bien de la gaîté et bien de la verve dans tout le rôle d'Aïrolo.

Le Livre.

Gustave Rivet.

...Ce livre est un chef-d'œuvre de plus donné à notre siècle; on y trouve, ce qui est l'essence même du génie de Victor Hugo, l'unité dans la variété la plus prodigieuse. Sur le clavier assez réduit, en somme, des sentiments humains, l'amour et la colère, la fraternité, la patrie, le poète sait jouer des variations infinies; seul il peut ne pas se répéter et nous donner des émotions toujours nouvelles en nous parlant de l'enfance, de la vieillesse auguste, de l'amour sacré, du droit des faibles et des petits; il a trouvé dans son cœur des cris inconnus pour dire : Aimez-vous, soyez fraternels, soyez grands, soyez libres, et c'est toujours la justice, la fraternité et l'amour qui sortent de sa méditation et de son sourire.

...Et lorsque, profondément remué, j'eus fermé ce beau livre, je m'en suis allé pensif vers ce Panthéon où dort le Maître, et là, sous les hautes voûtes, pieux et reconnaissant, je lui ai dit : Maître immortel et qui viens de nous faire entendre ta voix superbe, dans la vie et dans la mort, nous t'admirons et nous t'aimons.

Le Soleil.

Charles Canivet.

...Qui jamais fut plus poète que l'auteur de *la Légende des siècles,* du groupe des *Idylles,* de *l'Art d'être grand-père,* œuvres plus récentes et qui n'ont pas diminué les œuvres plus anciennes, *les Orientales, les Feuilles d'automne,* etc., qui ne vieilliront jamais? Le *Théâtre en liberté* contient ou plutôt résume toutes ses qualités. Ce que j'y trouve, c'est une étonnante placidité de philosophie. Le grand poète fait, pour ainsi dire, l'école buissonnière et se lance dans la fantaisie. S'il était possible de comparer ce livre à quelque chose dans l'œuvre précédente, je le rapprocherais volontiers des *Chansons des rues et des bois.* C'est la même légèreté musicale et les mêmes extraordinaires variations. Je ne pense pas qu'il soit possible de trouver, nulle part, dans n'importe quelle langue, une pareille richesse de langage. Elle est inépuisable dans ce livre où, pour exprimer souvent les mêmes sentiments, l'artiste incomparable sait inventer des thèmes différents.

Le Rappel.

Louis Ulbach.

...Victor Hugo a bu la gloire dans la coupe la plus grande que l'admiration puisse tendre au génie. Vivant, il a passé la revue du cortège enthousiaste qui devait conduire son cercueil de l'Arc de Triomphe au Panthéon. On dirait aujourd'hui qu'il remercie la postérité, et que, du fond de cette retraite où il paraît se recueillir plutôt que dormir, il continue à faire la preuve de son génie et à justifier l'acclamation universelle, soin superflu, mais prodigalité naturelle.

...Le *Théâtre en liberté* pourrait s'appeler le *Génie en liberté.*

Victor Hugo, qui a passé par l'initiation classique, s'est affranchi vite des traditions routinières, mais, pour rester accessible aux spectateurs de la routine, il a dû faire des sacrifices. Dans la solitude, en plein air, en plein ciel, il donne à ses ailes toute leur envergure, et on voit combien, en restant compréhensible pour les plus entêtés de vraisemblance, il pousse loin et haut la hardiesse de la fantaisie. J'espère qu'il arrivera une occasion de tenter, avec de légères coupures, la représentation de quelques-unes des scènes de ce livre. Victor Hugo, dans une note qui devait être un commencement de préface, émet l'avis que *la Grand'mère* seule pourrait être représentée sur des tréteaux contemporains.

Je crois que le maître faisait trop de concessions, et que *Mangeront-ils?* serait un spectacle attrayant en même temps qu'un spectacle sévère. La mort de la sorcière ferait applaudir des vers sublimes et toutes les manœuvres d'Aïrolo réveilleraient, en les poussant jus-

qu'au spasme, les beaux rires de don César de Bazan.

Le Monde poétique.

Émile Blémont.

...Par nos jours de servitudes littéraires et dramatiques on ne saurait trop hautement souhaiter la bienvenue au *Théâtre en liberté.* Comme le génie, même en ses plus capricieuses inspirations, laisse loin derrière lui les petites habiletés et les grandes théories! Le troupeau des imitateurs sera peut-être déconcerté. Les vaudevillistes syndiqués et les naturalistes unis manqueront peut-être d'enthousiasme. Le peuple de Lilliput mesurera le géant avec des ficelles ou des bouts de fils blancs, et lui trouvera toutes sortes d'exagérations. Mais pour peu que l'on aime la poésie et l'originalité, on oubliera délicieusement Scribe, Casimir Delavigne et leurs succédanés, en lisant *la Grand'mère* et *l'Épée.* Que ces pièces soient jouables ou non sur des planches subventionnées ou non, elles obtiendront en tout cas un succès éclatant et durable «à ce théâtre idéal que tout homme a dans l'esprit». Elles seront la consolation et la joie de ces spectateurs délicats, beaucoup plus nombreux qu'on ne pense, pour lesquels la comédie est toujours plus ou moins gâtée par les comédiens.

Le National.

Alfred Gassier.

...*La Grand'mère* est le pendant de cette comédie exquise — publiée dans *les Quatre Vents de l'Esprit* — de ce joyau qu'est la première des *Deux Trouvailles de Gallus*, trésors sans prix! écrins vivants où les femmes ont des noms de perles : Margarita, Gemma. Il faudrait plus d'espace qu'il ne m'en reste pour parler dignement de *Mangeront-ils?* l'étonnement, le miracle du livre.

Le roi de féerie le plus cocasse est-il plus ahuri, plus crispé, plus désopilant que ce roi de Man aux rimes délectables, à la fantaisie délirante? — Tragédie, comédie, a dit le prologue. Après Slagistri, cet autre Welf, après ce groupe trinaire de *l'Épée* aussi haut que les grands burgraves, voici Aïrolo, la création la plus bouffonne, la plus étincelante du poète qui imagina Elespuru et César de Bazan.

...Le *Théâtre en liberté* est un éblouissement d'esprit et de folle grâce, une débauche de fantaisie adorable. Prodigalité prodigieuse après tant de chefs-d'œuvre, on ne sait qu'admirer le plus, l'originalité de la conception, l'inattendu des vers, les merveilles du rythme.

...Rien n'est plus propre à donner l'impression saisissante de l'immortalité de l'esprit que cette production que n'interrompt point la cessation de la vie, et que cette œuvre en marche malgré l'éternel repos. Pour elle, le Maître disparu est présent encore, sa pensée toujours irradie. Il se donne à sa Ville comme jadis; il semble, en quelque sorte, mêlé à elle. La grande ombre emplissant l'arche colossale, comme dans l'apothéose d'hier, se profile sur l'horizon de la cité, ou, plus loin, s'accoude et rêve, sous le dôme géant, et dans Paris, à qui il ajoute, pour parler comme une pièce du livre *ce qui entre par l'Arc de Triomphe, c'est plus de gloire, ce qui sort du caveau mortuaire, c'est plus de clarté.*

Le Cri du peuple.

Lucien Victor-Meunier.

...Le *Théâtre en liberté* a cela de remarquable que le génie d'Hugo s'y déploie à la fois dans les genres les plus divers. Il y a tout dans ce livre : les sanglots et le rire, l'horreur et l'extase, la plainte et le chant; le rugissement et le calembour. Jamais Hugo n'a été plus grand; jamais il n'a aussi été plus gai, plus jovial, et l'on reste, en tournant les pages du livre, confondu de la souplesse incomparable de ce tout-puissant esprit. Il y a telle pièce, *l'Épée,* qui est une épopée, quelque chose comme une page des *Châtiments* mise en action, un morceau splendide, ample et vertigineux, digne de *la Légende des Siècles.* A l'autre bout du volume, c'est *la Forêt mouillée,* causerie exquise dont les interlocuteurs sont les branches d'arbres, les gouttes de pluie, les oiseaux, les fleurs, les cailloux du chemin, les nuages et aussi deux ou trois humains égarés au milieu de cette nature animée et bavarde : fantaisie adorable. Telle autre, *Mangeront-ils?* d'allure ironique et railleuse, recèle dans les plis de son style touffu une philosophie douce et profonde, et l'on y trouve des passages pleins d'une

grandeur sauvage, comme la mort de la sorcière. Telle autre, *la Grand'mère*, comédie sereine et douce, pourrait être jouée immédiatement et devrait l'être.

Et l'on doit signaler encore cette idylle *Sur la lisière d'un bois*, ponctuée par les réflexions d'un satyre goguenard; le dialogue *les Gueux*, entre Mouffetard, le penseur en guenilles, et un passant quelconque, et ce monologue du roi saturé de grandeur et de pouvoir, et qui voudrait *Être aimé.*

...L'horizon est sombre et chargé de nuages; ici se dresse l'étendard de la guerre sociale; là, l'ennemi héréditaire, se sentant menacé, entasse les menaces; d'effrayants cataclysmes se préparent; demain, tout à l'heure, nous allons être tous peut-être emportés dans la tourmente; qu'au moins nous puissions encore, au souffle exhalé d'entre les feuillets de quelque grand livre signé Hugo, rafraîchir nos fronts brûlés par l'âpre ouragan des tempêtes.

Nous terminons cette revue de la critique par des extraits d'un article fort intéressant de Camille Le Senne, publié le 8 novembre 1910 dans *le Siècle.* Le directeur du théâtre des Célestins de Lyon avait donné en matinée *Mangeront-ils?* sans autorisation. D'où menace de procès et finalement accord entre les parties, grâce à l'intervention de la commission représentant la Société des auteurs dramatiques.

Camille Le Senne loue cette tentative de décentralisation littéraire, approuve le directeur du théâtre des Célestins qui a pris une avance méritoire sur la Comédie-Française en montant une œuvre empruntée au *Théâtre en liberté* de Victor Hugo. Il ajoute :

Pour les lecteurs qui l'ignoreraient ou qui l'auraient oublié (car l'extrême richesse du fonds Hugo entraîne souvent des amnésies partielles), rappelons succinctement quelles œuvres comprend ce *Théâtre en liberté* dont la vogue égalera celle du théâtre de Musset quand il trouvera un directeur assez avisé pour lui rendre le même service que rendit jadis Arsène Houssaye au *Caprice* ou à *Il ne faut jurer de rien.* Un prologue, un petit acte intitulé *la Grand'mère,* un drame en cinq scènes : *l'Épée,* une fantaisie shakespearienne : *Mangeront-ils?* puis de courtes saynètes : *Sur la lisière d'un bois, les Gueux, Être aimé, la Forêt mouillée,* tel est le bilan.

...*La Grand'mère* est un petit chef-d'œuvre de sensibilité qui rappelle la *Maison de Penarvan,* de Jules Sandeau.

...*L'Épée,* qui rappelle les conceptions héroïques de *la Légende des Siècles,* oppose à la tyrannie sauvage d'un des petits tyrans du treizième siècle, le duc de Dalmatie, trois grandes âmes : le grand-père Prêtre-Pierre, son fils Slagistri, et son petit-fils le pâtre Albos. Mais nous n'avons que le prologue du drame. Victor Hugo n'en a pas écrit les grandes scènes.

Quant à *Mangeront-ils?,* Camille Le Senne dit que c'est une œuvre complètement achevée, « une pièce dont la mise en scène pourrait être aussi variée que celle du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Le décor est unique, mais compliqué, avec une gradation de plans extrêmement curieuse, dont le détail montre quel foyer d'invention, quel cratère bouillonnant est resté jusqu'au bout le cerveau du poète ».

Camille Le Senne analyse la pièce en citant des fragments de dialogue, et il termine par ces lignes :

La vraie place de *Mangeront-ils?* est à la Comédie-Française. Quand M. Jules Claretie se décidera-t-il à nous le faire entendre — et aussi *Margarita* — et encore *Torquemada* qui, pour appartenir à un autre cycle, n'en fait pas moins partie intégrante du *Théâtre en liberté?*

Il n'est pas douteux que *Mangeront-ils?, les Deux Trouvailles de Gallus* (Margarita et Esca), *Torquemada* sont, comme le dit fort bien Camille Le Senne, des pièces qui devraient paraître sur la scène parce qu'elles nous révéleraient un Victor Hugo nouveau; et il n'est pas téméraire d'affirmer que l'administrateur général de la Comédie-Française partage le sentiment de l'éminent critique et

saisira l'occasion de produire devant le public *Mangeront-ils?* et *les Deux Trouvailles de Gallus* qui, quoique appartenant aux *Quatre Vents de l'Esprit*, devaient figurer primitivement dans le *Théâtre en liberté.*

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Théâtre en Liberté. — Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18. A. Quantin, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie A. Quantin). 1886, in-8°, couverture imprimée. Édition originale publiée à 7 fr. 50. Premier volume des *Œuvres posthumes* de Victor Hugo.

Théâtre en Liberté. — Œuvres inédites de Victor Hugo. Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, rue de Grenelle, n° 11 (Imprimeries réunies A). 1888. Première édition in-18. Prix : 3 fr. 50.

Théâtre en Liberté. — Librairie du Victor Hugo illustré. Paris, Eugène Hugues, éditeur, rue Thérèse, n° 13 (imprimerie P. Mouillot). [S. d.] 1888. Grand in-8°. Illustrations d'Adrien Marie, Vogel, Mouchot. — A paru d'abord en 12 livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet, 1 fr. 50. — A fait partie du deuxième volume du théâtre comprenant dans cette édition *Cromwell, Torquemada, Théâtre en liberté, Amy Robsart, les Jumeaux.*

Théâtre en Liberté. — Petite édition définitive, Hetzel. Quantin, in-18. (S. d.) Prix : 2 francs.

Théâtre en Liberté. — Édition à 25 centimes le volume. 4 volumes in-32. Jules Rouff et Cie. Paris, rue du Cloître-Saint-Honoré. (S. d.)

Théâtre en Liberté. — Théâtre V. Édition de l'Imprimerie nationale, Paris, Paul Ollendorff, chaussée d'Antin, n° 50, 1911, grand in-8°.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1888. — Édition Hugues. Frontispice de *la Grand'mère*, dessiné par Adrien Marie. — Frontispice de *l'Épée*, dessiné par L. Mouchot. — Frontispice de *Mangeront-ils ?*, dessiné par L. Mouchot. — Frontispice de *Sur la lisière d'un bois.* — *Les Gueux.* — *Être aimé*, composition de H. Vogel. — Frontispice de *la Forêt mouillée*, dessiné par H. Vogel.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

VICTOR HUGO

THÉATRE
EN LIBERTÉ

PROLOGUE.

LA GRAND'MÈRE.

L'ÉPÉE. — MANGERONT-ILS?

SUR LA LISIERE D'UN BOIS. — LES GUEUX. — ÊTRE AIMÉ.

LA FORÊT MOUILLÉE.

PARIS

J. HETZEL & Cie, 18, RUE JACOB | A. QUANTIN, 7, RUE SAINT-BENOIT

M DCCC LXXXVI

COUVERTURE DE L'ÉDITION ORIGINALE.



Goulatromba. — Dessin de Victor Hugo.
Album. Bibliothèque nationale.



La Grand'mère. — Composition d'Adrien Marie.
Édition Hugues.



La Forêt mouillée. — Composition de H. Vogel.
Édition Hugues.

Zineb [redacted] l'aurore autour d'elle

En moi [redacted] ; dehors l'aube vermeille.
[redacted]. Pourvu que, loin de tous,
j'agonise en repos, il est grand, il m'est doux
[redacted]
De mourir en plein jour ; la nuit vient pour moi [redacted] seule.
[redacted]
ces vieux arbres en fleurs embaument leur aïeule ;
j'amalgame à mes os la terre qui les fit ;
l'ensevelissement des feuilles me suffit ;
Je ne veux pas d'autre ombre et n'ai pas d'autre temple.
je meurs, les yeux ouverts, dans ce que je contemple.
c'est bien, tout luit pendant que je me refroidis.
Et quand j'expirerai tout à l'heure, tandis
que je me mêlerai doucement aux ténèbres,
et que mes yeux remplis d'embranchements funèbres,
Dans les obscurités prêtes à [redacted] m'engloutir
Chercheront le chemin par où je dois partir,
le zénith sera bleu, les roses seront belles,
et les petits oiseaux fouilleront dans leurs ailes.
Il est bon que ce soit ainsi. je vais finir
Avec l'étonnement auguste [redacted] de bénir.

Fac similé du manuscrit. (Voir page 127.) — *Mangeront-ils ?*

Barminette.

Qu'est-ce que ça me fait ?
(allez-vous en voir)

c'est Vénus toute crachée !...

le moineau

Non pas, jusqu'au ~~genou~~ jarret.

je ne sais ce que j'ai.
je suis fou. cette femme en passant m'a changé.
~~ô dieu~~ oui ! c'est l'idéal ! c'est la figure rêvée ! ~~c'est la femme~~ entrée.
Oh ! cette robe blanche un instant soulevée !
l'éclair du paradis ! tout mon corps a frémi !
c'est dit, je m'y ferai mener par ~~un~~ quelque ami.
par qui ? je ne sais pas son nom. je n'ai personne.
mon pouls est dans ma tempe une cloche qui sonne.
la femme est tout ! je suis pris, brûlé, dévoué.
Oh ! je la reverrai, je la suivrai, j'irai. .
je mettrai sous ses pieds ~~mon orgueil~~ mes rêves, mes idées,
tout ! fallut-il franchir des murs de vingt coudées,
payer Vidocq, braver monsieur Arthur, l'enfer,
la mort, et dans mes poings tordre des gonds de fer,
j'irai !

l'ortie

~~numéro trois. la porte s'ouvre au ...~~
la porte s'ouvre en soulevant le pêne.

J'aime !

le moineau.

Enfin ! c'est heureux ! nous eûmes de la peine !

le caillou, au ruisseau.

Sans nous, si nous n'avions fait retrousser Goron,
cet idiot risquait de devenir Platon.

— 14 mai 1854. —

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 291.) — *La Forêt mouillée.*

TABLE.

IMPRIMERIE NATIONALE.

NOTES DE CETTE ÉDITION.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

POUR

LA SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

LE 31 JUILLET 1911





